

The Project Gutenberg EBook of Le Ventre de Paris, by Emile Zola

Copyright laws are changing all over the world. Be sure to check the copyright laws for your country before downloading or redistributing this or any other Project Gutenberg eBook.

This header should be the first thing seen when viewing this Project Gutenberg file. Please do not remove it. Do not change or edit the header without written permission.

Please read the "legal small print," and other information about the eBook and Project Gutenberg at the bottom of this file. Included is important information about your specific rights and restrictions in how the file may be used. You can also find out about how to make a donation to Project Gutenberg, and how to get involved.

****Welcome To The World of Free Plain Vanilla Electronic Texts****

****eBooks Readable By Both Humans and By Computers, Since 1971****

*******These eBooks Were Prepared By Thousands of Volunteers!*******

Title: Le Ventre de Paris

Author: Emile Zola

Release Date: September, 2004 [EBook #6470]
[Yes, we are more than one year ahead of schedule]
[This file was first posted on December 18, 2002]

Edition: 10

Language: French

Character set encoding: ASCII

***** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, LE VENTRE DE PARIS *****

Produced by Philippe Chavin, Carlo Traverso, Juliet Sutherland, Charles Franks and the Online Distributed Proofreading Team. Image files courtesy of gallica.bnf.fr.

LES ROUGON-MACQUART

HISTOIRE NATURELLE ET SOCIALE D'UNE FAMILLE SOUS SECOND EMPIRE

LE VENTRE DE PARIS

PAR

EMILE ZOLA

I

Au milieu du grand silence, et dans le desert de l'avenue, les voitures de maraichers montaient vers Paris, avec les cahots rythmes de leurs roues, dont les echos battaient les facades des maisons, endormies aux deux bords, derriere les lignes confuses des ormes. Un tombereau de choux et un tombereau de pois, au pont de Neuilly, s'etaient joints aux huit voitures de navets et de carottes qui descendaient de Nanterre; et les chevaux allaient tout seuls, la tete basse, de leur allure continue et paresseuse, que la montee ralentissait encore. En haut, sur la charge des legumes, allonges a plat ventre, couverts de leur limousine a petites raies noires et grises, les charretiers sommeillaient, les guides aux poignets. Un bec de gaz, au sortir d'une nappe d'ombre, éclairait les clous d'un soulier, la manche bleue d'une blouse, le bout d'une casquette, entrevus dans cette floraison enorme des bouquets rouges des carottes, des bouquets blancs des navets, des verdure debordantes des pois et des choux. Et, sur la route, sur les routes voisines, en avant et en arriere, des ronflements lointains de charrois annoncaient des convois pareils, tout un arrivage traversant les tenebres et le gros sommeil de deux heures du matin, bercant la ville noire du bruit de cette nourriture qui passait.

Balthazar, le cheval de madame Francois, une bete trop grasse, tenait la tete de la file. Il marchait, dormant a demi, dodelinant des oreilles, lorsque, a la hauteur de la rue de Longchamp, un sursaut de peur le planta net sur ses quatre pieds. Les autres betes vinrent donner de la tete contre le cul des voitures, et la file s'arreta, avec la secousse des ferrailles, au milieu des jurements des charretiers reveilles. Madame Francois, adossee a une planchette contre ses legumes, regardait, ne voyait rien, dans la maigre lueur jete a gauche par la petite lanterne carree, qui n'eclairait guere qu'un des flancs luisants de Balthazar.

-- Eh! la mere, avancons! cria un des hommes, qui s'etait mis a genoux

sur ses navets... C'est quelque cochon d'ivrogne.

Elle s'était penchée, elle avait aperçu, à droite, presque sous les pieds du cheval, une masse noire qui barrait la route.

-- On n'écrase pas le monde, dit-elle, en sautant à terre.

C'était un homme vautre tout de son long, les bras étendus, tombe la face dans la poussière. Il paraissait d'une longueur extraordinaire, maigre comme une branche sèche; le miracle était que Balthazar ne l'eût pas cassé en deux d'un coup de sabot. Madame François le crut mort; elle s'accroupit devant lui, lui prit une main, et vit qu'elle était chaude.

-- Eh! l'homme! dit-elle doucement.

Mais les charretiers s'impatientaient. Celui qui était agenouillé dans ses légumes, reprit de sa voix enrouée:

-- Fouettez donc, la mère!... Il en a plein son sac, le sacré porc! Poussez-moi ça dans le ruisseau! Cependant, l'homme avait ouvert les yeux. Il regardait Madame François d'un air effaré, sans bouger. Elle pensa qu'il devait être ivre, en effet.

-- Il ne faut pas rester là, vous allez vous faire écraser, lui dit-elle... Ou alliez-vous?

-- Je ne sais pas..., répondit-il d'une voix très-basse. Puis, avec effort, et le regard inquiet:

-- J'allais à Paris, je suis tombé, je ne sais pas...

Elle le voyait mieux, et il était lamentable, avec son pantalon noir, sa redingote noire, tout effiloqués, montrant les sécheresses des os. Sa casquette, de gros drap noir, rabattue peureusement sur les sourcils, découvrait deux grands yeux bruns, d'une singulière douceur, dans un visage dur et tourmenté. Madame François pensa qu'il était vraiment trop maigre pour avoir bu.

-- Et où alliez-vous, dans Paris? demanda-t-elle de nouveau.

Il ne répondit pas tout de suite; cet interrogatoire le gênait. Il parut se consulter; puis, en hésitant:

-- Par là, du côté des Halles.

Il s'était mis debout, avec des peines infinies, et il faisait mine de vouloir continuer son chemin. La maraîchère le vit qui s'appuyait en chancelant sur le brancard de la voiture.

-- Vous êtes las?

-- Oui, bien las, murmura-t-il.

Alors, elle prit une voix brusque et comme mecontente. Elle le poussa, en disant:

-- Allons, vite, montez dans ma voiture! Vous nous faites perdre un temps, la!... Je vais aux Halles, je vous deballerais avec mes légumes.

Et, comme il refusait, elle le hissa presque, de ses gros bras, le jeta sur les carottes et les navets, tout à fait fâchée, criant:

-- A la fin, voulez-vous nous ficher la paix! Vous m'embêtez, mon brave... Puisque je vous dis que je vais aux Halles! Dormez, je vous réveillerai.

Elle remonta, s'adossa contre la planchette, assise de biais, tenant les guides de Balthazar, qui se remit en marche, se rendormant, dodelinant des oreilles. Les autres voitures suivirent, la file reprit son allure lente dans le noir, battant de nouveau du cahot des roues les façades endormies. Les charretiers recommencerent leur somme sous leurs limousines. Celui qui avait interpellé la maraîchère, s'allongea, en grondant:

-- Ah! malheur! s'il fallait ramasser les ivrognes!... Vous avez de la constance, vous, la mère!

Les voitures roulaient, les chevaux allaient tout seuls, la tête basse. L'homme que madame François venait de recueillir, couché sur le ventre, avait ses longues jambes perdues dans le tas des navets qui emplissaient le cul de la voiture; sa face s'enfonçait au beau milieu des carottes, dont les bottes montaient et s'épanouissaient; et, les bras élargis, étendue, embrassant la charge énorme des légumes, de peur d'être jeté à terre par un cahot, il regardait, devant lui, les deux lignes interminables des becs de gaz qui se rapprochaient et se confondaient, tout là-haut, dans un pullulement d'autres lumières. À l'horizon, une grande fumée blanche flottait, mettait Paris dormant dans la buée lumineuse de toutes ces flammes.

-- Je suis de Nanterre, je me nomme madame François, dit la maraîchère, au bout d'un instant. Depuis que j'ai perdu mon pauvre homme, je vais tous les matins aux Halles. C'est dur, allez!... Et vous?

-- Je me nomme Florent, je viens de loin..., répondit l'inconnu avec embarras. Je vous demande excuse; je suis si fatigué, que cela m'est pénible de parler.

Il ne voulait pas causer. Alors, elle se tut, lâchant un peu les guides sur l'échine de Balthazar, qui suivait son chemin en bête connaissant chaque pavé. Florent, les yeux sur l'immense lueur de Paris, songeait à cette histoire qu'il cachait. Échappé de Cayenne, où les journées de décembre l'avaient jeté, rodant depuis deux ans dans la Guyane hollandaise, avec l'envie folle du retour et la peur de la police impériale, il avait enfin devant lui la chère grande ville,

tant regrettée, tant désirée. Il s'y cacherait, il y vivrait de sa vie paisible d'autrefois. La police n'en saurait rien. D'ailleurs, il serait mort, là-bas. Et il se rappelait son arrivée au Havre, lorsqu'il ne trouva plus que quinze francs dans le coin de son mouchoir. Jusqu'à Rouen, il put prendre la voiture. De Rouen, comme il lui restait à peine trente sous, il repartit à pied. Mais, à Vernon, il acheta ses deux derniers sous de pain. Puis, il ne savait plus. Il croyait avoir dormi plusieurs heures dans un fosse. Il avait du montrer à un gendarme les papiers dont il s'était pourvu. Tout cela dansait dans sa tête. Il était venu de Vernon sans manger, avec des rages et des désespoirs brusques qui le poussaient à macher les feuilles des haies qu'il longeait; et il continuait à marcher, pris de crampes et de soulèvements, le ventre plié, la vue troublée, les pieds comme tirés, sans qu'il en eût conscience, par cette image de Paris, au loin, très-loin, derrière l'horizon, qui l'appelait, qui l'attendait. Quand il arriva à Courbevoie, la nuit était très-sombre. Paris, pareil à un pan de ciel étoilé tombe sur un coin de la terre noire, lui apparut sévère et comme fâché de son retour. Alors, il eut une faiblesse, il descendit la côte, les jambes cassées. En traversant le pont de Neuilly, il s'appuyait au parapet, il se penchait sur la Seine roulant des flots d'encre, entre les masses épaissies des rives; un fanal rouge, sur l'eau, le suivait d'un œil saignant. Maintenant, il lui fallait monter, atteindre Paris, tout en haut. L'avenue lui paraissait démesurée. Les centaines de lieues qu'il venait de faire n'étaient rien; ce bout de route le désespérait, jamais il n'arriverait à ce sommet, couronné de ces lumières. L'avenue plate s'étendait, avec ses lignes de grands arbres et de maisons basses, ses larges trottoirs grisâtres, taches de l'ombre des branches, les trous sombres des rues transversales, tout son silence et toutes ses ténèbres; et les becs de gaz, droits, espaces régulièrement, mettaient seuls la vie de leurs courtes flammes jaunes, dans ce désert de mort. Florent n'avancait plus, l'avenue s'allongeait toujours, reculait Paris au fond de la nuit. Il lui sembla que les becs de gaz, avec leur œil unique, couraient à droite et à gauche, en emportant la route; il trébucha, dans ce tournoiement; il s'affaissa comme une masse sur les pavés.

A présent, il roulait doucement sur cette couche de verdure, qu'il trouvait d'une mollesse de plume. Il avait levé un peu le menton, pour voir la buée lumineuse qui grandissait, au-dessus des toits noirs devinés à l'horizon. Il arrivait, il était porté, il n'avait qu'à s'abandonner aux secousses ralenties de la voiture; et cette approche sans fatigue ne le laissait plus souffrir que de la faim. La faim s'était réveillée, intolérable, atroce. Ses membres dormaient; il ne sentait en lui que son estomac, tordu, tenaille comme par un fer rouge. L'odeur fraîche des légumes dans lesquels il était enfoncé, cette senteur pénétrante des carottes, le troublait jusqu'à l'évanouissement. Il appuyait de toutes ses forces sa poitrine contre ce lit profond de nourriture, pour se serrer l'estomac, pour l'empêcher de crier. Et, derrière, les neuf autres tombereaux, avec leurs montagnes de choux, leurs montagnes de pois, leurs entassements d'artichauts, de salades, de celeris, de poireaux, semblaient rouler lentement sur lui et vouloir l'ensevelir, dans l'agonie de sa faim,

sous un eboulement de mangeaille. Il y eut un arret, un bruit de grosses voix; c'était la barriere, les douaniers sondaient les voitures. Puis, Florent entra dans Paris, evanoui, les dents serrees, sur les carottes.

-- Eh! l'homme, la-haut! cria brusquement madame Francois.

Et, comme il ne bougeait pas, elle monta, le secoua. Alors, Florent se mit sur son seant. Il avait dormi, il ne sentait plus sa faim; il etait tout hebeté. La maraichere le fit descendre, en lui disant:

-- Vous allez m'aider a decharger, hein?

Il l'aida. Un gros homme, avec une canne et un chapeau de feutre, qui portait une plaque au revers gauche de son paletot, se fachait, tapait du bout de sa canne sur le trottoir.

-- Allons donc, allons donc, plus vite que ca! Faites avancer la voiture... Combien avez-vous de metres? Quatre, n'est-ce pas?

Il delivra un bulletin a madame Francois, qui sortit des gros sous d'un petit sac de toile. Et il alla se facher et taper de sa canne un peu plus loin. La maraichere avait pris Balthazar par la bride, le poussant, acculant la voiture, les roues contre le trottoir. Puis, la planche de derriere enlevee, apres avoir marque ses quatre metres sur le trottoir avec des bouchons de paille, elle pria Florent de lui passer les legumes, bottes par bottes. Elle les rangea methodiquement sur le carreau, parant la marchandise, disposant les fanes de facon a encadrer les tas d'un filet de verdure, dressant avec une singuliere promptitude tout un etalage, qui ressemblait, dans l'ombre, a une tapisserie aux couleurs symetriques. Quand Florent lui eut donne une enorme brassée de persil, qu'il trouva au fond, elle lui demanda encore un service.

-- Vous seriez bien gentil de garder ma marchandise, pendant que je vais remiser la voiture.... C'est a deux pas, rue Montorgueil, au Compas d'or.

Il lui assura qu'elle pouvait etre tranquille. Le mouvement ne lui valait rien; il sentait sa faim se reveiller, depuis qu'il se remuait. Il s'assit contre un tas de choux, a cote de la marchandise de madame Francois, en se disant qu'il etait bien la, qu'il ne bougerait plus, qu'il attendrait. Sa tete lui paraissait toute vide, et il ne s'expliquait pas nettement ou il se trouvait. Des les premiers jours de septembre, les matinees sont toutes noires. Des lanternes, autour de lui, filaient doucement, s'arretaient dans les tenebres. Il etait au bord d'une large rue, qu'il ne reconnaissait pas. Elle s'enfoncait en pleine nuit, tres-loin. Lui, ne distinguait guere que la marchandise qu'il gardait. Au dela, confusement, le long du carreau, des amoncellements vagues moutonnaient. Au milieu de la chaussee, de grands profils grisatres de tombereaux barraient la rue; et, d'un bout a l'autre, un souffle qui passait faisait deviner une file de betes attelees qu'on ne voyait point. Des appels, le bruit d'une piece de

bois ou d'une chaine de fer tombant sur le pave, l'eboulement sourd d'une charretee de legumes, le dernier ebranlement d'une voiture buttant contre la bordure d'un trottoir, mettaient dans l'air encore endormi le murmure doux de quelque retentissant et formidable reveil, dont on sentait l'approche, au fond de toute cette ombre fremissante. Florent, en tournant la tete, apercut, de l'autre cote de ses choux, un homme qui ronflait, roule comme un paquet dans une limousine, la tete sur des paniers de prunes. Plus pres, a gauche, il reconnut un enfant d'une dizaine d'annees, assoupi avec un sourire d'ange, dans le creux de deux montagnes de chicorees. Et, au ras du trottoir, il n'y avait encore de bien eveille que les lanternes dansant au bout de bras invisibles, enjambant d'un saut le sommeil qui trainait la, gens et legumes en tas, attendant le jour. Mais ce qui le surprenait, c'etait, aux deux bords de la rue, de gigantesques pavillons, dont les toits superposes lui semblaient grandir, s'etendre, se perdre, au fond d'un poudroiement de lueurs. Il revait, l'esprit affaibli, a une suite de palais, enormes et reguliers, d'une legerete de cristal, allumant sur leurs facades les mille raies de flamme de personnes continues et sans fin. Entre les aretes fines des piliers, ces minces barres jaunes mettaient des echelles de lumiere, qui montaient jusqu'a la ligne sombre des premiers toits, qui gravissaient l'entassement des toits superieurs, posant dans leur carrure les grandes carcasses a jour de salles immenses, ou trainaient, sous le jaunissement du gaz, un pele-mele de formes grises, effacees et dormantes. Il tourna la tete, fache d'ignorer ou il etait, inquiete par cette vision colossale et fragile; et, comme il levait les yeux, il apercut le cadran lumineux de Saint-Eustache, avec la masse grise de l'eglise. Cela l'etonna profondement. Il etait a la pointe Saint-Eustache.

Cependant, madame Francois etait revenue. Elle discutait violemment avec un homme qui portait un sac sur l'epaule, et qui voulait lui payer ses carottes un sou la botte.

-- Tenez, vous n'etes pas raisonnable, Lacaille..... Vous les revendez quatre et cinq sous aux Parisiens, ne dites pas non... A deux sous, si vous voulez.

Et, comme l'homme s'en allait:

-- Les gens croient que ca pousse tout seul, vraiment... Il peut en chercher, des carottes a un sou, cet ivrogne de Lacaille... Vous verrez qu'il reviendra.

Elle s'adressait a Florent. Puis, s'asseyant pres de lui:

-- Dites donc, s'il y a longtemps que vous etes absent de Paris, vous ne connaissez peut-etre pas les nouvelles Halles? Voici cinq ans au plus que c'est bati... La, tenez, le pavillon qui est a cote de nous, c'est le pavillon aux fruits et aux fleurs; plus loin, la maree, la volaille, et, derriere, les gros legumes, le beurre, le fromage... Il y a six pavillons, de ce cote-la; puis, de l'autre cote, en face, il y en a encore quatre: la viande, la triperie, la Vallee... C'est tres-grand, mais il y fait rudement froid, l'hiver. On dit qu'on

batira encore deux pavillons, en demolissant les maisons, autour de la Halle au ble. Est-ce que vous connaissiez tout ca?

-- Non, repondit Florent, j'etais a l'etranger... Et cette grande rue, celle qui est devant nous, comment la nomme-t-on?

-- C'est une rue nouvelle, la rue du Pont-Neuf, qui part de la Seine et qui arrive jusqu'ici, a la rue Montmartre et a la rue Montorgueil... S'il avait fait jour, vous vous seriez tout de suite reconnu.

Elle se leva, en voyant une femme penchee sur ses navets.

-- C'est vous, mere Chantemesse? dit-elle amicalement.

Florent regardait le bas de la rue Montorgueil. C'etait la qu'une bande de sergents de ville l'avait pris, dans la nuit du 4 decembre. Il suivait le boulevard Montmartre, vers deux heures, marchant doucement au milieu de la foule, souriant de tous ces soldats que l'Elysee promenait sur le pave pour se faire prendre au serieux, lorsque les soldats avaient balaye les trottoirs, a bout portant, pendant un quart d'heure. Lui, pousse, jete a terre, tomba au coin de la rue Vivienne; et il ne savait plus, la foule affolee passait sur son corps, avec l'horreur affreuse des coups de feu. Quand il n'entendit plus rien, il voulut se relever. Il avait sur lui une jeune femme, en chapeau rose, dont le chapeau glissait, decouvrant une guimpe plissee a petits plis. Au-dessus de la gorge, dans la guimpe, deux balles etaient entrees; et, lorsqu'il repoussa doucement la jeune femme, pour degager ses jambes, deux filets de sang coulerent des trous sur ses mains. Alors, il se releva d'un bond, il s'en alla, fou, sans chapeau, les mains humides. Jusqu'au soir, il roda, la tete perdue, voyant toujours la jeune femme, en travers sur ses jambes, avec sa face toute pale, ses grands yeux bleus ouverts, ses levres souffrantes, son etonnement d'etre morte, la, si vite. Il etait timide; a trente ans, il n'osait regarder en face les visages de femme, et il avait celui-la, pour la vie, dans sa memoire et dans son coeur. C'etait comme une femme a lui qu'il aurait perdue. Le soir, sans savoir comment, encore dans l'ebroulement des scenes horribles de l'apres-midi, il se trouva rue Montorgueil, chez un marchand de vin, ou des hommes buvaient en parlant de faire des barricades. Il les accompagna, les aida a arracher quelques pavés, s'assit sur la barricade, las de sa course dans les rues, se disant qu'il se battrait, lorsque les soldats allaient venir. Il n'avait pas meme un couteau sur lui; il etait toujours nu-tete. Vers onze heures, il s'assoupit; il voyait les deux trous de la guimpe blanche a petits plis, qui le regardaient comme deux yeux rouges de larmes et de sang. Lorsqu'il se reveilla, il etait tenu par quatre sergents de ville qui le bourraient de coups de poings. Les hommes de la barricade avaient pris la fuite. Mais les sergents de ville devinrent furieux et faillirent l'etrangler, quand ils s'aperçurent qu'il avait du sang aux mains. C'etait le sang de la jeune femme.

Florent, plein de ces souvenirs, levait les yeux sur le cadran

lumineux de Saint-Eustache, sans même voir les aiguilles. Il était près de quatre heures. Les Halles dormaient toujours. Madame François causait avec la mère Chantemesse, debout, discutant le prix de la botte de navets. Et Florent se rappelait qu'on avait manqué le fusiller là, contre le mur de Saint-Eustache. Un peloton de gendarmes venait d'y casser la tête à cinq malheureux, pris à une barricade de la rue Greneta. Les cinq cadavres traînaient sur le trottoir, à un endroit où il croyait apercevoir aujourd'hui des tas de radis roses. Lui, échappa aux fusils, parce que les sergents de ville n'avaient que des épées. On le conduisit à un poste voisin, en laissant au chef du poste cette ligne écrite au crayon sur un chiffon de papier: " Pris les mains couvertes de sang. Très-dangereux. " Jusqu'au matin, il fut traîné de poste en poste. Le chiffon de papier l'accompagnait. On lui avait mis les menottes, on le gardait comme un fou furieux. Au poste de la rue de la Lingerie, des soldats ivres voulurent le fusiller; ils avaient déjà allumé le falot, quand l'ordre vint de conduire les prisonniers au Depot de la préfecture de police. Le surlendemain, il était dans une casemate du fort de Bicêtre. C'était depuis ce jour qu'il souffrait de la faim; il avait eu faim dans la casemate, et la faim ne l'avait plus quitté. Ils se trouvaient une centaine de parcs au fond de cette cave, sans air, dévorant les quelques bouchées de pain qu'on leur jetait, ainsi qu'à des bêtes enfermées. Lorsqu'il parut devant un juge d'instruction, sans témoins d'aucune sorte, sans défenseur, il fut accusé de faire partie d'une société secrète; et, comme il jurait que ce n'était pas vrai, le juge tira de son dossier le chiffon de papier: " Pris les mains couvertes de sang. Très-dangereux. " Cela suffit. On le condamna à la déportation. Au bout de six semaines, en janvier, un géolier le réveilla, une nuit, l'enferma dans une cour, avec quatre cents et quelques autres prisonniers. Une heure plus tard, ce premier convoi partait pour les pontons et l'exil, les menottes aux poignets, entre deux files de gendarmes, fusils chargés. Ils traversèrent le pont d'Austerlitz, suivirent la ligne des boulevards, arrivèrent à la gare du Havre. C'était une nuit heureuse de carnaval; les fenêtres des restaurants du boulevard luisaient; à la hauteur de la rue Vivienne, à l'endroit où il voyait toujours la morte inconnue dont il emportait l'image, Florent aperçut, au fond d'une grande calèche, des femmes masquées, les épaules nues, la voix riieuse, se fâchant de ne pouvoir passer, faisant les dégoutées devant " ces forcats qui n'en finissaient plus. " De Paris au Havre, les prisonniers n'eurent pas une bouchée de pain, pas un verre d'eau; on avait oublié de leur distribuer des rations avant le départ. Ils ne mangèrent que trente-six heures plus tard, quand on les eut entassés dans la cale de la frégate _le Canada_.

Non, la faim ne l'avait plus quitté. Il fouillait ses souvenirs, ne se rappelait pas une heure de plénitude. Il était devenu sec, l'estomac rétréci, la peau collée aux os. Et il retrouvait Paris, gras, superbe, débordant de nourriture, au fond des ténèbres; il y rentrait, sur un lit de légumes: il y roulait, dans un inconnu de mangeailles, qu'il sentait pulluler autour de lui et qui l'inquiétait. La nuit heureuse de carnaval avait donc continué pendant sept ans. Il revoyait les fenêtres luisantes des boulevards, les femmes rieuses, la ville

gourmande qu'il avait laissée par cette lointaine nuit de janvier; et il lui semblait que tout cela avait grandi, s'était épanoui dans cette enormousité des Halles, dont il commençait à entendre le souffle colossal, épais encore de l'indigestion de la veille.

La mère Chantemesse s'était décidée à acheter douze bottes de navets. Elle les tenait dans son tablier, sur son ventre, ce qui arrondissait encore sa large taille; et elle restait là, causant toujours, de sa voix traînante. Quand elle fut partie, madame François vint se rasseoir à côté de Florent, en disant:

-- Cette pauvre mère Chantemesse, elle a au moins soixante-douze ans. J'étais gamine, qu'elle achetait déjà ses navets à mon père. Et pas un parent avec ça, rien qu'une coureuse qu'elle a ramassée je ne sais où, et qui la fait damner... Eh bien, elle vivote, elle vend au petit tas, elle se fait encore ses quarante sous par jour... Moi, je ne pourrais pas rester dans ce diable de Paris, toute la journée, sur un trottoir. Si l'on y avait quelques parents, au moins!

Et, comme Florent ne causait guère:

-- Vous avez de la famille à Paris, n'est-ce pas? demanda-t-elle.

Il parut ne pas entendre. Sa méfiance revenait. Il avait la tête pleine d'histoires de police, d'agents guettant à chaque coin de rue, de femmes vendant les secrets qu'elles arrachaient aux pauvres diables. Elle était tout près de lui, elle lui semblait pourtant bien honnête, avec sa grande figure calme, serrée au front par un foulard noir et jaune. Elle pouvait avoir trente-cinq ans, un peu forte, belle de sa vie en plein air et de sa virilité adoucie par des yeux noirs d'une tendresse charitable. Elle était certainement très-curieuse, mais d'une curiosité qui devait être toute bonne.

Elle reprit, sans s'offenser du silence de Florent:

-- Moi, j'ai eu un neveu à Paris. Il a mal tourné, il s'est engagé... Enfin, c'est heureux quand on sait où descendre. Vos parents, peut-être, vont être bien surpris de vous voir. Et c'est une joie quand on revient, n'est-ce pas?

Tout en parlant, elle ne le quittait pas des yeux, apitoyée sans doute par son extrême maigreur, sentant que c'était un " monsieur, " sous sa lamentable défroque noire, n'osant lui mettre une pièce blanche dans la main.

Enfin, timidement:

-- Si, en attendant, murmura-t-elle, vous aviez besoin de quelque chose...

Mais il refusa avec une fierté inquiète; il dit qu'il avait tout ce qu'il lui fallait, qu'il savait où aller. Elle parut heureuse, elle répéta plusieurs fois, comme pour se rassurer elle-même sur son sort:

-- Ah! bien, alors, vous n'avez qu'à attendre le jour.

Une grosse cloche, au-dessus de la tête de Florent, au coin du pavillon des fruits, se mit à sonner. Les coups, lents et réguliers, semblaient éveiller de proche en proche le sommeil traînant sur le carreau. Les voitures arrivaient toujours; les cris des charretiers, les coups de fouet, les écrasements du pavé sous le fer des roues et le sabot des bêtes, grandissaient; et les voitures n'avancèrent plus que par secousses, prenant la file, s'étendant au-delà des regards, dans des profondeurs grises, d'où montait un brouhaha confus. Tout le long de la rue du Pont-Neuf, on déchargeait, les tombereaux acculés aux ruisseaux, les chevaux immobiles et serrés, rangés comme dans une foire. Florent s'intéressa à une énorme voiture de boueux, pleine de choux superbes, qu'on avait eu grand-peine à faire reculer jusqu'au trottoir; la charge dépassait un grand diable de bec de gaz planté à côté, éclairant en plein l'entassement des larges feuilles, qui se rabattaient comme des pans de velours gros vert, découpés et gaufrés. Une petite paysanne de seize ans, en casaquin et en bonnet de toile bleue, montée dans le tombereau, ayant des choux jusqu'aux épaules, les prenait un à un, les lançait à quelqu'un que l'ombre cachait, en bas. La petite, par moments, perdue, noyée, glissait, disparaissait sous un éboulement; puis, son nez rose reparissait au milieu des légumes épaisses; elle riait, et les choux se remettaient à voler, à passer entre le bec de gaz et Florent. Il les comptait machinalement. Quand le tombereau fut vide, cela l'ennuya.

Sur le carreau, les tas de décharges s'étendaient maintenant jusqu'à la chaussée. Entre chaque tas, les maraîchers ménageaient un étroit sentier pour que le monde put circuler. Tout le large trottoir, couvert d'un bout à l'autre, s'allongeait, avec les bosses sombres des légumes. On ne voyait encore, dans la clarté brusquée et tournante des lanternes, que l'épanouissement charnu d'un paquet d'artichauts, les verts délicats des salades, le corail rose des carottes, l'ivoire mat des navets; et ces éclairs de couleurs intenses filaient le long des tas, avec les lanternes. Le trottoir s'était peuplé; une foule s'éveillait, allait entre les marchandises, s'arrêtant, causant, appelant. Une voix forte, au loin, criait: " Eh! la chicorée! " On venait d'ouvrir les grilles du pavillon aux gros légumes; les revendeuses de ce pavillon, en bonnets blancs, avec un fichu noué sur leur caraco noir, et les jupes relevées par des épingles pour ne pas se salir, faisaient leur provision du jour, chargeaient de leurs achats les grandes hottes des porteurs posées à terre. Du pavillon à la chaussée, le va-et-vient des hottes s'animait, au milieu des têtes cognées, des mots gras, du tapage des voix s'enrouant à discuter un quart d'heure pour un sou. Et Florent s'étonnait du calme des maraîchères, avec leurs madras et leur teint hale, dans ce chipotage bavard des Halles.

Derrière lui, sur le carreau de la rue Rambuteau, on vendait les fruits. Des rangées de bourriches, de paniers bas, s'alignaient, couverts de toile ou de paille; et une odeur de mirabelles trop mûres traînait. Une voix douce et lente, qu'il entendait depuis longtemps,

lui fit tourner la tete. Il vit une adorable petite femme brune, assise par terre, qui marchandait.

-- Dis donc, Marcel, vends-tu pour cent sous, dis?

L'homme, enfoui dans une limousine, ne repondait pas, et la jeune femme, au bout de cinq grandes minutes, reprenait:

-- Dis, Marcel, cent sous ce panier-la, et quatre francs l'autre, ca fait-il neuf francs qu'il faut le donner?

Un nouveau silence se fit:

-- Alors qu'est-ce qu'il faut te donner?

-- Eh! dix francs, tu le sais bien, je te l'ai dit... Et ton Jules, qu'est-ce que tu en fais, la Sarriette?

La jeune femme se mit a rire, en tirant une grosse poignee de monnaie.

-- Ah bien! reprit-elle, Jules dort sa grasse matinee... Il pretend que les hommes, ce n'est pas fait pour travailler.

Elle paya, elle emporta les deux paniers dans le pavillon aux fruits qu'on venait d'ouvrir. Les Halles gardaient leur legerete noire, avec les mille raies de flamme des persiennes; sous les grandes rues couvertes, du monde passait, tandis que les pavillons, au loin, restaient deserts, au milieu du grouillement grandissant de leurs trottoirs. A la pointe Saint-Eustache, les boulangers et les marchands de vins otaienent leurs volets; les boutiques rouges, avec leurs becs de gaz allumes, trouaient les tenebres, le long des maisons grises. Florent regardait une boulangerie, rue Montorgueil, a gauche, toute pleine et toute doree de la derniere cuisson, et il croyait sentir la bonne odeur du pain chaud. Il etait quatre heures et demie.

Cependant, madame Francois s'etait debarrassee de sa marchandise. Il lui restait quelques bottes de carottes, quand Lacaille reparut, avec son sac.

-- Eh bien, ca va-t-il a un sou? dit-il.

-- J'etats bien sure de vous revoir, vous, repondit tranquillement la maraichere. Voyons, prenez mon reste. Il y a dix-sept bottes.

-- Ca fait dix-sept sous.

-- Non, trente-quatre.

Ils tomberent d'accord a vingt-cinq. Madame Francois etait pressee de s'en aller. Lorsque Lacaille se fut eloigne, avec ses carottes dans son sac:

-- Voyez-vous, il me guettait, dit-elle a Florent. Ce vieux-la _rale_

sur tout le marche; il attend quelquefois le dernier coup de cloche, pour acheter quatre sous de marchandise... Ah! ces Parisiens! ca se chamaille pour deux liards, et ca va boire le fond de sa bourse chez le marchand de vin.

Quand madame Francois parlait de Paris, elle etait pleine d'ironie et de dedain; elle le traitait en ville tres-eloignee, tout a fait ridicule et meprisable, dans laquelle elle ne consentait a mettre les pieds que la nuit.

-- A present, je puis m'en aller, reprit-elle en s'asseyant de nouveau pres de Florent, sur les legumes d'une voisine.

Florent baissait la tete, il venait de commettre un vol. Quand Lacaille s'en etait alle, il avait apercu une carotte par terre. Il l'avait ramasee, il la tenait serree dans sa main droite. Derriere lui, des paquets de celeris, des tas de persil mettaient des odeurs irritantes qui le prenaient a la gorge.

-- Je vais m'en aller, repeta madame Francois.

Elle s'interessait a cet inconnu, elle le sentait souffrir, sur ce trottoir, dont il n'avait pas remue. Elle lui fit de nouvelles offres de service; mais il refusa encore, avec une fierte plus apre. Il se leva meme, se tint debout, pour prouver qu'il etait gaillard. Et, comme elle tournait la tete, il mit la carotte dans sa bouche. Mais il dut la garder un instant, malgre l'envie terrible qu'il avait de serrer les dents; elle le regardait de nouveau en face, elle l'interrogeait, avec sa curiosite de brave femme. Lui, pour ne pas parler, repondait par des signes de tete. Puis, doucement, lentement, il mangea la carotte.

La maraichere allait deciderement partir, lorsqu'une voix forte dit tout a cote d'elle:

-- Bonjour, madame Francois.

C'etait un garcon maigre, avec de gros os, une grosse tete, barbu, le nez tres-fin, les yeux minces et clairs. Il portait un chapeau de feutre noir, roussi, deforme, et se boutonnait au fond d'un immense paletot, jadis marron tendre, que les pluies avaient deteint en larges trainees verdâtres. Un peu courbe, agite d'un frisson d'inquietude nerveuse qui devait lui etre habituel, il restait plante dans ses gros souliers laces; et son pantalon trop court montrait ses bas bleus.

-- Bonjour, monsieur Claude, repondit gaiement la maraichere. Vous savez, je vous ai attendu, lundi; et comme vous n'etes pas venu, j'ai gare votre toile; je l'ai accrochee a un clou, dans ma chambre.

-- Vous etes trop bonne, madame Francois, j'irai terminer mon etude, un de ces jours... Lundi, je n'ai pas pu... Est-ce que votre grand prunier a encore toutes ses feuilles?

-- Certainement.

-- C'est que, voyez-vous, je le mettrai dans un coin du tableau. Il fera bien, a gauche du poulailler. J'ai reflechi a ca toute la semaine... Hein! les beaux legumes, ce matin je suis descendu de bonne heure, me doutant qu'il y aurait un lever de soleil superbe sur ces gredins de choux.

Il montrait du geste toute la longueur du carreau. La maraichere reprit:

-- Eh bien, je m'en vais. Adieu... A bientôt, monsieur Claude!

Et comme elle partait, presentant Florent au jeune peintre:

-- Tenez, voila monsieur qui revient de loin, parait-il. Il ne se reconnait plus dans votre gueux de Paris. Vous pourriez peut-etre lui donner un bon renseignement.

Elle s'en alla enfin, heureuse de laisser les deux hommes ensemble. Claude regardait Florent avec interet; cette longue figure, mince et flottante, lui semblait originale. La presentation de madame Francois suffisait; et, avec la familiarite d'un flaneur habitue a toutes les rencontres de hasard, il lui dit tranquillement:

-- Je vous accompagne. Ou allez-vous?

Florent resta gene. Il se livrait moins vite; mais, depuis son arrivee, il avait une question sur les levres. Il se risqua, il demanda, avec la peur d'une reponse facheuse:

-- Est-ce que la rue Pirouette existe toujours?

-- Mais oui, dit le peintre. Un coin bien curieux du vieux Paris, cette rue-la! Elle tourne comme une danseuse, et les maisons y ont des ventres de femme grosse... J'en ai fait une eau-forte pas trop mauvaise. Quand vous viendrez chez moi, je vous la montrerai... C'est la que vous allez?

Florent, soulage, ragaillardie par la nouvelle que la rue Pirouette existait, jura que non, assura qu'il n'avait nulle part a aller. Toute sa mefiance se reveillait devant l'insistance de Claude.

-- Ca ne fait rien, dit celui-ci, allons tout de meme rue Pirouette. La nuit, elle est d'une couleur!... Venez donc, c'est a deux pas.

Il dut le suivre. Ils marchaient cote a cote, comme deux camarades, enjambant les paniers et les legumes. Sur le carreau de la rue Rambuteau, il y avait des tas gigantesques de choux-fleurs, ranges en piles comme des boulets, avec une regularite surprenante. Les chairs blanches et tendres des choux s'epanouissaient, pareilles a d'énormes roses, au milieu des grosses feuilles vertes, et les tas ressemblaient a des bouquets de mariee, alignes dans des jardinières colossales.

Claude s'etait arrete, en poussant de petits cris d'admiration.

Puis, en face, rue Pirouette, il montra, expliqua chaque maison. Un seul bec de gaz brulait dans un coin. Les maisons, tassees, renflees, avancaient leurs auvents comme " des ventres de femme grosse, " selon l'expression du peintre, penchaient leurs pignons en arriere, s'appuyaient aux epaules les unes des autres. Trois ou quatre, au contraire, au fond de trous d'ombre, semblaient pres de tomber sur le nez. Le bec de gaz en eclairait une, tres-blanche, badigeonnee a neuf, avec sa taille de vieille femme cassee et avachie, toute poudree a blanc, peinturluree comme une jeunesse. Puis la file bossuee des autres s'en allait, s'enfoncant en plein noir, lezardee, verdie par les ecoulements des pluies, dans une debandade de couleurs et d'attitudes telle, que Claude en riait d'aise. Florent s'etait arrete au coin de la rue de Mondetour, en face de l'avant-derniere maison, a gauche. Les trois etages dormaient, avec leurs deux fenetres sans persiennes, leurs petits rideaux blancs bien tires derriere les vitres; en haut, sur les rideaux de l'etrote fenetre du pignon, une lumiere allait et venait. Mais la boutique, sous l'auvent, paraissait lui causer une emotion extraordinaire. Elle s'ouvrait. C'etait un marchand d'herbes cuites; au fond, des bassines luisaient; sur la table d'etalage, des pates d'epinards et de chicoree, dans des terrines, s'arrondissaient, se terminaient en pointe, coupes, derriere, par de petites pelles, dont on ne voyait que le manche de metal blanc. Cette vue clouait Florent de surprise; il devait ne pas reconnaitre la boutique; il lut le nom du marchand, _Godeboeuf_, sur une enseigne rouge, et resta consterne. Les bras ballants, il examinait les pates d'epinards, de l'air desespere d'un homme auquel il arrive quelque malheur supreme.

Cependant, la fenetre du pignon s'etait ouverte, une petite vieille se penchait, regardait le ciel, puis les Halles, au loin.

-- Tiens! mademoiselle Saget est matinale, dit Claude qui avait leve la tete.

Et il ajouta, en se tournant vers son compagnon:

-- J'ai eu une tante, dans cette maison-la. C'est une boite a cancans... Ah! voila les Mehudin qui se remuent; il y a de la lumiere au second.

Florent allait le questionner, mais il le trouva inquietant, dans son grand paletot deteint; il le suivit, sans mot dire, tandis que l'autre lui parlait des Mehudin. C'etaient des poissonnieres; l'ainee etait superbe; la petite, qui vendait du poisson d'eau douce, ressemblait a une vierge de Murillo, toute blonde au milieu de ses carpes et de ses anguilles. Et il en vint a dire, en se fachant, que Murillo peignait comme un polisson. Puis, brusquement, s'arretant au milieu de la vue:

-- Voyons, ou allez-vous, a la fin!

-- Je ne vais nulle part, a present, dit Florent accable. Allons ou

vous voudrez.

Comme il sortait de la rue Pirouette, une voix appela Claude, du fond de la boutique d'un marchand de vin, qui faisait le coin. Claude entra, trainant Florent a sa suite. Il n'y avait qu'un cote des volets enleve. Le gaz brulait dans l'air encore endormi de la salle; un torchon oublie, les cartes de la veille, trainaient sur les tables, et le courant d'air de la porte grande ouverte mettait sa pointe fraiche au milieu de l'odeur chaude et renfermee du vin. Le patron, monsieur Lebigre servait les clients, en gilet a manches, son collier de barbe tout chiffonne, sa grosse figure reguliere toute blanche de sommeil. Des hommes, debout, par groupes, buvaient devant le comptoir, toussant, crachant, les yeux battus, achevant de s'eveiller dans le vin blanc et dans l'eau-de-vie. Florent reconnut Lacaille, dont le sac, a cette heure, debordait de legumes. Il en etait a la troisieme tournee, avec un camarade, qui racontait longuement l'achat d'un panier de pommes de terre. Quand il eut vide son verre, il alla causer avec monsieur Lebigre, dans un petit cabinet vitre, au fond, ou le gaz n'etait pas allume.

-- Que voulez-vous prendre? demanda Claude a Florent.

En entrant, il avait serre la main de l'homme qui l'invitait. C'etait un fort, un beau garcon de vingt-deux ans au plus, rase, ne portant que de petites moustaches, l'air gaillard, avec son vaste chapeau enduit de craie et son colletin de tapisserie, dont les bretelles serraient son bourgeron bleu. Claude l'appelait Alexandre, lui tapait sur les bras, lui demandait quand ils iraient a Charentonneau. Et ils parlaient d'une grande partie qu'ils avaient faite ensemble, en canot, sur la Marne. Le soir, ils avaient mange un lapin.

-- Voyons, que prenez-vous? repeta Claude.

Florent regardait le comptoir, tres-embarrasse. Au bout, des theieres de punch et de vin chaud, cerceles de cuivre, chauffaient sur les courtes flammes bleues et roses d'un appareil a gaz. Il confessa enfin qu'il prendrait volontiers quelque chose de chaud. Monsieur Lebigre servit trois verres de punch. Il y avait, pres des theieres, dans une corbeille, des petits pains au beurre qu'on venait d'apporter et qui fumaient. Mais les autres n'en prirent pas, et Florent but son verre de punch; il le sentit qui tombait dans son estomac vide, comme un filet de plomb fondu. Ce fut Alexandre qui paya.

-- Un bon garcon, cet Alexandre, dit Claude, quand ils se retrouvèrent tous les deux sur le trottoir de la rue Rambuteau. Il est tres-amusant a la campagne; il fait des tours de force; puis, il est superbe, le gredin; je l'ai vu nu, et s'il voulait me poser des academies, en plein air... Maintenant, si cela vous plait, nous allons faire un tour dans les Halles.

Florent le suivait, s'abandonnait. Une lueur claire, au fond de la rue Rambuteau, annoncait le jour. La grande voix des Halles grondait plus haut; par instants, des volees de cloche, dans un pavillon eloigne,

coupaient cette clameur roulante et montante. Ils entrèrent sous une des rues couvertes, entre le pavillon de la maree et le pavillon de la volaille. Florent levait les yeux, regardait la haute voule, dont les boiseries interieures luisaient, entre les dentelles noires des charpentes de fonte. Quand il deboucha dans la grande rue du milieu, il songea a quelque ville etrange, avec ses quartiers distincts, ses faubourgs, ses villages, ses promenades et ses routes, ses places et ses carrefours, mise tout entiere sous un hangar, un jour de pluie, par quelque caprice gigantesque. L'ombre, sommeillant dans les creux des toitures, multipliait la foret des piliers, elargissait a l'infini les nervures delicates, les galeries decoupees, les persiennes transparentes; et c'etait, au-dessus de la ville, jusqu'au fond des tenebres, toute une vegetation, toute une floraison, monstrueux epanouissement de metal, dont les tiges qui montaient en fusee, les branches qui se tordaient et se nouaient, couvraient un monde avec les legeretes de feuillage d'une futaie seculaire. Des quartiers dormaient encore, clos de leurs grilles. Les pavillons du beurre et de la volaille alignaient leurs petites boutiques treillagees, allongeaient leurs ruelles desertes sous les files des becs de gaz. Le pavillon de la maree venait d'etre ouvert; des femmes traversaient les rangees de pierres blanches, tachees de l'ombre des paniers et des linges oublies. Aux gros legumes, aux fleurs et aux fruits, le vacarme allait grandissant. De proche en proche, le reveil gagnait la ville, du quartier populeux ou les choux s'entassaient des quatre heures du matin, au quartier paresseux et riche qui n'accroche des poulardes et des faisans a ses maisons que vers les huit heures.

Mais, dans les grandes rues couvertes, la vie affluait. Le long des trottoirs, aux deux bords, des maraichers etaient encore la, de petits cultivateurs, venus des environs de Paris, etalant sur des paniers leur recolte de la veille au soir, bottes de legumes, poignees de fruits. Au milieu du va-et-vient incessant de la foule, des voitures entraient sous les voutes, en ralentissant le trot sonnante de leurs chevaux. Deux de ces voitures, lissees en travers, barraient la rue. Florent, pour passer, dut s'appuyer contre un des sacs grisatres, pareils a des sacs de charbon, et dont l'enorme charge faisait plier les essieux; les sacs, mouilles, avaient une odeur fraiche d'algues marines; un d'eux, creve par un bout, laissait couler un tas noir de grosses moules. A tous les pas, maintenant, ils devaient s'arreter. La maree arrivait, les camions se succedaient, charriant les hautes cages de bois pleines de bourriches, que les chemins de fer apportent toutes chargees de l'Ocean. Et, pour se garer des camions de la maree de plus en plus presses et inquietants, ils se jetaient sous les roues des camions du beurre, des oeufs et des fromages, de grands chariots jaunes, a quatre chevaux, a lanternes de couleur; des forts enlevaient les caisses d'oeufs, les paniers de fromages et de beurre, qu'ils portaient dans le pavillon de la crie, ou des employes en casquette ecrivaient sur des calepins, a la lueur du gaz. Claude etait ravi de ce tumulte; il s'oubliait a un effet de lumiere, a un groupe de blouses, au dechargement d'une voiture. Enfin, ils se degagerent. Comme ils longeaient toujours la grande rue, ils marcherent dans une odeur exquise qui trainait autour d'eux et semblait les suivre. Ils etaient au milieu du marche des fleurs coupees. Sur le carreau, a

droite et a gauche, des femmes assises avaient devant elles des corbeilles carrees, pleines de bottes de roses, de violettes, de dahlias, de marguerites. Les bottes s'assombrissaient, pareilles a des taches de sang, palissaient doucement avec des gris argentes d'une grande delicatesse. Pres d'une corbeille, une bougie allumee mettait la, sur tout le noir d'alentour, une chanson aigue de couleur, les panachures vives des marguerites, le rouge saignant des dahlias, le bleuissement des violettes, les chairs vivantes des roses. Et rien n'etait plus doux ni plus printanier que les tendresses de ce parfum rencontrees sur un trottoir, au sortir des souffles apres de la maree et de la senteur pestilentielle des beurres et des fromages.

Claude et Florent revinrent sur leurs pas, flanant, s'attardant au milieu des fleurs. Ils s'arreterent curieusement devant des femmes qui vendaient des bottes de fougere et des paquets de feuilles de vigne, bien reguliers, attaches par quarterons. Puis ils tournerent dans un bout de rue couverte, presque desert, ou leurs pas sonnaient comme sous la voule d'une eglise. Ils y trouverent, attele a une voiture grande comme une brouette, un tout petit ane qui s'ennuyait sans doute, et qui se mit a braire en les voyant, d'un ronflement si fort et si prolonge, que les vastes toitures des Halles en tremblaient. Des hennissements de chevaux repondirent; il y eut des pietinements, tout un vacarme au loin, qui grandit, roula, alla se perdre. Cependant, en face d'eux, rue Berger, les boutiques nues des commissionnaires, grandes ouvertes, montraient, sous la clarte vive du gaz, des amas de paniers et de fruits, entre les trois murs sales couverts d'additions au crayon. Et comme ils etaient la, ils apercurent une dame bien mise, pelotonnee d'un air de lassitude heureuse dans le coin d'un fiacre, perdu au milieu de l'encombrement de la chaussee, et filant sournoisement.

-- C'est Cendrillon qui rentre sans pantoufles, dit Claude avec un sourire.

Ils causaient maintenant, en retournant sous les Halles. Claude, les mains dans les poches, sifflant, racontait son grand amour pour ce debordement de nourriture, qui monte au beau milieu de Paris, chaque matin. Il rodait sur le carreau des nuits entieres, revant des natures mortes colossales, des tableaux extraordinaires. Il en avait meme commence un; il avait fait poser son ami Marjolin et cette gueuse de Cadine; mais c'etait dur, c'etait trop beau, ces diables de legumes, et les fruits, et les poissons, et la viande! Florent ecoutait, le ventre serre, cet enthousiasme d'artiste. Et il etait evident que Claude, en ce moment-la, ne songeait meme pas que ces belles choses se mangeaient. Il les aimait pour leur couleur. Brusquement, il se tut, serra d'un mouvement qui lui etait habituel la longue ceinture rouge qu'il portait sous son paletot verdatre, et reprit d'un air fin:

-- Puis, je dejeune ici, par les yeux au moins, et cela vaut encore mieux que de ne rien prendre. Quelquefois, quand j'oublie de diner, la veille, je me donne une indigestion, le lendemain, a regarder arriver toutes sortes de bonnes choses. Ces matins-la, j'ai encore plus de tendresses pour mes legumes... Non, tenez, ce qui est exasperant, ce

qui n'est pas juste, c'est que ces gredins de bourgeois mangent tout cal

Il raconta un souper qu'un ami lui avait paye chez Baratte, un jour de splendeur; ils avaient eu des huitres, du poisson, du gibier. Mais Baratte etait bien tombe; tout le carnaval de l'ancien marche des Innocents se trouvait enterre, a cette heure; on en etait aux Halles centrales, a ce colosse de fonte, a cette ville nouvelle, si originale. Les imbeciles avaient beau dire, toute l'epoque etait la. Et Florent ne savait plus s'il condamnait le cote pittoresque ou la bonne chere de Baratte. Puis, Claude deblatera contre le romantisme; il preferait ses tas de choux aux guenilles du moyen age. Il finit par s'accuser de son eau-forte de la rue Pirouette comme d'une faiblesse. On devait flanquer les vieilles cambuses par terre et faire du moderne.

-- Tenez, dit-il en s'arretant, regardez, au coin du trottoir. N'est-ce pas un tableau tout fait, et qui serait plus humain que leurs sacrees peintures poitrinaires?

Le long de la rue couverte, maintenant, des femmes vendaient du cafe, de la soupe. Au coin du trottoir, un large rond de consommateurs s'etait forme autour d'une marchande de soupe aux choux. Le seau de fer-blanc etame, plein de bouillon, fumait sur le petit rechaud bas, dont les trous jetaient une lueur pale de braise. La femme, armee d'une cuiller a pot, prenant de minces tranches de pain au fond d'une corbeille garnie d'un linge, trempait la soupe dans des tasses jaunes. Il y avait la des marchandes tres-propres, des maraichers en blouse, des porteurs sales, le paletot gras des charges de nourriture qui avaient traine sur les epaules, de pauvres diables deguenilles, toutes les faims matinales des Halles, mangeant, se brulant, ecartant un peu le menton pour ne pas se tacher de la bavure des cuillers. Et le peintre ravi clignait les yeux, cherchait le point de vue, afin de composer le tableau dans un bon ensemble. Mais cette diablesse de soupe aux choux avait une odeur terrible. Florent tournait la tete, gene par ces tasses pleines, que les consommateurs vidaient sans mot dire, avec un regard de cote d'animaux mefiants. Alors, comme la femme servait un nouvel arrive, Claude lui-meme fut attendri par la vapeur forte d'une cuilleree qu'il recut en plein visage.

Il serra sa ceinture, souriant, fache; puis, se remettant a marcher, faisant allusion au verre de punch d'Alexandre, il dit a Florent d'une voix un peu basse:

-- C'est drôle, vous avez du remarquer cela, vous?... On trouve toujours quelqu'un pour vous payer a boire, on ne rencontre jamais personne qui vous paye a manger.

Le jour se levait. Au bout de la rue de la Cossonnerie, les maisons du boulevard Sebastopol etaient toutes noires; et, au-dessus de la ligne nette des ardoises, le cintre eleve de la grande rue couverte taillait, dans le bleu pale, une demi-lune de clarte. Claude, qui s'etait penche au-dessus de certains regards, garnis de grilles,

s'ouvrant, au ras du trottoir, sur des profondeurs de cave où brulaient des lueurs louches de gaz, regardait en l'air maintenant, entre les hauts piliers, cherchant sur les toits bleus, au bord du ciel clair. Il finit par s'arreter encore, les yeux levés sur une des minces échelles de fer qui relient les deux étages de toitures et permettent de les parcourir. Florent lui demanda ce qu'il voyait là-haut.

-- C'est ce diable de Marjolin, dit le peintre sans répondre. Il est, pour sûr, dans quelque gouttière, à moins qu'il n'ait passé la nuit avec les bêtes de la cave aux volailles... J'ai besoin de lui pour une étude.

Et il raconta que son ami Marjolin fut trouvé, un matin, par une marchande, dans un tas de choux, et qu'il poussa sur le carreau, librement. Quand on voulut l'envoyer à l'école, il tomba malade, il fallut le ramener aux Halles. Il en connaissait les moindres recoins, les aimait d'une tendresse de fils, vivait avec des agilités d'écureuil, au milieu de cette forêt de fonte. Ils faisaient un joli couple, lui et cette geuse de Cadine, que la mère Chantemesse avait ramassée, un soir, au coin de l'ancien marché des Innocents. Lui, était splendide, ce grand bêta, doré comme un Rubens, avec un duvet roussâtre qui accrochait le jour; elle, la petite, fûtée et mince, avait un drôle de museau, sous la broussaille noire de ses cheveux crépus.

Claude, tout en causant, hatait le pas. Il ramena son compagnon à la pointe Saint-Eustache. Celui-ci se laissa tomber sur un banc, près du bureau des omnibus, les jambes cassées de nouveau. L'air fraîchissait. Au fond de la rue Rambuteau, des lueurs roses marbraient le ciel laiteux, sabre, plus haut, par de grandes déchirures grises. Cette aube avait une odeur si balsamique, que Florent se crut un instant en pleine campagne, sur quelque colline. Mais Claude lui montra, de l'autre côté du banc, le marché aux aromates. Le long du carreau de la triperie, on eut dit des champs de thym, de lavande, d'ail, d'échalote; et les marchandes avaient enlaccé, autour des jeunes platanes du trottoir, de hautes branches de laurier qui faisaient des trophées de verdure. C'était l'odeur puissante du laurier qui dominait.

Le cadran lumineux de Saint-Eustache palissait, agonisait, pareil à une vieilleuse surprise par le matin. Chez les marchands de vin, au fond des rues voisines, les becs de gaz s'éteignaient un à un, comme des étoiles tombant dans de la lumière. Et Florent regardait les grandes Halles sortir de l'ombre, sortir du rêve, ou il les avait vues, allongeant à l'infini leurs palais à jour. Elles se solidifiaient, d'un gris verdâtre, plus géantes encore, avec leur mature prodigieuse, supportant les nappes sans fin de leurs toits. Elles entassaient leurs masses géométriques; et, quand toutes les clartés intérieures furent éteintes, qu'elles baignèrent dans le jour levant, carrées, uniformes, elles apparurent comme une machine moderne, hors de toute mesure, quelque machine à vapeur, quelque chaudière destinée à la digestion d'un peuple, gigantesque ventre de

metal, boulonne, rive, fait de bois, de verre et de fonte, d'une elegance et d'une puissance de moteur mecanique, fonctionnant la, avec la chaleur du chauffage, l'etourdissement, le branle furieux des roues.

Mais Claude etait monte debout sur le banc, d'enthousiasme. Il forca son compagnon a admirer le jour se levant sur les legumes. C'etait une mer. Elle s'etendait de la pointe Saint-Eustache a la rue des Halles, entre les deux groupes de pavillons. Et, aux deux bouts, dans les deux carrefours, le flot grandissait encore, les legumes submergeaient les pavés. Le jour se levait lentement, d'un gris tres-doux, lavant toutes choses d'une teinte claire d'aquarelle. Ces tas moutonnants comme des flots presses, ce fleuve de verdure qui semblait couler dans l'encaissement de la chaussee, pareil a la debacle des pluies d'automne, prenaient des ombres delicates et perlees, des violets attendris, des roses teintees de lait, des verts noyes dans des jaunes, toutes les paleurs qui font du ciel une soie changeante au lever du soleil; et, a mesure que l'incendie du matin montait en jets de flammes au fond de la rue Rambuteau, les legumes s'eveillaient davantage, sortaient du grand bleuissement trainant a terre. Les salades, les laitues, les scaroles, les chicorees, ouvertes et grasses encore de terreau, montraient leurs coeurs eclatants; les paquets d'epinards, les paquets d'oseille, les bouquets d'artichauts, les entassements de haricots et de pois, les empilements de romaines, liees d'un brin de paille, chantaient toute la gamme du vert, de la laque verte des cosses au gros vert des feuilles; gamme soutenue qui allait en se mourant, jusqu'aux panachures des pieds de celeris et des bottes de poireaux. Mais les notes aigues, ce qui chantait plus haut, c'etaient toujours les taches vives des carottes, les taches pures des navets, semees en quantite prodigieuse le long du marche, l'eclairant du bariolage de leurs deux couleurs. Au carrefour de la rue des Halles, les choux faisaient des montagnes; les enormes choux blancs, serres et durs comme des boulets de metal pale; les choux frises, dont les grandes feuilles ressemblaient a des vasques de bronze; les choux rouges, que l'aube changeait en des floraisons superbes, lie de vin, avec des meurtrissures de carmin et de pourpre sombre. A l'autre bout, au carrefour de la pointe Saint-Eustache, l'ouverture de la rue Rambuteau etait barree par une barricade de potirons oranges, sur deux rangs, s'etalant, elargissant leurs ventres. Et le vernis mordore d'un panier d'oignons, le rouge saignant d'un tas de tomates, l'effacement jaunatre d'un lot de concombres, le violet sombre d'une grappe d'aubergines, ca et la, s'allumaient; pendant que de gros radis noirs, ranges en nappes de deuil, laissaient encore quelques trous de tenebres au milieu des joies vibrantes du reveil.

Claude battait des mains, a ce spectacle. Il trouvait " ces gredins de legumes " extravagants, fous, sublimes. Et il soutenait qu'ils n'etaient pas morts, qu'arraches de la veille, ils attendaient le soleil du lendemain pour lui dire adieu sur le pave des Halles. Il les voyait vivre, ouvrir leurs feuilles, comme s'ils eussent encore les pieds tranquilles et chauds dans le fumier. Il disait entendre la le rale de tous les potagers de la banlieue. Cependant, la foule des bonnets blancs, des caracos noirs, des blouses bleues, emplissait les

etroits sentiers, entre les tas. C'était toute une campagne bourdonnante. Les grandes hottes des porteurs filaient lourdement au-dessus des têtes. Les revendeuses, les marchands des quatre saisons, les fruitiers, achetaient, se hataient. Il y avait des caporaux et des bandes de religieuses autour des montagnes de choux; tandis que des cuisiniers de collège flairaient, cherchant les bonnes aubaines. On déchargeait toujours; des tombereaux jetaient leur charge à terre, comme une charge de pavés, ajoutant un flot aux autres flots, qui venaient maintenant battre le trottoir opposé. Et, du fond de la rue du Pont-Neuf, des files de voitures arrivaient, éternellement.

-- C'est cranement beau tout de même, murmurait Claude en extase.

Florent souffrait. Il croyait à quelque tentation surhumaine. Il ne voulait plus voir, il regardait Saint-Eustache, pose de biais, comme lave à la sepia sur le bleu du ciel, avec ses rosaces, ses larges fenêtres cintrées, son clocheton, ses toits d'ardoises. Il s'arrêtait à l'enfoncement sombre de la rue Montorgueil, où éclataient des bouts d'enseignes violentes, au pan coupé de la rue Montmartre, dont les balcons luisaient, chargés de lettres d'or. Et, quand il revenait au carrefour, il était sollicité par d'autres enseignes, des *_Droguerie et pharmacie_*, des *_Farines et légumes secs_*, aux grosses majuscules rouges ou noires, sur des fonds déteints. Les maisons des angles, à fenêtres étroites, s'éveillaient, mettaient, dans l'air large de la nouvelle rue du Pont-Neuf, quelques jaunes et bonnes vieilles façades de l'ancien Paris. Au coin de la rue Rambuteau, debout au milieu des vitrines vides du grand magasin de nouveautés, des commis bien mis, en gilet, avec leur pantalon collant et leurs larges manchettes éblouissantes, faisaient l'étalage. Plus loin, la maison Guillout, sévère comme une caserne, étalait délicatement, derrière ses glaces, des paquets dorés de biscuits et des compotiers pleins de petits-fours. Toutes les boutiques s'étaient ouvertes. Des ouvriers en blouses blanches, tenant leurs outils sous le bras, pressaient le pas, traversaient la chaussée.

Claude n'était pas descendu de son banc. Il se grandissait, pour voir jusqu'au fond des rues. Brusquement, il aperçut, dans la foule qu'il dominait, une tête blonde aux larges cheveux, suivie d'une petite tête noire, toute crepue et ébouriffée.

-- Eh! Marjolin! eh! Cadine! cria-t-il.

Et, comme sa voix se perdait au milieu du brouhaha, il sauta à terre, il prit sa course. Puis, il songea qu'il oubliait Florent; il revint d'un saut; il dit rapidement:

-- Vous savez, au fond de l'impasse des Bourdonnais... Mon nom est écrit à la craie sur la porte, Claude Lantier... Venez voir l'eau-forte de la rue Pirouette.

Il disparut. Il ignorait le nom de Florent; il le quittait comme il l'avait pris, au bord d'un trottoir, après lui avoir expliqué ses préférences artistiques.

Florent etait seul. Il fut d'abord heureux de cette solitude. Depuis que madame Francois l'avait recueilli, dans l'avenue de Neuilly, il marchait au milieu d'une somnolence et d'une souffrance qui lui otaiient l'idee exacte des choses. Il etait libre enfin, il voulut se secouer, secouer ce reve intolerable de nourritures gigantesques dont il se sentait poursuivi. Mais sa tete restait vide, il n'arriva qu'a retrouver au fond de lui une peur sourde. Le jour grandissait, ou pouvait le voir maintenant; et il regardait son pantalon et sa redingote lamentables. Il boutonna la redingote, epousseta le pantalon, essaya un bout de toilette, croyant entendre ces loques noires dire tout haut d'ou il venait. Il etait assis au milieu du banc, a cote de pauvres diables, de rodeurs echoues la, en attendant le soleil. Les nuits des Halles sont douces pour les vagabonds. Deux sergents de ville, encore en tenue de nuit, avec la capote et le kepi, marchant cote a cote, les mains derriere le dos, allaient et venaient le long du trottoir; chaque fois qu'ils passaient devant le banc, ils jetaient un coup d'oeil sur le gibier qu'ils y flairaient. Florent s'imagina qu'ils le reconnaissaient, qu'ils se consultaient pour l'arreter. Alors l'angoisse le prit. Il eut une envie folle de se lever, de courir. Mais il n'osait plus, il ne savait de quelle facon s'en aller. Et les coups d'oeil reguliers des sergents de ville, cet examen lent et froid de la police, le mettait au supplice. Enfin, il quitta le banc, se retenant pour ne pas fuir de toute la longueur de ses grandes jambes, s'eloignant pas a pas, serrant les epaules, avec l'horreur de sentir les mains rudes des sergents de ville le prendre au collet, par derriere.

Il n'eut plus qu'une pensee, qu'un besoin, s'eloigner des Halles. Il attendrait, il chercherait encore, plus tard, quand le carreau serait libre. Les trois rues du carrefour, la rue Montmartre, la rue Montorgueil, la rue Turbigo, l'inquieterent: elles etaient encombrees de voitures de toutes sortes; des legumes couvraient les trottoirs. Alors, il alla devant lui, jusqu'a la rue Pierre-Lescot, ou le marche au cresson et le marche aux pommes de terre lui parurent infranchissables. Il prefera suivre la rue Rambuteau. Mais, au boulevard Sebastopol, il se heurta contre un tel embarras de tapissieres, de charrettes, de chars a bancs, qu'il revint prendre la rue Saint-Denis. La, il rentra dans les legumes. Aux deux bords, les marchands forains venaient d'installer leurs etalages, des planches posees sur de hauts paniers, et le deluge de choux, de carottes, de navets, recommencaient. Les Halles debordaient. Il essaya de sortir de ce flot qui l'atteignait dans sa fuite; il tenta la rue de la Cossonnerie, la rue Berger, le square des Innocents, la rue de la Ferronnerie, la rue des Halles. Et il s'arreta, decourage, effare, ne pouvant se degager de cette infernale ronde d'herbes qui finissaient par tourner autour de lui en le liant aux jambes de leurs minces verdures. Au loin, jusqu'a la rue de Rivoli, jusqu'a la place de l'Hotel-de-Ville, les eternelles files de roues et de betes attelees se perdaient dans le pele-mele des marchandises qu'on chargeaient; de grandes tapissieres emportaient les lots des fruitiers de tout un quartier; des chars a bancs dont les flancs craquaient, partaient pour la banlieue. Rue du Pont-Neuf, il s'egara tout a fait; il vint

trebucher au milieu d'une remise de voitures a bras; des marchands des quatre saisons y paraient leur etalage roulant. Parmi eux, il reconnut Lacaille, qui prit la rue Saint-Honore, en poussant devant lui une brouette de carottes et de choux-fleurs. Il le suivit, esperant qu'il l'aiderait a sortir de la cohue. Le pave etait devenu gras, bien que le temps fut sec: des tas de queues d'artichauts, des feuilles et des fanes, rendaient la chaussee perilleuse. Il butait a chaque pas. Il perdit Lacaille rue Vauvilliers. Du cote de la Halle-aux-Ble, les bouts de rue se barricadaient d'un nouvel obstacle de charrettes et de tombereaux. Il ne tenta plus de lutter, il etait repris par les Halles, le flot le ramenait. Il revint lentement, il se retrouva a la pointe Saint-Eustache.

Maintenant il entendait le long roulement qui partait des Halles. Paris machait les bouchees a ses deux millions d'habitants. C'etait comme un grand organe central battant furieusement, jetant le sang de la vie dans toutes les veines. Bruit de machoires colossales, vacarme fait du tapage de l'approvisionnement, depuis les coups de fouet des gros revendeurs partant pour les marches de quartier, jusqu'aux savates trainantes des pauvres femmes qui vont de porte en porte offrir des salades, dans des paniers.

Il entra sous une rue couverte, a gauche, dans le groupe des quatre pavillons, dont il avait remarque la grande ombre silencieuse pendant la nuit. Il esperait s'y refugier, y trouver quelque trou. Mais, a cette heure, ils s'etaient eveilles comme les autres. Il alla jusqu'au bout de la rue. Des camions arrivaient au trot, encombrant le marche de la Vallee de cageaux pleins de volailles vivantes, et de paniers carres ou des volailles mortes etaient rangees par lits profonds. Sur le trottoir oppose, d'autres camions dechargeaient des veaux entiers, emmaillottes d'une nappe, couches tout du long, comme des enfants, dans des mannes qui ne laissaient passer que les quatre moignons, ecartes et saignants. Il y avait aussi des moutons entiers, des quartiers de boeuf, des cuisseaux, des epaules. Les bouchers, avec de grands tabliers blancs, marquaient la viande d'un timbre, la voituraient, la pesaient, l'accrochaient aux barres de la crie; tandis que, le visage colle aux grilles, il regardait ces files de corps pendus, les boeufs et les moutons rouges, les veaux plus pales, taches de jaune par la graisse et les tendons, le ventre ouvert. Il passa au carreau de la triperie, parmi les tetes et les pieds de veau blafards, les tripes proprement roulees en paquets dans des boites, les cervelles rangees delicatement sur des paniers plats, les foies saignants, les rognons violatres. Il s'arreta aux longues charrettes a deux roues, couvertes d'une bache ronde, qui apportent des moities de cochon, accrochees des deux cotes aux ridelles, au-dessus d'un lit de paille; les culs des charrettes ouverts montraient des chapelles ardentes, des enfoncements de tabernacle, dans les lueurs flambantes de ces chairs regulieres et nues; et, sur le lit de paille, il y avait des boites de fer-blanc, pleines du sang des cochons. Alors Florent fut pris d'une rage sourde; l'odeur fade de la boucherie, l'odeur acre de la triperie, l'exasperaient. Il sortit de la rue couverte, il prefera revenir une fois encore sur le trottoir de la rue du Pont-Neuf.

C'était l'agonie. Le frisson du matin le prenait; il claquait des dents, il avait peur de tomber la et de rester par terre. Il chercha, ne trouva pas un coin sur un banc; il y aurait dormi, quitte a etre reveille par les sergents de ville. Puis, comme un eblouissement l'aveuglait, il s'adossa a un arbre, les yeux fermes, les oreilles bourdonnantes. La carotte crue qu'il avait avalee, sans presque la macher, lui déchirait l'estomac, et le verre de punch l'avait grise. Il etait gris de misere, de lassitude, de faim. Un feu ardent le brulait de nouveau au creux de la poitrine; il y portait les deux mains, par moments, comme pour boucher un trou par lequel il croyait sentir tout son etre s'en aller. Le trottoir avait un large balancement; sa souffrance devenait si intolerable, qu'il voulut marcher encore pour la faire taire. Il marcha devant lui, entra dans les legumes. Il s'y perdit. Il prit un etroit sentier, tourna dans un autre, dut revenir sur ses pas, se trompa, se trouva au milieu des verdurees. Certains tas etaient si haut, que les gens circulaient entre deux murailles, baties de paquets et de bottes. Les tetes dépassaient un peu; on les voyait filer avec la tache blanche ou noire de la coiffure; et les grandes hottes, balancees, ressemblaient, au ras des feuilles, a des nacelles d'osier nageant sur un lac de mousse. Florent se heurtait a mille obstacles, a des porteurs qui se chargeaient, a des marchandes qui discutaient de leurs voix rudes; il glissait sur le lit epais d'epluchures et de trognons qui couvrait la chaussee, il etouffait dans l'odeur puissante des feuilles ecrasees. Alors, stupide, il s'arreta, il s'abandonna aux poussees des uns, aux injures des autres; il ne fut plus qu'une chose battue, roulee, au fond de la mer montante.

Une grande lachete l'envahissait. Il aurait mendie. Sa sottise fierte de la nuit l'exasperait. S'il avait accepte l'aumone de madame Francois, s'il n'avait point eu peur de Claude comme un imbecile, il ne se trouverait pas la, a raler parmi ces choux. Et il s'irritait surtout de ne pas avoir questionne le peintre, rue Pirouette. A cette heure, il etait seul, il pouvait crever, sur le pave, comme un chien perdu.

Il leva une derniere fois les yeux, il regarda les Halles. Elles flambaient dans le soleil. Un grand rayon entrait par le bout de la rue couverte, au fond, trouant la masse des pavillons d'un portique de lumiere; et, battant la nappe des toitures, une pluie ardente tombait. L'enorme charpente de fonte se noyait, bleissait, n'etait plus qu'un profil sombre sur les flammes d'incendie du levant. En haut, une vitre s'allumait, une goutte de clarte roulait jusqu'aux gouttieres, le long de la pente des larges plaques de zinc. Ce fut alors une cite tumultueuse dans une poussiere d'or volante. Le reveil avait grandi, du ronflement des maraichers, couches sous leurs limousines, au roulement plus vif des arrivages. Maintenant, la ville entiere repliait ses grilles; les carreaux bourdonnaient, les pavillons grondaient; toutes les voix donnaient, et l'on eut dit l'epanouissement magistral de cette phrase que Florent, depuis quatre heures du matin, entendait se trainer et se grossir dans l'ombre. A droite, a gauche, de tous cotes, des glapissements de criees mettaient des notes aigues de petite flute, au milieu des basses sourdes de la foule. C'etait la

maree, c'etaient les beurres, c'etait la volaille, c'etait la viande. Des volees de cloche passaient, secouant derriere elles le murmure des marches qui s'ouvraient. Autour de lui, le soleil enflammait les legumes. Il ne reconnaissait plus l'aquarelle tendre des paleurs de l'aube. Les coeurs elargis des salades brulaient, la gamme du vert eclatait en vigueurs superbes, les carottes saignaient, les navets devenaient incandescents, dans ce brasier triomphal. A sa gauche, des tombereaux de choux s'eboulaient encore. Il tourna les yeux, il vit, au loin, des camions qui debouchaient toujours de la rue Turbigo. La mer continuait a monter. Il l'avait sentie a ses chevilles, puis a son ventre; elle menacait, a cette heure, de passer par-dessus sa tete. Aveugle, noye, les oreilles sonnantes, l'estomac ecrase par tout ce qu'il avait vu, devinant de nouvelles et incessantes profondeurs de nourriture, il demanda grace, et une douleur folle le prit, de mourir ainsi de faim, dans Paris gorge, dans ce reveil fulgurant des Halles. De grosses larmes chaudes jaillirent de ses yeux.

Il etait arrive a uneallee plus large. Deux femmes, une petite vieille et une grande seche, passerent devant lui, causant, se dirigeant vers les pavillons.

-- Et vous etes venue faire vos provisions, mademoiselle Saget? demanda la grande seche.

-- Oh! madame Lecoecur, si on peut dire... Vous savez, une femme seule. Je vis de rien... J'aurais voulu un petit chou-fleur, mais tout est si cher... Et le beurre, a combien, aujourd'hui?

-- Trente-quatre sous... J'en ai du bien bon. Si vous voulez venir me voir...

-- Oui, oui, je ne sais pas, j'ai encore un peu de graisse...

Florent, faisant un effort supreme, suivait les deux femmes. Il se souvenait d'avoir entendu nommer la petite vieille par Claude, rue Pirouette; il se disait qu'il la questionnerait, quand elle aurait quitte la grande seche.

-- Et votre niece? demanda mademoiselle Saget.

-- La Sarriette fait ce qu'il lui plait, repondit aigrement madame Lecoecur. Elle a voulu s'etablir. Ca ne me regarde plus. Quand les hommes l'auront grugee, ce n'est pas moi qui lui donnerai un morceau de pain.

-- Vous etiez si bonne pour elle... Elle devrait gagner de l'argent; les fruits sont avantageux, celle annee... Et votre beau-frere?

-- Oh! lui...

Madame Lecoecur pinca les levres et parut ne pas vouloir en dire davantage.

-- Toujours le meme, hein? continua mademoiselle Saget. C'est un bien brave homme... Je me suis laisse dire qu'il mangeait son argent d'une facon...

-- Est-ce qu'on sait s'il mange son argent! dit brutalement madame Lecoeur. C'est un cachotier, c'est un ladre, c'est un homme, voyez-vous, mademoiselle, qui me laisserait crever plutot que de me preter cent sous... Il sait parfaitement que les beurres, pas plus que les fromages et les oeufs, n'ont marche cette saison. Lui, vend toute la volaille qu'il veut... Eh bien, pas une fois, non, pas une fois, il ne m'aurait offert ses services. Je suis bien trop fiere pour accepter, vous comprenez, mais ca m'aurait fait plaisir.

-- Eh! le voila, votre beau-frere, reprit mademoiselle Saget, en baissant la voix.

Les deux femmes se tournerent, regarderent quelqu'un qui traversait la chaussee pour entrer sous la grande rue couverte.

-- Je suis pressee, murmura madame Lecoeur, j'ai laisse ma boutique toute seule. Puis, je ne veux pas lui parler.

Florent s'etait aussi retourne, machinalement. Il vit un petit homme, carre, l'air heureux, les cheveux gris et tailles en brosse, qui tenait sous chacun de ses bras une oie grasse, dont la tete pendait et lui tapait sur les cuisses. Et, brusquement, il eut un geste de joie; il courut derriere cet homme, oubliant sa fatigue. Quand il l'eut rejoint:

-- Gavard! dit-il, en lui frappant sur l'epaule.

L'autre leva la tete, examina d'un air surpris cette longue figure noire qu'il ne reconnaissait pas. Puis, tout d'un coup:

-- Vous! vous! s'ecria-t-il au comble de la stupefaction. Comment, c'est vous!

Il manqua laisser tomber ses oies grasses. Il ne se calmait pas. Mais, ayant apercu sa belle-soeur et mademoiselle Saget, qui assistaient curieusement de loin a leur rencontre, il se remit a marcher, en disant:

-- Ne restons pas la, venez... Il y a des yeux et des langues de trop.

Et, sous la rue couverte, ils causerent. Florent raconta qu'il etait alle rue Pirouette. Gavard trouva cela tres-drole; il rit beaucoup, il lui apprit que son frere Quenu avait demenage et rouvert sa charcuterie a deux pas, rue Rambuteau, en face des Halles. Ce qui l'amusa encore prodigieusement, ce fut d'entendre que Florent s'etait promene tout le matin avec Claude Lantier, un drole de corps, qui etait justement le neveu de madame Quenu. Il allait le conduire a la charcuterie. Puis, quand il sut qu'il etait rentre en France avec de faux papiers, il prit toutes sortes d'airs mysterieux et graves. Il

voulut marcher devant lui, a cinq pas de distance, pour ne pas eveiller l'attention. Apres avoir passe par le pavillon de la volaille, ou il accrocha ses deux oies a son etalage, il traversa la rue Rambuteau, toujours suivi par Florent. La, au milieu de la chaussee, du coin de l'oeil, il lui designa une grande et belle boutique de charcuterie.

Le soleil enfilait obliquement la rue Rambuteau, allumant les facades, au milieu desquelles l'ouverture de la rue Pirouette faisait un trou noir. A l'autre bout, le grand vaisseau de Saint-Eustache etait tout dore dans la poussiere du soleil, comme une immense chasse. Et, au milieu de la cohue, du fond du carrefour, une armee de balayeurs s'avancait, sur une ligne, a coups reguliers de balai; tandis que des boueux jetaient les ordures a la fourche dans des tombereaux qui s'arretaient, tous les vingt pas, avec des bruits de vaisselles cassees. Mais Florent n'avait d'attention que pour la grande charcuterie, ouverte et flambante au soleil levant.

Elle faisait presque le coin de la rue Pirouette. Elle etait une joie pour le regard. Elle riait, toute claire, avec des pointes de couleurs vives qui chantaient au milieu de la blancheur de ses marbres. L'enseigne, ou le nom de QUENU-GRADELLE luisait en grosses lettres d'or, dans un encadrement de branches et de feuilles, dessine sur un fond tendre, etait faite d'une peinture recouverte d'une glace. Les deux panneaux lateraux de la devanture, egalement peints et sous verre, representaient de petits Amours joufflus, jouant au milieu de hures, de cotelettes de porc, de guirlandes de saucisses; et ces natures mortes, ornees d'enroulements et de rosaces, avaient une telle tendresse d'aquarelle, que les viandes crues y prenaient des tons roses de confitures. Puis, dans ce cadre aimable, l'etalage montait. Il etait pose sur un lit de fines rognures de papier bleu; par endroits, des feuilles de fougere, delicatement rangees, changeaient certaines assiettes en bouquets entoures de verdure. C'etait un monde de bonnes choses, de choses fondantes, de choses grasses. D'abord, tout en bas, contre la glace, il y avait une rangee de pots de rillettes, entremeles de pots de moutarde. Les jambonneaux desosses venaient au-dessus, avec leur bonne figure ronde, jaune de chapelure, leur manche termine par un pompon vert. Ensuite arrivaient les grands plats: les langues fourrees de Strasbourg, rouges et vernies, saignantes a cote de la paleur des saucisses et des pieds de cochon; les boudins, noirs, roulees comme des couleuvres bonnes filles; les andouilles, empilees deux a deux, crevant de sante; les saucissons, pareils a des echines de chanvre, dans leurs chapes d'argent; les patés, tout chauds, portant les petits drapeaux de leurs etiquettes; les gros jambons, les grosses pieces de veau et de porc, glacees, et dont la gelee avait des limpidites de sucre candi. Il y avait encore de larges terrines au fond desquelles dormaient des viandes et des hachis, dans des lacs de graisse figee. Entre les assiettes, entre les plats, sur le lit de rognures bleues, se trouvaient jetes des bocaux d'aschards, de coulis, de truffes conservees, des terrines de foies gras, des boites moirees de thon et de sardines. Une caisse de fromages laiteux, et une autre caisse, pleine d'escargots bourres de beurre persille, etaient posees aux deux coins, negligemment. Enfin,

tout en haut, tombant d'une barre a dents de loup, des colliers de saucisses, de saucissons, de cervelas, pendaient, symetriques, semblables a des cordons et a des glands de tentures riches; tandis que, derriere, des lambeaux de crepine mettaient leur dentelle, leur fond de guipure blanche et charnue. Et la, sur le dernier gradin de cette chapelle du ventre, au milieu des bouts de la crepine, entre deux bouquets de glaieuls pourpres, le reposoir se couronnait d'un aquarium carre, garni de rocailles, ou deux poissons rouges nageaient, continuellement.

Florent sentit un frisson a fleur de peau; et il apercut une femme, sur le seuil de la boutique, dans le soleil. Elle mettait un bonheur de plus, une plenitude solide et heureuse, au milieu de toutes ces gaietes grasses. C'etait une belle femme. Elle tenait la largeur de la porte, point trop-grosse pourtant, forte de la gorge, dans la maturite de la trentaine. Elle venait de se lever, et deja ses cheveux, lisses, colles et comme vernis, lui descendaient en petits bandeaux plats sur les tempes. Cela la rendait tres-propre. Sa chairpaisible, avait cette blancheur transparente, celle peau fine et robee des personnes qui vivent d'ordinaire dans les graisses et les viandes crues. Elle etait serieuse plutot, tres-calme et tres-lente, s'egayant du regard, les levres graves. Son col de linge empese bridant sur son cou, ses manches blanches qui lui montaient jusqu'aux coudes, son tablier blanc cachant la pointe de ses souliers, ne laissaient voir que des bouts de la robe de cachemire noir, les epaules rondes, le corsage plein, dont le corset tendait l'etoffe, extremement. Dans tout ce blanc, le soleil brulait. Mais, trempee de clarte, les cheveux bleus, la chair rose, les manches et la jupe eclatantes, elle ne clignait pas les paupieres, elle prenait en toute tranquillite beate son bain de lumiere matinale, les yeux doux, riant aux Halles debordantes. Elle avait un air de grande honnetete.

-- C'est la femme de votre frere, votre belle-soeur Lisa, dit Gavard a Florent.

Il l'avait saluee d'un leger signe de tete. Puis, il s'enfonca dans l'allee, continuant a prendre des precautions minutieuses, ne voulant pas que Florent entrait par la boutique qui etait vide pourtant. Il etait evidemment tres-heureux de se mettre dans une aventure qu'il croyait compromettante.

-- Attendez, dit-il, je vais voir si votre frere est seul... Vous entrerez, quand je taperai dans mes mains.

Il poussa une porte, au fond de l'allee. Mais, lorsque Florent entendit la voix de son frere, derriere cette porte, il entra d'un bond. Quenu, qui l'adorait, se jeta a son cou. Ils s'embrassaient comme des enfants.

-- Ah! saperlotte, ah! c'est toi, balbutiait Quenu, si je m'attendais, par exemple!... Je t'ai cru mort, je le disais hier encore a Lisa:
" Ce pauvre Florent... "

Il s'arreta, il cria, en penchant la tete dans la boutique:

-- Eh! Lisa!... Lisa!...

Puis, se tournant vers une petite fille qui s'etait refugiee dans un coin:

-- Pauline, va donc chercher ta mere.

Mais la petite ne bougea pas. C'etait une superbe enfant de cinq ans, ayant une grosse figure ronde, d'une grande ressemblance avec la belle charcutiere. Elle tenait, entre ses bras, un enorme chat jaune, qui s'abandonnait d'aise, les pattes pendantes; et elle le serrait de ses petites mains, pliant sous la charge, comme si elle eut craint que ce monsieur si mal habille ne le lui volat.

Lisa arriva lentement.

-- C'est Florent, c'est mon frere, repetait Quenu.

Elle l'appela " monsieur, " fut tres-bonne. Elle le regardait paisiblement, de la tete aux pieds, sans montrer aucune surprise malhonnete. Ses levres seules avaient un leger pli. Et elle resta debout, finissant par sourire des embrassades de son mari. Celui-ci pourtant parut se calmer. Alors il vit la maigreur, la misere de Florent.

-- Ah! mon pauvre ami, dit-il, tu n'as pas embelli, la bas... Moi, j'ai engraisse, que veux-tu!

Il etait gras, en effet, trop gras pour ses trente ans. Il debordait dans sa chemise, dans son tablier, dans ses linges blancs qui l'embaillotaient comme un enorme poupon. Sa face rasee s'etait allongee, avait pris a la longue une lointaine ressemblance avec le groin de ces cochons, de cette viande, ou ses mains s'enfoncaient et vivaient, la journee entiere. Florent le reconnaissait a peine. Il s'etait assis, il passait de son frere a la belle Lisa, a la petite Pauline. Ils suaient la sante; ils etaient superbes, carres, luisants; ils le regardaient avec l'etonnement de gens tres-gras pris d'une vague inquietude en face d'un maigre. Et le chat lui-meme, dont la peau petait de graisse, arrondissait ses yeux jaunes, l'examinait d'un air defiant.

-- Tu attendras le dejeuner, n'est-ce pas? demanda Quenu. Nous mangeons de bonne heure, a dix heures.

Une odeur forte de cuisine trainait. Florent revit sa nuit terrible, son arrivee dans les legumes, son agonie au milieu des Halles, cet eboulement continu de nourriture auquel il venait d'echapper. Alors, il dit a voix basse, avec un sourire doux:

-- Non, j'ai faim, vois-tu.

Florent venait de commencer son droit a Paris, lorsque sa mere mourut. Elle habitait le Vigan, dans le Gard. Elle avait epouse en secondes noces un Normand, un Quenu, d'Yvetot, qu'un sous-prefet avait amene et oublie dans le Midi. Il etait reste employe a la sous-prefecture, trouvant le pays charmant, le vin bon, les femmes aimables. Une indigestion, trois ans apres le mariage, l'emporta. Il laissait pour tout heritage a sa femme un gros garcon qui lui ressemblait. La mere payait deja tres-difficilement les mois de college de son aine, Florent, l'enfant du premier lit. Il lui donnait de grandes satisfactions: il etait tres-doux, travaillait avec ardeur, remportait les premiers prix. Ce fut sur lui qu'elle mit toutes ses tendresses, tous ses espoirs. Peut-etre preferait-elle, dans ce garcon pale et mince, son premier mari, un de ces Provencaux d'une mollesse caressante, qui l'avait aimee a en mourir. Peut-etre Quenu, dont la bonne humeur l'avait d'abord seduite, s'etait-il montre trop gras, trop satisfait, trop certain de tirer de lui-meme ses meilleures joies. Elle decida que son dernier ne, le cadet, celui que les familles meridionales sacrifient souvent encore, ne ferait jamais rien de bon; elle se contenta de l'envoyer a l'ecole, chez une vieille fille sa voisine, ou le petit n'apprit guere qu'a galopiner. Les deux freres grandirent loin l'un de l'autre, en etrangers.

Quand Florent arriva au Vigan, sa mere etait enterree. Elle avait exige qu'on lui cachat sa maladie jusqu'au dernier moment, pour ne pas le deranger dans ses etudes. Il trouva le petit Quenu, qui avait douze ans, sanglotant tout seul au milieu de la cuisine, assis sur une table. Un marchand de meubles, un voisin, lui conta l'agonie de la malheureuse mere. Elle en etait a ses dernieres ressources, elle s'etait tuee au travail pour que son fils put faire son droit. A un petit commerce de rubans d'un mediocre rapport, elle avait du joindre d'autres metiers qui l'occupaient fort tard. L'idee fixe de voir son Florent avocat, bien pose dans la ville, finissait par la rendre dure, avare, impitoyable pour elle-meme et pour les autres. Le petit Quenu allait avec des culottes percees, des blouses dont les manches s'effiloquaient; il ne se servait jamais a table, il attendait que sa mere lui eut coupe sa part de pain. Elle se taillait des tranches tout aussi mince. C'etait a ce regime qu'elle avait succombe, avec le desesperoir immense de ne pas achever sa tache.

Cette histoire fit une impression terrible sur le caractere tendre de Florent. Les larmes l'etouffaient. Il prit son frere dans ses bras, le tint serre, le baisa comme pour lui rendre l'affection dont il l'avait prive. Et il regardait ses pauvres souliers creves, ses coudes troues, ses mains sales, toute cette misere d'enfant abandonne. Il lui repetait qu'il allait l'emmener, qu'il serait heureux avec lui. Le lendemain, quand il examina la situation, il eut peur de ne pouvoir meme reserver la somme necessaire pour retourner a Paris. A aucun prix, il ne voulait rester au Vigan. Il ceda heureusement la petite

boutique de rubans, ce qui lui permit de payer les dettes que sa mere, tres-rigide sur les questions d'argent, s'etait pourtant laissee peu a peu entrainer a contracter. Et comme il ne lui restait rien, le voisin, le marchand de meubles, lui offrit cinq cents francs du mobilier et du linge de la defunte. Il faisait une bonne affaire. Le jeune homme le remercia, les larmes aux yeux. Il habilla son frere a neuf, l'emmena, le soir meme.

A Paris, il ne pouvait plus etre question de suivre les cours de l'Ecole de droit. Florent remit a plus tard toute ambition. Il trouva quelques lecons, s'installa avec Quenu, rue Royer-Collard, au coin de la rue Saint-Jacques, dans une grande chambre qu'il meubla de deux lits de fer, d'une armoire, d'une table et de quatre chaises. Des lors, il eut un enfant. Sa paternite le charmait. Dans les premiers temps, le soir, quand il rentrait, il essayait de donner des lecons au petit; mais celui-ci n'ecoutait guere; il avait la tete dure, refusait d'apprendre, sanglotant, regrettant l'epoque ou sa mere le laissait courir les rues. Florent, desespere, cessait la lecon, le consolait, lui promettait des vacances indefinies. Et pour s'excuser de sa faiblesse, il se disait qu'il n'avait pas pris le cher enfant avec lui dans le but de le contrarier. Ce fut sa regle de conduite, le regarder grandir en joie. Il l'adorait, etait ravi de ses rires, goutait des douceurs infinies a le sentir autour de lui, bien portant, ignorant de tout souci. Florent restait mince dans ses paletots noirs rapes, et son visage commencait a jaunir, au milieu des taquineries cruelles de l'enseignement. Quenu devenait un petit bonhomme tout rond, un peu beta, sachant a peine lire et ecrire, mais d'une belle humeur inalterable qui emplissait de gaiete la grande chambre sombre de la rue Royer-Collard.

Cependant, les annees passaient. Florent, qui avait herite des deuements de sa mere, gardait Quenu au logis comme une grande fille paresseuse. Il lui evitait jusqu'aux menus soins de l'interieur; c'etait lui qui allait chercher les provisions, qui faisait le menage et la cuisine. Cela, disait-il, le tirait de ses mauvaises pensees. Il etait sombre d'ordinaire, se croyait mechant. Le soir, quand il rentrait, crotte, la tete basse de la haine des enfants des autres, il etait tout attendri par l'embrassade de ce gros et grand garcon, qu'il trouvait en train de jouer a la toupie, sur le carreau de la chambre. Quenu riait de sa maladresse a faire les omelettes et de la facon serieuse dont il mettait le pot-au-feu. La lampe eteinte, Florent redevenait triste, parfois, dans son lit. Il songeait a reprendre ses etudes de droit, il s'ingeniait pour disposer son temps de facon a suivre les cours de la Faculte. Il y parvint, fut parfaitement heureux. Mais une petite fièvre qui le retint huit jours a la maison, creusa un tel trou dans leur budget et l'inquieta a un tel point, qu'il abandonna toute idee de terminer ses etudes. Son enfant grandissait. Il entra comme professeur dans une pension de la rue de l'Estrapade, aux appointements de dix-huit cents francs. C'etait une fortune. Avec de l'economie, il allait mettre de l'argent de cote pour etablir Quenu. A dix-huit ans, il le traitait encore en demoiselle qu'il faut doter.

Pendant la courte maladie de son frere, Quenu, lui aussi, avait fait des reflexions. Un matin, il declara qu'il voulait travailler, qu'il etait assez grand pour gagner sa vie. Florent fut profondement touche. Il y avait, en face d'eux, de l'autre cote de la rue, un horloger en chambre que l'enfant voyait toute la journee, dans la clarte crue de la fenetre, penche sur sa petite table, maniant des choses delicates, les regardant a la loupe, patiemment. Il fut seduit, il pretendit qu'il avait du gout pour l'horlogerie. Mais, au bout de quinze jours, il devint inquiet, il pleura comme un garcon de dix ans, trouvant que c'etait trop complique, que jamais il ne saurait " toutes les petites betises qui entrent dans une montre. " Maintenant, il prefererait etre serrurier. La serrurerie le fatigua. En deux annees, il tenta plus de dix metiers. Florent pensait qu'il avait raison, qu'il ne faut pas se mettre dans un etat a contre-coeur. Seulement, le beau devouement de Queuu, qui voulait gagner sa vie, coutait cher au menage des deux jeunes gens. Depuis qu'il courait les ateliers, c'etait sans cesse des depenses nouvelles, des frais de vetements, de nourriture prise au dehors, de bienvenue payee aux camarades. Les dix-huit cents francs de Florent ne suffisaient plus. Il avait du prendre deux lecons qu'il donnait le soir. Pendant huit ans, il porta la meme redingote.

Les deux freres s'etaient fait un ami. La maison avait une facade sur la rue Saint-Jacques, et la s'ouvrait une grande rotisserie, tenue par un digne homme nomme Gavard, dont la femme se mourait de la poitrine, au milieu de l'odeur grasse des volailles. Quand Florent rentrait trop tard pour faire cuire quelque bout de viande, il achetait en bas un morceau de dinde ou un morceau d'oie de douze sous. C'etait des jours de grand regal. Gavard finit par s'interesser a ce garcon maigre, il connut son histoire, il attira le petit. Et bientot Quenu ne quitta plus la rotisserie. Des que son frere partait, il descendait, il s'installait au fond de la boutique, ravi des quatre broches gigantesques qui tournaient avec un bruit doux, devant les hautes flammes claires.

Les larges cuivres de la cheminee luisaient, les volailles fumaient, la graisse chantait dans la lechefrite, les broches finissaient par causer entre elles, par adresser des mots aimables a Quenu, qui, une longue cuiller a la main, arrosait devotement les ventres dorés des oies rondes et des grandes dindes. Il restait des heures, tout rouge des clarte dansantes de la flambee, un peu abeti, riant vaguement aux grosses betes qui cuisaient; et il ne se reveillait que lorsqu'on debrochait. Les volailles tombaient dans les plats; les broches sortaient des ventres, toutes fumantes; les ventres se vidaient, laissant couler le jus par les trous du derriere et de la gorge, emplissant la boutique d'une odeur forte de roti. Alors, l'enfant, debout, suivant des yeux l'operation, battait des mains, parlait aux volailles, leur disait qu'elles etaient bien bonnes, qu'on les mangerait, que les chats n'auraient que les os. Et il tressautait, quand Gavard lui donnait une tartine de pain, qu'il mettait mijoter dans la leche-frite, pendant une demi-heure.

Ce fut la sans doute que Quenu prit l'amour de la cuisine. Plus tard, apres avoir essaye de tous les metiers, il revint fatalement aux betes

qu'on debroche, aux jus qui forcent a se lecher les doigts. Il craignait d'abord de contrarier son frere, petit mangeur parlant des bonnes choses avec un dedain d'homme ignorant. Puis, voyant Florent l'ecouter, lorsqu'il lui expliquait quelque plat tres complique, il lui avoua sa vocation, il entra dans un grand restaurant. Des lors, la vie des deux freres fut reglee. Ils continuerent a habiter la chambre de la rue Royer-Collard, ou ils se retrouvaient chaque soir: l'un, la face rejouie par ses fourneaux; l'autre, le visage battu de sa misere de professeur crotte. Florent gardait sa defroque noire, s'oubliait sur les devoirs de ses eleves, tandis que Quenu, pour se mettre a l'aise, reprenait son tablier, sa veste blanche et son bonnet blanc de marmiton, tournant autour du poele, s'amusant a quelque friandise cuite au four. Et parfois ils souriaient de se voir ainsi, l'un tout blanc, l'autre tout noir. La vaste piece semblait moitie fachee, moitie joyeuse, de ce deuil et de cette gaiete. Jamais menage plus disparate ne s'entendit mieux. L'aine avait beau maigrir, brule par les ardeurs de son pere; le cadet avait beau engraisser, en digne fils de Normand; ils s'aimaient dans leur mere commune, dans cette femme qui n'etait que tendresse.

Ils avaient un parent, a Paris, un frere de leur mere, un Gradelle, etabli charcutier, rue Pirouette, dans le quartier des Halles. C'etait un gros avare, un homme brutal, qui les recut comme des meurt-de-faim, la premiere fois qu'ils se presenterent chez lui. Ils y retournerent rarement. Le jour de la fete du bonhomme, Quenu lui portait un bouquet, et en recevait une piece de dix sous. Florent, d'une fierte malade, souffrait, lorsque Gradelle examinait sa redingote mince, de l'oeil inquiet et soupconneux d'un ladre qui flaire la demande d'un diner ou d'une piece de cent sous. Il eut la naivete, un jour, de changer chez son oncle un billet de cent francs. L'oncle eut moins peur, en voyant venir les petits, comme il les appelait. Mais les amities en resterent la. Ces annees furent pour Florent un long reve doux et triste. Il gouta toutes les joies ameres du devouement. Au logis, il n'avait que des tendresses. Dehors, dans les humiliations de ses eleves, dans le coudoisement des trottoirs, il se sentait devenir mauvais. Ses ambitions mortes s'aigrissaient. Il lui fallut de longs mois pour plier les epaules et accepter ses souffrances d'homme laid, mediocre et pauvre. Voulant echapper aux tentations de mechancete, il se jeta en pleine bonte ideale, il se crea un refuge de justice et de verite absolues. Ce fut alors qu'il devint republicain; il entra dans la republique comme les filles desesperes entrent au couvent. Et ne trouvant pas une republique assez tiede, assez silencieuse, pour endormir ses maux, il s'en crea une. Les livres lui deplaisaient; tout ce papier noirci, au milieu duquel il vivait, lui rappelait la classe puante, les boulettes de papier mache des gamins, la torture des longues heures steriles. Puis, les livres ne lui parlaient que de revolte, le poussaient a l'orgueil, et c'etait d'oubli et de paix dont il se sentait l'imperieux besoin. Se bercer, s'endormir, rever qu'il etait parfaitement heureux, que le monde allait le devenir, batir la cite republicaine ou il aurait voulu vivre: telle fut sa recreation, l'oeuvre eternellement reprise de ses heures libres. Il ne lisait plus, en dehors des necessites de l'enseignement; il remontait la rue Saint-Jacques, jusqu'aux boulevards exterieurs, faisait une grande

course parfois, revenait par la barriere d'Italie; et, tout le long de la route, les yeux sur le quartier Mouffetard etale a ses pieds, il arrangeait des mesures morales, des projets de loi humanitaires, qui auraient change cette ville souffrante en une ville de beatitude. Quand les journees de fevrier ensanglanterent Paris, il fut navre, il courut les clubs, demandant le rachat de ce sang " par le baiser fraternel des republicains du monde entier. " Il devint un de ces orateurs illumines qui precherent la revolution comme une religion nouvelle, toute de douceur et de redemption. Il fallut les journees de decembre pour le tirer de sa tendresse universelle. Il etait desarme. Il se laissa prendre comme un mouton, et fut traite en loup. Quand il s'eveilla de son sermon sur la fraternite, il crevait la faim sur la dalle froide d'une casemate de Bicetre.

Quenu, qui avait alors vingt-deux ans, fut pris d'une angoisse mortelle, en ne voyant pas rentrer son frere. Le lendemain, il alla chercher, au cimetiere Montmartre, parmi les morts du boulevard, qu'on avait alignes sous de la paille; les tetes passaient, affreuses. Le coeur lui manquait, les larmes l'aveuglaient, il dut revenir a deux reprises, le long de la file. Enfin, a la prefecture de police, au bout de huit grands jours, il apprit que son frere etait prisonnier. Il ne put le voir. Comme il insistait, on le menaca de l'arreter lui-meme. Il courut alors chez l'oncle Gradelle, qui etait un personnage pour lui, esperant le determiner a sauver Florent. Mais l'oncle Gradelle s'emporta, pretendit que c'etait bien fait, que ce grand imbecile n'avait pas besoin de se fourrer avec ces canailles de republicains; il ajouta meme que Florent devait mal tourner, que cela etait ecrit sur sa figure. Quenu pleurait toutes les larmes de son corps. Il restait la, suffoquant. L'oncle, un peu honteux, sentant qu'il devait faire quelque chose pour ce pauvre garcon, lui offrit de le prendre avec lui. Il le savait bon cuisinier, et avait besoin d'un aide. Quenu redoutait tellement de rentrer seul dans la grande chambre de la rue Royer-Collard, qu'il accepta. Il coucha chez son oncle, le soir meme, tout en haut, au fond d'un trou noir ou il pouvait a peine s'allonger. Il y pleura moins qu'il n'aurait pleure en face du lit vide de son frere.

Il reussit enfin a voir Florent. Mais, en revenant de Bicetre, il dut se coucher; une fièvre le tint pendant pres de trois semaines dans une somnolence hebetee. Ce fut sa premiere et sa seule maladie. Gradelle envoyait son republicain de neveu a tous les diables. Quand il connut son depart pour Cayenne, un matin, il tapa dans les mains de Quenu, l'eveilla, lui annonca brutalement cette nouvelle, provoqua une telle crise, que le lendemain le jeune homme etait debout. Sa douleur se fonda; ses chairs molles semblerent boire ses dernieres larmes. Un mois plus tard, il riait, s'irritait, tout triste d'avoir ri; puis la belle humeur l'emportait, et il riait sans savoir.

Il apprit la charcuterie. Il y goutait plus de jouissances encore que dans la cuisine. Mais l'oncle Gradelle lui disait qu'il ne devait pas trop negliger ses casseroles, qu'un charcutier bon cuisinier etait rare, que c'etait une chance d'avoir passe par un restaurant avant d'entrer chez lui. Il utilisait ses talents, d'ailleurs; il lui

faisait faire des diners pour la ville, le chargeait particulièrement des grillades et des cotelettes de porc aux cornichons. Comme le jeune homme lui rendait de reels services, il l'aima a sa maniere, lui pincant les bras, les jours de belle humeur. Il avait vendu le pauvre mobilier de la rue Royer-Collard, et en gardait l'argent, quarante et quelques francs, pour que ce farceur de Quenu, disait-il, ne le jetat pas par les fenetres. Il finit pourtant par lui donner chaque mois six francs pour ses menus plaisirs.

Quenu, serre d'argent, brutalise parfois, etait parfaitement heureux. Il aimait qu'on lui machat sa vie. Florent l'avait trop eleve en fille paresseuse. Puis, il s'etait fait une amie chez l'oncle Gradelle. Quand celui-ci perdit sa femme, il dut prendre une fille, pour le comptoir. Il la choisit bien portante, appetissante, sachant que cela egaye le client et fait honneur aux viandes cuites, il connaissait, rue Cuvier, pres du Jardin des Plantes, une dame veuve, dont le mari avait eu la direction des postes a Plassans, une sous-prefecture du Midi. Cette dame, qui vivait d'une petite rente viagere, tres-modestement, avait amene de cette ville une grosse et belle enfant, qu'elle traitait comme sa propre fille. Lisa la soignait d'un air placide, avec une humeur egale, un peu serieuse, tout a fait belle quand elle souriait. Son grand charme venait de la facon exquise dont elle placait son rare sourire. Alors, son regard etait une caresse, sa gravite ordinaire donnait un prix inestimable a cette science soudaine de seduction. La vieille dame disait souvent qu'un sourire de Lisa la conduirait en enfer. Lorsqu'un asthme l'emporta, elle laissa a sa fille d'adoption toutes ses economies, une dizaine de mille francs. Lisa resta huit jours seule dans le logement de la rue Cuvier; ce fut la que Gradelle vint la chercher. Il la connaissait pour l'avoir souvent vue avec sa maitresse, quand cette derniere lui rendait visite, rue Pirouette. Mais, a l'enterrement, elle lui parut si embellie, si solidement batie, qu'il alla jusqu'au cimetiere. Pendant qu'on descendait le cercueil, il reflechissait qu'elle serait superbe dans la charcuterie. Il se tatait, se disait qu'il lui offrirait bien trente francs par mois, avec le logement et la nourriture. Lorsqu'il lui fit des propositions, elle demanda vingt-quatre heures pour lui rendre reponse. Puis, un matin, elle arriva avec son petit paquet, et ses dix mille francs, dans son corsage. Un mois plus tard, la maison lui appartenait, Gradelle, Quenu, jusqu'au dernier des marmitons. Quenu, surtout, se serait hache les doigts pour elle.

Quand elle venait a sourire, il restait la, riant d'aise lui-meme a la regarder.

Lisa, qui etait la fille ainee des Macquart, de Plassans, avait encore son pere. Elle le disait a l'etranger, ne lui ecrivait jamais. Parfois, elle laissait seulement echapper que sa mere etait, de son vivant, une rude travailleuse, et qu'elle tenait d'elle. Elle se montrait, en effet, tres-patiente au travail. Mais elle ajoutait que la brave femme avait eu une belle constance de se tuer pour faire aller le menage. Elle parlait alors des devoirs de la femme et des devoirs du mari, tres-sagement, d'une facon honnete, qui ravissait Quenu. Il lui affirmait qu'il avait absolument ses idees. Les idees de

Lisa etait que tout le monde doit travailler pour manger; que chacun est charge de son propre bonheur; qu'on fait le mal en encourageant la paresse; enfin, que, s'il y a des malheureux, c'est tant pis pour les faineants. C'etait la une condamnation tres-nette de l'ivrognerie, des flaneries legendaires du vieux Macquart. Et, a son insu, Macquart parlait haut en elle; elle n'etait qu'une Macquart rangee, raisonnable, logique avec ses besoins de bien-etre, ayant compris que la meilleure facon de s'endormir dans une tiedeur heureuse est encore de se faire soi-meme un lit de beatitude. Elle donnait a cette couche moelleuse toutes ses heures, toutes ses pensees. Des l'age de six ans, elle consentait a rester bien sage sur sa petite chaise, la journee entiere, a la condition qu'on la recompenserait d'un gateau le soir.

Chez le charcutier Gradelle, Lisa continua sa vie calme, reguliere, eclairee par ses beaux sourires. Elle n'avait pas accepte l'offre du bonhomme a l'aventure; elle savait trouver en lui un chaperon, elle presentait peut-etre, dans cette boutique sombre de la rue Pirouette, avec le flair des personnes chanceuses, l'avenir solide qu'elle revait, une vie de jouissances saines, un travail sans fatigue, dont chaque heure amenait la recompense. Elle soigna son comptoir avec les soins tranquilles qu'elle avait donnees a la veuve du directeur des postes. Bientot la proprete des tabliers de Lisa fut proverbiale dans le quartier. L'oncle Gradelle etait si content de cette belle fille, qu'il disait parfois a Quenu, en ficelant ses saucissons:

-- Si je n'avais pas soixante ans passes, ma parole d'honneur, je ferais la betise de l'epouser... C'est de l'or en barre, mon garcon, une femme comme ca dans le commerce.

Quenu rencherissait. Il rit pourtant a belles dents, un jour qu'un voisin l'accusa d'etre amoureux de Lisa. Cela ne le tourmentait guere. Ils etaient tres-bons amis. Le soir, ils montaient ensemble se coucher. Lisa occupait, a cote du trou noir ou s'allongeait le jeune homme, une petite chambre qu'elle avait rendue toute claire, en l'ornant partout de rideaux de mousseline. Ils restaient la, un instant, sur le palier, leur bougeoir a la main, causant, mettant la clef dans la serrure. Et ils refermaient leur porte, disant amicalement:

-- Bonsoir, mademoiselle Lisa.

-- Bonsoir, monsieur Quenu.

Quenu se mettait au lit en ecoutant Lisa faire son petit menage. La cloison etait si mince, qu'il pouvait suivre chacun de ses mouvements. Il pensait: " Tiens, elle tire les rideaux de sa fenetre. Qu'est-ce qu'elle peut bien faire devant sa commode? La voila qui s'assoit et qui ote ses bottines. Ma foi, bonsoir, elle a souffle sa bougie. Dormons. " Et, s'il entendait craquer le lit, il murmurait en riant: " Fichtre! elle n'est pas legere, mademoiselle Lisa. " Cette idee l'egayait; il finissait par s'endormir, en songeant aux jambons et aux bandes de petit sale qu'il devait preparer le lendemain.

Cela dura un an, sans une rougeur de Lisa, sans un embarras de Quenu.

Le matin, au fort du travail, lorsque la jeune fille venait à la cuisine, leurs mains se rencontraient au milieu des hachis. Elle l'aidait parfois, elle tenait les boyaux de ses doigts potelés, pendant qu'il les bourrait de viandes et de lardons. Ou bien ils goutaient ensemble la chair crue des saucisses, du bout de la langue, pour voir si elle était convenablement épicée. Elle était de bon conseil, connaissait des recettes du Midi, qu'il expérimenta avec succès. Souvent, il la sentait derrière son épaule, regardant au fond des marmites, s'approchant si près, qu'il avait sa forte gorge dans le dos. Elle lui passait une cuiller, un plat. Le grand feu leur mettait le sang sous la peau. Lui, pour rien au monde, n'aurait cessé de tourner les bouillies grasses qui s'épaississaient sur le fourneau; tandis que, toute grave, elle discutait le degré de cuisson. L'après-midi, lorsque la boutique se vidait, ils causaient tranquillement, pendant des heures. Elle restait dans son comptoir, un peu renversée, tricotant d'une façon douce et régulière. Il s'asseyait sur un billot, les jambes ballantes, tapant des talons contre le bloc de chêne. Et ils s'entendaient à merveille; ils parlaient de tout, le plus ordinairement de cuisine, et puis de l'oncle Gradelle, et encore du quartier. Elle lui racontait des histoires comme à un enfant; elle en savait de très-jolies, des légendes miraculeuses, pleines d'agneaux et de petits anges, qu'elle disait d'une voix flûtée, avec son grand air sérieux. Si quelque cliente entra, pour ne pas se déranger, elle demandait au jeune homme le pot du saindoux ou la boîte des escargots. À onze heures, ils remontaient se coucher, lentement, comme la veille. Puis, en refermant leur porte, de leur voix calme:

-- Bonsoir, mademoiselle Lisa.

-- Bonsoir, monsieur Quenu.

Un matin, l'oncle Gradelle fut foudroyé par une attaque d'apoplexie, en préparant une galantine. Il tomba le nez sur la table à hacher. Lisa ne perdit pas son sang-froid. Elle dit qu'il ne fallait pas laisser le mort au beau milieu de la cuisine; elle le fit porter au fond, dans un cabinet où l'oncle couchait. Puis, elle arrangea une histoire avec les garçons; l'oncle devait être mort dans son lit, si l'on ne voulait pas dégouter le quartier et perdre la clientèle. Quenu aida à porter le mort, stupide, très-étonné de ne pas trouver de larmes. Plus tard, Lisa et lui pleurèrent ensemble. Il était seul héritier, avec son frère Florent. Les commerçantes des rues voisines donnaient au vieux Gradelle une fortune considérable. La vérité fut qu'on ne découvrit pas un écu d'argent sonnante. Lisa resta inquiète. Quenu la voyait réfléchir, regarder autour d'elle du matin au soir, comme si elle avait perdu quelque chose. Enfin, elle décida un grand nettoyage, prétendant qu'on jaserait, que l'histoire de la mort du vieux courrait, qu'il fallait montrer une grande propreté. Une après-midi, comme elle était depuis deux heures à la cave, où elle lavait elle-même les cuves à saler, elle reparut, tenant quelque chose dans son tablier. Quenu hachait des foies de cochon. Elle attendit qu'il eut fini, causant avec lui d'une voix indifférente. Mais ses yeux avaient un éclat extraordinaire, elle sourit de son beau sourire, en

lui disant qu'elle voulait lui parler. Elle monta l'escalier, peniblement, les cuisses genees par la chose qu'elle portait, et qui tendait son tablier a le crever. Au troisieme etage, elle soufflait, elle dut s'appuyer un instant contre la rampe. Quenu, etonne, la suivit sans mot dire, jusque dans sa chambre. C'etait la premiere fois qu'elle l'invitait a y entrer. Elle ferma la porte; et, lachant les coins du tablier que ses doigts roidis ne pouvaient plus tenir, elle laissa rouler doucement sur son lit une pluie de pieces d'argent et de pieces d'or. Elle avait trouve, au fond d'un saloir, le tresor de l'oncle Gradelle. Le tas fit un grand trou, dans ce lit delicat et moelleux de jeune fille.

La joie de Lisa et de Quenu fut recueillie. Ils s'assirent sur le bord du lit, Lisa a la tete, Quenu au pied, aux deux cotes du tas; et ils compterent l'argent sur la couverture, pour ne pas faire de bruit. Il y avait quarante mille francs d'or, trois mille francs d'argent, et, dans un etui de fer-blanc, quarante-deux mille francs en billets de Banque. Ils mirent deux bonnes heures pour additionner tout cela. Les mains de Quenu tremblaient un peu. Ce fut Lisa qui fit le plus de besogne. Ils rangeaient les piles d'or sur l'oreiller, laissant l'argent dans le trou de la couverture. Quand ils eurent trouve le chiffre, enorme pour eux, de quatre-vingt-cinq mille francs, ils causerent. Naturellement, ils parlerent de l'avenir, de leur mariage, sans qu'il eut jamais ete question d'amour entre eux. Cet argent semblait leur delier la langue. Ils s'etaient enfoncees davantage, s'adossant au mur de la ruelle, sous les rideaux de mousseline blanche, les jambes un peu allongees: et comme, en bavardant, leurs mains fouillaient l'argent, elles s'y etaient rencontrees, s'oubliant l'une dans l'autre, au milieu des pieces de cent sous. Le crepuscule les surprit. Alors seulement Lisa rougit de se voir a cote de ce garcon. Ils avaient bouleverse le lit, les draps pendaient, l'or, sur l'oreiller qui les separait, faisait des creux, comme si des tetes s'y etaient roulees, chaudes de passion.

Ils se leverent genes, de l'air confus de deux amoureux qui viennent de commettre une premiere faute. Ce lit defait, avec tout cet argent, les accusait d'une joie defendue, qu'ils avaient goutee, la porte close. Ce fut leur chute, a eux. Lisa, qui rattachait ses vetements comme si elle avait fait le mal, alla chercher ses dix mille francs. Quenu voulut qu'elle les mit avec les quatre-vingt-cinq mille francs de l'oncle; il mela les deux sommes en riant, en disant que l'argent, lui aussi, devait se fiancer; et il fut convenu que ce serait Lisa qui garderait " le magot " dans sa commode. Quand elle l'eut serre et qu'elle eut refait le lit, ils descendirent paisiblement. Ils etaient mari et femme.

Le mariage eut lieu le mois suivant. Le quartier le trouva naturel, tout a fait convenable. On connaissait vaguement l'histoire du tresor, la probite de Lisa etait un sujet d'eloges sans fin; apres tout, elle pouvait ne rien dire a Quenu, garder les ecus pour elle; si elle avait parle, c'etait par honnetete pure, puisque personne ne l'avait vue. Elle meritait bien que Quenu l'epousat. Ce Quenu avait de la chance, il n'etait pas beau, et il trouvait une belle femme qui lui deterrait

une fortune. L'admiration alla si loin, qu'on finit par dire tout bas que " Lisa etait vraiment bete d'avoir fait ce qu'elle avait fait. "

Lisa souriait, quand on lui parlait de ces choses a mots couverts. Elle et son mari vivaient comme auparavant, dans une bonne amitie, dans une paix heureuse. Elle l'aidait, rencontrait ses mains au milieu des hachis, se penchait au-dessus de son epaule pour visiter d'un coup d'oeil les marmites. Et ce n'etait toujours que le grand feu de la cuisine qui leur mettait le sang sous la peau.

Cependant, Lisa etait une femme intelligente qui comprit vite la sottise de laisser dormir leurs quatre-vingt quinze mille francs dans le tiroir de la commode. Quenu les aurait volontiers remis au fond du saloir, en attendant d'en avoir gagne autant; ils se seraient alors retires a Suresnes, un coin de la banlieue qu'ils aimaient. Mais elle avait d'autres ambitions. La rue Pirouette blessait ses idees de proprete, son besoin d'air, de lumiere, de sante robuste. La boutique, ou l'oncle Gradelle avait amasse son tresor, sou a sou, etait une sorte de boyau noir, une de ces charcuteries douteuses des vieux quartiers, dont les dalles usees gardent l'odeur forte des viandes, malgre les lavages; et la jeune femme revait une de ces claires boutiques modernes, d'une richesse de salon, mettant la limpidite de leurs glaces sur le trottoir d'une large rue. Ce n'etait pas, d'ailleurs, l'envie mesquine de faire la dame, derriere un comptoir; elle avait une conscience tres-nette des necessites luxueuses du nouveau commerce. Quenu fut effraye, la premiere fois, quand elle lui parla de demenager et de depenser une partie de leur argent a decorer un magasin. Elle haussait doucement les epaules, en souriant.

Un jour, comme la nuit tombait et que la charcuterie etait noire, les deux epoux entendirent, devant leur porte, une femme du quartier qui disait a une autre:

-- Ah bien! non, je ne me fournis plus chez eux, je ne leur prendrais pas un bout de boudin, voyez-vous, ma chere... Il y a eu un mort dans leur cuisine.

Quenu en pleura. Cette histoire d'un mort dans sa cuisine faisait du chemin. Il finissait par rougir devant les clients, quand il les voyait flairer de trop pres sa marchandise. Ce fut lui qui reparla a sa femme de son idee de demenagement. Elle s'etait occupee, sans rien dire, de la nouvelle boutique; elle en avait trouve une, a deux pas, rue Rambuteau, situee merveilleusement. Les Halles centrales qu'on ouvrait en face, tripleraient la clientele, feraient connaitre la maison des quatre coins de Paris. Quenu se laissa entrainer a des depenses folles; il mit plus de trente mille francs en marbres, en glaces et en dorures. Lisa passait des heures avec les ouvriers, donnait son avis sur les plus minces details. Quand elle put enfin s'installer dans son comptoir, on vint en procession acheter chez eux, uniquement pour voir la boutique. Le revetement des murs etait tout en marbre blanc; au plafond, une immense glace carree s'encadrait dans un large lambris dore et tres-orne, laissant pendre, au milieu, un lustre a quatre branches; et, derriere le comptoir, tenant le panneau entier, a gauche encore, et au fond, d'autres glaces, prises entre les plaques

de marbre, mettaient des lacs de clarte, des portes qui semblaient s'ouvrir sur d'autres salles, a l'infini, toutes emplies des viandes etalees. A droite, le comptoir, tres-grand, fut surtout trouve d'un beau travail; des losanges de marbre rose y dessinaient des medaillons symetriques. A terre, il y avait, comme dallage, des carreaux blancs et roses, alternes, avec une grecque rouge sombre pour bordure. Le quartier fut fier de sa charcuterie, personne ne songea plus a parler de la cuisine de la rue Pirouette, ou il y avait eu un mort. Pendant un mois, les voisines s'arreterent sur le trottoir, pour regarder Lisa, a travers les cervelas et les crepines de l'etalage. On s'emeveillait de sa chair blanche et rosee, autant que des marbres. Elle parut l'ame, la clarte vivante, l'idole saine et solide de la charcuterie; et on ne la nomma plus que la belle Lisa.

A droite de la boutique, se trouvait la salle a manger, une piece tres-propre, avec un buffet, une table et des chaises cannees de chene clair. La natte qui couvrait le parquet, le papier jaune tendre. La toile ciree imitant le chene, la rendaient un peu froide, egayee seulement par les luisants d'une suspension de cuivre tombant du plafond, elargissant, au-dessus de la table, son grand abat-jour de porcelaine transparente. Une porte de la salle a manger donnait dans la vaste cuisine carree. Et, au bout de celle-ci, il y avait une petite cour dallee, qui servait de debarras, encombrée de terrines, de tonneaux, d'ustensiles hors d'usage; a gauche de la fontaine, les pots de fleurs fanees de l'etalage achevaient d'agoniser, le long de la gargouille ou l'on jetait les eaux grasses.

Les affaires furent excellentes. Quenu, que les avances avaient epouvante, eprouvait presque du respect pour sa femme, qui, selon lui, " etait une forte tete. " Au bout de cinq ans, ils avaient pres de quatre-vingt mille francs places en bonnes rentes. Lisa expliquait qu'ils n'etaient pas ambitieux, qu'ils ne tenaient pas a entasser trop vite; sans cela, elle aurait fait gagner a son mari " des mille et des cents, " en le poussant dans le commerce en gros des cochons. Ils etaient jeunes encore, ils avaient du temps devant eux; puis, ils n'aimaient pas le travail salope, ils voulaient travailler a leur aise, sans se maigrir de soucis, en bonnes gens qui tiennent bien a vivre.

-- Tenez, ajoutait Lisa, dans ses heures d'expansion, j'ai un cousin a Paris... Je ne le vois pas, les deux familles sont brouillees. Il a pris le nom de Saccard, pour faire oublier certaines choses... Eh bien, ce cousin, m'a-t-on dit, gagne des millions. Ca ne vit pas, ca se brule le sang, c'est toujours par voies et par chemins, au milieu de trafics d'enfer. Il est impossible, n'est-ce pas? que ca mange tranquillement son diner, le soir. Nous autres, nous savons au moins ce que nous mangeons, nous n'avons pas ces tracasseries. On n'aime l'argent que parce qu'il en faut pour vivre. On tient au bien-etre, c'est naturel. Quant a gagner pour gagner, a se donner plus de mal qu'on ne gouterait ensuite de plaisir, ma parole, j'aimerais mieux me croiser les bras... Et puis, je voudrais bien les voir ses millions, a mon cousin. Je ne crois pas aux millions comme ca. Je l'ai apercu, l'autre jour, en voiture; il etait tout jaune, il avait l'air joliment

sournois. Un homme qui gagne de l'argent n'a pas une mine de cette couleur-la. Enfin, ca le regarde... Nous preferons ne gagner que cent sous, et profiter des cent sous.

Le menage profitait, en effet. Ils avaient eu une fille, des la premiere annee de leur mariage. A eux trois, ils rejouissaient les yeux. La maison allait largement, heureusement, sans trop de fatigue, comme le voulait Lisa. Elle avait soigneusement ecarte toutes les causes possibles de trouble, laissant couler les journees au milieu de cet air gras, de cette prosperite alourdie. C'etait un coin de bonheur raisonne, une mangeoire confortable, ou la mere, le pere et la fille s'etaient mis a l'engrais. Quenu seul avait des tristesses parfois, quand il songeait a son pauvre Florent. Jusqu'en 1856, il recut des lettres de lui, de loin en loin. Puis, les lettres cessent; il apprit par un journal que trois deportes avaient voulu s'evader du l'île du Diable et s'etaient noyes avant d'atteindre la cote. A la prefecture de police, on ne put lui donner de renseignements precis; son frere devait etre mort. Il conserva pourtant quelque espoir; mais les mois se passerent. Florent, qui battait la Guyane hollandaise, se gardait d'ecrire, esperant toujours rentrer en France. Quenu finit par le pleurer comme un mort auquel on n'a pu dire adieu. Lisa ne connaissait pas Florent. Elle trouvait de tres-bonnes paroles toutes les fois que son mari se desesperait devant elle; elle le laissait lui raconter pour la centieme fois des histoires de jeunesse, la grande chambre de la rue Royer-Collard, les trente-six metiers qu'il avait appris, les friandises qu'il faisait cuire dans le poele, tout habille de blanc, tandis que Florent etait tout habille de noir. Elle l'ecoutait tranquillement, avec des complaisances infinies.

Ce fut au milieu de ces joies sagement cultivees et muries que Florent tomba, un matin de septembre, a l'heure ou Lisa prenait son bain de soleil matinal, et ou Quenu, les yeux gros encore de sommeil, mettait paresseusement les doigts dans les graisses figees de la veille. La charcuterie fut toute bouleversee. Gavard voulut qu'on cachat " le proscrit, " comme il le nommait, en gonflant un peu les joues. Lisa, plus pale et plus grave que d'ordinaire, le fit enfin monter au cinquieme, ou elle lui donna la chambre de sa fille de boutique. Quenu avait coupe du pain et du jambon. Mais Florent put a peine manger; il etait pris de vertiges et de nausees; il se coucha, resta cinq jours au lit, avec un gros delire, un commencement de fièvre cerebrale, qui fut heureusement combattu avec energie. Quand il revint a lui, il apercut Lisa a son chevet, remuant sans bruit une cuiller dans une tasse. Comme il voulait la remercier, elle lui dit qu'il devait se tenir tranquille, qu'on causerait plus tard. Au bout de trois jours, le malade fut sur pied. Alors, un matin, Quenu monta le chercher en lui disant que Lisa les attendait, au premier, dans sa chambre.

Ils occupaient la un petit appartement, trois pieces et un cabinet. Il fallait traverser une piece nue, ou il n'y avait que des chaises, puis un petit salon, dont le meuble, cache sous des housses blanches, dormait discrettement dans le demi-jour des persiennes toujours tirees, pour que la clarte trop vive ne mangeat pas le bleu tendre du reps, et l'on arrivait a la chambre a coucher, la seule piece habitee, meublee

d'acajou, tres-confortable. Le lit surtout etait surprenant, avec ses quatre matelas, ses quatre oreillers, ses epaisseurs de couvertures, son edredon, son assoupissement ventru au fond de l'alcove moite. C'etait un lit fait pour dormir. L'armoire a glace, la toilette-commode, le gueridon couvert d'une dentelle au crochet, les chaises protegees par des carres de guipure, mettaient la un luxe bourgeois net et solide. Contre le mur de gauche, aux deux cotes de la cheminee, garnie de vases a paysages montes sur cuivre, et d'une pendule representant un Gutenberg pensif, tout dore, le doigt appuye sur un livre, etaient pendus les portraits a l'huile de Quenu et de Lisa, dans des cadres ovales, tres-charges d'ornements. Quenu souriait; Lisa avait l'air comme il faut; tous deux en noir, la figure lavee, delayee, d'un rose fluide et d'un dessin flatteur. Une moquette ou des rosaces compliquees se melaient a des etoiles cachait le parquet. Devant le lit, s'allongeait un de ces tapis de mousse, fait de longs brins de laine frises, oeuvre de patience que la belle charcutiere avait tricotee dans sou comptoir. Mais ce qui etonnait, au milieu de ces choses neuves, c'etait, adosse au mur de droite, un grand secretaire, carre, trapu, qu'on avait fait revernir, sans pouvoir reparer les ebrechures du marbre, ni cacher les eraflures de l'acajou noir de vieillesse. Lisa avait voulu conserver ce meuble, dont l'oncle Gradelle s'etait servi pendant plus de quarante ans; elle disait qu'il leur porterait bonheur. A la verite, il avait des ferrures terribles, une serrure de prison, et il etait si lourd qu'on ne pouvait le bouger de place.

Lorsque Florent et Quenu entrerent, Lisa, assise devant le tablier baisse du secretaire, ecrivait, alignait des chiffres, d'une grosse ecriture ronde, tres-lisible. Elle fit un signe pour qu'on ne la derangeat pas. Les deux hommes s'assirent. Florent, surpris, regardait la chambre, les deux portraits, la pendule, le lit.

-- Voici, dit enfin Lisa, apres avoir verifie posement toute une page de calculs. Ecoutez-moi... Nous avons des comptes a vous rendre, mon cher Florent.

C'etait la premiere fois qu'elle le nommait ainsi. Elle prit la page de calculs et continua:

-- Votre oncle Gradelle est mort sans testament; vous etiez, vous et votre frere, les deux seuls heritiers... Aujourd'hui, nous devons vous donner votre part.

-- Mais je ne demande rien, s'ecria Florent, je ne veux rien!

Quenu devait ignorer les intentions de sa femme. Il etait devenu un peu pale, il la regardait d'un air fache. Vraiment, il aimait bien son frere; mais il etait inutile de lui jeter ainsi l'heritage de l'oncle a la tete. On aurait vu plus tard.

-- Je sais bien, mon cher Florent, reprit Lisa, que vous n'etes pas revenu pour nous reclamer ce qui vous appartient. Seulement, les affaires sont les affaires; il vaut mieux en finir tout de suite...

Les economies de votre oncle se montaient a quatre-vingt-cinq mille francs. J'ai donc porte a votre compte quarante-deux mille cinq cents francs. Les voici.

Elle lui montra le chiffre sur la feuille de papier.

-- Il n'est pas aussi facile malheureusement d'evaluer la boutique, materiel, marchandises, clientele. Je n'ai pu mettre que des sommes approximatives; mais je crois avoir compte tout, tres-largement... Je suis arrivee au total de quinze mille trois cent dix francs, ce qui fait pour vous sept mille six cent cinquante-cinq francs, et en tout cinquante mille cent cinquante-cinq francs... Vous verifierez, n'est-ce pas?

Elle avait epele les chiffres d'une voix nette, et elle lui tendit la feuille de papier, qu'il dut prendre.

-- Mais, cria Quenu, jamais la charcuterie du vieux n'a valu quinze mille francs! Je n'en aurais pas donne dix mille, moi!

Sa femme l'exasperait, a la fin. On ne pousse pas l'honnetete a ce point. Est-ce que Florent lui parlait de la charcuterie? D'ailleurs, il ne voulait rien, il l'avait dit.

-- La charcuterie valait quinze mille trois cent dix francs, repeta tranquillement Lisa... Vous comprenez, mon cher Florent, il est inutile de mettre un notaire la-dedans. C'est a nous de faire notre partage, puisque vous ressuscitez... Des votre arrivee, j'ai necessairement songe a cela, et pendant que vous aviez la fièvre, la-haut, j'ai tache de dresser ce bout d'inventaire tant bien que mal... Vous voyez, tout y est detaille. J'ai fouille nos anciens livres, j'ai fait appel a mes souvenirs. Lisez a voix haute, je vous donnerai les renseignements que vous pourriez desirer.

Florent avait fini par sourire. Il etait emu de cette probite aisee et comme naturelle. Il posa la page de calculs sur les genoux de la jeune femme; puis, lui prenant la main:

-- Ma chere Lisa, dit-il, je suis heureux de voir que vous faites de bonnes affaires; mais je ne veux pas de votre argent. L'heritage est a mon frere et a vous, qui avez soigne l'oncle jusqu'a la fin... Je n'ai besoin de rien, je n'entends pas vous deranger dans votre commerce.

Elle insista, se facha meme, tandis que, sans parler, se contenant, Quenu mordait ses pouces.

-- Eh! reprit Florent en riant, si l'oncle Gradelle vous entendait, il serait capable de venir vous reprendre l'argent... Il ne m'aimait guere, l'oncle Gradelle.

-- Ah! pour ca, non, il ne t'aimait guere, murmura Quenu a bout de forces.

Mais Lisa discutait encore. Elle disait qu'elle ne voulait pas avoir dans son secrétaire de l'argent qui ne fut pas à elle, que cela la troublerait, qu'elle n'allait plus vivre tranquille avec cette pensée. Alors Florent, continuant à plaisanter, lui offrit de placer son argent chez elle, dans sa charcuterie. D'ailleurs, il ne refusait pas leurs services; il ne trouverait sans doute pas du travail tout de suite; puis, il n'était guère présentable, il lui faudrait un habillement complet.

-- Pardieu! s'écria Quenu, tu coucheras chez nous, tu mangeras chez nous, et nous allons t'acheter le nécessaire. C'est une affaire entendue... Tu sais bien que nous ne te laisserons pas sur le pavé, que diable!

Il était tout attendri. Il avait même quelque honte d'avoir eu peur de donner une grosse somme, en un coup. Il trouva des plaisanteries; il dit à son frère qu'il se chargeait de le rendre gras. Celui-ci hochait doucement la tête. Cependant, Lisa pliait la page de calculs. Elle la mit dans un tiroir du secrétaire.

-- Vous avez tort, dit-elle, comme pour conclure. J'ai fait ce que je devais faire. Maintenant, ce sera comme vous voudrez... Moi, voyez-vous, je n'aurais pas vécu en paix. Les mauvaises pensées me dérangent trop.

Ils parlèrent d'autre chose. Il fallait expliquer la présence de Florent, en évitant de donner l'éveil à la police. Il leur apprit qu'il était rentré en France, grâce aux papiers d'un pauvre diable, mort entre ses bras de la fièvre jaune, à Surinam. Par une rencontre singulière, ce garçon se nommait également Florent, mais de son prénom. Florent Laquerrière n'avait laissé qu'une cousine à Paris, dont on lui avait écrit la mort en Amérique; rien n'était plus facile que de jouer son rôle. Lisa s'offrit d'elle-même pour être la cousine. Il fut entendu qu'on raconterait une histoire de cousin revenu de l'étranger, à la suite de tentatives malheureuses, et recueilli par les Quenu-Gradelle, comme on nommait le ménage dans le quartier, en attendant qu'il put trouver une position. Quand tout fut réglé, Quenu voulut que son frère visitât le logement; il ne lui fit pas grâce du moindre tabouret. Dans la pièce nue, où il n'y avait que des chaises, Lisa poussa une porte, lui montra un cabinet, en disant que la fille de boutique coucherait là, et que lui garderait la chambre du cinquième.

Le soir, Florent était tout habillé de neuf. Il s'était entêté à prendre encore un paletot et un pantalon noirs, malgré les conseils de Quenu, que cette couleur attristait. On ne le cacha plus, Lisa conta à qui voulut l'entendre l'histoire du cousin. Il vivait dans la charcuterie, s'oubliait sur une chaise de la cuisine, revenait s'adosser contre les marbres de la boutique. À table, Quenu le bourrait de nourriture, se fâchait parce qu'il était petit mangeur et qu'il laissait la moitié des viandes dont on lui emplissait son assiette. Lisa avait repris ses allures lentes et béates; elle le tolérait, même le matin, quand il gérait le service; elle l'oubliait,

puis, lorsqu'elle le rencontra, noir devant elle, elle avait un léger sursaut, et elle trouvait un de ses beaux sourires pourtant, afin de ne point le blesser. Le désintéressement de cet homme maigre l'avait frappée; elle éprouvait pour lui une sorte de respect, mêlée d'une peur vague. Florent ne sentait qu'une grande affection autour de lui.

A l'heure du coucher, il montait, un peu las de sa journée vide, avec les deux garçons de la charcuterie, qui occupaient des mansardes voisines de la sienne. L'apprenti, Leon n'avait guère plus de quinze ans; c'était un enfant, mince, l'air très-doux, qui volait les entames de jambon et les bouts de saucissons oubliés; il les cachait sous son oreiller, les mangeait, la nuit, sans pain. Plusieurs fois, Florent crut comprendre que Leon donnait à souper, vers une heure du matin; des voix contenues chuchotaient, puis venaient des bruits de machoires, des froissements de papier, et il y avait un rire perle, un rire de gamine qui ressemblait à un trille adouci de flageolet, dans le grand silence de la maison endormie. L'autre garçon, Auguste Landois, était de Troyes; gras d'une mauvaise graisse, la tête trop grosse, et chauve déjà, il n'avait que vingt-huit ans. Le premier soir, en montant, il conta son histoire à Florent, d'une façon longue et confuse. Il n'était d'abord venu à Paris que pour se perfectionner et retourner ouvrir une charcuterie à Troyes, ou sa cousine germaine, Augustine Landois, l'attendait. Ils avaient eu le même parrain, ils portaient le même prénom. Puis l'ambition le prit, il revêtit de s'établir à Paris avec l'héritage de sa mère qu'il avait déposé chez un notaire, avant de quitter la Champagne. Là, comme ils étaient arrivés au cinquième, Auguste retint Florent, en lui disant beaucoup de bien de madame Quenu. Elle avait consenti à faire venir Augustine Landois, pour remplacer une fille de boutique qui avait mal tourné. Lui, savait son métier à présent; elle, achevait d'apprendre le commerce. Dans un an, dix-huit mois, ils s'épouseraient; ils auraient une charcuterie, sans doute à Plaisance, à quelque bout populeux de Paris. Ils n'étaient pas pressés de se marier, parce que les lards ne valaient rien, cette année-là. Il raconta encore qu'ils s'étaient fait photographier ensemble, à une fête de Saint-Ouen. Alors, il entra dans la mansarde, désireux de revoir la photographie qu'elle n'avait pas cru devoir enlever de la cheminée, pour que le cousin de madame Quenu eût une jolie chambre. Il s'oublia un instant, blafard dans la lueur jaune de son bougeoir, regardant la pièce encore toute pleine de la jeune fille, s'approchant du lit, demandant à Florent s'il était bien couché. Elle, Augustine, couchait en bas, maintenant; elle serait mieux, les mansardes étaient très-froides, l'hiver. Enfin, il s'en alla, laissant Florent seul avec le lit et en face de la photographie. Auguste était un Quenu blême; Augustine, une Lisa pas mûre.

Florent, ami des garçons, gâté par son frère, accepté par Lisa, finit par s'ennuyer terriblement. Il avait cherché des leçons sans pouvoir en trouver. Il évitait, d'ailleurs, d'aller dans le quartier des Ecoles, où il craignait d'être reconnu. Lisa, doucement, lui disait qu'il ferait bien de s'adresser aux maisons de commerce; il pouvait faire la correspondance, tenir les écritures. Elle revenait toujours à cette idée, et finit par s'offrir pour lui trouver une place. Elle

s'irritait peu a peu de le rencontrer sans cesse dans ses jambes, oisif, ne sachant que faire de son corps. D'abord, ce ne fut qu'une haine raisonnee des gens qui se croisent les bras et qui mangent, sans qu'elle songeat encore a lui reprocher de manger chez elle. Elle lui disait:

-- Moi, je ne pourrais pas vivre a revasser toute la journee. Vous ne devez pas avoir faim, le soir... Il faut vous fatiguer, voyez-vous.

Gavard, de son cote, cherchait une place pour Florent. Mais il cherchait d'une facon extraordinaire et tout a fait souterraine. Il aurait voulu trouver quelque emploi dramatique ou simplement d'une ironie amere, qui convint a " un proscrit. " Gavard etait un homme d'opposition. Il venait de depasser la cinquantaine, et se vantait d'avoir deja dit leur fait a quatre gouvernements. Charles X, les pretres, les nobles, toute cette racaille qu'il avait flanquee a la porte, lui faisaient encore hausser les epaules; Louis-Philippe etait un imbecile, avec ses bourgeois, et il racontait l'histoire des bas de laine, dans lesquels le roi citoyen cachait ses gros sous; quant a la republique de 48, c'etait une farce, les ouvriers l'avaient trompe; mais il n'avouait plus qu'il avait applaudi au Deux-December, parce que, maintenant, il regardait Napoleon III comme son ennemi personnel, une canaille qui s'enfermait avec de Morny et les autres, pour faire des " gueuletons. " Sur ce chapitre, il ne tarissait pas; il baissait un peu la voix, il affirmait que, tous les soirs, des voitures fermees amenaient des femmes aux Tuileries, et que lui, lui qui vous parlait, avait, une nuit, de la place du Carrousel, entendu le bruit de l'orgie. La religion de Gavard etait d'etre le plus desagreable possible au gouvernement. Il lui faisait des farces atroces, dont il riait en dessous pendant des mois. D'abord, il votait pour le candidat qui devait " embeter les ministres " au Corps legislatif. Puis, s'il pouvait voler le fisc, mettre la police en deroute, amener quelque echauffouree, il travaillait a rendre l'aventure tres-insurrectionnelle. Il mentait, d'ailleurs, se posait eu homme dangereux, parlait comme si la " sequelle des Tuileries " l'eut connu et eut tremble devant lui, disait qu'il fallait guillotiner la moitie de ces gredins et deporter l'autre moitie " au prochain coup de chien. " Toute sa politique bavarde et violente se nourrissait de la sorte de hableries, de contes a dormir debout, de ce besoin goguenard de tapage et de droleries qui pousse un boutiquier parisien a ouvrir ses volets, un jour de barricades, pour voir les morts. Aussi, quand Florent revint de Cayenne, flaira-t-il un tour abominable, cherchant de quelle facon, particulierement spirituelle, il allait pouvoir se moquer de l'empereur, du ministere, des hommes en place, jusqu'au dernier des sergents de ville.

L'attitude de Gavard devant Florent etait pleine d'une joie defendue. Il le couvait avec des clignements d'yeux, lui parlait bas pour lui dire les choses les plus simples du monde, mettait dans ses poignees de main des confidences maconniques. Enfin, il avait donc rencontre une aventure; il tenait un camarade reellement compromis; il pouvait, sans trop mentir, parler des dangers qu'il courait. Il eprouvait certainement une peur inavouee, en face de ce garcon qui revenait du

bagne, et dont la maigreur disait les longues souffrances; mais cette peur delicieuse le grandissait lui-meme, lui persuadait qu'il faisait un acte tres-etonnant, eu accueillant en ami un homme des plus dangereux. Florent devint sacre; il ne jura que par Florent; il nommait Florent, quand les arguments lui manquaient, et qu'il voulait écraser le gouvernement une fois pour toutes.

Gavard avait perdu sa femme, rue Saint-Jacques, quelques mois apres le coup d'Etat. Il garda la rotisserie jusqu'en 1856. A cette epoque, le bruit courut qu'il avait gagne des sommes considerables en s'associant avec un epicier son voisin, charge d'une fourniture de legumes secs pour l'armee d'Orient. La verite fut qu'apres avoir vendu la rotisserie, il vecut de ses rentes pendant un an. Mais il n'aimait pas parler de l'origine de sa fortune; cela le genait, l'empêchait de dire tout net son opinion sur la guerre de Crimée, qu'il traitait d'expédition aventureuse, " faite uniquement pour consolider le trone et emplir certaines poches. " Au bout d'un an, il s'ennuya mortellement dans son logement de garçon. Comme il rendait visite aux Quenu-Gradelle presque journallement, il se rapprocha d'eux, vint habiter rue de la Cossonnerie. Ce fut la que les Halles le seduisirent, avec leur vacarme, leurs commerages enormes. Il se decida a louer une place au pavillon de la volaille, uniquement pour se distraire, pour occuper ses journees vides des cancons du marche. Alors, il vecut dans des jacasseries sans fin, au courant des plus minces scandales du quartier, la tete bourdonnante du continuel glapissement de voix qui l'entourait. Il y goutait mille joies chatouillantes, beat, ayant trouve son element, s'y enfoncant avec des voluptes de carpe nageant au soleil. Florent allait parfois lui serrer la main, a sa boutique. Les apres-midi etaient encore tres-chaudes. Le long des allees etroites, les femmes, assises, plumaient. Des raies de soleil tombaient entre les tentes relevees, les plumes volaient sous les doigts, pareilles a une neige dansante, dans l'air ardent, dans la poussiere d'or des rayons. Des appels, toute une trainee d'offres et de caresses, suivaient Florent. " Un beau canard, monsieur?... Venez me voir... J'ai de bien jolis poulets gras... Monsieur, monsieur, achetez moi cette paire de pigeons... " Il se degageait, gene, assourdi. Les femmes continuaient a plumer en se le disputant, et des vols de fin duvet s'abattaient, le suffoquaient d'une fumees, comme chauffee et epaissie encore par l'odeur forte des volailles. Enfin, au milieu de l'allee, pres des fontaines, il trouvait Gavard, en manches de chemise, les bras croises sur la bavette de son tablier bleu, perorant devant sa boutique. La, Gavard regnait, avec des mines de bon prince, au milieu d'un groupe de dix a douze femmes. Il etait le seul homme du marche. Il avait la langue tellement longue, qu'apres s'etre fache avec les cinq ou six filles qu'il prit successivement pour tenir sa boutique, il se decida a vendre sa marchandise lui-meme, disant naivement que ces pecores passaient leur sainte journee a cancaner, et qu'il ne pouvait en venir a bout. Comme il fallait pourtant que quelqu'un gardat sa place, lorsqu'il s'absentait, il recueillit Marjolin qui battait le pave, apres avoir tente tous les menus metiers des Halles. Et Florent restait parfois une heure avec Gavard, emerveille de son intarissable commerage, de sa carrure et de son aisance parmi tous ses jupons, coupant la parole a l'une, se

querellant avec une autre, a dix boutiques de distance, arrachant un client a une troisieme, faisant plus de bruit a lui seul que les cent et quelques bavardes ses voisines, dont la clameur secouait les plaques de fonte du pavillon d'un frisson sonore de tam-tam.

Le marchand de volailles, pour toute famille, n'avait plus qu'une belle-soeur et une niece. Quand sa femme mourut, la soeur ainee de celle-ci, madame Lecoeur, qui etait veuve depuis un an, la pleura d'une facon exageree, en allant presque chaque soir porter ses consolations au malheureux mari. Elle dut nourrir, a cette epoque, le projet de lui plaire et de prendre la place encore chaude de la morte. Mais Gavard detestait les femmes maigres; il disait que cela lui faisait de la peine de sentir les os sous la peau; il ne caressait jamais que les chats et les chiens tres-gras, goutant une satisfaction personnelle aux echines rondes et nourries. Madame Lecoeur, blessee, furieuse de voir les pieces de cent sous du rotisseur lui echapper, amassa une rancune mortelle. Son beau-frere fut l'ennemi dont elle occupa toutes ses heures. Lorsqu'elle le vit s'etablir aux Halles, a deux pas du pavillon ou elle vendait du beurre, des fromages et des oeufs, elle l'accusa d'avoir " invente ca pour la taquiner et lui porter mauvaise chance. " Des lors, elle se lamenta, jaunissait encore, se frappa tellement l'esprit, qu'elle finit reellement par perdre sa clientele et faire de mauvaises affaires. Elle avait garde longtemps avec elle la fille d'une de ses soeurs, une paysanne qui lui envoya la petite, sans plus s'en occuper. L'enfant grandit au milieu des Halles. Comme elle se nommait Sarriet de son nom de famille, on ne l'appela bientot que la Sarriette. A seize ans, la Sarriette etait une jeune coquine si deluee, que des messieurs venaient acheter des fromages uniquement pour la voir. Elle ne voulut pas des messieurs, elle etait populaciere, avec son visage pale de vierge brune et ses yeux qui brulaient comme des tisons. Ce fut un porteur qu'elle choisit, un garcon de Menilmontant qui faisait les commissions de sa tante. Lorsque, a vingt ans, elle s'etablit marchande de fruits, avec quelques avances dont on ne connut jamais bien la source, son amant, qu'on appelait monsieur Jules, se soigna les mains, ne porta plus que des blouses propres et une casquette de velours, vint seulement aux Halles l'apres-midi, en pantoufles. Ils logeaient ensemble, rue Vauvilliers, au troisieme etage d'une grande maison, dont un cafe borgne occupait le rez-de-chaussee. L'ingratitude de la Sarriette acheva d'aigrir madame Lecoeur, qui la traitait avec une furie de paroles ordurieres. Elles se facherent, la tante exasperee, la niece inventant avec monsieur Jules des histoires qu'il allait raconter dans le pavillon aux beurres. Gavard trouvait la Sarriette drole; il se montrait plein d'indulgence pour elle, il lui tapait sur les joues, quand il la rencontrait: elle etait dodue et exquise de chair.

Une apres-midi, comme Florent etait assis dans la charcuterie, fatigue de courses vaines qu'il avait faites le matin a la recherche d'un emploi, Marjolin entra. Ce grand garcon, d'une epaisseur et d'une douceur flamandes, etait le protege de Lisa. Elle le disait pas mechant, un peu beta, d'une force de cheval, tout a fait interessant, d'ailleurs, puisqu'on ne lui connaissait ni pere, ni mere. C'etait elle qui l'avait place chez Gavard.

Lisa etait au comptoir, agacee par les souliers crottes de Florent, qui tachaient le dallage blanc et rose; deux fois deja elle s'etait levee pour jeter de la sciure dans la boutique. Elle sourit a Marjolin.

-- Monsieur Gavard, dit le jeune homme, m'envoie pour vous demander...

Il s'arreta, regarda autour de lui, et baissant la voix:

-- Il m'a bien recommande d'attendre qu'il n'y eut personne et de vous repeter ces paroles, qu'il m'a fait apprendre par coeur:

" Demande-leur s'il n'y a aucun danger, et si je puis aller causer avec eux de ce qu'ils savent. "

-- Dis a monsieur Gavard que nous l'attendons, repondit Lisa, habituee aux allures mysterieuses du marchand de volailles.

Mais Marjolin ne s'en alla pas; il restait en extase devant la belle charcutiere, d'un air de soumission caline. Comme touchee de cette adoration muette, elle reprit:

-- Te plais-tu chez monsieur Gavard? Ce n'est pas un mechant homme, tu feras bien de le contenter.

-- Oui, madame Lisa.

-- Seulement, tu n'es pas raisonnable, je t'ai encore vu sur les toits des Halles, hier; puis, tu frequentes un tas de gueux et de gueuses. Te voila homme, maintenant; il faut pourtant que tu songes a l'avenir.

-- Oui, madame Lisa.

Elle dut repondre a une dame qui venait commander une livre de cotelettes aux cornichons. Elle quitta le comptoir, alla devant le billot, au fond de la boutique. La, avec un couteau mince, elle separa trois cotelettes d'un carre de porc; et, levant un couperet, de son poignet nu et solide, elle donna trois coups secs. Derriere, a chaque coup, sa robe de merinos noir se levait legerement; tandis que les baleines de son corset marquaient sur l'etoffe tendue du corsage. Elle avait un grand serieux, les levres pincees, les yeux clairs, ramassant les cotelettes et les pesant d'une main lente.

Quand la dame fut partie et qu'elle apercut Marjolin ravi de lui avoir vu donner ces trois coups de couperet, si nets et si roides:

-- Comment! tu es encore la? cria-t-elle.

Et il allait sortir de la boutique, lorsqu'elle le retint.

-- Ecoute, lui dit-elle, si je te revois avec ce petit torchon de Cadine... Ne dis pas non. Ce matin, vous etiez encore ensemble a la triperie, a regarder casser des tetes de mouton... Je ne comprends pas

comment un bel homme comme toi puisse se plaire avec cette trainee, cette sauterelle..... Allons, va, dis a monsieur Gavard qu'il vienne tout de suite, pendant qu'il n'y a personne.

Marjolin s'en alla confus, l'air desespere, sans repondre.

La belle Lisa resta debout dans son comptoir, la tete un peu tournee du cote des Halles; et Florent la contemplait, muet, etonne de la trouver si belle. Il l'avait mal vue jusque-la, il ne savait pas regarder les femmes. Elle lui apparaissait, au-dessus des viandes du comptoir. Devant elle, s'etalaient, dans des plats de porcelaine blanche, les saucissons d'Arles et de Lyon entames, les langues et les morceaux de petit sale cuits a l'eau, la tete de cochon noyee de gelee, un pot de rillettes ouvert et une boite de sardines dont le metal creve montrait un lac d'huile; puis, a droite et a gauche, sur des planches, des pains de fromage d'Italie et de fromage de cochon, un jambon ordinaire d'un rose pale, un jambon d'York a la chair saignante, sous une large bande de graisse. Et il y avait encore des plats ronds et ovales, les plats de la langue fourree, de la galantine truffee, de la hure aux pistaches; tandis que, tout pres d'elle, sous sa main, etaient le veau pique, le pate de foie, le pate de lievre, dans des terrines jaunes. Comme Gavard ne venait pas, elle rangea le lard de poitrine sur la petite etagere de marbre, au bout du comptoir; elle aligna le pot de saindoux et le pot de graisse de roti, essuya les plateaux des deux balances de melchior, tata l'etuve dont le rechaud mourait; et, silencieuse, elle tourna la tete de nouveau, elle se remit a regarder au fond des Halles. Le fumet des viandes montait, elle etait comme prise, dans sa paix lourde, par l'odeur des truffes. Ce jour-la, elle avait une fraicheur superbe; la blancheur de son tablier et de ses manches continuait la blancheur des plats, jusqu'a son cou gras, a ses joues rosees, ou revivaient les tons tendres des jambons et les paleurs des graisses transparentes. Intimide a mesure qu'il la regardait, inquiete par cette carrure correcte, Florent finit par l'examiner a la derobee, dans les glaces, autour de la boutique. Elle s'y refletait de dos, de face, de cote; meme au plafond, il la retrouvait, la tete eu bas, avec son chignon serre, ses minces bandeaux, colles sur les tempes. C'etait toute une foule de Lisa, montrant la largeur des epaules, l'emmanchement puissant des bras, la poitrine arrondie, si muette et si tendue, qu'elle n'evillait aucune pensee charnelle et qu'elle ressemblait a un ventre. Il s'arreta, il se plut surtout a un de ses profils, qu'il avait dans une glace, a cote de lui, entre deux moities de porcs. Tout le long des marbres et des glaces, accroches aux barres a dents de loup, des porcs et des bandes de lard a piquer pendaient; et le profil de Lisa, avec sa forte encolure, ses lignes rondes, sa gorge qui avançait, mettait une effigie de reine empatee, au milieu de ce lard et de ces chairs crues. Puis, la belle charcutiere se pencha, sourit d'une facon amicale aux deux poissons rouges qui nageaient dans l'aquarium de l'etalage, continuellement.

Gavard entra. Il alla chercher Quenu dans la cuisine, l'air important. Quand il se fut assis de biais sur une petite table de marbre, laissant Florent sur sa chaise, Lisa dans son comptoir, et

Quenu adosse contre un demi-porc, il annonca enfin qu'il avait trouve une place pour Florent, et qu'on allait rire, et que le gouvernement serait joliment pince!

Mais il s'interrompit brusquement, en voyant entrer mademoiselle Saget, qui avait pousse la porte de la boutique, apres avoir apercu de la chaussee la nombreuse societe causant chez les Quenu-Gradelle. La petite vieille, en robe deteinte, accompagnee de l'eternel cabas noir qu'elle portait au bras, coiffee du chapeau de paille noire, sans rubans, qui mettait sa face blanche au fond d'une ombre sournoise, eut un leger salut pour les hommes et un sourire pointu pour Lisa. C'etait une connaissance; elle habitait encore la maison de la rue Pirouette, ou elle vivait depuis quarante ans, sans doute d'une petite rente dont elle ne parlait pas. Un jour, pourtant, elle avait nomme Cherbourg, en ajoutant qu'elle y etait nee. On n'en sut jamais davantage. Elle ne causait que des autres, racontait leur vie jusqu'a dire le nombre de chemises qu'ils faisaient blanchir par mois, poussait le besoin de penetrer dans l'existence des voisins, au point d'ecouter aux portes et de decacheter les lettres. Sa langue etait redoutee, de la rue Saint-Denis a la rue Jean-Jacques Rousseau, et de la rue Saint-Honore a la rue Mauconseil. Tout le long du jour, elle s'en allait avec son cabas vide, sous le pretexte de faire des provisions, n'achetant rien, colportant des nouvelles, se tenant au courant des plus minces faits, arrivant ainsi a loger dans sa tete l'histoire complete des maisons, des etages, des gens du quartier. Quenu l'avait toujours accusee d'avoir ebruite la mort de l'oncle Gradelle sur la planche a hacher; depuis ce temps, il lui tenait rancune. Elle etait tres-ferree, d'ailleurs, sur l'oncle Gradelle et sur les Quenu; elle les detaillait, les prenait par tous les bouts, les savait " par coeur. " Mais depuis une quinzaine de jours, l'arrivee de Florent la desorientait, la brulait d'une veritable fièvre de curiosite. Elle tombait malade, quand il se produisait quelque trou imprevu dans ses notes. Et pourtant elle jurait qu'elle avait deja vu ce grand escogriffe quelque part.

Elle resta devant le comptoir, regardant les plats, les uns apres les autres, disant de sa voix fluette:

-- On ne sait plus que manger. Quand l'apres-midi arrive, je suis comme une ame en peine pour mon diner... Puis, je n'ai envie de rien... Est-ce qu'il vous reste des cotelettes panees, madame Quenu?

Sans attendre la reponse, elle souleva un des couvercles de l'etuve de melchior. C'etait le cote des andouilles, des saucisses et des boudins. Le rechaud etait froid, il n'y avait plus qu'une saucisse plate, oubliee sur la grille.

-- Voyez de l'autre cote, mademoiselle Saget, dit la charcutiere. Je crois qu'il reste une cotelette.

-- Non, ca ne me dit pas, murmura la petite vieille, qui glissa toutefois son nez sous le second couvercle. J'avais un caprice, mais les cotelettes panees, le soir, c'est trop lourd... J'aime mieux

quelque chose que je ne sois pas même obligée de faire chauffer.

Elle s'était tournée du côté de Florent, elle le regardait, elle regardait Gavard, qui battait la retraite du bout de ses doigts, sur la table de marbre; et elle les invitait d'un sourire à continuer la conversation.

-- Pourquoi n'achetez-vous pas un morceau de petit sale? demanda Lisa.

-- Un morceau de petit sale, oui, tout de même...

Elle prit la fourchette à manche de métal blanc posée au bord du plat, chipotant, piquant chaque morceau de petit sale. Elle donnait de légers coups sur les os pour juger de leur épaisseur, les retournait, examinait les quelques lambeaux de viande rose, en répétant:

-- Non, non, ça ne me dit pas.

-- Alors, prenez une langue, un morceau de tête de cochon, une tranche de veau piqué, dit la charcutière patiemment.

Mais mademoiselle Saget branlait la tête. Elle resta là encore un instant, faisant des mines dégoutées au-dessus des plats; puis, voyant que décidément on se taisait et qu'elle ne saurait rien, elle s'en alla, en disant:

-- Non, voyez-vous, j'avais envie d'une côtelette panée, mais celle qui vous reste est trop grasse... Ce sera pour une autre fois.

Lisa se pencha pour la suivre du regard, entre les crepines de l'étalage. Elle la vit traverser la chaussée et entrer dans le pavillon aux fruits.

-- La vieille bique! grogna Gavard.

Et, comme ils étaient seuls, il raconta quelle place il avait trouvée pour Florent. Ce fut toute une histoire. Un de ses amis, monsieur Verlaque, inspecteur à la maree, était tellement souffrant, qu'il se trouvait forcé de prendre un congé. Le matin même le pauvre homme lui disait qu'il serait bien aise de proposer lui-même son remplaçant, pour se ménager la place, s'il venait à guérir.

-- Vous comprenez, ajouta Gavard, Verlaque n'en a pas pour six mois. Florent gardera la place. C'est une jolie situation... Et nous mettons la police dedans! La place dépend de la préfecture. Hein! sera-ce assez amusant, quand Florent ira toucher l'argent de ces argousins!

Il riait d'aise, il trouvait cela profondément comique.

-- Je ne veux pas de cette place, dit nettement Florent. Je me suis juré de ne rien accepter de l'empire. Je creverais de faim, que je n'entrerais pas à la préfecture. C'est impossible, entendez-vous, Gavard!

Gavard entendait et restait un peu gene. Quenu avait baisse la tete. Mais Lisa s'etait tournee, regardait fixement Florent, le cou gonfle, la gorge crevant le corsage. Elle allait ouvrir la bouche, quand la Sarriette entra, il y eut un nouveau silence.

-- Ah bien! s'ecria la Sarriette avec son rire tendre, j'allais oublier d'acheter du lard... Madame Quenu, coupez-moi douze bardes, mais bien minces, n'est-ce pas? pour des alouettes... C'est Jules qui a voulu manger des alouettes... Tiens, vous allez bien, mon oncle?

Elle emplissait la boutique de ses jupes folles. Elle souriait a tout le monde, d'une fraicheur de lait, decoiffee d'un cote par le vent des Halles. Gavard lui avait pris les mains; et elle, avec son effronterie:

-- Je parie que vous parliez de moi, quand je suis entree Qu'est-ce que vous disiez donc, mon oncle?

Lisa l'appela.

-- Voyez, est-ce assez mince comme cela?

Sur un bout de planche, devant elle, elle coupait des bardes, delicatement. Puis, en les enveloppant:

-- Il ne vous faut rien autre chose?

-- Ma foi, puisque je me suis derangee, dit la Sarriette, donnez-moi une livre de saindoux... Moi, j'adore les pommes de terre frites, je fais un dejeuner avec deux sous de pommes de terre frites et une botte de radis... Oui, une livre de saindoux, madame Quenu.

La charcutiere avait mis une feuille de papier fort sur une balance. Elle prenait le saindoux dans le pot, sous l'etagere, avec une spatule de buis, augmentant a petits coups, d'une main douce, le tas de graisse qui s'etalait un peu. Quand la balance tomba, elle enleva le papier, le plia, le corna vivement, du bout des doigts.

-- C'est vingt-quatre sous, dit-elle, et six sous de bardes, ca fait trente sous... Il ne vous faut rien autre chose?

La Sarriette dit que non. Elle paya, riant toujours, montrant ses dents, regardant les hommes en face, avec sa jupe grise qui avait tourne, son fichu rouge mal attache, qui laissait voir une ligne blanche de sa gorge, au milieu. Avant de sortir, elle alla menacer Gavard en repetant:

-- Alors vous ne voulez pas me dire ce que vous racontiez quand je suis entree? Je vous ai vu rire, du milieu de la rue... Oh! le sournois. Tenez, je ne vous aime plus.

Elle quitta la boutique, elle traversa la rue en courant. La belle

Lisa dit sechement:

-- C'est mademoiselle Saget qui nous l'a envoyee.

Puis le silence continua. Gavard etait consterne de l'accueil que Florent faisait a sa proposition. Ce fut la charcutiere qui reprit la premiere, d'une voix tres-amicale:

-- Vous avez tort, Florent, de refuser cette place d'inspecteur a la maree... Vous savez combien les emplois sont penibles a trouver. Vous etes dans une position a ne pas vous montrer difficile.

-- J'ai dit mes raisons, repondit-il.

Elle haussa les epaules.

-- Voyons, ce n'est pas serieux... Je comprends a la rigueur que vous n'aimiez pas le gouvernement. Mais ca n'empêche pas de gagner son pain, ce serait trop bete... Et puis, l'empereur n'est pas un mechante homme, mon cher. Je vous laisse dire quand vous racontez vos souffrances. Est-ce qu'il le savait seulement, lui, si vous mangiez du pain moisi et de la viande gatee? Il ne peut pas etre a tout, cet homme... Vous voyez que, nous autres, il ne nous a pas empêche de faire nos affaires... Vous n'etes pas juste, non, pas juste du tout.

Gavard etait de plus en plus gene. Il ne pouvait tolerer devant lui ces eloges de l'empereur.

-- Ah! non, non, madame Quenu, murmura-t-il, vous allez trop loin. C'est tout de la canaille...

-- Oh! vous, interrompit la belle Lisa en s'animant, vous ne serez content que le jour ou vous vous serez fait voler et massacrer avec vos histoires. Ne parlons pas politique, parce que ca me mettrait en colere... Il ne s'agit que de Florent, n'est-ce pas? Eh bien, je dis qu'il doit absolument accepter la place d'inspecteur. Ce n'est pas ton avis, Quenu?

Quenu, qui ne soufflait mot, fut tres-ennuye de la question brusque de sa femme.

-- C'est une bonne place, dit-il sans se compromettre.

Et, comme un nouveau silence embarrasse se faisait:

-- Je vous en prie, laissons cela, reprit Florent. Ma resolution est bien arretee. J'attendrai.

-- Vous attendrez! s'ecria Lisa perdant patience.

Deux flammes roses etaient montees a ses joues. Les hanches elargies, plantee debout dans son tablier blanc, elle se contenait pour ne pas laisser echapper une mauvaise parole. Une nouvelle personne entra, qui

detourna sa colere. C'etait madame Lecoeur.

-- Pourriez-vous me donner une assiette assortie d'une demi-livre, a cinquante sous la livre? demanda-t-elle.

Elle feignit d'abord de ne pas voir son beau-frere; puis, elle le salua d'un signe de tete, sans parler. Elle examinait les trois hommes de la tete aux pieds, esperant sans doute surprendre leur secret, a la facon dont ils attendaient qu'elle ne fut plus la. Elle sentait qu'elle les derangeait; cela la rendait plus anguleuse, plus aigre, dans ses jupes tombantes, avec ses grands bras d'araignee, ses mains nouees qu'elle tenait sous son tablier. Comme elle avait une legere toux:

-- Est-ce que vous etes enrhumee? dit Gavard gene par le silence.

Elle repondit un non bien sec. Aux endroits ou les os percaient son visage, la peau, tendue, etait d'un rouge brique, et la flamme sourde qui brulait ses paupieres, annoncait quelque maladie de foie, couvant dans ses aigreurs jalouses. Elle se retourna vers le comptoir, suivit chaque geste de Lisa qui la servait, de cet oeil mefiant d'une cliente persuadee qu'on va la voler.

-- Ne me donnez pas de cervelas, dit-elle, je n'aime pas ca.

Lisa avait pris un couteau mince et coupait des tranches de saucisson. Elle passa au jambon fume et au jambon ordinaire, detachant des filets delicats, un peu courbee, les yeux sur le couteau. Ses mains potelees, d'un rose vif, qui touchaient aux viandes avec des legeretes molles, en gardaient une sorte de souplesse grasse, des doigts ventrus aux phalanges. Elle avanca une terrine, en demandant:

-- Vous voulez du veau pique, n'est-ce pas?

Madame Lecoeur parut se consulter longuement; puis elle accepta. La charcutiere coupait maintenant dans des terrines. Elle prenait sur le bout d'un couteau a large lame des tranches de veau pique et de pate de lievre. Et elle posait chaque tranche au milieu de la feuille de papier, sur les balances.

-- Vous ne me donnez pas de la hure aux pistaches? fit remarquer madame Lecoeur, de sa voix mauvaise.

Elle dut donner de la hure aux pistaches. Mais la marchande de beurre devenait exigeante. Elle voulut deux tranches de galantine; elle aimait ca. Lisa, irritee deja, jouant d'impatience avec le manche des couteaux, eut beau lui dire que la galantine etait truffee, qu'elle ne pouvait en mettre que dans les assiettes assorties a trois francs la livre. L'autre continuait a fouiller les plats, cherchant ce qu'elle allait demander encore. Quand l'assiette assortie fut pesee, il fallut que la charcutiere ajoutat de la gelee et des cornichons. Le bloc de gelee, qui avait la forme d'un gateau de Savoie, au milieu d'une plaque de porcelaine, trembla sous sa main brutale de colere; et elle

fit jaillir le vinaigre, en prenant, du bout des doigts, deux gros cornichons dans le pot, derriere l'etuve.

-- C'est vingt-cinq sous, n'est-ce pas? dit madame Lecoœur, sans se presser.

Elle voyait parfaitement la sourde irritation de Lisa. Elle en jouissait, tirant sa monnaie avec lenteur, comme perdue dans les gros sous de sa poche. Elle regardait Gavard en dessous, goutait le silence embarrassé que sa présence prolongeait, jurant qu'elle ne s'en irait pas, puisqu'on faisait " des cachoteries " avec elle. La charcutiere lui mit enfin son paquet dans la main, et elle dut se retirer. Elle s'en alla, sans dire un mot, avec un long regard, tout autour de la boutique.

Quand elle ne fut plus là, Lisa eclata.

-- C'est encore la Saget qui nous l'a envoyee, celle-la! Est-ce que cette vieille gueuse va faire defiler toutes les Halles ici, pour savoir ce que nous disons!... Et comme elles sont malignes! A-t-on jamais vu acheter des cotelettes panees et des assiettes assorties a cinq heures du soir! Elles se donneraient des indigestions, plutot que de ne pas savoir... Par exemple, si la Saget m'en renvoie une autre, vous allez voir comme je la recevrai. Ce serait ma soeur, que je la flanquerais a la porte.

Devant la colere de Lisa, les trois hommes se taisaient.

Gavard etait venu s'accouder sur la balustrade de l'etalage, a rampe de cuivre; il s'absorbait, faisait tourner un des balustres de cristal taille, detache de sa tringle de laiton. Puis, levant la tete:

-- Moi, dit-il, j'avais regarde ca comme une farce.

-- Quoi donc? demanda Lisa encore toute secouee.

-- La place d'inspecteur a la maree.

Elle leva les mains, regarda Florent une derniere fois, s'assit sur la banquette rembourree du comptoir, ne desserra plus les dents. Gavard expliquait tout au long son idee: le plus attrape, en somme, ca serait le gouvernement qui donnerait ses ecus. Il repetait avec complaisance:

-- Mon cher, ces gueux-la vous ont laisse crever de faim, n'est-ce pas? Eh bien, il faut vous faire nourrir par eux, maintenant... C'est tres-fort, ca m'a seduit tout de suite.

Florent souriait, disait toujours non. Quenu, pour faire plaisir a sa femme, tenta de trouver de bons conseils. Mais celle-ci semblait ne plus ecouter. Depuis un instant, elle regardait avec attention du cote des Halles. Brusquement, elle se remit debout, en s'ecriant:

-- Ah! c'est la Normande qu'on envoie maintenant. Tant pis! la

Normande payera pour les autres.

Une grande brune poussait la porte de la boutique. C'était la belle poissonniere, Louise Mehudin, dite la Normande. Elle avait une beauté hardie, tres-blanche et delicate de peau, presque aussi forte que Lisa, mais d'oeil plus effronte et de poitrine plus vivante. Elle entra, cavaliere, avec sa chaine d'or sonnante sur son tablier, ses cheveux nus peignes a la mode, son noeud de gorge, un noeud de dentelle qui faisait d'elle une des reines coquettes des Halles. Elle portait une vague odeur de maree; et, sur une de ses mains, pres du petit doigt, il y avait une ecaille de hareng, qui mettait la une mouche de nacre. Les deux femmes, ayant habite la meme maison, rue Pirouette, etaient des amies intimes, tres-liees par une pointe de rivalite qui les faisait s'occuper l'une de l'autre, continuellement. Dans le quartier, on disait la belle Normande, comme on disait la belle Lisa. Cela les opposait, les comparait, les forcait a soutenir chacune sa renommee de beauté. En se penchant un peu, la charcutiere, de son comptoir, apercevait dans le pavillon, en face, la poissonniere, au milieu de ses saumons et de ses turbots. Elles se surveillaient toutes deux. La belle Lisa se serrait davantage dans ses corsets. La belle Normande ajoutait des bagues a ses doigts et des noeuds a ses epaules. Quand elles se rencontraient, elles etaient tres-douces, tres-complimenteuses, l'oeil furtif sous la paupiere a demi close, cherchant les defauts. Elles affectaient de se servir l'une chez l'autre et de s'aimer beaucoup.

-- Dites, c'est bien demain soir que vous faites le boudin? demanda la Normande de son air riant.

Lisa resta froide. La colere, tres-rare chez elle, etait tenace et implacable. Elle repondit oui, sechement, du bout des levres.

-- C'est que, voyez-vous, j'adore le boudin chaud, quand il sort de la marmite... Je viendrai vous en chercher.

Elle avait conscience du mauvais accueil de sa rivale. Elle regarda Florent, qui semblait l'interesser: puis, comme elle ne voulait pas s'en aller sans dire quelque chose, sans avoir le dernier mot, elle eut l'imprudenc e d'ajouter:

-- Je vous en ai achete avant-hier, du boudin... Il n'etait pas bien frais.

-- Pas bien frais! repeta la charcutiere, toute blanche, les levres tremblantes.

Elle se serait peut-etre contenue encore, pour que la Normande ne crut pas qu'elle prenait du depot, a cause de son noeud de dentelle. Mais on ne se contentait pas de l'espionner, on venait l'insulter, cela depassait la mesure. Elle se courba, les poings sur son comptoir; et, d'une voix un peu rauque:

-- Dites donc, la semaine derniere, quand vous m'avez vendu cette

paire de soles, vous savez, est-ce que je suis allée vous dire qu'elles étaient pourries devant le monde!

-- Pourries!... mes soles pourries!... s'écria la poissonnière, la face empourpree.

Elles restèrent un instant suffoquées, muettes et terribles, au-dessus des viandes. Toute leur belle amitié s'en allait; un mot avait suffi pour montrer les dents aigues sous le sourire.

-- Vous êtes une grossière, dit la belle Normande. Si jamais je remets les pieds ici, par exemple!

-- Allez donc, allez donc, dit la belle Lisa. On sait bien à qui on a affaire.

La poissonnière sortit, sur un gros mot qui laissa la charcutière toute tremblante. La scène s'était passée si rapidement, que les trois hommes, abasourdis, n'avaient pas eu le temps d'intervenir. Lisa se remit bientôt. Elle reprenait la conversation, sans faire aucune allusion à ce qui venait de se passer, lorsque Augustine, la fille de boutique, rentra de course. Alors, elle dit à Gavard, en le prenant en particulier, de ne pas rendre réponse à monsieur Verlaque; elle se chargeait de décider son beau-frère, elle demandait deux jours, au plus. Quenu retourna à la cuisine. Comme Gavard emmenait Florent, et qu'ils entraient prendre un vermouth chez monsieur Lebigre, il lui montra trois femmes, sous la rue couverte, entre le pavillon de la maree et le pavillon de la volaille.

-- Elles en débitent! murmura-t-il, d'un air envieux.

Les Halles se vidaient, et il y avait là, en effet, mademoiselle Saget, madame Lecoœur et la Sarriette, au bord du trottoir. La vieille fille perorait.

-- Quand je vous le disais, madame Lecoœur, votre beau-frère est toujours fourre dans leur boutique... Vous l'avez vu, n'est-ce pas?

-- Oh! de mes yeux vu! Il était assis sur une table. Il semblait chez lui.

-- Moi, interrompit la Sarriette, je n'ai rien entendu de mal... Je ne sais pas pourquoi vous vous montez la tête.

Mademoiselle Saget haussa les épaules.

-- Ah! bien, reprit-elle, vous êtes encore d'une bonne pâte, vous, ma belle!... Vous ne voyez donc pas pourquoi les Quenu attirent monsieur Gavard?... Je parie, moi, qu'il laissera tout ce qu'il possède à la petite Pauline.

-- Vous croyez cela! s'écria madame Lecoœur, bleme de fureur.

Puis, elle reprit d'une voix dolente, comme si elle venait de recevoir un grand coup:

-- Je suis toute seule, je n'ai pas de defense, il peut bien faire ce qu'il voudra, cet homme... Vous avez entendu, sa niece est pour lui. Elle a oublie ce qu'elle m'a coute, elle me livrerait pieds et poings lies.

-- Mais non, ma tante, dit la Sarriette, c'est vous qui n'avez jamais eu que de vilaines paroles pour moi.

Elles se reconcilierent sur-le-champ, elles s'embrasserent. La niece promit de ne plus etre taquine; la tante jura, sur ce qu'elle avait de plus sacre, qu'elle regardait la Sarriette comme sa propre fille. Alors mademoiselle Saget leur donna des conseils sur la facon dont elles devaient se conduire pour forcer Gavard a ne pas gaspiller son bien. Il fut convenu que les Quenu-Gradelle etaient des pas grand'chose, et qu'on les surveillerait.

-- Je ne sais quel mic-mac il y a chez eux, dit la vieille fille, mais ca ne sent pas bon... Ce Florent, ce cousin de madame Quenu, qu'est-ce que vous en pensez, vous autres?

Les trois femmes se rapprocherent, baissant la voix.

-- Vous savez bien, reprit madame Lecoecur, que nous l'avons vu, un matin, les souliers perces, les habits couverts de poussiere, avec l'air d'un voleur qui a fait un mauvais coup... Il me fait peur, ce garcon-la.

-- Non, il est maigre, mais il n'est pas vilain homme, murmura la Sarriette.

Mademoiselle Saget reflechissait. Elle pensait tout haut:

-- Je cherche depuis quinze jours, je donne ma langue aux chiens... monsieur Gavard le connait certainement... J'ai du le rencontrer quelque part, je me souviens plus...

Elle fouillait encore sa memoire, quand la Normande arriva comme une tempete. Elle sortait de la charcuterie.

-- Elle est polie, cette grande bete de Quenu! s'ecria-t-elle, heureuse de se soulager. Est-ce qu'elle ne vient pas de me dire que je ne vendais que du poisson pourri! Ah! je vous l'ai arrangee!... En voila une baraque, avec leurs cochonneries gatees qui empoisonnent le monde!

-- Qu'est-ce que vous lui aviez donc dit? demanda la vieille, toute fretillante, enchantee d'apprendre que les deux femmes s'etaient disputees.

-- Moi! mais rien du tout! pas ca, tenez!... J'etais entree

tres-poliment la prevenir que je prendrais du boudin demain soir, et alors elle m'a agonie de sottises... Fichue hypocrite, va, avec ses airs d'honnetete! Elle payera ca plus cher qu'elle ne pense.

Les trois femmes sentaient que la Normande ne disait pas la verite; mais elles n'en epouserent pas moins sa querelle avec un flot de paroles mauvaises. Elles se tournaient du cote de la rue Rambuteau, insultantes, inventant des histoires sur la salete de la cuisine des Quenu, trouvant des accusations vraiment prodigieuses. Ils auraient vendu de la chair humaine que l'explosion de leur colere n'aurait pas ete plus menacante. Il fallut que la poissonniere recommencat trois fois son recit.

-- Et le cousin, qu'est-ce qu'il a dit? demanda mechamment mademoiselle Saget.

-- Le cousin! repondit la Normande d'une voix aigue, vous croyez au cousin, vous!... Quelque amoureux, ce grand dadais!

Les trois autres commeres se recrierent. L'honnetete de Lisa etait un des actes de foi du quartier.

-- Laissez donc! est-ce qu'on sait jamais, avec ces grosses sainte n'y touche, qui ne sont que graisse? Je voudrais bien la voir sans chemise, sa vertu!... Elle a un mari trop serin pour ne pas le faire cocu.

Mademoiselle Saget hochait la tete, comme pour dire qu'elle n'etait pas eloignee de se ranger a cette opinion. Elle reprit doucement:

-- D'autant plus que le cousin est tombe on ne sait d'ou, et que l'histoire racontee par les Quenu est bien louche.

-- Eh! c'est l'amant de la grosse! affirma de nouveau la poissonniere. Quelque vaurien, quelque rouleur qu'elle aura ramasse dans la rue. Ca se voit bien.

-- Les hommes maigres sont de rudes hommes, declara la Sarriette d'un air convaincu.

-- Elle l'a habille tout a neuf, fit remarquer madame Lecoeur. Il doit lui couter bon.

-- Oui, oui, vous pourriez avoir raison, murmura la vieille demoiselle. Il faudra savoir...

Alors, elles s'engagerent a se tenir au courant de ce qui se passerait dans la baraque des Quenu-Gradelle. La marchande de beurre pretendait qu'elle voulait ouvrir les yeux de son beau-frere sur les maisons qu'il frequentait. Cependant, la Normande s'etait un peu calmee; elle s'en alla, bonne fille au fond, lassee d'en avoir trop conte. Quand elle ne fut plus la, madame Lecoeur dit sournoisement:

-- Je suis sure que la Normande aura ete insolente, c'est son habitude... Elle ferait bien de ne pas parler des cousins qui tombent du ciel, elle qui a trouve un enfant dans sa boutique a poissons.

Elles se regarderent en riant toutes les trois. Puis, lorsque madame Lecoeur se fut eloignee a son tour:

-- Ma tante a tort de s'occuper de ces histoires, ca la maigrir, reprit la Sarriette. Elle me battait quand les hommes me regardaient. Allez, elle peut chercher, elle ne trouvera pas de mioche sous son traversin, ma tante.

Mademoiselle Saget eut un nouveau rire. Et quand elle fut seule, comme elle retournait rue Pirouette, elle pensa que " ces trois pecores " ne valaient pas la corde pour les pendre. D'ailleurs, on avait pu la voir, il serait tres-mauvais de se brouiller avec les Quenu-Gradelle, des gens riches et estimes apres tout. Elle fit un detour, alla rue Turbigo, a la boulangerie Taboureau, la plus belle boulangerie du quartier. Madame Taboureau, qui etait une amie intime de Lisa, avait, sur toutes choses, une autorite incontestee. Quand on disait: " Madame Taboureau a dit ceci, madame Taboureau a dit cela, " il n'y avait plus qu'a s'incliner. La vieille demoiselle, sous pretexte, ce jour-la, de savoir a quelle heure le four etait chaud, pour apporter un plat de poires, dit le plus grand bien de la charcutiere, se repandit en eloges sur la proprete et sur l'excellence de son boudin. Puis, contente de cet alibi moral, enchantee d'avoir souffle sur l'ardente bataille qu'elle flairait, sans s'etre fachee avec personne, elle rentra deciderement, l'esprit plus libre, retournant cent fois dans sa memoire l'image du cousin de madame Quenu.

Ce meme jour, le soir, apres le diner, Florent sortit, se promena quelque temps, sous une des rues couvertes des Halles. Un fin brouillard montait, les pavillons vides avaient une tristesse grise, piquee des larmes jaunes du gaz. Pour la premiere fois, Florent se sentait importun; il avait conscience de la facon malapprise dont il etait tombe au milieu de ce monde gras, en maigre naif; il s'avouait nettement qu'il derangeait tout le quartier, qu'il devenait une gene pour les Quenu, un cousin de contrebande, de mine par trop compromettante. Ces reflexions le rendaient fort triste, non pas qu'il eut remarque chez son frere ou chez Lisa la moindre durete; il souffrait de leur bonte meme; il s'accusait de manquer de delicatesse en s'installant ainsi chez eux. Des doutes lui venaient. Le souvenir de la conversation dans la boutique, l'apres-midi, lui causait un malaise vague. Il etait comme envahi par cette odeur des viandes du comptoir, il se sentait glisser a une lachete molle et repue. Peut-etre avait-il eu tort de refuser cette place d'inspecteur qu'on lui offrait. Cette pensee mettait en lui une grande lutte; il fallait qu'il se secouat pour retrouver ses roideurs de conscience. Mais un vent humide s'etait leve, soufflant sous la rue couverte. Il reprit quelque calme et quelque certitude, lorsqu'il fut oblige de boutonner sa redingote. Le vent emportait de ses vetements cette senteur grasse de la charcuterie, dont il etait tout alangu.

Il rentrait, quand il rencontra Claude Lantier. Le peintre, renferme au fond de son paletot verdâtre, avait la voix sourde, pleine de colère. Il s'emporta contre la peinture, dit que c'était un métier de chien, jura qu'il ne toucherait de sa vie à un pinceau. L'après-midi, il avait crevé d'un coup de pied une tête d'étude qu'il faisait d'après cette gueuse de Cadine. Il était sujet à ces emportements d'artiste impuissant en face des œuvres solides et vivantes qu'il revait. Alors, rien n'existait plus pour lui, il battait les rues, voyait noir, attendait le lendemain comme une résurrection. D'ordinaire, il disait qu'il se sentait gai le matin et horriblement malheureux le soir; chacune de ses journées était un long effort désespéré. Florent eut peine à reconnaître le flâneur insouciant des nuits de la Halle. Ils s'étaient déjà retrouvés à la charcuterie. Claude, qui connaissait l'histoire du déporté, lui avait serré la main, en lui disant qu'il était un brave homme. Il allait, d'ailleurs, très-rarement chez les Quenu.

-- Vous êtes toujours chez ma tante? dit Claude. Je ne sais pas comment vous faites pour rester au milieu de cette cuisine. Ça pue là dedans. Quand j'y passe une heure, il me semble que j'ai assez mangé pour trois jours. J'ai eu tort d'y entrer ce matin; c'est ça qui m'a fait manquer mon étude.

Et, au bout de quelques pas faits en silence:

-- Ah! les braves gens! reprit-il. Ils me font de la peine, tant ils se portent bien. J'avais songé à faire leurs portraits, mais je n'ai jamais su dessiner ces figures rondes ou il n'y a pas d'os... Allez, ce n'est pas ma tante Lisa qui donnerait des coups de pied dans ses casseroles. Suis-je assez bête d'avoir crevé la tête de Cadine! Maintenant, quand j'y songe, elle n'était peut-être pas mal.

Alors, ils causèrent de la tante Lisa. Claude dit que sa mère ne voyait plus la charcutière depuis longtemps. Il donna à entendre que celle-ci avait quelque honte de sa sœur mariée à un ouvrier; d'ailleurs, elle n'aimait pas les gens malheureux. Quant à lui, il raconta qu'un brave homme s'était imaginé de l'envoyer au collège, séduit par les ânes et les bonnes femmes qu'il dessinait, dès l'âge de huit ans; le brave homme était mort, en lui laissant mille francs de rente, ce qui l'empêchait de mourir de faim.

-- N'importe, continua-t-il, j'aurais mieux aimé être un ouvrier... Tenez, menuisier, par exemple. Ils sont très-heureux, les menuisiers. Ils ont une table à faire, n'est-ce pas? ils la font, et ils se couchent, heureux d'avoir fini leur table, absolument satisfaits... Moi, je ne dors guère la nuit. Toutes ces sacrées études que je ne peux achever me trottent dans la tête. Je n'ai jamais fini, jamais, jamais.

Sa voix se brisait presque dans des sanglots. Puis, il essaya de rire. Il jurait, cherchait des mots orduriers, s'abîmait en pleine boue, avec la rage froide d'un esprit tendre et exquis qui doute de lui et qui rêve de se salir. Il finit par s'accroupir devant un des regards

donnant sur les caves des Halles, ou le gaz brule eternellement. La, dans ces profondeurs, il montra a Florent, Marjolin et Cadine qui soupaient tranquillement, assis sur une des pierres d'abatage des resserres aux volailles. Les gamins avaient des moyens a eux pour se cacher et habiter les caves, apres la fermeture des grilles.

-- Hein! quelle brute, quelle belle brute! repetait Claude en parlant de Marjolin avec une admiration envieuse. Et dire que cet animal-la est heureux!... Quand ils vont avoir acheve leurs pommes, ils se coucheront ensemble dans un de ces grands paniers pleins de plumes. C'est une vie ca, au moins!... Ma foi, vous avez raison de rester dans la charcuterie; peut-etre que ca vous engraissera.

Il partit brusquement. Florent remonta a sa mansarde, trouble par ces inquietudes nerveuses qui reveillaient ses propres incertitudes. Il evita, le lendemain, de passer la matinee a la charcuterie; il fit une grande promenade le long des quais. Mais, au dejeuner, il fut repris par la douceur fondante de Lisa. Elle lui reparla de la place d'inspecteur a la maree, sans trop insister, comme d'une chose qui meritait reflexion. Il l'ecoutait, l'assiette pleine, gagne malgre lui par la propreté devote de la salle a manger; la natte mettait une mollesse sous ses pieds; les luisants de la suspension de cuivre, le jaune tendre du papier peint et du chene clair des meubles, le penetraient d'un sentiment d'honnêteté dans le bien-etre, qui troublait ses idees du faux et du vrai. Il eut cependant la force de refuser encore, en repetant ses raisons, tout en ayant conscience du mauvais gout qu'il y avait a faire un etalage brutal de ses entetements et de ses rancunes, eu un pareil lieu, Lisa ne se facha pas; elle souriait au contraire, d'un beau sourire qui embarrassait plus Florent que la sourde irritation de la veille. Au diner, on ne causa que des grandes salaisons d'hiver, qui allaient tenir tout le personnel de la charcuterie sur pied.

Les soirees devenaient froides. Des qu'on avait dine, on passait dans la cuisine. Il y faisait tres-chaud. Elle etait si vaste, d'ailleurs, que plusieurs personnes y tenaient a l'aise, sans gener le service, autour d'une table carree, placee au milieu. Les murs de la piece eclairee au gaz etaient recouverts de plaques de faience blanches et bleues, a hauteur d'homme. A gauche, se trouvait le grand fourneau de fonte, perce de trois trous, dans lesquels trois marmites trapues enfoncaient leurs culs noirs de la suie du charbon de terre; au bout, une petite cheminee, montee sur un four et garnie d'un fumoir, servait pour les grillades; et, au-dessus du fourneau, plus haut que les ecumoires, les cuillers, les fourchettes a longs manches, dans une rangee de tiroirs numerotes, s'alignaient les chapelures, la fine et la grosse, les mies de pain pour paner, les epices, le girofle, la muscade, les poivres. A droite, la table a hacher, enorme bloc de chene appuye contre la muraille, s'appesantissait, toute couturee et toute creusee; tandis que plusieurs appareils, fixes sur le bloc, une pompe a injecter, une machine a pousser, une hacheuse mecanique, mettaient la, avec leurs rouages et leurs manivelles, l'idee mysterieuse et inquietante de quelque cuisine de l'enfer. Puis, tout autour des murs, sur des planches, et jusque sous les tables,

s'entassaient des pots, des terrines, des seaux, des plats, des ustensiles de fer-blanc, une batterie de casseroles profondes, d'entonnoirs elargis, des rateliers de couteaux et de couperets, des files de lardoires et d'aiguilles, tout un monde noyé dans la graisse. La graisse débordait, malgré la propreté excessive, suintait entre les plaques de faïence, cirait les carreaux rouges du sol, donnait un reflet grisâtre à la fonte du fourneau, polissait les bords de la table à hacher d'un luisant et d'une transparence de chêne verni. Et, au milieu de cette buée amassée goutte à goutte, de cette évaporation continue des trois marmites, où fondaient les cochons, il n'était certainement pas, du plancher au plafond, un clou qui ne pissât la graisse.

Les Quenu-Gradelle fabriquaient tout chez eux. Ils ne faisaient guère venir du dehors que les terrines des maisons renommées, les rillettes, les bocaux de conserve, les sardines, les fromages, les escargots. Aussi, dès septembre, s'agissait-il de remplir la cave, vidée pendant l'été. Les veillées se prolongeaient même après la fermeture de la boutique. Quenu, aide d'Auguste et de Léon, emballait les saucissons, préparait les jambons, fondait les saindoux, faisait les lards de poitrine, les lards maigres, les lards à piquer. C'était un bruit formidable de marmites et de hachoirs, des odeurs de cuisine qui montaient dans la maison entière. Cela sans préjudice de la charcuterie courante, de la charcuterie fraîche, les pâtes de foie et de lièvre, les galantines, les saucisses et les boudins.

Ce soir-là, vers onze heures, Quenu, qui avait mis en train deux marmites de saindoux, dut s'occuper du boudin. Auguste l'aida. À un coin de la table carrée, Lisa et Augustine raccommodaient du linge; tandis que, devant elles, de l'autre côté de la table, Florent était assis, la face tournée vers le fourneau, souriant à la petite Pauline qui, montée sur ses pieds, voulait qu'il la fit " sauter en l'air. " Derrière eux, Léon hachait de la chair à saucisse, sur le bloc de chêne, à coups lents et réguliers.

Auguste alla d'abord chercher dans la cour deux brocs pleins de sang de cochon. C'était lui qui saignait à l'abattoir. Il prenait le sang et l'intérieur des bêtes, laissant aux garçons d'échaudoir le soin d'apporter, l'après-midi, les porcs tout préparés dans leur voiture. Quenu prétendait qu'Auguste saignait comme pas un garçon charcutier de Paris.

La vérité était qu'Auguste se connaissait à merveille à la qualité du sang; le boudin était bon, toutes les fois qu'il disait: " Le boudin sera bon. "

-- Eh bien, aurons-nous du bon boudin? demanda Lisa. Il déposa ses deux brocs, et, lentement:

-- Je le crois, madame Quenu, oui, je le crois... Je vois d'abord ça à la façon dont le sang coule. Quand je retire le couteau, si le sang part trop doucement, ce n'est pas un bon signe, ça prouve qu'il est pauvre...

-- Mais interrompit Quenu, c'est aussi selon comme le couteau a ete enfonce.

La face bleme d'Auguste eut un sourire.

-- Non, non, repondit-il, j'enfonce toujours quatre doigts du couteau; c'est la mesure... Mais, voyez-vous, le meilleur signe, c'est encore lorsque le sang coule et que je le recois en le battant avec la main, dans le seau. Il faut qu'il soit d'une bonne chaleur, cremeux, sans etre trop epais.

Augustine avait laisse son aiguille. Les yeux leves, elle regardait Auguste. Sa figure rougeaude, aux durs cheveux chatains, prenait un air d'attention profonde. D'ailleurs, Lisa, et la petite Pauline elle-meme, ecoutaient egalement avec un grand interet.

-- Je bats, je bats, je bats, n'est-ce pas? continua le garcon, en faisant aller sa main dans le vide, comme s'il fouettait une creme. Eh bien, quand je retire ma main et que je la regarde, il faut qu'elle soit comme graisee par le sang, de facon a ce que le gant rouge soit bien du meme rouge partout... Alors, on peut dire sans se tromper: " Le boudin sera bon, "

Il resta un instant la main en l'air, complaisamment, l'attitude molle; cette main qui vivait dans des seaux de sang etait toute rose, avec des ongles vifs, au bout de la manche blanche. Quenu avait approuve de la tete. Il y eut un silence. Leon hachait toujours. Pauline, qui etait restee songeuse, remonta sur les pieds de son cousin, en criant de sa voix claire:

-- Dis, cousin, raconte-moi l'histoire du monsieur qui a ete mange par les betes.

Sans doute, dans cette tete de gamine, l'idee du sang des cochons avait eveille celle " du monsieur mange par les betes. " Florent ne comprenait pas, demandait quel monsieur. Lisa se mit a rire.

-- Elle demande l'histoire de ce malheureux, vous savez, cette histoire que vous avez dite un soir a Gavard. Elle l'aura entendue.

Florent etait devenu tout grave. La petite alla prendre dans ses bras le gros chat jaune, l'apporta sur les genoux du cousin, en disant que Mouton, lui aussi, voulait ecouter l'histoire. Mais Mouton sauta sur la table. Il resta la, assis, le dos arrondi, contemplant ce grand garcon maigre qui, depuis quinze jours, semblait etre pour lui un continuel sujet de profondes reflexions. Cependant, Pauline se fachait, elle tapait des pieds, elle voulait l'histoire. Comme elle etait vraiment insupportable:

-- Eh! racontez-lui donc ce qu'elle demande, dit Lisa a Florent, elle nous laissera tranquille.

Florent garda le silence un instant encore. Il avait les yeux a terre. Puis, levant la tete lentement, il s'arreta aux deux femmes qui tiraient leurs aiguilles, regarda Quenu et Auguste qui preparaient la marmite pour le boudin. Le gaz brulait tranquille, la chaleur du fourneau etait tres-douce, toute la graisse de la cuisine luisait dans un bien-etre de digestion large. Alors, il posa la petite Pauline sur l'un de ses genoux, et, souriant d'un sourire triste, s'adressant a l'enfant:

-- Il etait une fois un pauvre homme. On l'envoya tres-loin, tres-loin, de l'autre cote de la mer... Sur le bateau qui l'emportait, il y avait quatre cents forcats avec lesquels on le jeta. Il dut vivre cinq semaines au milieu de ces bandits, vetu comme eux de toile a voile, mangeant a leur gamelle. De gros poux le devoraient, des sueurs terribles le laissaient sans force. La cuisine, la boulangerie, la machine du bateau, chauffaient tellement les faux-ponts, que dix des forcats moururent de chaleur. Dans la journee, on les faisait monter cinquante a la fois, pour leur permettre de prendre l'air de la mer; et, comme on avait peur d'eux, deux canons etaient braques sur l'etroit plancher ou ils se promenaient. Le pauvre homme etait bien content, quand arrivait son tour. Ses sueurs se calmaient un peu. Il ne mangeait plus, il etait tres-malade. La nuit, lorsqu'on l'avait remis aux fers, et que le gros temps le roulait entre ses deux voisins, il se sentait lache, il pleurait, heureux de pleurer sans etre vu...

Pauline ecoutait, les yeux agrandis, ses deux petites mains croisees devotement.

-- Mais, interrompit-elle, ce n'est pas l'histoire du monsieur qui a ete mange par les betes... C'est une autre histoire, dis, mon cousin?

-- Attends, tu verras, repondit doucement Florent. J'y arriverai, a l'histoire du monsieur... Je te raconte l'histoire tout entiere.

-- Ah! bien, murmura l'enfant d'un air heureux.

Pourtant elle resta pensive, visiblement preoccupee par quelque grosse difficulte qu'elle ne pouvait resoudre. Enfin, elle se decida.

-- Qu'est-ce qu'il avait donc fait, le pauvre homme, demanda-t-elle, pour qu'on le renvoyat et qu'on le mit dans le bateau?

Lisa et Augustine eurent un sourire. L'esprit de l'enfant les ravissait. Et Lisa, sans repondre directement, profita de la circonstance pour lui faire la morale; elle la frappa beaucoup, en lui disant qu'on mettait aussi dans le bateau les enfants qui n'etaient pas sages.

-- Alors, fit remarquer judicieusement Pauline, c'etait bien fait, si le pauvre homme de mon cousin pleurait la nuit.

Lisa reprit sa couture, en baissant les epaules. Quenu n'avait pas

entendu. Il venait de couper dans la marmite des rondelles d'oignon qui prenaient, sur le feu, des petites voix claires et aigues de cigales pamees de chaleur. Ca sentait tres-bon. La marmite, lorsque Quenu y plongeait sa grande cuiller de bois, chantait plus fort, emplissant la cuisine de l'odeur penetrante de l'oignon cuit. Auguste preparait, dans un plat, des gras de lard. Et le hachoir de Leon allait a coups plus vifs, raclant la table par moments pour ramener la chair a saucisse qui commencait a se mettre en pate.

-- Quand on fut arrive, continua Florent, on conduisit l'homme dans une ile nommee l'ile du Diable. Il etait la avec d'autres camarades qu'on avait aussi chasses de leur pays. Tous furent tres-malheureux. On les obligea d'abord a travailler comme des forcats. Le gendarme qui les gardait les comptait trois fois par jour, pour etre bien sur qu'il ne manquait personne. Plus tard, on les laissa libres de faire ce qu'ils voulaient; on les enferma seulement la nuit, dans une grande cabane de bois, ou ils dormaient sur des hamacs tendus entre deux barres. Au bout d'un an, ils allaient nu-pieds, et leurs vetements etaient si dechires, qu'ils montraient leur peau. Ils s'etaient construit des huttes avec des troncs d'arbre, pour s'abriter contre le soleil, dont la flamme brule tout dans ce pays-la; mais les huttes ne pouvaient les preserver des moustiques qui, la nuit, les couvraient de boutons et d'enflures. Il en mourut plusieurs; les autres devinrent tout jaunes, si secs, si abandonnes, avec leurs grandes barbes, qu'ils faisaient pitie...

-- Auguste, donnez-moi les gras, cria Quenu.

Et lorsqu'il tint le plat, il fit glisser doucement dans la marmite les gras de lard, en les delayant du bout de la cuiller. Les gras fondaient. Une vapeur plus epaisse monta du fourneau.

-- Qu'est ce qu'on leur donnait a manger? demanda la petite Pauline profondement interessee.

-- On leur donnait du riz plein de vers et de la viande qui sentait mauvais, repondit Florent, dont la voix s'assourdissait. Il fallait enlever les vers pour manger le riz. La viande, rotie et tres-cuite, s'avalait encore; mais bouillie, elle puait tellement, qu'elle donnait souvent des coliques.

-- Moi, j'aime mieux etre au pain sec, dit l'enfant apres s'etre consultee.

Leon, ayant fini de hacher, apporta la chair a saucisse dans un plat, sur la table carree. Mouton, qui etait reste assis, les yeux sur Florent, comme extremement surpris par l'histoire, dut se reculer un peu, ce qu'il fit de tres-mauvaise grace. Il se pelotonna, ronronnant, le nez sur la chair a saucisse. Cependant, Lisa paraissait ne pouvoir cacher son etonnement ni son degout; le riz plein de vers et la viande qui sentait mauvais lui semblaient surement des saletes a peine croyables, tout a fait deshonorantes pour celui qui les avait mangees. Et, sur son beau visage calme, dans le gonflement de son cou, il y

avait une vague epouvante, eu face de cet homme nourri de choses immondes.

-- Non, ce n'etait pas un lieu de delices, reprit-il, oubliant la petite Pauline, les yeux vagues sur la marmite qui fumait. Chaque jour des vexations nouvelles, un écrasement continu, une violation de toute justice, un mépris de la charite humaine, qui exasperaient les prisonniers et les brulaient lentement d'une fièvre de rancune malade. On vivait en bete, avec le fouet eternellement leve sur les epaules. Ces miserables voulaient tuer l'homme... On ne peut pas oublier, non ce n'est pas possible. Ces souffrances crieront vengeance un jour.

Il avait baisse la voix, et les lardons qui sifflaient joyeusement dans la marmite la couvraient de leur bruit de friture bouillante. Mais Lisa l'entendait, effrayee de l'expression implacable que son visage avait prise brusquement. Elle le jugea hypocrite, avec cet air doux qu'il savait feindre.

Le ton sourd de Florent avait mis le comble au plaisir de Pauline. Elle s'agitait sur le genou du cousin, enchantee de l'histoire.

-- Et l'homme, et l'homme? murmurait-elle.

Florent regarda la petite Pauline, parut se souvenir, retrouva son sourire triste.

-- L'homme, dit-il, n'etait pas content d'etre dans l'ile. Il n'avait qu'une idee, s'en aller, traverser la mer pour atteindre la cote, dont on voyait, par les beaux temps, la ligne blanche a l'horizon. Mais ce n'etait pas commode. Il fallait construire un radeau. Comme des prisonniers s'etaient sauves deja, on avait abattu tous les arbres de l'ile, afin que les autres ne pussent se procurer du bois. L'ile etait toute pelee, si nue, si aride sous les grands soleils, que le sejour en devenait plus dangereux et plus affreux encore. Alors l'homme eut l'idee, avec deux de ses camarades, de se servir des troncs d'arbres de leurs huttes. Un soir, ils partirent sur quelques mauvaises poutres qu'ils avaient liees avec des branches seches. Le vent les portait vers la cote. Le jour allait paraître, quand leur radeau echoua sur un banc de sable, avec une telle violence, que les troncs d'arbres detaches furent emportes par les vagues. Les trois malheureux faillirent rester dans le sable; ils enfoncaient jusqu'a la ceinture; meme il y en eut un qui disparut jusqu'au menton, et que les deux autres durent retirer. Enfin ils atteignirent un rocher, ou ils avaient a peine assez de place pour s'asseoir. Quand le soleil se leva, ils aperçurent en face d'eux la cote, une barre de falaises grises tenant tout un cote de l'horizon. Deux, qui savaient nager, se deciderent a gagner ces falaises. Ils aimaient mieux risquer de se noyer tout de suite que de mourir lentement de faim sur leur ecueil. Ils promirent a leur compagnon de venir le chercher, lorsqu'ils auraient touche terre et qu'ils se seraient procure une barque.

---Ah! voila, je sais maintenant! cria la petite Pauline, tapant de

joie dans ses mains. C'est l'histoire du monsieur qui a été mangé par les bêtes.

-- Ils purent atteindre la côte, poursuivit Florent; mais elle était déserte, ils ne trouverent une barque qu'au bout de quatre jours... Quand ils revinrent à recueillir, ils virent leur compagnon étendu sur le dos, les pieds et les mains dévorés, la face rongée, le ventre plein d'un grouillement de crabes qui agitaient la peau des flancs, comme si un râle furieux eût traversé ce cadavre à moitié mangé et frais encore.

Un murmure de répugnance échappa à Lisa et à Augustine. Léon, qui préparait des boyaux de porc pour le boudin, fit une grimace. Quenu s'arrêta dans son travail, regarda Auguste pris de nausées. Et il n'y avait que Pauline qui riait. Ce ventre, plein d'un grouillement de crabes, s'étalait étrangement au milieu de la cuisine, mêlant des odeurs suspectes aux parfums du lard et de l'oignon.

-- Passez-moi le sang! cria Quenu, qui, d'ailleurs, ne suivait pas l'histoire.

Auguste apporta les deux brocs. Et, lentement, il versa le sang dans la marmite, par minces filets rouges, tandis que Quenu le recevait, en tournant furieusement la bouillie qui s'épaississait. Lorsque les brocs furent vides, ce dernier, atteignant un à un les tiroirs, au-dessus du fourneau, prit des pincées d'épices. Il poivra surtout fortement.

-- Ils le laisseront là, n'est-ce pas? demanda Lisa. Ils revinrent sans danger?

-- Comme ils revenaient, répondit Florent, le vent tourna, ils furent poussés en pleine mer. Une vague leur enleva une rame, et l'eau entra à chaque souffle, si furieusement, qu'ils n'étaient occupés qu'à vider la barque avec leurs mains. Ils roulerent, ainsi en face des côtes, emportés par une rafale, ramenés par la marée, ayant achevé leurs quelques provisions, sans une bouchée de pain. Cela dura trois jours.

-- Trois jours! s'écria la charcutière stupefaite, trois jours sans manger!

-- Oui, trois jours sans manger. Quand le vent d'est les poussa enfin à terre, l'un d'eux était si affaibli, qu'il resta sur le sable toute une matinée. Il mourut le soir. Son compagnon avait vainement essayé de lui faire mâcher des feuilles d'arbre.

A cet endroit, Augustine eut un léger rire; puis, confuse d'avoir ri, ne voulant pas qu'on put croire qu'elle manquait de cœur:

-- Non, non, balbutia-t-elle, ce n'est pas de ça que je ris. C'est de Mouton... Regardez donc Mouton, madame.

Lisa, a son tour, s'egaya. Mouton, qui avait toujours sous le nez le plat de chair a saucisse, se trouvait probablement incommode et degoute par toute cette viande. Il s'etait leve, grattant la table de la patte, comme pour couvrir le plat, avec la hate des chats qui veulent enterrer leurs ordures. Puis il tourna le dos au plat, il s'allongea sur le flanc, en s'etirant, les yeux demi-clos, la tete roulee dans une caresse beate. Alors tout le monde complimenta Mouton; on affirma que jamais il ne volait, qu'on pouvait laisser la viande a sa portee. Pauline racontait tres-confusement qu'il lui lechait les doigts et qu'il la debarbouillait, apres le diner, sans la mordre.

Mais Lisa revint a la question de savoir si l'on peut rester trois jours sans manger. Ce n'etait pas possible.

-Non! dit-elle, je ne crois pas ca... D'ailleurs, il n'y a personne qui soit reste trois jours sans manger. Quand on dit: " Un tel creve de faim, " c'est une facon de parler. On mange toujours, plus ou moins... Il faudrait des miserables tout a fait abandonnes, des gens perdus.

Elle allait dire sans doute " des canailles sans aveu; " mais elle se retint, en regardant Florent. Et la moue meprisante de ses levres, son regard clair avouaient carrement que les gredins seuls jeunaient de cette facon desordonnee. Un homme capable d'etre reste trois jours sans manger etait pour elle un etre absolument dangereux. Car, enfin, jamais les honnetes gens ne se mettent dans des positions pareilles.

Florent etouffait maintenant. En face de lui, le fourneau, dans lequel Leon venait de jeter plusieurs pelletees de charbon, ronflait comme un chantre dormant au soleil. La chaleur devenait tres-forte. Auguste, qui s'etait charge des marmites de saindoux, les surveillait, tout en sueur; tandis que, s'epongeant le front avec sa manche, Quenu attendait que le sang se fut bien delaye. Un assoupissement de nourriture, un air charge d'indigestion flottait.

-- Quand l'homme eut enterre son camarade dans le sable, reprit Florent lentement, il s'en alla seul, droit devant lui. La Guyane hollandaise, ou il se trouvait, est un pays de forets, coupe de fleuves et de marecages. L'homme marcha pendant plus de huit jours, sans rencontrer une habitation. Tout autour de lui, il sentait la mort qui l'attendait. Souvent, l'estomac tenaille par la faim, il n'osait mordre aux fruits eclatants qui pendaient des arbres; il avait peur de ces baies aux reflets metalliques, dont les bosses noueuses suaient le poison. Pendant des journees entieres, il marchait sous des voutes de branches epaisses, sans apercevoir un coin de ciel, au milieu d'une ombre verdatre, toute pleine d'une horreur vivante. De grands oiseaux s'envolaient sur sa tete, avec un bruit d'ailes terrible et des cris subits qui ressemblaient a des rales de mort; des sauts de singes, des galops de betes traversaient les fourres, devant lui, pliant les tiges, faisant tomber une pluie de feuilles, comme sous un coup de vent; et c'etait surtout les serpents qui le glaçaient, quand il posait le pied sur le sol mouvant de feuilles seches, et qu'il voyait des tetes minces filer entre les enlacements monstrueux des racines.

Certains coins, les coins d'ombre humide, grouillaient d'un pullulement de reptiles, noirs, jaunes, violaces, zebres, tigres, pareils a des herbes mortes, brusquement reveillees et fuyantes. Alors, il s'arretait, il cherchait une pierre pour sortir de cette terre molle ou il enfoncait; il restait la des heures, avec l'epouvante de quelque boa, entrevu au fond d'une clairiere, la queue roulee, la tete droite, se balancant comme un tronc enorme, tache de plaques d'or. La nuit, il dormait sur les arbres, inquiete par le moindre frolement, croyant entendre des ecailles sans fin glisser dans les tenebres. Il etouffait sous ces feuillages interminable; l'ombre y prenait une chaleur renfermee de fournaise, une moiteur d'humidite, une sueur pestilentielle, chargee des aromes rudes des bois odorants et des fleurs puantes. Puis, lorsqu'il se degageait enfin, lorsque, au bout de longues heures de marche, il revoyait le ciel, l'homme se trouvait en face de larges rivieres qui lui barraient la route; il les descendait, surveillant les echines grises des caimans, fouillant du regard les herbes charriees, passant a la nage, quand il avait trouve des eaux plus rassurantes. Au dela, les forets recommencaient. D'autres fois, c'etait de vastes plaines grasses, des lieues couvertes d'une vegetation drue, bleuies de loin en loin du miroir clair d'un petit lac. Alors, l'homme faisait un grand detour, il n'avancait plus qu'en tatant le terrain, ayant failli mourir, enseveli sous une de ces plaines riantes qu'il entendait craquer a chaque pas. L'herbe geante, nourrie par l'humus amasse, recouvre des marecages empestes, des profondeurs de boue liquide; et il n'y a, parmi les nappes de verdure, s'allongeant sur l'immensite glauque, jusqu'au bord de l'horizon, que d'etroites jetees de terre ferme, qu'il faut connaitre si l'on ne veut pas disparaitre a jamais. L'homme, un soir, s'etait enfonce jusqu'au ventre. A chaque secousse qu'il tentait pour se degager, la boue semblait monter a sa bouche. Il resta tranquille pendant pres de deux heures. Comme la lune se levait, il put heureusement saisir une branche d'arbre, au-dessus de sa tete. Le jour ou il arriva a une habitation, ses pieds et ses mains saignaient, meurtris, gonfles par des piqures mauvaises. Il etait si pitoyable, si affame, qu'on eut peur de lui. On lui jeta a manger a cinquante pas de la maison, pendant que le maitre gardait sa porte avec un fusil.

Florent se tut, la voix coupee, les regards au loin. Il semblait ne plus parler que pour lui. La petite Pauline, que le sommeil prenait, s'abandonnait, la tete renversee, faisant des efforts pour tenir ouverts ses yeux emerveilles. Et Quenu se fachait.

-- Mais, animal! criait-t-il a Leon, tu ne sais donc pas tenir un boyau... Quand tu me regarderas! Ce n'est pas moi qu'il faut regarder, c'est le boyau... La, comme cela. Ne bouge plus, maintenant.

Leon, de la main droite, soulevait un long bout de boyau vide, dans l'extremite duquel un entonnoir tres-evase etait adapte; et, de la main gauche, il enroulait le boudin autour d'un bassin, d'un plat rond de metal, a mesure que le charcutier emplissait l'entonnoir a grandes cuillerees. La bouillie coulait, toute noire et toute fumante, gonflant peu a peu le boyau, qui retombait ventru, avec des courbes molles. Comme Quenu avait retire la marmite du feu, ils apparaissaient

tous deux, lui et Leon, l'enfant, d'un profil mince, lui, d'une face large, dans l'ardente lueur du brasier, qui chauffait leurs visages pales et leurs vetements blancs d'un ton rose.

Lisa et Augustine s'interessaient a l'operation, Lisa surtout, qui gronda a son tour Leon, parce qu'il pincait trop le boyau avec les doigts, ce qui produisait des noeuds, disait-elle. Quand le boudin fut emballe, Quenu le glissa doucement dans une marmite d'eau bouillante. Il parut tout soulage, il n'avait plus qu'a le laisser cuire.

-- Et l'homme, et l'homme? murmura de nouveau Pauline, rouvrant les yeux, surprise de ne plus entendre le cousin parler.

Florent la bercait sur son genou, ralentissant encore son recit, le murmurant comme un chant de nourrice.

-- L'homme, dit-il, parvint a une grande ville. On le prit d'abord pour un forcat evade; il fut retenu plusieurs mois en prison... Puis on le relacha, il fit toutes sortes de metiers, tint des comptes, apprit a lire aux enfants; un jour meme, il entra, comme homme de peine, dans des travaux de terrassement... L'homme revait toujours de revenir dans son pays. Il avait economise l'argent necessaire, lorsqu'il eut la fièvre jaune. On le crut mort, on s'etait partage ses habits; et quand il en rechappa, il ne retrouva pas meme une chemise... Il fallut recommencer. L'homme etait tres-malade. Il avait peur de rester la-bas... Enfin, l'homme put partir, l'homme revint.

La voix avait baisse de plus en plus. Elle mourut, dans un dernier frisson des levres. La petite Pauline dormait, ensommeillee par la fin de l'histoire, la tete abandonnee sur l'epaule du cousin. Il la soutenait du bras, il la bercait encore du genou, insensiblement, d'une facon douce. Et, comme on ne faisait plus attention a lui, il resta la, sans bouger, avec cette enfant endormie.

C'etait le grand coup de feu, comme disait Quenu. Il retirait le boudin de la marmite. Pour ne point crever ni nouer les bouts ensemble, il les prenait avec un baton, les enroulait, les portait dans la cour, ou ils devaient secher rapidement sur des claies. Leon l'aidait, soutenait les bouts trop longs. Ces guirlandes de boudin, qui traversaient la cuisine, toutes suantes, laissaient des trainees d'une fumeé forte qui achevaient d'epaissir l'air. Auguste, donnant un dernier coup d'oeil a la fonte du saindoux, avait, de son cote, decouvert les deux marmites, ou les graisses bouillaient lourdement, en laissant echapper, de chacun de leurs bouillons creves, une legere explosion d'acre vapeur. Le flot gras avait monte depuis le commencement de la veillee; maintenant il noyait le gaz, emplissait la piece, coulait partout, mettant dans un brouillard les blancheurs roussies de Quenu et de ses deux garcons. Lisa et Augustine s'etaient levees. Tous soufflaient comme s'ils venaient de trop manger.

Augustine monta sur ses bras Pauline endormie. Quenu, qui aimait a fermer lui-meme la cuisine, congedia Auguste et Leon, en disant qu'il rentrerait le boudin. L'apprenti se retira tres-rouge; il avait glisse

dans sa chemise pres d'un metre de boudin, qui devait le griller. Puis, les Quenu et Florent, restes seuls, garderent le silence. Lisa, debout, mangeait un morceau de boudin tout chaud, qu'elle mordait a petits coups de dents, ecartant ses belles levres pour ne pas les bruler; et le bout noir s'en allait peu a peu dans tout ce rose.

-- Ah bien! dit-elle, la Normande a eu tort d'etre mal polie... Il est bon, aujourd'hui, le boudin.

On frappa a la porte de l'allee, Gavard entra. Il restait tous les soirs chez monsieur Lebigre jusqu'a minuit. Il venait pour avoir une reponse definitive, au sujet de la place d'inspecteur a la maree.

-- Vous comprenez, expliqua-t-il, monsieur Verlaque ne peut attendre davantage, il est vraiment trop malade... Il faut que Florent se decide. J'ai promis de donner une reponse demain, a la premiere heure.

-- Mais Florent accepte, repondit tranquillement Lisa, en donnant un non veau coup de dents dans son boudin.

Florent, qui n'avait pas quitte sa chaise, pris d'un etrange accablement, essaya vainement de se lever et de protester.

-- Non, non, reprit la charcutiere, c'est chose entendue... Voyons, mon cher Florent, vous avez assez souffert. Ca fait fremir, ce que vous racontiez tout a l'heure. Il est temps que vous vous rangiez. Vous appartenez a une famille honorable, vous avez recu de l'education, et c'est peu convenable vraiment, de courir les chemins, en veritable gueux... A votre age, les enfantillages ne sont plus permis... Vous avez fait des folies, eh bien, on les oubliera, on vous les pardonnera. Vous rentrerez dans votre classe, dans la classe des honnetes gens, vous vivrez comme tout le monde, enfin.

Florent l'ecoutait, etonne, ne trouvant pas une parole. Elle avait raison, sans doute. Elle etait si saine, si tranquille, qu'elle ne pouvait vouloir le mal. C'etait lui, le maigre, le profil noir et louche, qui devait etre mauvais et rever des choses inavouables. Il ne savait plus pourquoi il avait resiste jusque-la.

Mais elle continua, abondamment, le gourmandant comme un petit garcon qui a fait des fautes et qu'on menace des gendarmes. Elle etait tres-maternelle, elle trouvait des raisons tres-convaincantes. Puis, comme dernier argument:

-- Faites-le pour nous, Florent, dit-elle. Nous tenons une certaine position dans le quartier, qui nous force a beaucoup de menagements...J'ai peur qu'on ne jase, la, entre nous. Cette place arrangera tout, vous serez quelqu'un, meme vous nous ferez honneur.

Elle devenait caressante. Une plenitude emplissait Florent; il etait comme penetre par cette odeur de la cuisine, qui le nourrissait de toute la nourriture dont l'air etait charge; il glissait a la lachete heureuse de cette digestion continue du milieu gras ou il vivait

depuis quinze jours. C'était, à fleur de peau, mille chatouillements de graisse naissante, un lent envahissement de l'être entier, une douceur molle et boutiquière. A cette heure avancée de la nuit, dans la chaleur de cette pièce, ses apertes, ses volontés se fondaient en lui; il se sentait si alanguiné par cette soirée calme, par les parfums du boudin et du saindoux, par cette grosse Pauline endormie sur ses genoux, qu'il se surprit à vouloir passer d'autres soirées semblables, des soirées sans fin, qui l'engraisseraient. Mais ce fut surtout Mouton qui le détermina. Mouton dormait profondément, le ventre en l'air, une patte sur son nez, la queue raménée contre ses flancs comme pour lui servir d'édredon; et il donnait avec un tel bonheur de chat, que Florent murmura, en le regardant:

-- Non! c'est trop bête, à la fin... J'accepte. Dites que j'accepte, Gavard.

Alors, Lisa acheva son boudin, s'essuyant les doigts, doucement, au bord de son tablier. Elle voulut préparer le bougeoir de son beau-frère, pendant que Gavard et Quenu le félicitaient de sa détermination. Il fallait faire une fin après tout; les casse-cou de la politique ne nourrissent pas. Et elle, debout, le bougeoir allumé, regardait Florent d'un air satisfait, avec sa belle face tranquille de vache sacrée.

III

Trois jours plus tard, les formalités étaient faites, la préfecture acceptait Florent des mains de monsieur Verlaque, presque les yeux fermés, à simple titre de remplaçant, d'ailleurs. Gavard avait voulu les accompagner. Quand il se retrouva seul avec Florent, sur le trottoir, il lui donna des coups de coude dans les côtes, riant sans rien dire, avec des clignements d'yeux goguenards. Les sergents de ville qu'il rencontra sur le quai de l'Horloge lui parurent sans doute très-ridicules; car, en passant devant eux, il eut un léger renflement de dos, une moue d'homme qui se retient pour ne pas éclater au nez des gens.

Des le lendemain, monsieur Verlaque commença à mettre le nouvel inspecteur au courant de la besogne. Il devait, pendant quelques matinales, le guider au milieu du monde turbulent qu'il allait avoir à surveiller. Ce pauvre Verlaque, comme le nommait Gavard, était un petit homme pâle, toussant beaucoup, emmaillotté de flanelle, de foulards, de cache nez, se promenant dans l'humidité fraîche et dans les eaux courantes de la poissonnerie, avec des jambes maigres d'enfant malade.

Le premier matin, lorsque Florent arriva à sept heures, il se trouva perdu, les yeux égarés, la tête cassée. Autour des neuf bancs de criée, rodaient déjà des revendeuses, tandis que les employés arrivaient avec leurs registres, et que les agents des expéditeurs,

portant en sautoir des gibecieres de cuir, attendaient la recette, assis sur des chaises renversees, contre les bureaux de vente. On dechargeait, on deballait la maree, dans l'enceinte fermee des bancs, et jusque sur les trottoirs. C'etait, le long du carreau, des amoncellements de petites bourriches, un arrivage continu de caisses et de paniers, des sacs de moules empiles laissant couler des rigoles d'eau. Les compteurs-verseurs, tres-affaires, enjambant les tas, arrachaient d'une poignee la paille des bourriches, les vidaient, les jetaient, vivement; et, sur les larges mannes rondes, en un seul de coup de main, ils distribuaient les lots, leur donnaient une tournure avantageuse. Quand les mannes s'etalerent, Florent put croire qu'un banc de poissons venait d'echouer la, sur ce trottoir, ralant encore, avec les nacres roses, les coraux saignants, les perles laiteuses, toutes les moires et toutes les paleurs glauques de l'Ocean.

Pele-mele, au hasard du coup de filet, les algues profondes, ou dort la vie mysterieuse des grandes eaux, avaient tout livre: les cabillauds, les aigrefins, les carrelets, les plies, les limandes, betes communes, d'un gris sale, aux taches blanchatres; les congres, ces grosses couleuvres d'un bleu de vase, aux minces yeux noirs, si gluantes qu'elles semblent ramper, vivantes encore; les raies elargies, a ventre pale borde de rouge tendre, dont les dos superbes, allongeant les noeuds saillants de l'echine, se marbrent, jusqu'aux baleines tendues des nageoires, de plaques de cinabre coupees par des zebures de bronze florentin, d'une bigarrure assombrie de crapaud et de fleur malsaine; les chiens de mer, horribles, avec leurs tetes rondes, leurs bouches largement fendues d'idoles chinoises, leurs courtes ailes de chauves-souris charnues, monstres qui doivent garder de leurs abois les tresors des grottes marines. Puis, venaient les beaux poissons, isoles, un sur chaque plateau d'osier: les saumons, d'argent guilloche, dont chaque ecaille semble un coup de burin dans le poli du metal; les mulets, d'ecailles plus fortes, de ciselures plus grossieres; les grands turbots, les grandes barbues, d'un grain serre et blanc comme du lait caille; les thons, lisses et vernis, pareils a des sacs de cuir noiratre; les bars arrondis, ouvrant une bouche enorme, faisant songer a quelque ame trop grosse, rendue a pleine gorge, dans la stupefaction de l'agonie. Et, de toutes parts, les soles, par paires, grises ou blondes, pullulaient; les equilles minces, raidies, ressemblaient a des rognures d'etain; les harengs, legerement tordus, montraient tous, sur leurs robes lamees, la meurtrissure de leurs ouies saignantes; les dorades grasses se teintaient d'une pointe de carmin, tandis que les maquereaux, dores, le dos strie de brunissures verdatres, faisaient luire la nacre changeante de leurs flancs, et que les grondins roses, a ventres blancs, les tetes rangees au centre des mannes, les queues rayonnantes, epanouissaient d'etranges floraisons, panachees de blanc de perle et de vermillon vif. Il y avait encore des rougets de roche, a la chair exquise, du rouge enlumine des cyprins, des caisses de merlans aux reflets d'opale, des paniers d'eperlans, de petits paniers propres, jolis comme des paniers de fraises, qui laissaient echapper une odeur puissante de violette. Cependant, les crevettes roses, les crevettes grises, dans des bourriches, mettaient, au milieu de la douceur effacee de leurs tas, les imperceptibles boutons de jais de

leurs milliers d'yeux; les langoustes épineuses, les homards tigres de noir, vivants encore, se trainant sur leurs pattes cassées, craquaient.

Florent écoutait mal les explications de monsieur Verlaque, Une barre de soleil, tombant du haut vitrage de la rue couverte, vint allumer ces couleurs précieuses, lavées et attendries par la vague, irisées et fondues dans les tons de chair des coquillages, l'opale des merlans, la nacre des maquereaux, l'or des rougets, la robe lamée des harengs, les grandes pièces l'argenterie des saumons. C'était comme les écrins, vides à terre, de quelque fille des eaux, des parures inouïes et bizarres, un ruissellement, un entassement de colliers, de bracelets monstrueux, de broches gigantesques, de bijoux barbares, dont l'usage échappait. Sur le dos des raies et des chiens de mer, de grosses pierres sombres, violâtres, verdâtres, s'enchaînaient dans un métal noirci; et les minces barres des équilles, les queues et les nageoires des éperlans, avaient des délicatesses de bijouterie fine.

Mais ce qui montait à la face de Florent, c'était un souffle frais, un vent de mer qu'il reconnaissait, amer et sale. Il se souvenait des côtes de la Guyane, des beaux temps de la traversée. Il lui semblait qu'une baie était là, quand l'eau se retire et que les algues fument au soleil; les roches mises à nu s'essuient, le gravier exhale une haleine forte de marée. Autour de lui, le poisson, d'une grande fraîcheur, avait un bon parfum, ce parfum un peu âpre et irritant qui deprave l'appétit.

Monsieur Verlaque toussa. L'humidité le pénétrait, il se serra plus étroitement dans son cache-nez.

-- Maintenant, dit-il, nous allons passer au poisson d'eau douce.

La, du côté du pavillon aux fruits, et le dernier vers la rue Rambuteau, le banc de la criée est entouré de deux viviers circulaires, séparés en cases distinctes par des grilles de fonte. Des robinets de cuivre, à col de cygne, jettent de minces filets d'eau. Dans chaque case, il y a des grouillements confus d'écrevisses, des nappes mouvantes de dos noirs de carpes, des nœuds vagues d'anguilles, sans cesse dénoués et renoués. Monsieur Verlaque fut repris d'une toux opiniâtre. L'humidité était plus fade, une odeur molle de rivière, d'eau tiède endormie sur le sable.

L'arrivée des écrevisses d'Allemagne, en boîtes et en paniers, était très-fort ce matin-là. Les poissons blancs de Hollande et d'Angleterre encombraient aussi le marché. On déballait les carpes du Rhin, mordorées, si belles avec leurs roussissures métalliques, et dont les plaques d'écaillés ressemblent à des émaux cloisonnés et bronzés; les grands brochets, allongeant leurs becs féroces, brigands des eaux, rudes, d'un gris de fer; les tanches, sombres et magnifiques, pareilles à du cuivre rouge taché de vert-de-gris. Au milieu de ces dorures sévères, les mannes de goujons et de perches, les lots de truites, les tas d'ablettes communes, de poissons plats pêchés à l'épervier, prenaient des blancheurs vives, des échinés bleuâtres

d'acier peu a peu amollies dans la douceur transparente des ventres; et de gros barbillons, d'un blanc de neige, etaient la note aigue de lumiere de cette colossale nature morte. Doucement, dans les viviers, on versait des sacs de jeunes carpes; les carpes tournaient sur elles-memes, restaient un instant a plat, puis filaient, se perdaient. Des paniers de petites anguilles se vidaient d'un bloc, tombaient au fond des cases comme un seul noeud de serpents; tandis que les grosses, celles qui avaient l'epaisseur d'un bras d'enfant, levant la tete, se glissaient d'elles-memes sous l'eau, du jet souple des coulevres qui se cachent dans un buisson. Et couches sur l'osier sali des mannes, des poissons dont le rale durait depuis le matin, achevaient longuement de mourir, au milieu du tapage des criees; ils ouvraient la bouche, les flancs serres, comme pour boire l'humidite de l'air, et ces hoquets silencieux, toutes les trois secondes, baillaient demesurement.

Cependant monsieur Verlaque avait ramene Florent aux bancs de la maree. Il le promenait, lui donnait des details tres-complices. Aux trois cotes interieurs du pavillon, autour des neuf bureaux, des flots de foule s'etaient masses, qui faisaient sur chaque bord des tas de tetes moutonnantes, dominees par des employes, assis et haut perches, ecrivant sur des registres.

-- Mais, demanda Florent, est-ce que ces employes appartiennent tous aux facteurs?

Alors, monsieur Verlaque, faisant le tour par le trottoir, l'amena dans l'enceinte d'un des bancs de crieie. Il lui expliqua les cases et le personnel du grand bureau de bois jaune, puant le poisson, macule par les eclaboussures des mannes. Tout en haut, dans la cabine vitree, l'agent des perceptions municipales prenait les chiffres des encheres. Plus bas, sur des chaises elevees, les poignets appuyes a d'etroits pupitres, etaient assises les deux femmes qui tenaient les tablettes de vente pour le compte du facteur. Le banc est double; de chaque cote, a un bout de la table de pierre qui s'allonge devant le bureau, un crieur posait les mannes, mettait a prix les lots et les grosses pieces; tandis que la tablettiere, au-dessus de lui, la plume aux doigts, attendait l'adjudication. Et il lui montra, en dehors de l'enceinte, en face, dans une autre cabine de bois jaune, la caissiere, une vieille et enorme femme, qui rangeait des piles de sous et de pieces de cinq francs.

-- Il y a deux controles, disait-il, celui de la prefecture de la Seine et celui de la prefecture de police. Cette derniere, qui nomme les facteurs, pretend avoir la charge de les surveiller. L'administration de la Ville, de son cote, entend assister a des transactions qu'elle frappe d'une taxe.

Il continua de sa petite voix froide, racontant tout au long la querelle des deux prefectures. Florent ne l'ecoutait guere. Il regardait la tablettiere qu'il avait en face de lui, sur une des hautes chaises. C'etait une grande fille brune, de trente ans, avec de gros yeux noirs, l'air tres-pose; elle ecrivait, les doigts allonges,

en demoiselle qui a reçu de l'instruction.

Mais son attention fut détournée par le glapissement du crieur, qui mettait un magnifique turbot aux enchères.

-- Il y a marchand à trente francs!... à trente francs! à trente francs!

Il répétait ce chiffre sur tous les tons, montant une gamme étrange, pleine de soubresauts. Il était bossu, la face de travers, les cheveux ébouriffés, avec un grand tablier bleu à bavette. Et le bras tendu, violemment, les yeux jetant des flammes:

-- Trente-un! trente-deux! trente-trois! trente-trois cinquante!...
trente-trois cinquante!...

Il reprit haleine, tournant la manne, l'avancant sur la table de pierre, tandis que des poissonnières se penchaient, touchaient le turbot, légèrement, du bout du doigt. Puis, il repartit, avec une furie nouvelle, jetant un chiffre de la main à chaque enchérisseur, surprenant les moindres signes, les doigts levés, les haussements de sourcils, les avancements de lèvres, les clignements d'yeux; et cela avec une telle rapidité, un tel bredouillement, que Florent, qui ne pouvait le suivre, resta déconcerté quand le bossu, d'une voix plus chantante, psalmodia d'un ton de chantre qui achève un verset:

-- Quarante-deux! quarante-deux!... à quarante-deux francs le turbot!

C'était la belle Normande qui avait mis la dernière enchère. Florent la reconnut, sur la ligne des poissonnières, rangées contre les tringles de fer qui fermaient l'enceinte de la criée. La matinée était fraîche. Il y avait là une file de palatines, un étalage de grands tabliers blancs, arrondissant des ventres, des gorges, des épaules énormes. Le chignon haut, tout garni de frisons, la chair blanche et délicate, la belle Normande montrait son noeud de dentelle, au milieu des tignasses crépues, coiffées d'un foulard, des nez d'ivrognesses, des bouches insolemment fendues, des faces égueulées comme des pots cassés. Elle aussi reconnut le cousin de madame Quenu, surprise de le voir là, au point d'en chuchoter avec ses voisines.

Le vacarme des voix devenait tel, que monsieur Verlaque renonça à ses explications. Sur le carreau, des hommes annonçaient les grands poissons, avec des cris prolongés qui semblaient sortir de porte-voix gigantesques; un surtout qui hurlait: " La moule! la moule! " d'une clameur rauque et brisée, dont les toitures des Halles tremblaient. Les sacs de moules, renversés, coulaient dans des paniers; on en vidait d'autres à la pelle. Les mannes défilaient, les raies, les soles, les maquereaux, les congres, les saumons, apportés et remportés par les compteurs-verseurs, au milieu des bredouillements qui redoublaient, et de l'écrasement des poissonnières qui faisaient craquer les barres de fer. Le crieur, le bossu, allumé, battant l'air de ses bras maigres, tendait les mâchoires en avant. À la fin, il monta sur un escabeau, fouetta par les chapelets de chiffres qu'il

lançait à toute volée, la bouche tordue, les cheveux en coup de vent, n'arrachant plus à son gosier sèche qu'un sifflement inintelligible. En haut, l'employé des perceptions municipales, un petit vieux tout emmitoufflé dans un collet de faux astrakan, ne montrait que son nez, sous sa calotte de velours noir; et la grande tablette brune, sur sa haute chaise de bois, écrivait paisiblement, les yeux calmes dans sa face un peu rougie par le froid, sans seulement battre des paupières, aux bruits de crecelle du bossu, qui montaient le long de ses jupes.

-- Ce Logre est superbe, murmura monsieur Verlaque en souriant. C'est le meilleur crieur du marché... Il vendrait des semelles de bottes pour des paires de soles.

Il revint avec Florent dans le pavillon. En passant de nouveau devant la criée du poisson d'eau douce, où les enchères étaient plus froides, il lui dit que cette vente baissait, que la pêche fluviale en France se trouvait fort compromise. Un crieur, de mine blonde et chafouine, sans un geste, adjugeait d'une voix monotone des lots d'anguilles et d'écrevisses; tandis que, le long des viviers, les compteurs-verseurs allaient, pechant avec des filets à manches courts.

Cependant, la cohue augmentait autour des bureaux de vente. Monsieur Verlaque remplissait en toute conscience son rôle d'instructeur, s'ouvrant un passage à coups de coude, continuant à promener son successeur au plus épais des enchères. Les grandes revendeuses étaient là, paisibles, attendant les belles pièces, chargeant sur les épaules des porteurs les thons, les turbots, les saumons. À terre, les marchandes des rues se partageaient des mannes de harengs et de petites limandes, achetées en commun. Il y avait encore des bourgeois, quelques rentiers des quartiers lointains, venus à quatre heures du matin pour faire l'emplette d'un poisson frais, et qui finissaient par se laisser adjuger tout un lot énorme, quarante à cinquante francs de marée, qu'ils mettaient ensuite la journée entière à céder aux personnes de leurs connaissances. Des poussées enfonçaient brusquement des coins de foule. Une poissonnière trop serrée, se dégagea, les poings levés, le cou gonflé d'ordures. Puis, des murs compactes se formaient. Alors, Florent qui étouffait, déclara qu'il avait assez vu, qu'il avait compris.

Comme monsieur Verlaque l'aidait à se dégager, ils se trouverent face à face avec la belle Normande. Elle resta plantée devant eux; et, de son air de reine:

-- Est-ce que c'est bien décidé, monsieur Verlaque, vous nous quittez?

-- Oui, oui, répondit le petit homme. Je vais me reposer à la campagne, à Clamart. Il paraît que l'odeur du poisson me fait mal... Tenez, voici monsieur qui me remplace.

Il s'était tourné, en montrant Florent. La belle Normande fut suffoquée. Et comme Florent s'éloignait, il crut l'entendre murmurer à l'oreille de ses voisines, avec des rires étouffés: " Ah bien! nous

allons nous amuser, alors! "

Les poissonneries faisaient leur étalage. Sur tous les bancs de marbre, les robinets des angles coulaient à la fois, à grande eau. C'était un bruit d'averse, un ruissellement de jets roides qui sonnaient et rejaillissaient; et du bord des bancs inclinés, de grosses gouttes filaient, tombant avec un murmure adouci de source, s'éclaboussant dans les allées, ou de petits ruisseaux couraient, emplissaient d'un lac certains trous, puis repartaient en mille branches, descendaient la pente, vers la rue Rambuteau. Une buée d'humidité montait, une poussière de pluie, qui soufflait au visage de Florent cette haleine fraîche, ce vent de mer qu'il reconnaissait, amer et sale; tandis qu'il retrouvait, dans les premiers poissons étalés, les nacres roses, les coraux saignants, les perles laiteuses, toutes les moires et toutes les paleurs glauques de l'Océan.

Cette première matinée le laissa très-hésitant. Il regrettait d'avoir cédé à Lisa. Dès le lendemain, échappé à la somnolence grasse de la cuisine, il s'était accusé de lâcheté avec une violence qui avait presque mis des larmes dans ses yeux. Mais il n'osa revenir sur sa parole, Lisa l'effrayait un peu; il voyait le pli de ses lèvres, le reproche muet de son beau visage. Il la traitait en femme trop sérieuse et trop satisfaite pour être contrariée. Gavard, heureusement, lui inspira une idée qui le consola. Il le prit à part, le soir même du jour où monsieur Verlaque l'avait promené au milieu des criées, lui expliquant, avec beaucoup de reticences, que " ce pauvre diable " n'était pas heureux. Puis, après d'autres considérations sur ce gremlin de gouvernement qui tuait ses employés à la peine, sans leur assurer seulement de quoi mourir, il se décida à faire entendre qu'il serait charitable d'abandonner une partie des appointements à l'ancien inspecteur. Florent accueillit cette idée avec joie.

C'était trop juste, il se considérait comme le remplaçant intérimaire de monsieur Verlaque; d'ailleurs, lui, n'avait besoin de rien, puisqu'il couchait et qu'il mangeait chez son frère. Gavard ajouta que, sur les cent cinquante francs mensuels, un abandon de cinquante francs lui paraissait très-joli; et, en baissant la voix, il fit remarquer que ça ne durerait pas longtemps, car le malheureux était vraiment poitrinaire jusqu'aux os. Il fut convenu que Florent verrait la femme, s'entendrait avec elle, pour ne pas blesser le mari. Cette bonne action le soulageait, il acceptait maintenant l'emploi avec une pensée de dévouement, il restait dans le rôle de toute sa vie. Seulement, il fit jurer au marchand de volailles de ne parler à personne de cet arrangement. Comme celui-ci avait aussi une vague terreur de Lisa, il garda le secret, chose très-meritoire.

Alors, toute la charcuterie fut heureuse. La belle Lisa se montrait très-amicale pour son beau-frère; elle l'envoyait se coucher de bonne heure, afin qu'il put se lever matin; elle lui tenait son déjeuner bien chaud; elle n'avait plus honte de causer avec lui sur le trottoir, maintenant qu'il portait une casquette galonnée. Quenu, ravi de ces bonnes dispositions, ne s'était jamais si carrément attable, le

soir, entre son frere et sa femme. Le diner se prolongeait souvent jusqu'a neuf heures, pendant qu'Augustine restait au comptoir. C'etait une longue digestion, coupee des histoires du quartier, des jugements positifs portes par la charcutiere sur la politique. Florent devait dire comment avait marche la vente de la maree. Il s'abandonnait peu a peu, arrivait a gouter la beatitude de cette vie reglee. La salle a manger jaune clair avait une nettete et une tiedeur bourgeoises qui l'amollissaient des le seuil. Les bons soins de la belle Lisa mettaient autour de lui un duvet chaud, ou tous ses membres enfoncaient. Ce fut une heure d'estime et de bonne entente absolues.

Mais Gavard jugeait l'interieur des Quenu-Gradelle trop endormi. Il pardonnait a Lisa ses tendresses pour l'empereur, parce que, disait-il, il ne faut jamais causer politique avec les femmes, et que la belle charcutiere etait, apres tout, une femme tres-honnete qui faisait aller joliment son commerce. Seulement, par gout, il preferait passer ses soirees chez monsieur Lebigre, ou il retrouvait tout un petit groupe d'amis qui avaient ses opinions. Quand Florent fut nomme inspecteur de la maree, il le debauchait, il l'emmena pendant des heures, le poussant a vivre en garcon, maintenant qu'il avait une place.

Monsieur Lebigre tenait un fort bel etablissement, d'un luxe tout moderne. Place a l'encoignure droite de la rue Pirouette, sur la rue Rambuteau, flanque de quatre petits pins de Norvege dans des caisses peintes en vert, il faisait un digne pendant a la grande charcuterie des Quenu-Gradelle. Les glaces claires laissaient voir la salle, ornee de guirlandes de feuillages, de pampres et de grappes, sur un fond vert tendre. Le dallage etait blanc et noir, a grands carreaux. Au fond, le trou beant de la cave s'ouvrait sous l'escalier tournant, a draperie rouge, qui menait au billard du premier etage. Mais le comptoir surtout, a droite, etait tres riche, avec son large reflet d'argent poli. Le zinc retombant sur le soubassement de marbre blanc et rouge, en une haute bordure gondolee, l'entourait d'une moire, d'une nappe de metal, comme un maitre-autel charge de ses broderies. A l'un des bouts, les theieres de porcelaine pour le vin chaud et le punch, cerceles de cuivre, dormaient sur le fourneau a gaz; a l'autre bout, une fontaine de marbre, tres-elevee, tres-sculptee, laissait tomber perpetuellement dans une cuvette un fil d'eau si continu, qu'il semblait immobile; et, au milieu, au centre des trois pentes du zinc, se creusait un bassin a rafraichir et a rincer, ou des litres entames alignaient leurs cols verdats. Puis, l'armee des verres, rangee par bandes, occupait les deux cotes: les petits verres pour l'eau-de-vie, les gobelets epais pour les canons, les coupes pour les fruits, les verres a absinthe, les choppes, les grands verres a pied, tous renverses, le cul en l'air, refletant dans leur paleur les luisants du comptoir. Il y avait encore, a gauche, une urne de melchior montee sur un pied qui servait de tronc; tandis que, a droite, une urne semblable se herissait d'un éventail de petites cuillers.

D'ordinaire, monsieur Lebigre tronait derriere le comptoir, assis sur une banquette de cuir rouge capitonne. Il avait sous la main les liqueurs, des flacons de cristal taille, a moitie enfonces dans les

trous d'une console; et il appuyait son dos rond a une immense glace tenant tout le panneau, traversee par deux etageres, deux lames de verre qui supportaient des bocaux et des bouteilles. Sur l'une, les bocaux de fruits, les cerises, les prunes, les peches, mettaient leurs taches assombries; sur l'autre, entre des paquets de biscuits symetriques, des fioles claires, vert tendre, rouge tendre, jaune tendre, faisaient rever a des liqueurs inconnues, a des extraits de fleurs d'une limpidite exquise. Il semblait que ces fioles fussent suspendues en l'air, eclatantes et comme allumees, dans la grande lueur blanche de la glace.

Pour donner a son etablissement un air de cafe, monsieur Lebigre avait place, en face du comptoir, contre le mur, deux petites table de fonte vernie, avec quatre chaises. Un lustre a cinq becs et a globes depolis pendait du plafond. L'oeil-de-boeuf, une horloge toute doree, etait a gauche, au-dessus d'un tourniquet scelle dans la muraille. Puis, au fond, il y avait le cabinet particulier, un coin de la boutique que separait une cloison, aux vitres blanchies par un dessin a petits carreaux; pendant le jour, une fenetre qui s'ouvrait sur la rue Pirouette, l'eclairait d'une clarte louche; le soir, un bec de gaz y brulait, au-dessus de deux tables peintes en faux marbre. C'etait la que Gavard et ses amis politiques se reunissaient apres leur diner, chaque soir. Ils s'y regardaient comme chez eux, ils avaient habitue le patron a leur reserver la place. Quand le dernier venu avait tire la porte de la cloison vitree, ils se savaient si bien gardes, qu'ils parlaient tres-carrement " du grand coup de balai. " Pas un consommateur n'aurait ose entrer.

Le premier jour, Gavard donna a Florent quelques details sur monsieur Lebigre. C'etait un brave homme qui venait parfois prendre son cafe avec eux. On ne se genait pas devant lui, parce qu'il avait dit un jour qu'il s'etait battu en 48. Il causait peu, paraissait beta. En passant, avant d'entrer dans le cabinet, chacun de ces messieurs lui donnait une poignee de main silencieuse, par-dessus les verres et les bouteilles. Le plus souvent, il avait a cote de lui, sur la banquette de cuir rouge, une petite femme blonde, une fille qu'il avait prise pour le service du comptoir, outre le garcon a tablier blanc qui s'occupait des tables et du billard. Elle se nommait Rose, etait tres-douce, tres-soumise. Gavard, clignant de l'oeil, raconta a Florent qu'elle poussait la soumission fort loin avec le patron. D'ailleurs, ces messieurs se faisaient servir par Rose, qui entrait et qui sortait, de son air humble et heureux, au milieu des plus orageuses discussions politiques.

Le jour ou le marchand de volailles presenta Florent a ses amis, ils ne trouverent, en entrant dans le cabinet vitre, qu'un monsieur d'une cinquantaine d'annees, a l'air pensif et doux, avec un chapeau douteux et un grand pardessus marron. Le menton appuye sur la pomme d'ivoire d'un gros jonc, en face d'une chope pleine, il avait la bouche tellement perdue au fond d'une forte barbe, que sa face semblait muette et sans levres.

-- Comment va, Robine? demanda Gavard.

Robine allongea silencieusement une poignée de main, sans répondre, les yeux adoucis encore par un vague sourire de salut; puis, il remit le menton sur la pomme de sa canne, et regarda Florent par-dessus sa chope. Celui-ci avait fait jurer à Gavard de ne pas conter son histoire, pour éviter les indiscretions dangereuses; il ne lui déplut pas de voir quelque méfiance dans l'attitude prudente de ce monsieur à forte barbe. Mais il se trompait. Jamais Robine ne parlait davantage. Il arrivait toujours le premier, au coup de huit heures, s'asseyait dans le même coin, sans lâcher sa canne, sans ôter ni son chapeau, ni son pardessus; personne n'avait vu Robine sans chapeau sur la tête. Il restait là, à écouter les autres, jusqu'à minuit, mettant quatre heures à vider sa chope, regardant successivement ceux qui parlaient, comme s'il eût entendu avec les yeux. Quand Florent, plus tard, questionna Gavard sur Robine, celui-ci parut en faire un grand cas; c'était un homme très-fort; sans pouvoir dire nettement où il avait fait ses preuves; il le donna comme un des hommes d'opposition les plus redoutés du gouvernement. Il habitait, rue Saint-Denis, un logement où personne ne pénétrait. Le marchand de volailles racontait pourtant y être allé une fois. Les parquets cirés étaient garantis par des chemins de toile verte; il y avait des housses et une pendule d'albâtre à colonnes. Madame Robine, qu'il croyait avoir vue de dos, entre deux portes, devait être une vieille dame très comme il faut, coiffée avec des anglaises, sans qu'il put pourtant l'affirmer. On ignorait pourquoi le ménage était venu se loger dans le tapage d'un quartier commerçant; le mari ne faisait absolument rien, passait ses journées où on ne savait où, vivait d'où on ne savait quoi, et apparaissait chaque soir, comme las et ravi d'un voyage sur les sommets de la haute politique.

-- Eh bien, et ce discours du trône, vous l'avez lu? demanda Gavard, en prenant un journal sur la table.

Robine haussa les épaules. Mais la porte de la cloison vitrée claqua violemment, un bossu parut. Florent reconnut le bossu de la criée, les mains lavées, proprement mis, avec un grand cache-nez rouge, dont un bout pendait sur sa bosse, comme le pan d'un manteau venitien.

-- Ah! voici Logre, reprit le marchand de volailles. Il va nous dire ce qu'il pense du discours du trône, lui.

Mais Logre était furieux. Il faillit arracher la patère en accrochant son chapeau et son cache-nez. Il s'assit violemment, donna un coup de poing sur la table, rejeta le journal, en disant:

-- Est-ce que je lis ça, moi, leurs sacrés mensonges!

Puis il éclata.

-- A-t-on jamais vu des patrons se ficher du monde comme ça! Il y a deux heures que j'attends mes appointements. Nous étions une dizaine dans le bureau. Ah bien, oui! faites le pied de grue, mes agneaux... Monsieur Manoury est enfin arrivé, en voiture, de chez quelque gueuse,

bien sur. Ces facteurs, ça vole, ça se goberge... Et encore, il m'a tout donné en grosse monnaie, ce cochon-là.

Robine épousait la querelle de Logre, d'un léger mouvement de paupières. Le bossu, brusquement, trouva une victime.

-- Rose! Rose! appela-t-il, en se penchant hors du cabinet.

Et, quand la jeune femme fut en face de lui, toute tremblante:

-- Eh bien, quoi! quand vous me regarderez!... Vous me voyez entrer et vous ne m'apportez pas mon mazagran!

Gavard commanda deux autres mazagrans. Rose se hâta de servir les trois consommations, sous les yeux sévères de Logre, qui semblait étudier les verres et les petits plateaux de sucre. Il but une gorgée, il se calma un peu.

-- C'est Charvet, dit-il au bout d'un instant, qui doit en avoir assez... Il attend Clémence sur le trottoir.

Mais Charvet entra, suivi de Clémence. C'était un grand garçon osseux, soigneusement rasé, avec un nez maigre et des lèvres minces, qui demeurait rue Vavin, derrière le Luxembourg. Il se disait professeur libre. En politique, il était hébertiste. Les cheveux longs et arrondis, les revers de sa redingote rapée extrêmement rabattus, il jouait d'ordinaire au conventionnel, avec un flot de paroles aigres, une érudition si étrangement hautaine, qu'il battait d'ordinaire ses adversaires. Gavard en avait peur, sans l'avouer; il déclarait, quand Charvet n'était pas là, qu'il allait véritablement trop loin. Robine approuvait tout, des paupières. Logre seul tenait quelquefois tête à Charvet, sur la question des salaires. Mais Charvet restait le despote du groupe, étant le plus autoritaire et le plus instruit. Depuis plus de dix ans, Clémence et lui vivaient maritalement, sur des bases débattues, selon un contrat strictement observé de part et d'autre. Florent, qui regardait la jeune femme avec quelque étonnement, se rappela enfin où il l'avait vue; elle n'était autre que la grande tabletterie brune qui écrivait, les doigts très-allongés, en demoiselle ayant reçu de l'instruction.

Rose parut sur les talons des deux nouveaux venus; elle posa, sans rien dire, une chope devant Charvet, et un plateau devant Clémence, qui se mit à préparer posément son grog, versant l'eau chaude sur le citron, qu'elle écrasait à coups de cuiller, suçant, mettant le rhum en consultant le carafon, pour ne pas dépasser le petit verre réglementaire. Alors, Gavard présenta Florent à ces messieurs, particulièrement à Charvet. Il les donna l'un à l'autre comme des professeurs, des hommes très-capables, qui s'entendraient. Mais il était à croire qu'il avait déjà commis quelque indiscretion, car tous échangèrent des poignées de main, en se serrant les doigts fortement, d'une façon maconnique, Charvet lui-même fut presque aimable. On évita, d'ailleurs, de faire aucune allusion.

-- Est-ce que Manoury vous a payee en monnaie? demanda Logre a Clemence.

Elle repondit oui, elle sortit des rouleaux de pieces d'un franc et de deux francs, qu'elle deplia. Charvet la regardait; il suivait les rouleaux qu'elle remettait un a un dans sa poche, apres en avoir verifie le contenu.

-- Il faudra faire nos comptes, dit-il a demi-voix.

-- Certainement, ce soir, murmura-t-elle. D'ailleurs, ca doit se balancer. J'ai dejeune avec toi quatre fois, n'est-ce pas? mais je t'ai prete cent sous, la semaine derniere.

Florent, surpris, tourna la tete pour ne pas etre indiscret. Et, comme Clemence avait fait disparaitre le dernier rouleau, elle but une gorgée de grog, s'adossa a la cloison vitree, et ecouta tranquillement les hommes qui parlaient politique. Gavard avait repris le journal, lisant, d'une voix qu'il cherchait a rendre comique, des lambeaux du discours du trone prononce le matin, a l'ouverture des Chambres. Alors Charvet eut beau jeu, avec cette phraseologie officielle; il n'en laissa pas une ligne debout. Une phrase surtout les amusa enormement: " Nous avons la confiance, messieurs, qu'appuye sur vos lumieres et sur les sentiments conservateurs du pays, nous arriverons a augmenter de jour en jour la prosperite publique. " Logre, debout, declama cette phrase; il imitait tres bien avec le nez la voix pateuse de l'empereur.

-- Elle est belle, sa prosperite, dit Charvet. Tout le monde creve la faim.

-- Le commerce va tres-mal, affirma Gavard.

-- Et puis qu'est-ce que c'est que ca, un monsieur " appuye sur des lumieres? " reprit Clemence, qui se piquait de litterature.

Robine lui-meme laissa echapper un petit rire, du fond de sa barbe. La conversation s'echauffait. On en vint au corps legislatif, qu'on traita tres-mal. Logre ne decolerait pas, Florent retrouvait en lui le beau crieur du pavillon de la maree, la machoire en avant, les mains jetant les mots dans le vide, l'attitude ramasee et aboyante; il causait ordinairement politique de l'air furibond dont il mettait une manne de soles aux encheres. Charvet, lui, devenait plus froid, dans la buée des pipes et du gaz, dont s'emplissait l'etroit cabinet; sa voix prenait des secheresses de couperet, pendant que Robine dodelinait doucement de la tete, sans que son menton quittat l'ivoire de sa canne. Puis, sur un mot de Gavard, on arriva a parler des femmes.

-- La femme, declara nettement Charvet, est l'egale de l'homme; et, a ce titre, elle ne doit pas le gener dans la vie. Le mariage est une association... Tout par moitie, n'est ce pas, Clemence?

-- Evidemment, repondit la jeune femme, la tete contre la cloison, les yeux en l'air.

Mais Florent vit entrer le marchand des quatre saisons, Lacaille, et Alexandre, le fort, l'ami de Claude Lantier. Ces deux hommes etaient longtemps restes a l'autre table du cabinet; ils n'appartenaient pas au meme monde que ces messieurs. Puis, la politique aidant, leurs chaises se rapprocherent, ils firent partie de la societe. Charvet, aux yeux duquel ils representaient le peuple, les endoctrina fortement, tandis que Gavard faisait le boutiquier sans prejuges en trinquant avec eux. Alexandre avait une belle gaiete ronde de colosse, un air de grand enfant heureux. Lacaille, aigri, grisonnant deja, courbature chaque soir par son eternel voyage dans les rues de Paris, regardait parfois d'un oeil louche la placidite bourgeoise, les bons souliers et le gros paletot de Robine. Ils se firent servir chacun un petit verre, et la conversation continua, plus tumultueuse et plus chaude, maintenant que la societe etait au complet.

Ce soir-la, Florent par la porte entre-baillee de la cloison, apercut encore mademoiselle Saget, debout devant le comptoir. Elle avait tire une bouteille de dessous son tablier, elle regardait Rose, qui remplissait d'une grande mesure de cassis et d'une mesure d'eau-de-vie, plus petite. Puis, la bouteille disparut de nouveau sous le tablier; et, les mains cachees, mademoiselle Saget causa, dans le large reflet blanc du comptoir, en face de la glace, ou les bocaux et les bouteilles de liqueur semblaient accrocher des files de lanternes venitiennes. Le soir, l'etablissement surchauffe s'allumait de tout son metal et de tous ses cristaux. La vieille fille, avec ses jupes noires, faisait une etrange tache d'insecte, au milieu de ces clartes crues, Florent, en voyant qu'elle tentait de faire parler Rose, se douta qu'elle l'avait apercu par l'entre-baillement de la porte. Depuis qu'il etait entre aux Halles, il la rencontra a chaque pas, arretee sous les rues couvertes, le plus souvent en compagnie de madame Lecoeur et de la Sarriette, l'examinant toutes trois a la derobee, paraissant profondement surprises de sa nouvelle position d'inspecteur. Rose sans doute resta lente de paroles, car mademoiselle Saget tourna un instant, parut vouloir s'approcher de monsieur Lebigre, qui faisait un piquet avec un consommateur, sur une des tables de fonte vernie. Doucement, elle avait fini par se placer contre la cloison, lorsque Gavard la reconnut. Il la detestait.

-- Fermez donc la porte, Florent, dit-il brutalement. On ne peut pas etre chez soi.

A minuit, en sortant, Lacaille echangea quelques mots a voix basse avec monsieur Lebigre. Celui-ci, dans une poignee de mains, lui glissa quatre pieces de cinq francs, que personne ne vit, en murmurant a son oreille:

-- Vous savez, c'est vingt-deux francs pour demain. La personne qui prete ne veut plus a moins... N'oubliez pas aussi que vous devez trois jours de voiture. Il faudra tout payer.

Monsieur Lebigre souhaita le bonsoir a ces messieurs. Il allait bien dormir, disait-il; et il baillait legerement, en montrant de fortes dents, tandis que Rose le contemplait, de son air de servante soumise. Il la bouscula, il lui commanda d'aller eteindre le gaz, dans le cabinet.

Sur le trottoir, Gavard trebuchait, faillit tomber. Comme il etait en veine d'esprit:

-- Fichtre! dit-il, je ne suis pas appuyé sur des lumieres, moi!

Cela parut tres-drole, et l'on se separa. Florent revint, s'acoquina a ce cabinet vitre, dans les silences de Robine, les emportements de Logre, les haines froides de Charvet. Le soir, en rentrant, il ne se couchait pas tout de suite. Il aimait son grenier, cette chambre de jeune fille, ou Augustine avait laisse des bouts de chiffon, des choses tendres et niaisées de femme, qui trainaient. Sur la cheminee, il y avait encore des epingles a cheveux, des boites de carton dore pleines de boutons et de pastilles, des images decoupees, des pots de pommade vides sentant toujours le jasmin; dans le tiroir de la table, une mechante table de bois blanc, etaient restes du fil, des aiguilles, un paroissien, a cote d'un exemplaire macule de la *«Clef des songes»*; et une robe d'ete, blanche, a pois jaunes, pendait, oubliee a un clou, tandis que, sur la planche qui servait de toilette, derriere le pot a eau, un flacon de bandoline renverse avait laisse une grande tache. Florent eut souffert dans une alcove de femme; mais, de toute la piece, de l'etroit lit de fer, des deux chaises de paille, jusque du papier peint, d'un gris efface, ne montait qu'une odeur de betise naive, une odeur de grosse fille puerile. Et il etait heureux de cette purete des rideaux, de cet enfantillage des boites dorees et de la *«Clef des songes»*, de cette coquetterie maladroite qui tachait les murs. Cela le rafraichissait, le ramenait a des reves de jeunesse. Il aurait voulu ne pas connaitre Augustine, aux durs cheveux chatains, croire qu'il etait chez une soeur, chez une brave fille, mettant autour de lui, dans les moindres choses, sa grace de femme naissante.

Mais, le soir, un grand soulagement pour lui etait encore de s'accouder a la fenetre de sa mansarde. Cette fenetre taillait dans le toit un etroit balcon, a haute rampe de fer, ou Augustine soignait un grenadier en caisse. Florent, depuis que les nuits devenaient froides, faisait coucher le grenadier dans la chambre, au pied de son lit. Il restait la quelques minutes, aspirant fortement l'air frais qui lui venait de la Seine, par-dessus les maisons de la rue de Rivoli. En bas, confusement, les toitures des Halles etaient leurs nappes grises. C'etait comme des lacs endormis, au milieu desquels le reflet furtif de quelque vitre allumait la lueur argentee d'un flot. Au loin, les toits des pavillons de la boucherie et de la Vallee s'assombrissaient encore, n'etaient plus que des entassements de tenebres reculant l'horizon. Il jouissait du grand morceau de ciel qu'il avait en face de lui, de cet immense developpement des Halles, qui lui donnait, au milieu des rues etrangees de Paris, la vision vague d'un bord de mer, avec les eaux mortes et ardoisees d'une baie, a peine frissonnantes du roulement lointain de la houle. Il

s'oubliait, il revait chaque soir une cote nouvelle. Cela le rendait tres-triste et tres-heureux a la fois, de retourner dans ces huit annees de desespoir qu'il avait passees hors de France. Puis, tout frissonnant, il refermait la fenetre. Souvent, lorsqu'il etait son faux-col devant la cheminee, la photographie d'Auguste et d'Augustine l'inquietait; ils le regardaient se deshabiller, de leur sourire bleme, la main dans la main.

Les premieres semaines que Florent passa au pavillon de la maree furent tres-penibles. Il avait trouve dans les Mehudin une hostilite ouverte qui le mit en lutte avec le marche entier. La belle Normande entendait se venger de la belle Lisa, et le cousin etait une victime toute trouvee.

Les Mehudin venaient de Rouen. La mere de Louise racontait encore comment elle etait arrivee a Paris, avec des anguilles dans un panier. Elle ne quitta plus la poissonnerie. Elle y epousa un employe de l'octroi, qui mourut en lui laissant deux petites filles. Ce fut elle, jadis, qui merita, par ses larges hanches et sa fraicheur superbe, ce surnom de la belle Normande, dont sa fille ainee avait herite. Aujourd'hui, tassee, avachie, elle portait ses soixante-cinq ans en matrone dont la maree humide avait enroue la voix et bleui la peau, Elle etait enorme de vie sedentaire, la taille debordante, la tete rejetee en arriere par la force de la gorge et le flot montant de la graisse. Jamais, d'ailleurs, elle ne voulut renoncer aux modes de son temps; elle conserva la robe a rames, le fichu jaune, la marmotte des poissonneries classiques, avec la voix haute, le geste prompt, les poings aux cotes, l'engueulade du catechisme poissard coulant des levres. Elle regrettait le marche des Innocents, parlait des anciens droits des dames de la Halle, melait a des histoires de coups de poings echanges avec des inspecteurs de police, des recits de visite a la cour, du temps de Charles X et de Louis-Philippe, en toilette de soie, et de gros bouquets a la main. La mere Mehudin, comme on la nommait, etait longtemps restee porte-banniere de la confrerie de la Vierge, a Saint-Leu. Aux processions, dans l'eglise, elle avait une robe et un bonnet de tulle, a rubans de satin, tenant tres-haut, de ses doigts enfles, le baton dore de l'etendard de soie a frange riche, ou etait brodee une Mere de Dieu.

La mere Mehudin, selon les commerages du quartier, devait avoir fait une grosse fortune. Il n'y paraissait guere qu'aux bijoux d'or massif dont elle se chargeait le cou, les bras et la taille, dans les grands jours. Plus tard, ses deux filles ne s'entendirent pas. La cadette, Claire, une blonde paresseuse, se plaignait des brutalites de Louise, disait de sa voix lente qu'elle ne serait jamais la bonne de sa soeur. Comme elles auraient certainement fini par se battre, la mere les separa. Elle ceda a Louise son banc de maree. Claire, que l'odeur des raies et des harengs faisait tousser, s'installa a un banc de poissons d'eau douce. Et, tout en ayant jure de se retirer, la mere allait d'un banc a l'autre, se melant encore de la vente, causant de continuel ennui a ses filles par ses insolences trop grasses.

Claire etait une creature fantasque, tres-douce, et en continuelle

querelle. Elle n'en faisait jamais qu'à sa tête, disait-on. Elle avait, avec sa figure revêue de vierge, un entêtement muet, un esprit d'indépendance qui la poussait à vivre à part, n'acceptant rien comme les autres, d'une droiture absolue un jour, d'une injustice revoltante le lendemain. À son banc, elle révolutionnait parfois le marché, haussant ou baissant les prix, sans qu'on s'expliquât pourquoi. Vers la trentaine, sa finesse de nature, sa peau mince que l'eau des viviers rafraichissait éternellement, sa petite face d'un dessin noyé, ses membres souples, devaient s'épaissir, tomber à l'avachissement d'une sainte de vitrail, encanailée dans les Halles. Mais, à vingt-deux ans, elle restait un Murillo, au milieu de ses carpes et de ses anguilles, selon le mot de Claude Lantier, un Murillo décoiffé souvent, avec de gros souliers, des robes taillées à coups de hache qui l'habillaient comme une planche. Elle n'était pas coquette; elle se montrait très-méprisante, quand Louise, étalant ses noeuds de ruban, la plaisantait sur ses fichus noués de travers. On racontait que le fils d'un riche boutiquier du quartier voyageait de rage, n'ayant pu obtenir d'elle une bonne parole.

Louise, la belle Normande, s'était montrée plus tendre. Son mariage se trouvait arrêté avec un employé de la Halle au blé, lorsque le malheureux garçon eut les reins cassés par la chute d'un sac de farine. Elle n'en accoucha pas moins sept mois plus tard d'un gros enfant. Dans l'entourage des Meuhudin, on considérait la belle Normande comme veuve. La vieille poissonnière disait parfois: " Quand mon gendre vivait... "

Les Meuhudin étaient une puissance. Lorsque monsieur Verlaque acheva de mettre Florent au courant de ses nouvelles occupations, il lui recommanda de ménager certaines marchandes, s'il ne voulait se rendre la vie impossible; il poussa même la sympathie jusqu'à lui apprendre les petits secrets du métier, les tolérances nécessaires, les sévérités de comédie, les cadeaux acceptables. Un inspecteur est à la fois un commissaire de police, et un juge de paix, veillant à la bonne tenue du marché, conciliant les différends entre l'acheteur et le vendeur. Florent, de caractère faible, se roidissait, dépassait le but, toutes les fois qu'il devait faire acte d'autorité; et il avait de plus contre lui l'amertume de ses longues souffrances, sa face sombre de paria.

La tactique de la belle Normande fut de l'attirer dans quelque querelle. Elle avait juré qu'il ne garderait pas sa place quinze jours.

-- Ah! bien, dit-elle à madame Lecoœur qu'elle rencontra un matin, si la grosse Lisa croit que nous voulons de ses restes!... Nous avons plus de goût qu'elle. Il est affreux, son homme!

Après les criées, lorsque Florent commençait son tour d'inspection, à petits pas, le long des allées ruisselantes d'eau, il voyait parfaitement la belle Normande qui le suivait d'un rire effronté. Son banc, à la deuxième rangée, à gauche, près des bancs de poissons d'eau douce, faisait face à la rue Rambuteau. Elle se tournait, ne quittant

pas sa victime des yeux, se moquant avec des voisines. Puis, quand il passait devant elle, examinant lentement les pierres, elle affectait une gaiete immoderee, tapait les poissons, ouvrait son robinet tout grand, inondait l'allee. Florent restait impassible.

Mais, un matin, fatalement, la guerre eclata. Ce jour-la, Florent, en arrivant devant le banc de la belle Normande, sentit une puanteur insupportable. Il y avait la, sur le marbre, un saumon superbe, entame, montrant la blondeur rose de sa chair; des turbots d'une blancheur de creme; des congres, piques de l'epingle noire qui sert a marquer les tranches; des paires de soles, des rougets, des bars, tout un etalage frais. Et, au milieu de ces poissons a l'oeil vif, dont les ouies saignaient encore, s'etalait une grande raie, rougeatre, marbree de taches sombres, magnifique de tons etranges; la grande raie etait pourrie, la queue tombait, les baleines des nageoires percaient la peau rude.

-- Il faut jeter cette raie, dit Florent en s'approchant.

La belle Normande eut un petit rire. Il leva les yeux, il l'apercut debout, appuyee au poteau de bronze des deux becs de gaz qui eclairent les quatre places de chaque banc. Elle lui parut tres-grande, montee sur quelque caisse, pour proteger ses pieds de l'humidite. Elle pincait les levres, plus belle encore que de coutume, coiffee avec des frisons, la tete sournoise, un peu basse, les mains trop roses dans la blancheur du grand tablier. Jamais il ne lui avait tant vu de bijoux: elle portait de longues boucles d'oreilles, une chaine de cou, une broche, des enfilades de bagues a deux doigts de la main gauche et a un doigt de la main droite.

Comme elle continuait a le regarder en dessous, sans repondre, il reprit:

-- Vous entendez, faites disparaitre cette raie.

Mais il n'avait pas remarque la mere Mehudin, assise sur une chaise, tassee dans un coin. Elle se leva, avec les cornes de sa marmote; et, s'appuyant des poings a la table de marbre:

-- Tiens! dit-elle insolemment, pourquoi donc qu'elle la jetterait, sa raie!... Ce n'est pas vous qui la lui payerez, peut-etre!

Alors, Florent comprit. Les autres marchandes ricanaien. Il sentait, autour de lui, une revolte sourde qui attendait un mot pour eclater. Il se contint, tira lui-meme, de dessous le banc, le seau aux vidures, y fit tomber la raie. La mere Mehudin mettait deja les poings sur les hanches; mais la belle Normande, qui n'avait pas desserre les levres, eut de nouveau un petit rire de mechancete, et Florent s'en alla au milieu des huees, l'air severe, feignant de ne pas entendre.

Chaque jour, ce fut une invention nouvelle. L'inspecteur ne suivait plus les allees que l'oeil aux aguets, comme en pays ennemi. Il attrapait les eclaboussures des eponges, manquait de tomber sur des

vidures étalées sous ses pieds, recevait les mannes des porteurs dans la nuque. Même, un matin, comme deux marchandes se querellaient, et qu'il était accouru, afin d'empêcher la bataille, il dut se baisser pour éviter d'être souffleté sur les deux joues par une pluie de petites limandes, qui volèrent au-dessus de sa tête; on rit beaucoup, il crut toujours que les deux marchandes étaient de la conspiration des Meuhudin. Son ancien métier de professeur crotte l'armait d'une patience angélique; il savait garder une froideur magistrale, lorsque la colère montait en lui, et que tout son être saignait d'humiliation. Mais jamais les gamins de la rue de l'Estrapade n'avaient eu cette férocité des dames de la Halle, cet acharnement de femmes énormes, dont les ventres et les gorges sautaient d'une joie géante, quand il se laissait prendre à quelque piège. Les faces rouges le devisageaient. Dans les inflexions canailles des voix, dans les hanches hautes, les cous gonflés, les dandinements des cuisses, les abandons des mains, il devinait à son adresse tout un flot d'ordures. Gavard, au milieu de ces jupes impudentes et fortes d'odeur, se serait pâmé d'aise, quitte à fesser à droite et à gauche, si elles l'avaient serré de trop près. Florent, que les femmes intimidaient toujours, se sentait peu à peu perdu dans un cauchemar de filles aux appas prodigieux, qui l'entouraient d'une ronde inquiétante, avec leur enrouement et leurs gros bras nus de lutteuses.

Parmi ces femelles lâchées, il avait pourtant une amie. Claire déclarait nettement que le nouvel inspecteur était un brave homme. Quand il passait, dans les gros mots de ses voisines, elle lui souriait. Elle était là, avec des mèches de cheveux blonds dans le cou et sur les tempes, la robe agrafée de travers, nonchalante derrière son banc. Plus souvent, il la voyait debout, les mains au fond de ses viviers, changeant les poissons de bassins, se plaisant à tourner les petits dauphins de cuivre, qui jettent un fil d'eau par la gueule. Ce ruissellement lui donnait une grâce frissonnante de baigneuse, au bord d'une source, les vêtements mal rattachés encore.

Un matin, surtout, elle fut très-aimable. Elle appela l'inspecteur pour lui montrer une grosse anguille qui avait fait l'étonnement du marché, à la criée. Elle ouvrit la grille, qu'elle avait prudemment refermée sur le bassin, au fond duquel l'anguille semblait dormir.

-- Attendez, dit-elle, vous allez voir.

Elle entra doucement dans l'eau son bras nu, un bras un peu maigre, dont la peau de soie montrait le bleuissement tendre des veines. Quand l'anguille se sentit touchée, elle se roula sur elle-même, en noeuds rapides, emplissant l'auge étroite de la moire verdâtre de ses anneaux. Et, des qu'elle se rendormait, Claire s'amusait à l'irriter de nouveau, du bout des ongles.

-- Elle est énorme, crut devoir dire Florent. J'en ai rarement vu d'aussi belle.

Alors, elle lui avoua que, dans les commencements, elle avait eu peur des anguilles. Maintenant, elle savait comment il faut serrer la main,

pour qu'elles ne puissent pas glisser. Et, à côté, elle en prit une, plus petite. L'anguille, aux deux bouts de son poing ferme, se tordait. Cela la faisait rire. Elle la rejeta, en saisit une autre, fouilla le bassin, remua ce tas de serpents de ses doigts minces.

Puis, elle resta là un instant à causer de la vente qui n'allait pas. Les marchands forains, sur le carreau de la rue couverte, leur faisaient beaucoup de tort. Son bras nu, qu'elle n'avait pas essuyé, ruisselait, frais de la fraîcheur de l'eau. De chaque doigt, de grosses gouttes tombaient.

-- Ah! dit-elle brusquement, il faut que je vous fasse voir aussi mes carpes.

Elle ouvrit une troisième grille; et, à deux mains, elle ramena une carpe qui tapait de la queue en ralant. Mais elle en chercha un moins grosse; celle-là, elle put la tenir d'une seule main, que le souffle des flancs ouvrait un peu, à chaque rale. Elle imagina d'introduire son pouce dans un des baillements de la bouche.

-- Ça ne mord pas, murmurait-elle avec son doux rire, ça n'est pas méchant... C'est comme les écrevisses, moi je ne les crains pas.

Elle avait déjà replongé son bras, elle ramenait, d'une case, pleine d'un grouillement confus, une écrevisse, qui lui avait pris le petit doigt entre ses pinces. Elle la secoua un instant; mais l'écrevisse la serra sans doute trop rudement, car elle devint très-rouge et lui cassa la patte, d'un geste prompt de rage, sans cesser de sourire.

-- Par exemple, dit-elle pour cacher son émotion, je ne me fierais pas à un brochet. Il me couperait les doigts comme avec un couteau.

Et elle montrait, sur des planches lessivées, d'une propreté excessive, de grands brochets étalés par rang de taille, à côté de tanches bronzées et de lots de goujons en petits tas. Maintenant, elle avait les mains toutes grasses du suint des carpes; elles les écartait, debout dans l'humidité des viviers, au-dessus des poissons mouillés de l'étalage. On l'eût dite enveloppée d'une odeur de frais, d'une de ces odeurs épaisses qui montent des joncs et des nénuphars vaseux, quand les oeufs font éclater les ventres des poissons, pâmes d'amour au soleil. Elle s'essuya les mains à son tablier, souriant toujours, de son air tranquille de grande fille au sang glacé, dans ce frisson des voluptés froides et affadiées des rivières.

Cette sympathie de Claire était une mince consolation pour Florent. Elle lui attirait des plaisanteries plus sales, quand il s'arrêtait à causer avec la jeune fille. Celle-ci haussait les épaules, disait que sa mère était une vieille coquine et que sa sœur ne valait pas grand chose. L'injustice du marché envers l'inspecteur l'outrageait de colère. La guerre, cependant, continuait, plus cruelle chaque jour. Florent songeait à quitter la place; il n'y serait pas resté vingt-quatre heures, s'il n'avait craint de paraître lâche devant Lisa. Il s'inquiétait de ce qu'elle dirait, de ce qu'elle penserait. Elle était

forcement au courant du grand combat des poissonnieres et de leur inspecteur, dont le bruit emplissait les Halles sonores, et dont le quartier jugeait chaque coup nouveau avec des commentaires sans fin.

-- Ah! bien, disait-elle souvent, le soir, apres le diner, c'est moi qui me chargerais de les ramener a la raison! Toutes, des femmes que je ne voudrais pas toucher du bout des doigts, de la canaille, de la saloperie! Cette Normande est la derniere des dernieres... Tenez, je la mettrai a pied, moi! Il n'y a encore que l'autorite, entendez-vous, Florent. Vous avez tort, avec vos idees. Faites un coup de force, vous verrez comme tout le monde sera sage.

La derniere crise fut terrible. Un matin, la bonne de madame Taboureau, la boulangere, cherchait une barbue, a la poissonnerie. La belle Normande, qui la voyait tourner autour d'elle depuis quelques minutes, lui fit des avances, des cajoleries.

-- Venez donc me voir, je vous arrangerai... Voulez-vous une paire de soles, un beau turbot?

Et, comme elle s'approchait enfin, et qu'elle flairait une barbue, avec la moue rechignee que prennent les clientes pour payer moins cher:

-- Pesez-moi ca, continua la belle Normande, en lui posant sur la main ouverte la barbue enveloppee d'une feuille de gros papier jaune.

La bonne, une petite Auvergnate toute dolente, soupesait la barbue, lui ouvrait les ouies, toujours avec sa grimace, sans rien dire. Puis, comme a regret:

-- Et combien?

-- Quinze francs, repondit la poissonniere.

Alors l'autre remit vite le poisson sur le marbre. Elle parut se sauver. Mais la belle Normande la retint.

-- Voyons, dites votre prix.

-- Non, non, c'est trop cher.

-- Dites toujours.

-- Si vous voulez huit francs?

La mere Mehudin, qui sembla s'eveiller, eut un rire inquietant. On croyait donc qu'elles volaient la marchandise.

-- Huit francs, une barbue de cette grosseur! on t'en donnera, ma petite, pour te tenir la peau fraiche, la nuit. La belle Normande, d'un air offense, tournait la tete. Mais la bonne revint deux fois, offrit neuf francs, alla jusqu'a dix francs. Puis, comme elle partait

pour tout de bon:

-- Allons, venez, lui cria la poissonniere, donnez-moi de l'argent.

La bonne se planta devant le banc, causant amicalement avec, la mere Mehudin. Madame Taboureau se montrait si exigeante! Elle avait du monde a diner, le soir; des cousins de Blois, un notaire avec sa dame. La famille de madame Taboureau etait tres comme il faut; elle-meme, bien que boulangere, avait recu une belle education.

-- Videz-la-moi bien, n'est-ce pas? dit-elle en s'interrompant.

La belle Normande, d'un coup de doigt avait vide la barbue et jete la vidure dans le seau. Elle glissa un coin de son tablier sous les ouies, pour enlever quelques grains de sable. Puis, mettant elle-meme le poisson dans le panier de l'Auvergnate:

-- La, ma belle, vous m'en ferez des compliments.

Mais, au bout d'un quart d'heure, la bonne accourut toute rouge; elle avait pleure, sa petite personne tremblait de colere. Elle jeta la barbue sur le marbre, montrant, du cote du ventre, une large dechirure qui entamait la chair jusqu'a l'arete. Un flot de paroles entrecoupees sortit de sa gorge serree encore par les larmes.

-- Madame Taboureau n'en veut pas. Elle dit qu'elle ne peut pas la servir. Et elle m'a dit encore que j'etais une imbecile, que je me laissais voler par tout le monde... Vous voyez bien qu'elle est abimee. Moi, je ne l'ai pas retournee, j'ai eu confiance... Rendez-moi mes dix francs.

-- On regarde la marchandise, repondit tranquillement la belle Normande.

Et, comme l'autre haussait la voix, la mere Mehudin se leva.

-- Vous allez nous fichier la paix, n'est-ce pas? On ne reprend pas un poisson qui a traîne chez les gens. Est-ce qu'on sait ou vous l'avez laisse tomber, pour le mettre dans cet etat?

-- Moi! moi!

Elle suffoquait. Puis, eclatant en sanglots:

-- Vous etes deux voleuses, oui, deux voleuses! Madame Taboureau me l'a bien dit.

Alors, ce fut formidable. La mere et la fille, furibondes, les poings en avant, se soulagerent. La petite bonne, ahurie, prise entre cette voix rauque et cette voix flutee, qui se la renvoyaient comme une balle, sanglotait plus fort.

-- Va donc! ta madame Taboureau est moins fraiche que ca; faudrait la

raccommoder pour la servir.

-- Un poisson complet pour dix francs, ah! bien, merci, je n'en tiens pas!

-- Et tes boucles d'oreilles, combien qu'elles coutent?... On voit que tu gagnes ca sur le dos.

-- Pardi! elle fait son quart au coin de la rue de Mondetour.

Florent, que le gardien du marche etait alle chercher, arriva au plus fort de la querelle. Le pavillon s'insurgeait decidement. Les marchandes, qui se jalourent terriblement entre elles, quand il s'agit de vendre un hareng de deux sous, s'entendent a merveille contre les clients. Elle chantaient! " La boulangere a des ecus qui ne lui coutent guere; " elles tapaient des pieds, excitaient les Mehudin, comme des betes qu'on pousse a mordre; et il y en avait, a l'autre bout de l'allee, qui se jetaient hors de leurs bancs, comme pour sauter au chignon de la petite bonne, perdue, noyee, roulee, dans cette enormite des injures.

-- Rendez les dix francs a mademoiselle, dit severement Florent, mis au courant de l'affaire.

Mais la mere Mehudin etait lancee.

-- Toi, mon petit, je t'en.... et, tiens! voila comme je rends les dix francs!

Et, a toute volee, elle lanca la barbue a la tete de l'Auvergnate, qui la recut en pleine face. Le sang partit du nez, la barbue se decolla, tomba a terre, ou elle s'ecrasa avec un bruit de torchon mouille. Cette brutalite jeta Florent hors de lui. La belle Normande eut peur, recula, pendant qu'il s'ecria:

-- Je vous mets a pied pour huit jours! Je vous ferai retirer votre permission, entendez-vous!

Et, comme on huait derriere lui, il se retourna d'un air si menacant, que les poissonneries domptees firent les innocentes. Quand les Mehudin eurent rendu les dix francs, il les obligea a cesser la vente immediatement. La vieille etouffait de rage. La fille restait muette, toute blanche. Elle, la belle Normande, chassée de son banc! Glaire dit de sa voix tranquille que c'était bien fait, ce qui faillit, le soir, faire prendre les deux soeurs aux cheveux, chez elles, rue Pirouette. Au bout des huit jours, quand les Mehudin revinrent, elle, resterent sages, tres-pincees, tres-breves, avec une colere froide. D'ailleurs, elles retrouverent le pavillon calme, rentre dans l'ordre. La belle Normande, a partir de ce jour, dut nourrir une pensee de vengeance terrible. Elle sentait que le coup venait de la belle Lisa; elle l'avait rencontree, le lendemain de la bataille, la tete si haute, qu'elle jurait de lui faire payer cher son regard de triomphe, il y eut, dans les coins des Halles, d'interminables conciliabules

avec mademoiselle Saget, madame Lecoeur et la Sarriette; mais, quand elles etaient lasses d'histoires a dormir debout, sur les devergondages de Lisa avec le cousin et sur les cheveux qu'on trouvait dans les andouilles de Quenu, cela ne pouvait aller plus loin, ni ne la soulageait guere. Elle cherchait quelque chose de tres-mechant, qui frappat sa rivale au coeur.

Son enfant grandissait librement au milieu de la poissonnerie. Des l'age de trois ans, il restait assis sur un bout de chiffon, en plein dans la maree. Il dormait fraternellement a cote des grands thons, il s'eveillait parmi les maquereaux et les merlans. Le garnement sentait la caque a faire croire qu'il sortait du ventre de quelque gros poisson. Son jeu favori fut longtemps, quand sa mere avait le dos tourne, de batir des murs et des maisons avec des harengs; il jouait aussi a la bataille, sur la table de marbre, alignait des grondins en face les uns des autres, les poussait, leur cognait la tete, imitait avec les levres la trompette et le tambour, et finalement les remettait en tas, en disant qu'ils etaient morts. Plus tard, il alla roder autour de sa tante Claire, pour avoir les vessies des carpes et des brochets qu'elle vidait; il les posait par terre, les faisait peter; cela l'enthousiasmait. A sept ans, il courait les allees, se fourrait sous les bancs, parmi les caisses de bois garnies de zinc, etait le galopin gate des poissonnieres. Quand elles lui montraient quelque objet nouveau qui le ravissait, il joignait les mains, balbutiant d'extase: " Oh! c'est rien muche! " Et le nom de Muche lui etait reste. Muche par-ci, Muche par-la. Toutes l'appelaient. On le retrouvait partout, au fond des bureaux des criees, dans les tas de bourriches, entre les seaux des vidures. Il etait la comme un jeune barbillon, d'une blancheur rose, fretillant, se coulant, lache en pleine eau. Il avait pour les eaux ruisselantes des tendresses de petit poisson. Il se trainait dans les mares des allees, recevait l'egouttement des tables. Souvent, il ouvrait sournoisement un robinet, heureux de l'eclaboussement du jet. Mais c'etait surtout aux fontaines, au-dessus de l'escalier des caves, que sa mere, le soir, allait le prendre; elle l'en ramenait trempe, les mains bleues, avec de l'eau dans les souliers et jusque dans les poches.

Muche, a sept ans, etait un petit bonhomme joli comme un ange et grossier comme un roulier. Il avait des cheveux chatains crepus, de beaux yeux tendres, une bouche pure qui sacrait, qui disait des mots gros a ecorcher un gosier de gendarme. Eleve dans les ordures des Halles, il epelait le catechisme poissard, se mettait un poing sur la hanche, faisait la maman Mehudin, quand elle etait en colere. Alors les " salopes, " les " catins, " les " va donc moucher ton homme, " les " combien qu'on te la paye, ta peau? " passaient dans le filet de cristal de sa voix d'enfant de choeur. Et il voulait grasseyer, il encanailait son enfance exquise de bambin souriant sur les genoux d'une Vierge. Les poissonnieres riaient aux larmes. Lui, encourage, ne placait plus deux mots sans mettre un " nom de Dieu! " au bout. Mais il restait adorable, ignorant de ces saletes, tenu en sante par les souffles frais et les odeurs fortes de la maree, recitant son chapelet d'injures graveleuses d'un air ravi, comme il aurait dit ses prieres.

L'hiver venait; Muche fut frileux, cette année-là. Des les premiers froids, il se prit d'une vive curiosité pour le bureau de l'inspecteur. Le bureau de Florent se trouvait à l'encoignure de gauche du pavillon, du côté de la rue Rambuteau. Il était meublé d'une table, d'un casier, d'un fauteuil, de deux chaises et d'un poêle. C'était de ce poêle dont Muche revait. Florent adorait les enfants. Quand il vit ce petit, les jambes trempées, qui regardait à travers les vitres, il le fit entrer. La première conversation de Muche l'étonna profondément. Il s'était assis devant le poêle, il disait de sa voix tranquille:

-- Je vais me rotir un brin les quilles, tu comprends?... Il fait un froid du tonnerre de Dieu.

Puis, il avait des rires perles, en ajoutant:

-- C'est ma tante Claire qui a l'air d'une carpe ce matin... Dis, monsieur, est-ce que c'est vrai que tu vas lui chauffer les pieds, la nuit?

Florent, consterné, se prit d'un étrange intérêt pour ce gamin. La belle Normande restait pincée, laissait son enfant aller chez lui, sans dire un mot. Alors, il se crut autorisé à le recevoir; il l'attira, l'après-midi, peu à peu conduisit à l'idée d'en faire un petit bon homme bien sage. Il lui semblait que son frère Quenu rapetissait, qu'ils se trouvaient encore tous les deux dans la grande chambre de la rue Royer-Collard. Sa joie, son rêve secret de dévouement, était de vivre toujours en compagnie d'un être jeune, qui ne grandirait pas, qu'il instruirait sans cesse, dans l'innocence duquel il aimerait les hommes. Dès le troisième jour, il apporta un alphabet. Muche le ravit par son intelligence. Il apprit ses lettres avec la verve parisienne d'un enfant des rues. Les images de l'alphabet l'amusaient extraordinairement. Puis, dans l'étroit bureau, il prenait des recreations formidables, le poêle demeurait son grand ami, un sujet de plaisirs sans fin. Il y fit cuire d'abord des pommes de terre et des châtaignes; mais cela lui parut fade. Il vola alors à la tante Claire des goujons qu'il mit rotir un à un, au bout d'un fil, devant la bouche ardente; il les mangeait avec délices, sans pain. Un jour même, il apporta une carpe; elle ne voulut jamais cuire, elle empestait le bureau, au point qu'il fallut ouvrir porte et fenêtre. Florent, quand l'odeur de toute cette cuisine devenait trop forte, jetait les poissons à la rue. Le plus souvent, il riait. Muche, au bout de deux mois, commençait à lire couramment, et ses cahiers d'écriture étaient très-propres.

Cependant, le soir, le gamin cassait la tête de sa mère avec des histoires sur son bon ami Florent. Le bon ami Florent avait dessiné des arbres et des hommes dans des cabanes. Le bon ami Florent avait un geste, comme ça, en disant que les hommes seraient meilleurs, s'ils savaient tous lire. Si bien que la Normande vivait dans l'intimité de l'homme qu'elle revait d'étrangler. Elle enferma un jour Muche à la maison, pour qu'il n'allât pas chez l'inspecteur; mais il pleura tellement, qu'elle lui rendit la liberté le lendemain. Elle était

tres-faible, avec sa carrure et son air hardi. Lorsque l'enfant lui racontait qu'il avait eu bien chaud, lorsqu'il lui revenait les vêtements secs, elle éprouvait une reconnaissance vague, un contentement de le savoir à l'abri, les pieds devant le feu. Plus tard, elle fut très attendrie, quand il lut devant elle un bout de journal maculé qui enveloppait une tranche de congère. Peu à peu, elle en arriva ainsi à penser, sans le dire, que Florent n'était peut-être pas un méchant homme; elle eut le respect de son instruction, mêla une curiosité croissante de le voir de plus près, de pénétrer dans sa vie. Puis, brusquement, elle se donna un prétexte, elle se persuada qu'elle tenait sa vengeance: il fallait être aimable pour le cousin, le brouiller avec la grosse Lisa; ce serait plus drôle.

-- Est-ce que ton bon ami Florent te parle de moi? demanda-t-elle un matin à Mûche, en l'habillant.

-- Ah! non, répondit l'enfant. Nous nous amusons.

-- Eh bien, dis-lui que je ne lui en veux plus et que je le remercie de t'apprendre à lire.

Des lors, l'enfant, chaque jour, eut une commission. Il allait de sa mère à l'inspecteur, et de l'inspecteur à sa mère, chargé de mots aimables, de demandes et de réponses, qu'il répétait sans savoir; on lui aurait fait dire les choses les plus énormes. Mais la belle Normande eut peur de paraître timide; elle vint un jour elle-même, s'assit sur la seconde chaise, pendant que Mûche prenait sa leçon d'écriture. Elle fut très-douce, très-complimenteuse. Florent resta plus embarrassé qu'elle. Ils ne parlèrent que de l'enfant. Comme il témoignait la crainte de ne pouvoir continuer les leçons dans le bureau, elle lui offrit de venir chez eux, le soir. Puis, elle parla d'argent. Lui, rougit, déclara qu'il n'irait pas, s'il était question de cela. Alors, elle se promit de le payer en cadeaux, avec de beaux poissons.

Ce fut la paix. La belle Normande prit même Florent sous sa protection. L'inspecteur finissait, d'ailleurs, par être accepté; les poissonnières le trouvaient meilleur homme que monsieur Verlaque, malgré ses mauvais yeux. La mère Mehudin seule haussait les épaules; elle gardait rancune au " grand maigre, " comme elle le nommait d'une façon méprisante. Et, un matin que Florent s'arrêta avec un sourire devant les viviers de Claire, la jeune fille, lâchant une anguille qu'elle tenait, lui tourna le dos, furieuse, toute gonflée et toute empourprée. Il en fut tellement surpris, qu'il en parla à la Normande.

-- Laissez donc! dit celle-ci, c'est une toquée... Elle n'est jamais de l'avis des autres. C'est pour me faire enrager, ce qu'elle a fait là.

Elle triomphait, elle se carrait à son banc, plus coquette, avec des coiffures extrêmement compliquées. Ayant rencontré la belle Lisa, elle lui rendit son regard de dédain; elle lui éclata même de rire en plein visage. La certitude qu'elle allait désespérer la charcutière, en

attirant le cousin, lui donnait un beau rire sonore, un rire de gorge, dont son cou gras et blanc montrait le frisson. A ce moment, elle eut l'idée d'habiller Muche très-joliment, avec une petite veste écossaise et une toque de velours. Muche n'était jamais allée qu'en blouse débrillée. Or, il arriva que précisément à cette époque, Muche fut repris d'une grande tendresse pour les fontaines. La glace avait fondu, le temps était tiède. Il fit prendre un bain à la veste écossaise, laissant couler l'eau à plein robinet, depuis son coude jusqu'à sa main, ce qu'il appelait jouer à la gouttière. Sa mère le surprit en compagnie de deux autres galopins, regardant nager, dans la toque de velours remplie d'eau, deux petits poissons blancs qu'il avait volés à la tante Claire.

Florent vécut près de huit mois dans les Halles, comme pris d'un continuel besoin de sommeil. Au sortir de ses sept années de souffrances, il tombait dans un tel calme, dans une vie si bien réglée, qu'il se sentait à peine exister. Il s'abandonnait, la tête un peu vide, continuellement surpris de se retrouver chaque matin sur le même fauteuil, dans l'étroit bureau. Cette pièce lui plaisait, avec sa nudité, sa petitesse de cabine. Il s'y réfugiait, loin du monde, au milieu du grondement continu des Halles, qui le faisait rêver à quelque grande mer, dont la nappe l'aurait entouré et isolé de toute part. Mais, peu à peu, une inquiétude sourde le désespéra; il était mécontent, s'accusait de fautes qu'il ne précisait pas, se revoltait contre ces vides qui lui semblaient se creuser de plus en plus dans sa tête et dans sa poitrine. Puis, des souffles puants, des haleines de marée gâtée, passèrent sur lui avec de grandes nausées. Ce fut un détachement lent, un ennui vague qui tourna à une vive surexcitation nerveuse.

Toutes ses journées se ressemblaient. Il marchait dans les mêmes bruits, dans les mêmes odeurs. Le matin, les bourdonnements des criées l'assourdisaient d'une lointaine sonnerie de cloches; et, souvent, selon la lenteur des arrivages, les criées ne finissaient que très-tard. Alors, il restait dans le pavillon jusqu'à midi, dérangé à toute minute par des contestations, des querelles, au milieu desquelles il s'efforçait de se montrer très-juste. Il lui fallait des heures pour sortir de quelque misérable histoire qui révolutionnait le marché. Il se promenait au milieu de la cohue et du tapage de la vente, suivait les allées à petits pas, s'arrêtait parfois devant les poissonnières dont les bancs bordent la rue Rambuteau. Elles ont de grands tas roses de crevettes, des paniers rouges de langoustes cuites, liées, la queue arrondie; tandis que des langoustes vivantes se meurent, aplaties sur le marbre. Là, il regardait marchander des messieurs, en chapeau et en gants noirs, qui finissaient par emporter une langouste cuite, enveloppée d'un journal, dans une poche de leur redingote. Plus loin, devant les tables volantes où se vend le poisson commun, il reconnaissait les femmes du quartier, venant à la même heure, les cheveux nus. Parfois, il s'intéressait à quelque dame bien mise, traînant ses dentelles le long des pierres mouillées, suivie d'une bonne en tablier blanc; celle-là, il l'accompagnait à quelque distance, en voyant les épaules se hausser derrière ses mines dégoutées. Ce tohu-bohu de paniers, de sacs de cuir, de corbeilles,

toutes ces jupes filant dans le ruissellement des allées, l'occupaient, le menaient jusqu'au déjeuner, heureux de l'eau qui coulait, de la fraîcheur qui soufflait, passant de l'aprete marine des coquillages au fumet amer de la saline. C'était toujours par la saline qu'il terminait son inspection; les caisses de harengs saurs, les sardines de Nantes sur des lits de feuilles, la morue roulée, s'étalant devant de grosses, marchandes fades, le faisaient songer à un départ, à un voyage, au milieu de barils de salaisons. Puis, l'après-midi, les Halles se calmaient, s'endormaient. Il s'enfermait dans son bureau, mettait au net ses écritures, goûtait ses meilleures heures. S'il sortait, s'il traversait la poissonnerie, il la trouvait presque déserte. Ce n'était plus l'écrasement, les poussées, le brouhaha de dix heures. Les poissonnières, assises derrière leurs tables vides, tricotaient, le dos renversé; et de rares ménagères attardées, tournaient, regardant de côté, avec ce regard lent, ces lèvres pincées des femmes qui calculent à un sou près le prix du diner. Le crépuscule tombait, il y avait un bruit de caisses remuées, le poisson était couché pour la nuit sur des lits de glace. Alors, Florent, après avoir assisté à la fermeture des grilles, emportait avec lui la poissonnerie dans ses vêtements, dans sa barbe, dans ses cheveux.

Les premiers mois, il ne souffrit pas trop de cette odeur pénétrante. L'hiver était rude; le verglas changeait les allées en miroirs, les glacons mettaient des guipures blanches aux tables de marbre et aux fontaines. Le matin, il fallait allumer de petits réchauds sous les robinets pour obtenir un filet d'eau. Les poissons, gelés, la queue tordue, ternes et rudes comme des métaux dépolis, sonnaient avec un bruit cassant de fonte pâle. Jusqu'en février, le pavillon resta lamentable, hérissé, désolé, dans son linceul de glace. Mais vinrent les dégels, les temps mous, les brouillards et les pluies de mars. Alors, les poissons s'amollirent, se noyèrent; des senteurs de chairs tournées se mêlèrent aux souffles fades de boue qui venaient des rues voisines. Puanteur vague encore, douceur écoeurante d'humidité, traînant au ras du sol. Puis, dans les après-midi ardentes de juin, la puanteur monta, alourdit l'air d'une buée pestilentielle. On ouvrait les fenêtres supérieures, de grands stores de toile grise pendaient sous le ciel brûlant, une pluie de feu tombait sur les Halles, les chauffait comme un four de tôle; et pas un vent ne balayait cette vapeur de marée pourrie. Les lianes de vent fumaient.

Florent souffrit alors de cet entassement de nourriture, au milieu duquel il vivait. Les dégouts de la charcuterie lui revinrent, plus intolérables. Il avait supporté des puanteurs aussi terribles; mais elles ne venaient pas du ventre. Son estomac étroit d'homme maigre se revoltait, en passant devant ces étalages de poissons mouillés à grande eau, qu'un coup de chaleur gatait. Ils le nourrissaient de leurs senteurs fortes, le suffoquaient, comme s'il avait eu une indigestion d'odeurs. Lorsqu'il s'enfermait dans son bureau, l'écoeurément le suivait, pénétrant par les boiseries mal jointes de la porte et de la fenêtre. Les jours de ciel gris, la petite pièce restait toute noire; c'était comme un long crépuscule, au fond d'un marais nauséabond. Souvent, pris d'anxiétés nerveuses, il avait un

besoin de marcher, il descendait aux caves, par le large escalier qui se creuse au milieu du pavillon. La, dans l'air renferme, dans le demi-jour des quelques becs de gaz, il retrouvait la fraîcheur de l'eau pure. Il s'arrêtait devant le grand vivier, où les poissons vivants sont tenus en réserve; il écoutait la chanson continue des quatre filets d'eau tombant des quatre angles de l'urne centrale, coulant en nappe sous les grilles des bassins fermés à clef, avec le bruit doux d'un courant perpétuel. Cette source souterraine, ce ruisseau causant dans l'ombre, le calmait. Il se plaisait aussi, le soir, aux beaux couchers de soleil qui découpaient en noir les fines dentelles des Halles, sur les lueurs rouges du ciel; la lumière de cinq heures, la poussière volante des derniers rayons, entraînait par toutes les baies, par toutes les raies des persiennes; c'était comme un transparent lumineux et dépoli, où se dessinaient les arêtes minces des piliers, les courbes élégantes des pentes, les figures géométriques des toitures. Il s'emplissait les yeux de cette immense épure lavée à l'encre de Chine sur un velin phosphorescent, reprenant son rêve de quelque machine colossale, avec ses roues, ses leviers, ses balanciers, entrevue dans la pourpre sombre du charbon flambant sous la chaudière. À chaque heure, les jeux de lumière changeaient ainsi les profils des Halles, depuis les bleuissements du matin et les ombres noires de midi, jusqu'à l'incendie du soleil couchant, s'éteignant dans la cendre grise du crépuscule. Mais, par les soirées de flamme, quand les puanteurs montaient, traversant d'un frisson les grands rayons jaunes, comme des fumées chaudes, les nausées le secouaient de nouveau, son rêve s'égarait, à s'imaginer des étuves géantes, des cuves infectées d'équarisseur ou fondait la mauvaise graisse d'un peuple.

Il souffrait encore de ce milieu grossier, dont les paroles et les gestes semblaient avoir pris de l'odeur. Il était bon enfant pourtant, ne s'effarouchait guère. Les femmes seules le gênaient. Il ne se sentait à l'aise qu'avec madame François, qu'il avait revue. Elle témoigna une si belle joie de le savoir placé, heureux, tire de peine, comme elle disait, qu'il en fut tout attendri. Lisa, la Normande, les autres, l'inquiétaient avec leurs rires. À elle, il aurait tout conté. Elle ne riait pas pour se moquer; elle avait un rire de femme heureuse de la joie d'autrui. Puis, c'était une vaillante; elle faisait un dur métier, l'hiver, les jours de gelée; les temps de pluie étaient plus pénibles encore. Florent la vit certains matins, par de terribles averses, par des pluies qui tombaient depuis la veille, lentes et froides. Les roues de la voiture, de Nanterre à Paris, étaient entrées dans la boue jusqu'aux moyeux. Balthazar avait de la crotte jusqu'au ventre. Et elle le plaignait, elle s'apitoyait, en l'essuyant avec de vieux tabliers.

-- Ces bêtes, disait-elle c'est très-douillet; ça prend des coliques pour un rien... Ah! mon pauvre vieux Balthazar! Quand nous avons passé sur le pont de Neuilly, j'ai cru que nous étions descendus dans la Seine, tant il pleuvait.

Balthazar allait à l'auberge. Elle, restait sous l'averse, pour vendre ses légumes. Le carreau se changeait en une mare de boue liquide. Les

choux, les carottes, les navets, battus par l'eau grise, se noyaient dans cette coulee de torrent fangeux, roulant a pleine chaussee. Ce n'etait plus les verdurees superbes des claires matineees. Les maraichers, au fond de leur limousine, gonflaient le dos, sacrant contre l'administration qui, apres enquete, a declare que la pluie ne fait pas de mal aux legumes, et qu'il n'y a pas lieu d'etablir des abris.

Alors, les matineees pluvieuses desespererent Florent. Il songeait a madame Francois. Il s'echappait, allait causer un instant avec elle. Mais il ne la trouvait jamais triste. Elle se secouait comme un caniche, disait qu'elle en avait bien vu d'autres, qu'elle n'etait pas en sucre, pour fondre comme ca, aux premieres gouttes d'eau. Il la forcait a entrer quelques minutes sous une rue couverte; plusieurs fois meme il la mena jusque chez monsieur Lebigre, ou ils burent du vin chaud. Pendant qu'elle le regardait amicalement, de sa face tranquille, il etait tout heureux de cette odeur saine des champs qu'elle lui apportait, dans les mauvaises haleines des Halles. Elle sentait la terre, le foin, le grand air, le grand ciel.

-- Il faudra venir a Nanterre, mon garcon, disait-elle. Vous verrez mon potager; j'ai mis des bordures de thym partout... Ca pue, dans votre gueux de Paris!

Et elle s'en allait, ruisselante. Florent etait tout rafraichi, quand il la quittait. Il tenta aussi le travail, pour combattre les angoisses nerveuses dont il souffrait. C'etait un esprit methodique qui poussait parfois le strict emploi de ses heures jusqu'a la manie. Il s'enferma deux soirs par semaine, afin d'ecrire un grand ouvrage sur Cayenne. Sa chambre de pensionnaire etait excellente, pensait-il, pour le calmer et le disposer au travail. Il allumait son feu, voyait si le grenadier, au pied de son lit, se portait bien; puis, il approchait la petite table, il restait a travailler jusqu'a minuit. Il avait repousse le paroissien et la Clef des songes au fond du tiroir, qui peu a peu s'emplit de notes, de feuilles volantes, de manuscrits de toutes sortes. L'ouvrage sur Cayenne n'avancait guere, coupe par d'autres projets, des plans de travaux gigantesques, dont il jetait l'esquisse en quelques lignes. Successivement, il ebaucha une reforme absolue du systeme administratif des Halles, une transformation des octrois en taxes sur les transactions, une repartition nouvelle de l'approvisionnement dans les quartiers pauvres, enfin une loi humanitaire, encore tres confuse, qui emmagasinait en commun les arrivages et assurait chaque jour un minimum de provisions a tous les menages de Paris. L'echine pliee, perdu dans des choses graves, il mettait sa grande ombre noire au milieu de la douceur effacee de la mansarde. Et, parfois, un pinson qu'il avait ramasse dans les Halles, par un temps de neige, se trompait en voyant la lumiere, jetait son cri dans le silence que troublait seul le bruit de la plume courant sur le papier.

Fatalement, Florent revint a la politique. Il avait trop souffert par elle, pour ne pas en faire l'occupation chere de sa vie. Il fut devenu, sans le milieu et les circonstances, un bon professeur de

province, heureux de la paix de sa petite ville. Mais on l'avait traité en loup, il se trouvait maintenant comme marqué par l'exil pour quelque besogne de combat. Son malaise nerveux n'était que le reveil des longues songeries de Cayenne, de ses amertumes en face de souffrances immeritées, de ses serments de venger un jour l'humanité traitée à coups de fouet et la justice foulée aux pieds. Les Halles géantes, les nourritures débordantes et fortes, avaient hâte la crise. Elles lui semblaient la bête satisfaite et digérant, Paris entripaille, cuvant sa graisse, appuyant sourdement l'empire. Elles mettaient autour de lui des gorges énormes, des reins monstrueux, des faces rondes, comme de continuel arguments contre sa maigreur de martyr, son visage jaune de mécontent. C'était le ventre boutiquier, le ventre de l'honnêteté moyenne, se ballonnant, heureux, luisant au soleil, trouvant que tout allait pour le mieux, que jamais les gens de mœurs paisibles n'avaient engraisé si bellement. Alors, il se sentit les poings serres, prêt à une lutte, plus irrité par la pensée de son exil, qu'il ne l'était en rentrant en France. La haine le reprit tout entier. Souvent, il laissait tomber sa plume, il revait. Le feu mourant tachait sa face d'une grande flamme; la lampe charbonneuse filait, pendant que le pinson, la tête sous l'aile, se rendormait sur une patte.

Quelquefois, à onze heures, Auguste, voyant de la lumière sous la porte, frappait, avant d'aller se coucher. Florent lui ouvrait avec quelque impatience. Le garçon charcutier s'asseyait, restait devant le feu, parlant peu, n'expliquant jamais pourquoi il venait. Tout le temps, il regardait la photographie qui les représentait, Augustine et lui, la main dans la main, endimanchés. Florent crut finir par comprendre qu'il se plaisait d'une façon particulière dans cette chambre où la jeune fille avait logé. Un soir, en souriant, il lui demanda s'il avait deviné juste.

-- Peut-être bien, répondit Auguste très-surpris de la découverte qu'il faisait lui-même. Je n'avais jamais songé à cela. Je venais vous voir sans savoir... Ah bien! si je disais ça à Augustine, c'est elle qui rirait... Quand on doit se marier, on ne songe guère aux bêtises.

Lorsqu'il se montrait bavard, c'était pour revenir éternellement à la charcuterie qu'il ouvrirait à Plaisance, avec Augustine. Il semblait si parfaitement sûr d'arranger sa vie à sa guise, que Florent finit par éprouver pour lui une sorte de respect mêlé d'irritation. En somme, ce garçon était très fort, tout bête qu'il paraissait; il allait droit à un but, il l'atteindrait sans secousses, dans une béatitude parfaite. Ces soirs-là, Florent ne pouvait se remettre au travail; il se couchait mécontent, ne retrouvant son équilibre que lorsqu'il venait à penser: " Mais cet Auguste est une brute! "

Chaque mois, il allait à Clamart voir monsieur Verlaque. C'était presque une joie pour lui. Le pauvre homme trainait, au grand étonnement de Gavard, qui ne lui avait pas donné plus de six mois. À chaque visite de Florent, le malade lui disait qu'il se sentait mieux, qu'il avait un bien grand désir de reprendre son travail. Mais les jours se passaient, des rechutes se produisaient. Florent s'asseyait à

cote du lit, causant de la poissonnerie, tachant d'apporter un peu de gaiete. Il mettait sur la table de nuit les cinquante francs qu'il abandonnait a l'inspecteur en titre; et celui-ci, bien que ce fut une affaire convenue, se fachait chaque fois, ne voulant pas de l'argent. Puis, on parlait d'autre chose, l'argent restait sur la table. Quand Florent partait, madame Verlaque l'accompagnait jusqu'a la porte de la rue. Elle etait petite, molle, tres-larmoyante. Elle ne parlait que de la depense occasionnee par la maladie de son mari, du bouillon de poulet, des viandes saignantes, du bordeaux, et du pharmacien, et du medecin. Cette conversation dolente genait beaucoup Florent. Les premieres fois, il ne comprit pas, Enfin, comme la pauvre dame pleurait toujours, en disant que, jadis, ils etaient heureux avec les dix-huit cents francs de la place d'inspecteur, il lui offrit timidement de lui remettre quelque chose, en cachette de son mari. Elle se defendit, et sans transition, d'elle-meme, elle assura que cinquante francs lui suffiraient. Mais, dans le courant du mois, elle ecrivait souvent a celui qu'elle nommait leur sauveur; elle avait une petite anglaise fine, des phrases faciles et humbles, dont elle emplissait juste trois pages, pour demander dix francs; si bien que les cent cinquante francs de l'employe passaient entierement au menage Verlaque. Le mari l'ignorait sans doute, la femme lui baisait les mains. Cette bonne action etait sa grande jouissance; il la cachait comme un plaisir defendu qu'il prenait en egoiste.

-- Ce diable de Verlaque se moque de vous, disait parfois Gavard. Il se drolote, maintenant que vous lui faites des rentes.

Il finit par repondre, un jour:

-- C'est arrange, je ne lui abandonne plus que vingt-cinq francs.

D'ailleurs, Florent n'avait aucun besoin. Les Quenu lui donnaient toujours la table et le coucher. Les quelques francs qui lui restaient suffisaient a payer sa consommation, le soir, chez monsieur Lebigre. Peu a peu, sa vie s'etait reglee comme une horloge: il travaillait dans sa chambre; continuait ses lecons au petit Muche, deux fois par semaine, de huit a neuf heures; accordait une soiree a la belle Lisa, pour ne pas la lacher; et passait le reste de son temps dans le cabinet vitre, en compagnie de Gavard et de ses amis.

Chez les Mehudin, il arrivait avec sa douceur un peu roide de professeur. Le vieux logis lui plaisait. En bas, il passait dans les odeurs fades du marchand d'herbes cuites; des bassines d'epinards, des terrines d'oseille, refroidissaient, au fond d'une petite cour. Puis, il montait l'escalier tournant, gras d'humidite, dont les marches, tassees et creusees, penchaient d'une facon inquietante. Les Mehudin occupaient tout le second etage. Jamais la mere n'avait voulu demenager, lorsque l'aisance etait venue, malgre les supplications des deux filles, qui revaient d'habiter une maison neuve, dans une rue large. La vieille s'entetait, disait qu'elle avait vecu la, qu'elle mourrait la. D'ailleurs, elle se contentait d'un cabinet noir, laissant les chambres a Claire et a la Normande. Celle-ci, avec son autorite d'ainee, s'etait emparee de la piece qui donnait sur la rue;

c'était la grande chambre, la belle chambre. Claire en fut si vexée, qu'elle refusa la pièce voisine, dont la fenêtre ouvrait sur la cour; elle voulut aller coucher, de l'autre côté du palier, dans une sorte de galetas qu'elle ne fit pas même blanchir à la chaux. Elle avait sa clef, elle était libre; à la moindre contrariété, elle s'enfermait chez elle.

Quand Florent se présentait, les Meuhudin achevaient de dîner. Muche lui sautait au cou. Il restait un instant assis, avec l'enfant bavardant entre les jambes. Puis, lorsque la toile cirée était essuyée, la leçon commençait, sur un coin de la table. La belle Normande lui faisait un bon accueil. Elle tricotait ou raccommodait du linge, approchant sa chaise, travaillant à la même lampe; souvent, elle laissait l'aiguille pour écouter la leçon, qui la surprenait. Elle eut bientôt une grande estime pour ce garçon si savant, qui paraissait doux comme une femme en parlant au petit, et qui avait une patience angélique à répéter toujours les mêmes conseils. Elle ne le trouvait plus laid du tout. Si bien qu'elle devint comme jalouse de la belle Lisa. Elle avançait sa chaise davantage, regardait Florent d'un sourire embarrassant.

-- Mais, maman, tu me pousses le coude, tu m'empêches d'écrire! disait Muche en colère. Tiens! voilà un pâté, maintenant! Recule-toi donc!

Peu à peu, elle en vint à dire beaucoup de mal de la belle Lisa. Elle prétendait qu'elle cachait son âge, qu'elle se serrait à étouffer dans ses corsets; si, dès le matin, la charcutière descendait, sanglée, vernie, sans qu'un cheveu dépassât l'autre, c'était qu'elle devait être affreuse en déshabille. Alors, elle levait un peu les bras, en montrant qu'elle, dans son intérieur, ne portait pas de corset; et elle gardait son sourire, développant son torse superbe, qu'on sentait rouler et vivre, sous sa mince camisole mal attachée. La leçon était interrompue. Muche, intéressée, regardait sa mère lever les bras.

Florent écoutait, riait même, avec l'idée que les femmes étaient bien drôles. La rivalité de la belle Normande et de la belle Lisa l'amusait.

Muche, cependant, achevait sa page d'écriture. Florent, qui avait une belle main, préparait des modèles, des bandes de papier, sur lesquelles il écrivait, en gros et en demi-gros, les mots très-longs, tenant toute la ligne. Il affectionnait les mots " tyranniquement, libéricide, anticonstitutionnel, révolutionnaire; " ou bien, il faisait copier à l'enfant des phrases comme celles-ci: " Le jour de la justice viendra... La souffrance du juste est la condamnation du pervers... Quand l'heure sonnera, le coupable tombera. " Il obéissait très-naïvement, en écrivant les modèles d'écriture, aux idées qui lui hantaient le cerveau; il oubliait Muche, la belle Normande, tout ce qui l'entourait. Muche aurait copié Le Contrat social. Il alignait, pendant des pages entières, des " tyranniquement " et des " anticonstitutionnel, " en dessinant chaque lettre.

Jusqu'au départ du professeur, la mère Meuhudin tournait autour de la

table, en grondant. Elle continuait a nourrir contre Florent une rancune terrible. Selon elle, il n'y avait pas de bon sens a faire travailler ainsi le petit, le soir, a l'heure ou les enfants doivent dormir. Elle aurait certainement jete " le grand maigre " a la porte, si la belle Normande, apres une explication tres-orageuse, ne lui avait nettement declare qu'elle s'en irait loger ailleurs, si elle n'etait pas maitresse de recevoir chez elle qui bon lui semblait. D'ailleurs, chaque soir, la querelle recommençait.

-- Tu as beau dire, repetait la vieille, il a l'oeil faux... Puis, les maigres, je m'en defie. Un homme maigre, c'est capable de tout. Jamais je n'en ai rencontre un de bon... Le ventre lui est tombe dans les fesses a celui-la, pour sur; car il est plat comme une planche... Et pas beau avec ca! Moi qui ai soixante-cinq ans passes, je n'en voudrais pas dans ma table de nuit.

Elle disait cela, parce qu'elle voyait bien comment tournaient les choses. Et elle parlait avec admiration de monsieur Lebigre, qui se montrait tres-galant, en effet, pour la belle Normande; outre qu'il flairait la une grosse dot, il pensait que la jeune femme serait superbe au comptoir. La vieille ne tarissait pas: au moins celui-la n'etait pas efflanque; il devait etre fort comme un Turc; elle allait jusqu'a s'enthousiasmer sur ses mollets, qu'il avait tres-gros. Mais la Normande haussait les epaules, en repondant aigrement:

-- Je m'en moque pas mal, de ses mollets; je n'ai besoin des mollets de personne... Je fais ce qu'il me plait.

Et, si la mere voulait continuer et devenait trop nette:

-- Eh bien, quoi! criait la fille, ca ne vous regarde pas... Ce n'est pas vrai, d'ailleurs. Puis, si c'etait vrai, je ne vous en demanderais pas la permission, n'est-ce pas? Fichez-moi la paix.

Elle rentrait dans sa chambre en faisant claquer la porte. Elle avait pris dans la maison un pouvoir dont elle abusait. La vieille, la nuit, quand elle croyait surprendre quelque bruit, se levait, nu-pieds, pour ecouter a la porte de sa fille si Florent n'etait pas venu la retrouver. Mais celui-ci avait encore chez les Mehudin une ennemie plus rude. Des qu'il arrivait, Claire se levait sans dire un mot, prenait un bougeoir, rentrait chez elle, de l'autre cote du palier. On l'entendait donner les deux tours a la serrure, avec une rage froide. Un soir que sa soeur invita le professeur a diner, elle fit sa cuisine sur le carre et mangea dans sa chambre. Souvent, elle s'enfermait si etroitement, qu'on ne la voyait pas d'une semaine. Elle restait molle toujours, avec des caprices de fer, des regards de bete mefiante, sous sa toison fauve pale. La mere Mehudin, qui crut pouvoir se soulager avec elle, la rendit furieuse en lui parlant de Florent. Alors, La vieille, exasperee, cria partout qu'elle s'en irait, si elle n'avait pas peur de laisser ses deux filles se manger entre elles.

Comme Florent se retirait, un soir, il passa devant la porte de Claire, restee grande ouverte. Il la vit tres-rouge, qui le regardait.

L'attitude hostile de la jeune fille le chagrinait; sa timidité avec les femmes l'empêchait seule de provoquer une explication. Ce soir-là, il serait certainement entré dans sa chambre, s'il n'avait aperçu, à l'étage supérieur, la petite face blanche de mademoiselle Saget, penchée sur la rampe. Il passa, et il n'avait pas descendu dix marches, que la porte de Claire, violemment refermée derrière son dos, ébranla toute la cage de l'escalier. Ce fut en cette occasion que mademoiselle Saget se convainquit que le cousin de madame Quenu couchait avec les deux Mehudin. Florent ne songeait guère à ces belles filles. Il traitait d'ordinaire les femmes en homme qui n'a point de succès auprès d'elles. Puis, il dépensait en rêve trop de sa virilité. Il en vint à éprouver une véritable amitié pour la Normande; elle avait un bon cœur, quand elle ne se montait pas la tête. Mais jamais il n'alla plus loin. Le soir, sous la lampe, tandis qu'elle approchait sa chaise, comme pour se pencher sur la page d'écriture de Mûche, il sentait même son corps puissant et tiède à côté de lui avec un certain malaise. Elle lui semblait colossale, très-lourde, presque inquiétante, avec sa gorge de géante; il reculait ses coudes aigus, ses épaules sèches, pris de la peur vague d'enfoncer dans cette chair. Ses os de maigre avaient une angoisse, au contact des poitrines grasses. Il baissait la tête, s'amincissait encore, incommode par le souffle fort qui montait d'elle. Quand sa camisole s'entre-baillait, il croyait voir sortir, entre deux blancheurs, une fumée de vie, une haleine de santé qui lui passait sur la face, chaude encore, comme relevée d'une pointe de la puanteur des Halles, par les ardentes soirées de juillet. C'était un parfum persistant, attaché à la peau d'une finesse de soie, un suint de mer coulant des seins superbes, des bras royaux, de la taille souple, mettant un arôme rude dans son odeur de femme. Elle avait tenté toutes les huiles aromatiques; elle se lavait à grande eau; mais dès que la fraîcheur du bain s'en allait, le sang ramenait jusqu'au bout des membres la fadeur des saumons, la violette musquée des éperlans, les acrétes des harengs et des raies. Alors, le balancement de ses jupes dégageait une buée; elle marchait au milieu d'une évaporation d'algues vaseuses; elle était, avec son grand corps de déesse, sa pureté et sa pâleur admirables, comme un beau marbre ancien roulé par la mer et ramené à la côte dans le coup de filet d'un pêcheur de sardines. Florent souffrait; il ne la désirait point, les sens rebelles par les après-midi de la poissonnerie; il la trouvait irritante, trop salée, trop amère, d'une beauté trop large et d'un relent trop fort.

Mademoiselle Saget, quant à elle, jurait ses grands dieux qu'il était son amant. Elle s'était fâchée avec la belle Normande, pour une limande de dix sous. Depuis cette brouille, elle témoignait une grande amitié à la belle Lisa. Elle espérait arriver plus vite à connaître ainsi ce qu'elle appelait " le micmac des Quenu. " Florent continuant à lui échapper, elle était un corps sans âme, comme elle le disait elle-même, sans avouer la cause de ses doléances. Une jeune fille courant après les culottes d'un garçon n'aurait pas été plus désolée que cette terrible vieille, en sentant le secret du cousin lui glisser entre les doigts. Elle guettait le cousin, le suivait, le deshabilait, le regardait partout, avec une rage furieuse de ce que sa curiosité en rut ne parvenait pas à le posséder. Depuis qu'il

venait chez les Mehudin, elle ne quittait plus la rampe de l'escalier. Puis, elle comprit que la belle Lisa était très-irritée de voir Florent fréquenter " ces femmes. " Tous les matins, elle lui donna alors des nouvelles de la rue Pirouette. Elle entra à la charcuterie, les jours de froid, ratatinée, rapetissée par la gelée; elle posait ses mains bleuies sur l'étuve de Melchior, se chauffant les doigts. Debout devant le comptoir, n'achetant rien, repétant de sa voix fluette:

-- Il était encore hier chez elles, il n'en sort plus... La Normande l'a appelée " mon cheri " dans l'escalier.

Elle mentait un peu pour rester et se chauffer les mains plus longtemps. Le lendemain du jour où elle crut voir sortir Florent de la chambre de Claire, elle accourut et fit durer l'histoire une bonne demi-heure. C'était une honte; maintenant, le cousin allait d'un lit à l'autre.

-- Je l'ai vu, dit-elle. Quand il en a assez avec la Normande, il va trouver la petite blonde sur la pointe des pieds. Hier, il quittait la blonde, et il retournait sans doute auprès de la grande brune, quand il m'a aperçue, ce qui lui a fait rebrousser chemin. Toute la nuit, j'entends les deux portes, ça ne finit pas... Et cette vieille Mehudin qui couche dans un cabinet entre les chambres de ses filles!

Lisa faisait une moue de mépris. Elle parlait peu, n'encourageant les bavardages de mademoiselle Saget que par son silence. Elle écoutait profondément. Quand les détails devenaient par trop scabreux:

-- Non, non, murmurait-elle, ce n'est pas permis... Se peut-il qu'il y ait des femmes comme ça!

Alors, mademoiselle Saget lui répondait que, dame! toutes les femmes n'étaient pas honnêtes comme elle. Ensuite, elle se faisait très-tolérante pour le cousin. Un homme, ça court après chaque jupon qui passe, puis, il n'était pas marié, peut-être. Et elle posait des questions sans en avoir l'air. Mais Lisa ne jugeait jamais le cousin, haussait les épaules, pinçait les lèvres. Quand mademoiselle Saget était partie, elle regardait, l'air écoeuré, le couvercle de l'étuve, ou la vieille avait laissé, sur le luisant du métal, la salissure terne de ses deux petites mains.

-- Augustine, criait-elle, apportez donc un torchon pour essuyer l'étuve. C'est dégoutant.

La rivalité de la belle Lisa et de la belle Normande devint alors formidable. La belle Normande était persuadée qu'elle avait enlevé un amant à son ennemie, et la belle Lisa se sentait furieuse contre cette pas grand'chose qui finirait par les compromettre, en attirant ce soursouris de Florent chez elle. Chacune apportait son tempérament dans leur hostilité; l'une, tranquille, méprisante, avec des mines de femme qui relève ses jupes pour ne pas se crotter; l'autre, plus effrontée, éclatant d'une gaieté insolente, prenant toute la largeur du trottoir,

avec la cranerie d'un duelliste cherchant une affaire. Une de leurs rencontres occupait la poissonnerie pendant une journée. La belle Normande, quand elle voyait la belle Lisa sur le seuil de la charcuterie, faisait un détour pour passer devant elle, pour la froler de son tablier; alors, leurs regards noirs se croisaient comme des épées, avec l'éclair et la pointe rapides de l'acier. De son côté, lorsque la belle Lisa venait à la poissonnerie, elle affectait une grimace de dégoût, en approchant du banc de la belle Normande; elle prenait quelque grosse pièce, un turbot; un saumon, à une poissonnière voisine, étalant son argent sur le marbre, ayant remarqué que cela touchait au cœur " la pas grand'chose, " qui cessait de rire. D'ailleurs, les deux rivales, à les entendre, ne vendaient que du poisson pourri et de la charcuterie gâtée. Mais leur poste de combat était surtout, la belle Normande à son banc, la belle Lisa à son comptoir, se foudroyant à travers la rue Rambuteau. Elles trônaient alors, dans leurs grands tabliers blancs, avec leurs toilettes et leurs bijoux. Dès le matin, la bataille commençait.

-- Tiens! la grosse vache est levée! criait la belle Normande. Elle se ficelle comme ses saucissons, cette femme-la... Ah bien! elle a remis son col de samedi, et elle porte encore sa robe de popeline!

Au même instant, de l'autre côté de la rue, la belle Lisa disait à sa fille de boutique:

-- Voyez donc, Augustine, cette créature qui nous devisage, là-bas. Elle est toute déformée, avec la vie qu'elle mène.... Est-ce que vous apercevez ses boucles d'oreilles? Je crois qu'elle a ses grandes poires, n'est-ce pas? Ça fait pitié, des brillants, à des filles comme ça.

-- Pour ce que ça lui coûte! répondait complaisamment Augustine.

Quand l'une d'elles avait un bijou nouveau, c'était une victoire; l'autre crevait de dépit. Toute la matinée, elles se jalouaient leurs clients, se montraient très-maussades, si elles s'imaginaient que la vente allait mieux chez " la grande bringue d'en face. " Puis, venait l'espionnage du déjeuner; elles savaient ce qu'elles mangeaient, épiaient jusqu'à leur digestion. L'après-midi, assises l'une dans ses viandes cuites, l'autre dans ses poissons, elles posaient, faisaient les belles, se donnaient un mal infini. C'était l'heure qui décidait du succès de la journée. La belle Normande brodait, choisissait des travaux d'aiguille très-déliés, ce qui exaspérait la belle Lisa.

-- Elle ferait mieux, disait-elle, de raccommoder les bas de son garçon, qui va nu-pieds... Voyez-vous cette demoiselle, avec ses mains rouges puant le poisson!

Elle, tricotait, d'ordinaire.

-- Elle en est toujours à la même chaussette, remarquait l'autre; elle dort sur l'ouvrage, elle mange trop... Si son cocu attend ça pour avoir chaud aux pieds!

Jusqu'au soir, elles restaient implacables, commentant chaque visite, l'oeil si prompt, qu'elles saisissaient les plus minces details de leur personne, lorsque d'autres femmes, a cette distance, declaraient ne rien apercevoir du tout. Mademoiselle Saget fut dans l'admiration des bons yeux de madame Quenu, un jour que celle-ci distingua une egratignure sur la joue gauche de la poissonniere.--Avec des yeux comme ca, disait-elle, on verrait a travers les portes. La nuit tombait, et souvent la victoire etait indecise; parfois, l'une demeurait sur le carreau; mais, le lendemain, elle prenait sa revanche. Dans le quartier, on ouvrait des paris pour la belle Lisa ou pour la belle Normande.

Elles en vinrent a defendre a leurs enfants de se parler. Pauline et Muche etaient bons amis, auparavant; Pauline, avec ses jupes raides de demoiselle comme il faut; Muche, debraille, jurant, tapant, jouant a merveille au charretier. Quand ils s'amusaient ensemble sur le large trottoir, devant le pavillon de la maree, Pauline faisait la charrette. Mais un jour que Muche alla la chercher, tout naivement, la belle Lisa le mit a la porte, en le traitant de galopin.

-- Est-ce qu'on sait, dit-elle, avec ces enfants mal eleves!... Celui-ci a de si mauvais exemples sous les yeux, que je ne suis pas tranquille, quand il est avec ma fille.

L'enfant avait sept ans. Mademoiselle Saget, qui se trouvait la, ajouta:

-- Vous avez bien raison. Il est toujours fourre avec les petites du quartier, ce garnement... On l'a trouve dans une cave, avec la fille du charbonnier.

La belle Normande, quand Muche vint en pleurant lui raconter l'aventure, entra dans une colere terrible. Elle voulait aller tout casser chez les Quenu-Gradelle. Puis, elle se contenta de donner le fouet a Muche.

-- Si tu y retournes jamais, cria-t-elle, furieuse, tu auras affaire a moi!

Mais la veritable victime des deux femmes etait Florent. Au fond, lui seul les avait mises sur ce pied de guerre, elles ne se battaient que pour lui. Depuis son arrivee, tout allait de mal en pis; il compromettait, fachait, troublait ce monde qui avait vecu jusque-la dans une paix si grasse. La belle Normande l'aurait volontiers griffe, quand elle le voyait s'oublier trop longtemps chez les Quenu; c'etait pour beaucoup l'ardeur de la lutte qui la poussait au desir de cet homme. La belle Lisa gardait une attitude de juge, devant la mauvaise conduite de son beau-frere, dont les rapports avec les deux Mehudin faisaient le scandale du quartier. Elle etait horriblement vexee; elle s'efforçait de ne pas montrer sa jalousie, une jalousie particuliere, qui, malgre son dedain de Florent et sa froideur de femme honnete, l'exasperait, chaque fois qu'il quittait la charcuterie pour aller rue

Pirouette, et qu'elle s'imaginait les plaisirs defendus qu'il devait y gouter.

Le diner, le soir, chez les Quenu, devenait moins cordial. La nettete de la salle a manger prenait un caractere aigu et cassant. Florent sentait un reproche, une sorte de condamnation dans le chene clair, la lampe trop propre, la natte trop neuve. Il n'osait presque plus manger, de peur de laisser tomber des miettes de pain et de salir son assiette. Cependant, il avait une belle simplicite qui l'empachait de voir. Partout il vantait la douceur de Lisa. Elle restait tres douce, en effet. Elle lui disait, avec un sourire, comme en plaisantant:

-- C'est singulier, vous ne mangez pas mal, maintenant, et pourtant vous ne devenez pas gras... Ca ne vous profite pas.

Quenu riait plus haut, tapait sur le ventre de son frere, en pretendant que toute la charcuterie y passerait, sans seulement laisser epais de graisse comme une piece de deux sous. Mais, dans l'insistance de Lisa, il y avait cette haine, cette mefiance des maigres que la mere Mehudin temoignait plus brutalement; il y avait aussi une allusion detournee a la vie de debordements que Florent menait. Jamais, d'ailleurs, elle ne parlait devant lui de la belle Normande. Quenu ayant fait une plaisanterie, un soir, elle etait devenue si glaciale, que le digne homme ne recommenca pas. Apres le dessert, ils demeureraient la un instant. Florent, qui avait remarque l'humeur de sa belle-soeur, quand il partait trop vite, cherchait un bout de conversation. Elle etait tout pres de lui. Il ne la trouvait pas tiede et vivante, comme la poissonniere; elle n'avait pas, non plus, la meme odeur de maree, pimentee et de haut gout; elle sentait la graisse, la fadeur des belles viandes. Pas un frisson ne faisait faire un pli a son corsage tendu. Le contact trop ferme de la belle Lisa inquietait plus encore ses os de maigre que l'approche tendre de la belle Normande. Gavard lui dit une fois, en grande confiance, que madame Quenu etait certainement une belle femme, mais qu'il les aimait " moins blindees que cela. "

Lisa evitait de parler de Florent a Quenu. Elle faisait, d'habitude, grand etalage de patience. Puis, elle croyait honnete de ne pas se mettre entre les deux freres, sans avoir de bien serieux motifs. Comme elle le disait, elle etait tres-bonne, mais il ne fallait pas la pousser a bout. Elle en etait a la periode de tolerance, le visage muet, la politesse stricte, l'indifference affectee, evitant encore avec soin tout ce qui aurait pu faire comprendre a l'employe qu'il couchait et qu'il mangeait chez eux, sans que jamais on vit son argent; non pas qu'elle eut accepte un paiement quelconque, elle etait au-dessus de cela; seulement, il aurait pu, vraiment, dejeuner au moins dehors. Elle fit remarquer un jour a Quenu:

-- On n'est plus seuls. Quand nous voulons nous parler, maintenant, il faut attendre que nous soyons couches, le soir.

Et, un soir, elle lui dit, sur l'oreiller:

-- Il gagne cent cinquante francs, n'est-ce pas? ton frere... C'est singulier qu'il ne puisse pas mettre quelque chose de cote pour s'acheter du linge. J'ai encore ete obligee de lui donner trois vieilles chemises a toi.

---Bah! ca ne fait rien, repondit Quenu, il n'est pas difficile, mon frere... Il faut lui laisser son argent.

-- Oh! bien sur, murmura Lisa, sans insister davantage, je ne dis pas ca pour ca... Qu'il le depense bien ou mal, ce n'est pas notre affaire.

Elle etait persuadee qu'il mangeait ses appointements chez les Mehudin. Elle ne sortit qu'une fois de son attitude calme, de cette reserve de temperament et de calcul. La belle Normande avait fait cadeau a Florent d'un saumon superbe. Celui-ci, tres embarrasse de son saumon, n'ayant pas ose le refuser, l'apporta a la belle Lisa.

-- Vous en ferez un pate, dit-il ingenuement.

Elle le regardait fixement, les levres blanches; puis, d'une voix qu'elle tachait de contenir:

-- Est-ce que vous croyez que nous avons besoin de nourriture, par exemple! Dieu merci! il y a assez a manger ici!... Rempportez-le!

-- Mais faites-le-moi cuire, au moins, reprit Florent, etonne de sa colere; je le mangerai.

Alors elle eclata.

-- La maison n'est pas une auberge, peut-etre! Dites aux personnes qui vous l'ont donne de le faire cuire, si elles veulent. Moi, je n'ai pas envie d'empester mes casseroles... Rempportez-le, entendez-vous!

Elle l'aurait pris et jete a la rue. Il le porta chez monsieur Lebigre, ou Rose recut l'ordre d'en faire un pate. Et, un soir, dans le cabinet vitre, on mangea le pate. Gavard paya des huitres. Florent, peu a peu, venait davantage, ne quittait plus le cabinet. Il y trouvait un milieu surchauffe, ou ses fievres politiques battaient a l'aise. Parfois, maintenant, quand il s'enfermait dans sa mansarde pour travailler, la douceur de la piece l'impatientait, la recherche theorique de la liberte ne lui suffisait plus, il fallait qu'il descendit, qu'il allat se contenter dans les axiomes tranchants de Charvet et dans les emportements de Logre. Les premiers soirs, ce tapage, ce flot de paroles l'avait gene; il en sentait encore le vide, mais il eprouvait un besoin de s'etourdir, de se fouetter, d'etre pousse a quelque resolution extreme qui calmat ses inquietudes d'esprit. L'odeur du cabinet, cette odeur liqueuse, chaude de la fumee du tabac, le grisait, lui donnait une beatitude particuliere, un abandon de lui-meme, dont le bercement lui faisait accepter sans difficulte des choses tres-grosses. Il en vint a aimer les figures qui etaient la, a les retrouver, a s'attarder a elles avec le plaisir de

l'habitude. La face douce et barbue du Robine, le profil serieux de Clemence, la maigreur bleme de Charvet, la bosse de Logre, et Gavard, et Alexandre, et Lacaille, entraient dans sa vie, y prenaient une place de plus en plus grande. C'etait pour lui comme une jouissance toute sensuelle. Lorsqu'il posait la main sur le bouton de cuivre du cabinet, il lui semblait sentir ce bouton vivre, lui chauffer les doigts, tourner de lui-meme; il n'eut pas eprouve une sensation plus vive, en prenant le poignet souple d'une femme.

A la verite, il se passait des choses tres-graves dans le cabinet. Un soir, Logre, apres avoir tempete avec plus de violence que de coutume, donna des coups de poing sur la table, en declarant que si l'on etait des hommes, on flanquerait le gouvernement par terre. Et il ajouta qu'il fallait s'entendre tout de suite, si l'on voulait etre pret, quand la debacle arriverait. Puis, les tetes rapprochees, a voix plus basse, on convint de former un petit groupe pret a toutes les eventualites. Gavard, a partir de ce jour, fut persuade qu'il faisait partie d'une societe secrete et qu'il conspirait. Le cercle ne s'etendit pas, mais Logre promit de l'aboucher avec d'autres reunions qu'il connaissait. A un moment, quand on tiendrait tout Paris dans la main, on ferait danser les Tuileries. Alors, ce furent des discussions sans fin qui durerent plusieurs mois: questions d'organisation, questions de but et de moyens, questions de strategie et de gouvernement futur. Des que Rose avait apporte le grog de Clemence, les chopes de Charvet et de Robine, les mazagrans de Logre, de Gavard et de Florent, et les petits verres de Lacaille et d'Alexandre, le cabinet etait soigneusement barricade, la seance etait ouverte.

Charvet et Florent restaient naturellement les voix les plus ecoutees. Gavard n'avait pu tenir sa langue, contant peu a peu toute l'histoire de Cayenne, ce qui mettait Florent dans une gloire de martyr. Ses paroles devenaient des actes de foi. Un soir, le marchand de volailles, vexé d'entendre attaquer son ami qui etait absent, s'ecria:

-- Ne touchez pas a Florent, il est alle a Cayenne!

Mais Charvet se trouvait tres-pique de cet avantage.

-- Cayenne, Cayenne, murmurait-il entre ses dents, on n'y etait pas si mal que ca, apres tout!

Et il tentait de prouver que l'exil n'est rien, que la grande souffrance consiste a rester dans son pays opprime, la bouche baillonnee, en face du despotisme triomphant. Si, d'ailleurs, on ne l'avait pas arrete, au 2 decembre, ce n'etait pas sa faute. Il laissait meme entendre que ceux qui se font prendre sont des imbeciles. Cette jalousie sourde en fit l'adversaire systematique de Florent. Les discussions finissaient toujours par se circonscrire entre eux deux. Et ils parlaient encore pendant des heures, au milieu du silence des autres, sans que jamais l'un deux se confessat battu.

Une des questions les plus caressees etait celle de la reorganisation du pays, au lendemain de la victoire.

-- Nous sommes vainqueurs, n'est-ce pas?... commençait Gavard.

Et, le triomphe une fois bien entendu, chacun donnait son avis. Il y avait deux camps. Charvet, qui professait l'hebertisme, avait avec lui Logre et Robine. Florent, toujours perdu dans son rêve humanitaire, se prétendait socialiste et s'appuyait sur Alexandre et sur Lacaille. Quant à Gavard, il ne repugnait pas aux idées violentes; mais, comme on lui reprochait quelquefois sa fortune, avec d'aigres plaisanteries qui l'émotionnaient, il était communiste.

-- Il faudra faire table rase, disait Charvet de son ton bref, comme s'il eût donné un coup de hache. Le tronc est pourri, on doit l'abattre.

-- Oui! oui! reprenait Logre, se mettant debout pour être plus grand, ébranlant la cloison sous les bonds de sa bosse. Tout sera fichu par terre, c'est moi qui vous le dis... Après, on verra.

Robine approuvait de la barbe. Son silence jouissait, quand les propositions devenaient tout à fait révolutionnaires. Ses yeux prenaient une grande douceur au mot de guillotine; il les fermait à demi, comme s'il voyait la chose, et qu'elle l'eût attendri; et, alors, il grattait légèrement son menton sur la pomme de sa canne, avec un sourd ronronnement de satisfaction.

-- Cependant, disait à son tour Florent, dont la voix gardait un son lointain de tristesse, cependant si vous abattez l'arbre, il sera nécessaire de garder des semences... Je crois, au contraire, qu'il faut conserver l'arbre pour greffer sur lui la vie nouvelle... La révolution politique est faite, voyez-vous; il faut aujourd'hui songer au travailleur, à l'ouvrier; notre mouvement devra être tout social. Et je vous défie bien d'arrêter cette revendication du peuple. Le peuple est las, il veut sa part.

Ces paroles enthousiasmaient Alexandre. Il affirmait, avec sa bonne figure rejouie, que c'était vrai, que le peuple était las.

-- Et nous voulons notre part, ajoutait Lacaille, d'un air plus menaçant. Toutes les révolutions, c'est pour les bourgeois. Il y en a assez, à la fin. À la première, ce sera pour nous.

Alors, on ne s'entendait plus. Gavard offrait de partager. Logre refusait, en jurant qu'il ne tenait pas à l'argent. Puis, peu à peu, Charvet, dominant le tumulte, continuait tout seul:

-- L'égoïsme des classes est un des soutiens les plus fermes de la tyrannie. Il est mauvais que le peuple soit égoïste. S'il nous aide, il aura sa part... Pourquoi voulez-vous que je me batte pour l'ouvrier, si l'ouvrier refuse de se battre pour moi?... Puis, la question n'est pas là. Il faut dix ans de dictature révolutionnaire, si l'on veut habituer un pays comme la France à l'exercice de la liberté.

-- D'autant plus, disait nettement Clemence, que l'ouvrier n'est pas mur et qu'il doit être dirigé.

Elle parlait rarement. Cette grande fille grave, perdue au milieu de tous ces hommes, avait une façon professorale d'écouter parler politique. Elle se renversait contre la cloison, buvait son grog à petits coups, en regardant les interlocuteurs, avec des froncements de sourcils, des gonflements de narines, toute une approbation ou une désapprobation muettes, qui prouvaient qu'elle comprenait, qu'elle avait des idées très-arrêtées sur les matières les plus compliquées. Parfois, elle roulait une cigarette, soufflait du coin des lèvres des jets de fumée minces, devenait plus attentive. Il semblait que le débat eut lieu devant elle, et qu'elle dut distribuer des prix à la fin. Elle croyait certainement garder sa place de femme, en réservant son avis, en ne s'emportant pas comme les hommes. Seulement, au fort des discussions, elle lançait une phrase, elle concluait d'un mot, elle " rivait le clou " à Charvet lui-même, selon l'expression de Gavard. Au fond, elle se croyait beaucoup plus forte que ces messieurs. Elle n'avait de respect que pour Robine, dont elle couvait le silence de ses grands yeux noirs.

Florent, pas plus que les autres, ne faisait attention à Clemence. C'était un homme pour eux. On lui donnait des poignées de mains à lui démancher le bras. Un soir, Florent assista aux fameux comptes. Comme la jeune femme venait de toucher son argent, Charvet voulut lui emprunter dix francs. Mais elle dit que non, qu'il fallait savoir où ils en étaient auparavant. Ils vivaient sur la base du mariage libre et de la fortune libre; chacun d'eux payait ses dépenses, strictement; comme ça, disaient-ils, ils ne se devaient rien, ils n'étaient pas esclaves. Le loyer, la nourriture, le blanchissage, les menus plaisirs, tout se trouvait écrit, note, additionné. Ce soir-là, Clemence, vérification faite, prouva à Charvet qu'il lui devait déjà cinq francs. Elle lui remit ensuite les dix francs, en lui disant:

-- Marques que tu m'en dois quinze, maintenant... Tu me les rendras le 5, sur les leçons du petit Lehudier.

Quand on appelait Rose pour payer, ils tiraient chacun de leur poche les quelques sous de leur consommation. Charvet traitait même en riant Clemence d'aristocrate, parce qu'elle prenait un grog; il disait qu'elle voulait l'humilier, lui faire sentir qu'il gagnait moins qu'elle, ce qui était vrai; et il y avait, au fond de son rire, une protestation contre ce gain plus élevé, qui le rabaissait, malgré sa théorie de l'égalité des sexes.

Si les discussions n'aboutissaient guère, elles tenaient ces messieurs en haleine. Il sortait un bruit formidable du cabinet; les vitres dépolies vibraient comme des peaux de tambour. Parfois, le bruit devenait si fort que Rose, avec sa langue, versant au comptoir un canon à quelque blouse, tournait la tête d'inquiétude.

-- Ah bien! merci, ils se cognent là dedans, disait la blouse, en

reposant le verre sur le zinc, et en se torchant la bouche d'un revers de main.

-- Pas de danger, repondait tranquillement monsieur Lebigre; ce sont des messieurs qui causent.

Monsieur Lebigre, tres-rude pour les autres consommateurs, les laissait crier a leur aise, sans jamais leur faire la moindre observation. Il restait des heures sur la banquette du comptoir, en gilet a manches, sa grosse tete ensommeillee appuyee contre la glace, suivant du regard Rose qui debouchait des bouteilles ou qui donnait des coups de torchon. Les jours de belle humeur, quand elle etait devant lui, plongeant des verres dans le bassin aux rincures, les poignets nus, il la pincait fortement, au gras des jambes, sans qu'on put le voir, ce qu'elle acceptait avec un sourire d'aise. Elle ne trahissait meme pas cette familiarite par un sursaut; lorsqu'il l'avait pincee au sang, elle disait qu'elle n'etait pas chatouilleuse. Cependant, monsieur Lebigre, dans l'odeur de vin et le ruissellement de clartes chaudes qui l'assoupissaient, tendait l'oreille aux bruits du cabinet. Il se levait quand les voix montaient, allait s'adosser a la cloison; ou meme il poussait la porte, il entrait, s'asseyait un instant, en donnant une tape sur la cuisse de Gavard. La, il approuvait tout de la tete. Le marchand de volailles disait que, si ce diable de Lebigre n'avait guere l'etoffe d'un orateur, on pouvait compter sur lui " le jour du grabuge. "

Mais Florent, un matin, aux Halles, dans une querelle affreuse qui eclata entre Rose et une poissonniere, a propos d'une bourriche de harengs que celle-ci avait fait tomber d'un coup de coude, sans le vouloir, l'entendit traiter de " panier a mouchard " et de " torchon de la prefecture. " Quand il eut retabli la paix, ou lui en degoisa long sur monsieur Lebigre: il etait de la police; tout le quartier le savait bien; mademoiselle Saget, avant de se servir chez lui, disait l'avoir rencontre une fois allant au rapport; puis, c'etait un homme d'argent, un usurier qui pretait a la journee aux marchands des quatre saisons, et qui leur louait des voitures, en exigeant un interet scandaleux. Florent fut tres-emu. Le soir meme, en etouffant la voix, il crut devoir repeter ces choses a ces messieurs. Ils hauserent les epaules, rirent beaucoup de ses inquietudes.

-- Ce pauvre Florent! dit mechamment Charvet, parce qu'il est alle a Cayenne, il s' imagine que toute la police est a ses trousses.

Gavard donna sa parole d'honneur que Lebigre etait " un bon, un pur. " Mais ce fut surtout Logre qui se facha. Sa chaise craquait; il deblaterait, il declarait que ce n'etait pas possible de continuer comme cela, que si l'on accusait tout le monde d'etre de la police, il aimait mieux rester chez lui et ne plus s'occuper de politique. Est-ce qu'on n'avait pas ose dire qu'il en etait, lui, Logre! lui qui s'etait battu en 48 et en 51, qui avait failli etre transporte deux fois! Et, en criant cela, il regardait les autres, la machoire en avant, comme s'il eut voulu leur clouer violemment et quand meme la conviction qu'il " n'en etait pas. " Sous ses regards furibonds, les autres

protestèrent du geste. Cependant, Lacaille, en entendant traiter monsieur Lebigre d'usurier, avait baissé la tête.

Les discussions noyèrent cet incident. Monsieur Lebigre, depuis que Logre avait lancé l'idée d'un complot, donnait des poignées de mains plus rudes aux habitués du cabinet. À la vérité, leur clientèle devait être d'un maigre profit; ils ne renouvelaient jamais leurs consommations. À l'heure du départ, ils buvaient la dernière goutte de leur verre, sagement ménage pendant les ardeurs des théories politiques et sociales. Le départ, dans le froid humide de la nuit, était tout frissonnant, ils restaient un instant sur le trottoir, les yeux brûlés, les oreilles assourdies, comme surpris par le silence noir de la rue. Derrière eux, Rose mettait les boulons des volets. Puis, quand ils s'étaient serré les mains, épuisés, ne trouvant plus un mot, ils se séparaient, machant encore des arguments, avec le regret de ne pouvoir s'enfoncer mutuellement leur conviction dans la gorge. Le dos rond de Robine moutonnait, disparaissait du côté de la rue Rambuteau; tandis que Charvet et Clémence s'en allaient par les Halles, jusqu'au Luxembourg, côte à côte, faisant sonner militairement leurs talons, en discutant encore quelque point de politique ou de philosophie, sans jamais se donner le bras.

Le complot murissait lentement. Au commencement de l'été, il n'était toujours question que de la nécessité de " tenter le coup. " Florent, qui, dans les premiers temps, éprouvait une sorte de méfiance, finit par croire à la possibilité d'un mouvement révolutionnaire. Il s'en occupait très-sérieusement, prenant des notes, faisant des plans écrits. Les autres parlaient toujours. Lui, peu à peu, concentra sa vie dans l'idée fixe dont il se battait le crâne chaque soir, au point qu'il mena son frère Quenu chez monsieur Lebigre, naturellement, sans songer à mal. Il le traitait toujours un peu comme son élève, il dut même penser qu'il avait le devoir de le lancer dans la bonne voie. Quenu était absolument neuf en politique. Mais au bout de cinq ou six soirées, il se trouva à l'unisson. Il montrait une grande docilité, une sorte de respect pour les conseils de son frère, quand la belle Lisa n'était pas là. D'ailleurs, ce qui le séduisit, avant tout, ce fut la débauche bourgeoise de quitter sa charcuterie, de venir s'enfermer dans ce cabinet où l'on criait si fort, et où la présence de Clémence mettait pour lui une pointe d'odeur suspecte et délicieuse. Aussi baclait-il ses andouilles maintenant, afin d'accourir plus vite, ne voulant pas perdre un mot de ces discussions qui lui semblaient très-fortes, sans qu'il put souvent les suivre jusqu'au bout. La belle Lisa s'apercevait très bien de sa hâte à s'en aller. Elle ne disait encore rien. Quand Florent l'emmenait, elle venait sur le seuil de la porte les voir entrer chez monsieur Lebigre, un peu pâle, les yeux sévères.

Mademoiselle Saget, un soir, reconnut de sa lucarne l'ombre de Quenu sur les vitres dépolies de la grande fenêtre du cabinet donnant rue Pirouette. Elle avait trouvé la un poste d'observation excellent, en face de cette sorte de transparent laiteux, où se dessinaient les silhouettes de ces messieurs, avec des nez subits, des mâchoires tendues qui jaillissaient, des bras énormes qui s'allongeaient

brusquement, sans qu'on apercut les corps. Ce demanchement surprenant de membres, ces profils muets et furibonds trahissant au dehors les discussions ardentes du cabinet, la tenaient derriere ses rideaux de mousseline jusqu'a ce que le transparent devint noir. Elle flairait la " un coup de mistoufle. " Elle avait fini par connaitre les ombres, aux mains, aux cheveux, aux vetements. Dans ce pele-mele de poings fermes, de tetes colereuses, d'epaules gonflees, qui semblaient se decoller et rouler les unes sur les autres, elle disait nettement: " Ca, c'est le grand dadais de cousin; ca, c'est ce vieux grigou de Gavard, et voila le bossu, et voila cette perche de Clemence. " Puis, lorsque les silhouettes s'echauffaient, devenaient absolument desordonnees, elle etait prise d'un besoin irresistible de descendre, d'aller voir. Elle achetait son cassis le soir, sous le pretexte qu'elle se sentait " toute chose, " le matin; il le lui fallait, disait-elle, au saut du lit. Le jour ou elle vit la tete lourde de Quenu, barree a coups nerveux par le mince poignet de Charvet, elle arriva chez monsieur Lebigre tres-essoufflee, elle fit rincer sa petite bouteille par Rose, afin de gagner du temps. Cependant, elle allait remonter chez elle, lorsqu'elle entendit la voix du charcutier dire avec une nettete enfantine:

-- Non, il n'en faut plus... On leur donnera un coup de torchon solide, a ce tas de farceurs de deputes et de ministres, a tout le tremblement, enfin!

Le lendemain, des huit heures, mademoiselle Saget etait a la charcuterie. Elle y trouva madame Lecoeur et la Sarriette, qui plongeaient le nez dans l'etuve, achetant des saucisses chaudes pour leur dejeuner. Comme la vieille fille les avait entrainees dans sa querelle contre la belle Normande, a propos de la limande de dix sous, elles s'etaient du coup remises toutes deux avec la belle Lisa. Maintenant la poissonniere ne valait pas gros comme ca de beurre. Et elles tapaient sur les Mehudin, des filles de rien qui n'en voulaient qu'a l'argent des hommes. La verite etait que mademoiselle Saget avait laisse entendre a madame Lecoeur que Florent repassait parfois une des deux soeurs a Gavard, et qu'a eux quatre, ils faisaient des parties a crever chez Baratte, bien entendu avec les pieces de cent sous du marchand de volailles. Madame Lecoeur en resta dolente, les yeux jaunes de bile.

Ce matin-la, c'etait a madame Quenu que la vieille fille voulait porter un coup. Elle tourna devant le comptoir; puis, de sa voix la plus douce:

-- J'ai vu monsieur Quenu hier soir, dit-elle. Ah bien! allez, ils s'amusent, dans ce cabinet, ou ils font tant de bruit.

Lisa s'etait tournee du cote de la rue, l'oreille tres-attentive, mais ne voulant sans doute pas ecoutier de face. Mademoiselle Saget fit une pause, esperant qu'on la questionnerait. Elle ajouta plus bas:

-- Ils ont une femme avec eux... Oh! pas monsieur Quenu, je ne dis pas ca, je ne sais pas...

-- C'est Clemence, interrompit la Sarriette, une grande seche, qui fait la dinde, parce qu'elle est allee en pension. Elle est avec un professeur rape... Je les ai vus ensemble; ils ont toujours l'air de se conduire au poste.

-- Je sais, je sais, reprit la vieille, qui connaissait son Charvet et sa Clemence a merveille, et qui parlait uniquement pour inquieter la charcutiere.

Celle-ci ne bronchait pas. Elle avait l'air de regarder quelque chose de tres-interessant, dans les Halles. Alors, l'autre employa les grands moyens. Elle s'adressa a madame Lecoeur:

-- Je voulais vous dire, vous feriez bien de conseiller a votre beau-frere d'etre prudent. Ils crient des choses a faire trembler, dans ce cabinet. Les hommes, vraiment, ca n'est pas raisonnable, avec leur politique. Si on les entendait, n'est-ce pas? ca pourrait tres-mal tourner pour eux.

-- Gavard fait ce qui lui plait, soupira madame Lecoeur. Il ne manque plus que ca. L'inquietude m'achevera, s'il se fait jamais jeter en prison.

Et une lueur parut dans ses yeux brouilles. Mais la Sarriette riait, secouant sa petite figure toute fraiche de l'air du matin.

-- C'est Jules, dit-elle, qui les arrange, ceux qui disent du mal de l'empire... Il faudrait les flanquer tous a la Seine, parce que, comme il me l'a explique, il n'y a pas avec eux un seul homme comme il faut.

-- Oh! continua mademoiselle Saget, ce n'est pas un grand mal, tant que les imprudences tombent dans les oreilles d'une personne comme moi. Vous savez, je me laisserais plutot couper la main... Ainsi, hier soir, monsieur Quenu disait...

Elle s'arreta encore. Lisa avait eu un leger mouvement.

-- Monsieur Quenu disait qu'il fallait fusiller les ministres, les deputes, et tout le tremblement.

Cette fois, la charcutiere se tourna brusquement, toute blanche, les mains serrees sur son tablier.

-- Quenu a dit ca? demanda-t-elle d'une voix breve.

-- Et d'autres choses encore dont je ne me souviens pas. Vous comprenez, c'est moi qui l'ai entendu... Ne vous tourmentez donc pas comme ca, madame Quenu. Vous savez qu'avec moi, rien ne sort; je suis assez grande fille pour peser ce qui conduirait un homme trop loin... C'est entre nous.

Lisa s'etait remise. Elle avait l'orgueil de la paix honnete de son

menage, elle n'avouait pas le moindre nuage entre elle et son mari. Aussi finit-elle par hausser les épaules, en murmurant, avec un sourire:

-- C'est des bêtises à faire rire les enfants.

Quand les trois femmes furent sur le trottoir, elles convinrent que la belle Lisa avait fait une drôle de mine. Tout ça, le cousin, les Mehudin, Gavard, le Quenu, avec leurs histoires auxquelles personne ne comprenait rien, ça finirait mal. Madame Lecoeur demanda ce qu'on faisait des gens arrêtés " pour la politique. " Mademoiselle Saget savait seulement qu'ils ne paraissaient plus, plus jamais; ce qui poussa la Sarriette à dire qu'on les jetait peut-être à la Seine, comme Jules le demandait.

La charcutière, au déjeuner et au dîner, évita toute allusion. Le soir, quand Florent et Quenu s'en allerent chez monsieur Lebigre, elle ne parut pas avoir plus de sévérité dans les yeux. Mais justement, ce soir-là, la question de la prochaine constitution fut débattue, et il était une heure du matin, lorsque ces messieurs se décidèrent à quitter le cabinet; les volets étaient mis, ils durent passer par la petite porte, un à un, en arrondissant l'échine. Quenu rentra, la conscience inquiète. Il ouvrit les trois ou quatre portes du logement, le plus doucement possible, marchant sur la pointe des pieds, traversant le salon, les bras tendus, pour ne pas heurter les meubles. Tout dormait. Dans la chambre, il fut très-contrarié de voir que Lisa avait laissé la bougie allumée; cette bougie brûlait au milieu du grand silence, avec une flamme haute et triste. Comme il ôta ses souliers et les posait sur un coin du tapis, la pendule sonna une heure et demie, d'un timbre si clair, qu'il se retourna consterné, redoutant de faire un mouvement, regardant d'un air de furieux reproche le Gutenberg doré qui luisait, le doigt sur un livre. Il ne voyait que le dos de Lisa, avec sa tête enfouie dans l'oreiller; mais il sentait bien qu'elle ne dormait pas, qu'elle devait avoir les yeux tout grands ouverts, sur le mur. Ce dos énorme, très-gras aux épaules, était blême, d'une colère contenue; il se renflait, gardait l'immobilité et le poids d'une accusation sans réplique. Quenu, tout à fait décontenance par l'extrême sévérité de ce dos qui semblait l'examiner avec la face épaisse d'un juge, se coula sous les couvertures, souffla la bougie, se tint sage. Il était resté sur le bord, pour ne point toucher sa femme. Elle ne dormait toujours pas, il l'aurait juré. Puis, il céda au sommeil, désespéré de ce qu'elle ne parlait point, n'osant lui dire bonsoir, se trouvant sans force contre cette masse implacable qui barrait le lit à ses soumissions.

Le lendemain, il dormit tard. Quand il s'éveilla, l'édredon au menton, vautre au milieu du lit, il vit Lisa, assise devant le secrétaire, qui mettait des papiers en ordre; elle s'était levée, sans qu'il s'en aperçut, dans le gros sommeil de son devergondage de la veille. Il prit courage, il lui dit, du fond de l'alcove:

-- Tiens! pourquoi ne m'as-tu pas réveillé?... Qu'est-ce que tu fais là?

-- Je range ces tiroirs, repondit-elle, tres-calme, de sa voix ordinaire.

Il se sentit soulage. Mais elle ajouta:

-- On ne sait pas ce qui peut arriver; si la police venait...

-- Comment, la police?

-- Certainement, puisque tu t'occupes de politique, maintenant.

Il s'assit sur son seant, hors de lui, frappe en pleine poitrine par cette attaque rude et imprevue.

-- Je m'occupe de politique, je m'occupe de politique, repetait-il; la police n'a rien a voir la dedans, je ne me compromets pas.

-- Non, reprit Lisa avec un haussement d'epaules, tu parles simplement de faire fusiller tout le monde.

-- Moi! moi!

-- Et tu cries cela chez un marchand de vin... Mademoiselle Saget t'a entendu. Tout le quartier, a cette heure sait que tu es un rouge.

Du coup, il se recoucha. Il n'etait pas encore bien eveille. Les paroles de Lisa retentissaient, comme s'il eut deja entendu les fortes bottes des gendarmes, a la porte de la chambre. Il la regardait, coiffee, serree dans son corset, sur son pied de toilette habituel, et il s'ahurissait davantage, a la trouver si correcte dans cette circonstance dramatique.

-- Tu le sais, je te laisse absolument libre, reprit-elle apres un silence, tout en continuant a classer les papiers; je ne veux pas porter les culottes, comme on dit... Tu es le maitre, tu peux risquer ta situation, compromettre notre credit, ruiner la maison... Moi, je n'aurai plus tard qu'a sauvegarder les interets de Pauline.

Il protesta, mais elle le fit taire du geste, en ajoutant:

-- Non, ne dis rien, ce n'est pas une querelle, pas meme une explication, que je provoque... Ah! si tu m'avais demande conseil, si nous avions cause de ca ensemble, je ne dis pas! On a tort de croire que les femmes n'entendent rien a la politique... Veux-tu que je te la dise, ma politique, a moi?

Elle s'etait levee, elle allait du lit a la fenetre, enlevant du doigt les grains de poussiere qu'elle apercevait sur l'acajou luisant de l'armoire a glace et de la toilette-commode.

-- C'est la politique des honnetes gens... Je suis reconnaissante au gouvernement, quand mon commerce va bien, quand je mange ma soupe

tranquille, et que je dors sans être réveillée par des coups de fusil... C'était du propre, n'est-ce pas, en 48? L'oncle Gradelle, un digne homme, nous a montré ses livres de ce temps-là. Il a perdu plus de six mille francs... Maintenant que nous avons l'empire, tout marche, tout se vend. Tu ne peux pas dire le contraire... Alors, qu'est-ce que vous voulez? qu'est-ce que vous aurez de plus, quand vous aurez fusillé tout le monde?

Elle se planta devant la table de nuit, les mains croisées, en face de Quenu, qui disparaissait sous l'édredon. Il essaya d'expliquer ce que ces messieurs voulaient; mais il s'embarrassait dans les systèmes politiques et sociaux de Charvet et de Florent; il parlait des principes méconnus, de l'avènement de la démocratie, de la régénération des sociétés, mêlant le tout d'une si étrange façon, que Lisa haussa les épaules, sans comprendre. Enfin, il se sauva en tapant sur l'empire: c'était le règne de la débauche, des affaires véreuses, du vol à main armée.

-- Vois-tu, dit-il en se souvenant d'une phrase de Logre, nous sommes la proie d'une bande d'aventuriers qui pillent, qui violent, qui assassinent la France... Il n'en faut plus!

Lisa haussait toujours les épaules.

-- C'est tout ce que tu as à dire? demanda-t-elle avec son beau sang-froid. Qu'est-ce que ça me fait, ce que tu racontes là? Quand ce serait vrai, après?... Est-ce que je te conseille d'être un malhonnête homme, moi? Est-ce que je te pousse à ne pas payer tes billets, à tromper les clients, à entasser trop vite des pièces de cent sous mal acquises?... Tu me ferais mettre en colère, à la fin! Nous sommes de braves gens, nous autres, qui ne pillons et qui n'assassinons personne. Cela suffit. Les autres, ça ne me regarde pas; qu'ils soient des canailles, s'ils veulent!

Elle était superbe et triomphante. Elle se remit à marcher, le buste haut, continuant:

-- Pour faire plaisir à ceux qui n'ont rien, il faudrait alors ne pas gagner sa vie... Certainement que je profite du bon moment et que je soutiens le gouvernement qui fait aller le commerce. S'il commet de vilaines choses, je ne veux pas le savoir. Moi, je sais que je n'en commets pas, je ne crains point qu'on me montre au doigt dans le quartier. Ce serait trop bête de se battre contre des moulins à vent... Tu te souviens, aux élections, Gavard disait que le candidat de l'empereur était un homme qui avait fait faillite, qui se trouvait compromis dans de sales histoires. Ça pouvait être vrai, je ne dis pas non. Tu n'en as pas moins très-sagement agi en votant pour lui, parce que la question n'était pas là, qu'on ne te demandait pas de prêter de l'argent, ni de faire des affaires avec ce monsieur, mais de montrer au gouvernement que tu étais satisfait de voir prospérer la charcuterie.

Cependant Quenu se rappelait une phrase de Charvet, cette fois, qui

declerait que " ces bourgeois empates, ces boutiquiers engraissees, pretant leur soutien a un gouvernement d'indigestion generale, devaient etre jetes les premiers au cloaque. " C'etait grace a eux, grace a leur egoisme du ventre, que le despotisme s'imposait et rongait une nation. Il lachait d'aller jusqu'au bout de la phrase, quand Lisa lui coupa la parole, emportee par l'indignation.

-- Laisse donc! ma conscience ne me reproche rien. Je ne dois pas un sou, je ne suis dans aucun tripotage, j'achete et je vends de bonne marchandise, je ne fais pas payer plus cher que le voisin... C'est bon pour nos cousins, les Saccard, ce que tu dis la. Ils font semblant de ne pas meme savoir que je suis a Paris; mais je suis plus fiere qu'eux, je me moque pas mal de leurs millions. On dit que Saccard trafique dans les demolitions, qu'il vole tout le monde. Ca ne m'etonne pas, il partait pour ca. Il aime l'argent a se rouler dessus, pour le jeter ensuite par les fenetres, comme un imbecile... Qu'on mette en cause les hommes de sa trempe, qui realisent des fortunes trop grosses, je le comprends. Moi, si tu veux le savoir, je n'estime pas Saccard... Mais nous, nous qui vivons si tranquilles, qui mettrons quinze ans a amasser une aisance, nous qui ne nous occupons pas de politique, dont tout le souci est d'elever notre fille et de mener a bien notre barque! allons donc, tu veux rire, nous sommes d'honnetes gens!

Elle vint s'asseoir au bord du lit. Quenu etait ebranle.

-- Ecoute-moi bien, reprit-elle d'une voix plus profonde. Tu ne veux pas, je pense, qu'on vienne piller ta boutique, vider ta cave, voler ton argent? Si ces hommes de chez monsieur Lebigre triomphaient, crois-tu que le lendemain, tu serais chaudement couche comme tu es la? et quand tu descendrais a la cuisine, crois-tu que tu te mettrais paisiblement a tes galantines, comme tu le feras tout a l'heure? Non, n'est-ce pas?... Alors, pourquoi parles-tu de renverser le gouvernement, qui te protege et te permet de faire des economies? Tu as une femme, tu as une fille, tu dois a elles avant tout. Tu serais coupable, si tu risquais leur bonheur. Il n'y a que les gens sans feu ni lieu, n'ayant rien a perdre, qui veulent des coups de fusil. Tu n'entends pas etre le dindon de la farce, peut-etre! Reste donc chez toi, grande bete, dors bien, mange bien, gagne de l'argent, aie la conscience tranquille, dis-toi que la France se débarbouillera toute seule, si l'empire la tracasse. Elle n'a pas besoin de toi, la France!

Elle riait de son beau rire, Quenu etait tout a fait convaincu. Elle avait raison, apres tout; et c'etait une belle femme, sur le bord du lit, peignee de si bonne heure, si propre et si fraiche, avec son linge eblouissant. En ecoutant Lisa, il regardait leurs portraits, aux deux cotes de la cheminee; certainement, ils etaient des gens honnetes, ils avaient l'air tres comme il faut, habilles de noir, dans les cadres dores. La chambre, elle aussi, lui parut une chambre de personnes distinguees; les carres de guipure mettaient une sorte de probite sur les chaises; le tapis, les rideaux, les vases de porcelaine a paysages, disaient leur travail et leur gout du

confortable. Alors, il s'enfonça davantage sous l'edredon, ou il cuisait doucement, dans une chaleur de baignoire. Il lui sembla qu'il avait failli perdre tout cela chez monsieur Lebigre, son lit enorme, sa chambre si bien close, sa charcuterie, a laquelle il songeait maintenant avec des remords attendris. Et, de Lisa, des meubles, de ces choses douces qui l'entouraient, montait un bien-etre qui l'etouffait un peu, d'une facon delicieuse.

-- Beta, lui dit sa femme en le voyant vaincu, tu avais pris un beau chemin. Mais, vois-tu, il aurait fallu nous passer sur le corps a Pauline et a moi... Et ne te mele plus de juger le gouvernement, n'est-ce pas? Tous les gouvernements sont les memes, d'abord. On soutient celui-la, on en soutiendrait un autre, c'est necessaire. Le tout, quand on est vieux, est de manger ses rentes en paix, avec la certitude de les avoir bien gagnees.

Quenu approuvait de la tete. Il voulut commencer une justification.

-- C'est Gavard..., murmura-t-il.

Mais elle devint serieuse, elle l'interrompit avec brusquerie.

-- Non, ce n'est pas Gavard... Je sais qui c'est. Celui-la ferait bien de songer a sa propre surete, avant de compromettre les autres.

-- C'est de Florent que tu veux parler? demanda timidement Quenu, apres un silence.

Elle ne repondit pas tout de suite. Elle se leva, retourna au secretaire, comme faisant effort pour se contenir. Puis, d'une voix nette:

-- Oui, de Florent... Tu sais combien je suis patiente. Pour rien au monde, je ne voudrais me mettre entre ton frere et toi. Les liens de famille, c'est sacre. Mais la mesure est comble, a la fin. Depuis que ton frere est ici, tout va de mal en pis... D'ailleurs, non, je ne veux rien dire, ca vaudra mieux.

Il y eut un nouveau silence. Et, comme son mari regardait le plafond de l'alcove, l'air embarrasse, elle reprit avec plus de violence:

-- Enfin, on ne peut pas dire, il ne semble pas meme comprendre ce que nous faisons pour lui. Nous nous sommes genes, nous lui avons donne la chambre d'Augustine, et la pauvre fille couche sans se plaindre dans un cabinet ou elle manque d'air. Nous le nourrissons matin et soir, nous sommes aux petits soins... Rien. Il accepte cela naturellement. Il gagne de l'argent, et on ne sait seulement pas ou ca passe, ou plutot on ne le sait que trop.

-- Il y a l'heritage, hasarda Quenu, qui souffrait d'entendre accuser son frere.

Lisa resta toute droite, comme etourdie. Sa colere tomba.

-- Tu as raison, il y a l'heritage... Voila le compte, dans ce tiroir. Il n'en a pas voulu, tu etais la, tu te souviens? Cela prouve que c'est un garcon sans cervelle et sans conduite. S'il avait la moindre idee, il aurait deja fait quelque chose avec cet argent... Moi, je voudrais bien ne plus l'avoir, ca nous debarrasserait... Je lui en ai deja parle deux fois; mais il refuse de m'ecouter. Tu devrais le decider a le prendre, toi... Tache d'en causer avec lui, n'est-ce pas?

Quenu repondit par un grognement, Lisa evita d'insister, ayant mis, croyait-elle, toute l'honneterie de son cote.

-- Non, ce n'est pas un garcon comme un autre, recommenca-t-elle. Il n'est pas rassurant, que veux-tu! Je le dis ca, parce que nous en causons... Je ne m'occupe pas de sa conduite, qui fait deja beaucoup jaser sur nous dans le quartier. Qu'il mange, qu'il couche, qu'il nous gene, on peut le tolerer. Seulement, ce que je ne lui permettrai pas, c'est de nous fourrer dans sa politique. S'il le monte encore la tete, s'il nous compromet le moins du monde, je t'avertis que je me debarrasserai de lui carrement... Je t'avertis, tu comprends!

Florent etait condamne. Elle faisait un veritable effort pour ne pas se soulager, laisser couler le flot de rancune amasee qu'elle avait sur le coeur. Il heurtait tous ses instincts, la blessait, l'epouvantait, la rendait veritablement malheureuse. Elle murmura encore:

-- Un homme qui a eu les plus vilaines aventures, qui n'a pas su se creer seulement un chez lui... je comprends qu'il veuille des coups de fusil. Qu'il aille en recevoir, s'il les aime; mais qu'il laisse les braves gens a leur famille... Puis il ne me plait pas, voila! Il sent le poisson, le soir, a table. Ca m'empeche de manger. Lui, n'en perd pas une bouchee; et pour ce que ca lui profite! Il ne peut pas seulement engraisser, le malheureux, tant il est rongé de mechancete.

Elle s'etait approchee de la fenetre. Elle vit Florent qui traversait la rue Rambuteau, pour se rendre a la poissonnerie. L'arrivage de la maree debordait, ce matin-la; les mannes avaient de grandes moires d'argent, les criees grondaient. Lisa suivit les epaules pointues de son beau-frere entrant dans les odeurs fortes des Halles, l'echine pliee, avec cette nausée de l'estomac qui lui montait aux tempes; et le regard dont elle l'accompagnait etait celui d'une combattante, d'une femme resoluée au triomphe.

Quand elle se retourna, Quenu se levait. En chemise, les pieds dans la douceur du tapis de mousse, encore tout chaud de la bonne chaleur de l'edredon, il etait bleme, afflige de la mesintelligence de son frere et de sa femme. Mais Lisa eut un de ses beaux sourires. Elle le toucha beaucoup en lui donnant ses chaussettes.

Marjolin fut trouve au marche des Innocents, dans un tas de choux, sous un chou blanc, enorme, et dont une des grandes feuilles rabattues cachait son visage rose d'enfant endormi. On ignora toujours quelle main miserable l'avait pose la. C'etait deja un petit bonhomme de deux a trois ans, tres-gras, tres-heureux de vivre, mais si peu precoce, si empate, qu'il bredouillait a peine quelque mots, ne sachant que sourire. Quand une marchande de legumes le decouvrit sous le grand chou blanc, elle poussa un tel cri de surprise, que les voisines accoururent, emerveillees; et lui, il tendait les mains, encore en robe, roule dans un morceau de couverture. Il ne put dire qui etait sa mere. Il avait dos yeux etonnes, en se serrant contre l'epaule d'une grosse tripiere qui l'avait pris entre les bras. Jusqu'au soir, il occupa le marche. Il s'etait rassure, il mangeait des tartines, il riait a toutes les femmes. La grosse tripiere le garda; puis, il passa a une voisine; un mois plus tard, il couchait chez une troisieme. Lorsqu'on lui demandait: " Ou est ta mere? " il avait un geste adorable: sa main faisait le tour, montrant les marchandes toutes a la fois. Il fut l'enfant des Halles, suivant les jupes de l'une ou de l'autre, trouvant toujours un coin dans un lit, mangeant la soupe un peu partout, habille a la grace de Dieu, et ayant quand meme des sous au fond de ses poches percees. Une belle fille rousse, qui vendait des plantes officinales, l'avait appele Marjolin, sans qu'on sut pourquoi.

Marjolin allait avoir quatre ans, lorsque la mere Chantemesse fit a son tour la trouvaille d'une petite fille, sur le trottoir de la rue Saint-Denis, au coin du marche. La petite pouvait avoir deux ans, mais elle bavardait deja comme une pie, ecorchant les mots dans son babil d'enfant; si bien que la mere Chantemesse crut comprendre qu'elle s'appelait Cadine, et que sa mere, la veille au soir, l'avait assise sous une porte, en lui disant de l'attendre. L'enfant avait dormi la; elle ne pleurait pas, elle racontait qu'on la battait. Puis, elle suivit la mere Chantemesse, bien contente, enchantee de cette grande place, ou il y avait tant de monde et tant de legumes. La mere Chantemesse, qui vendait au petit tas, etait une digne femme, tres-bourruue, touchant deja a la soixantaine; elle adorait les enfants, ayant perdu trois garcons au berceau. Elle pensa que " cette roulure-la semblait une trop mauvaise gale pour crever, " et elle adopta Cadine.

Mais, un soir, comme la mere Chantemesse s'en allait, tenant Cadine dela main droite, Marjolin lui prit sans facon la main gauche.

-- Eh! mon garcon, dit la vieille en s'arretant, la place est donnee... Tu n'es donc plus avec la grande Therese! Tu es un fameux coureur, sais-tu?

Il la regardait, avec son rire, sans la lacher. Elle ne put rester grondeuse, tant il etait joli et boucle. Elle murmura:

-- Allons, venez, marmaille... Je vous coucherai ensemble.

Et elle arriva rue au Lard, ou elle demeurait, avec un enfant de chaque main. Marjolin s'oublia chez la mere Chantemesse. Quand ils faisaient par trop de tapage, elle leur allongeait quelques taloches, heureuse de pouvoir crier, de se facher, de les debarbouiller, de les fourrer sous la meme couverture. Elle leur avait installe un petit lit, dans une vieille voiture de marchand des quatre saisons, dont les roues et les brancards manquaient. C'etait comme un large berceau, un peu dur, encore tout odorant des legumes qu'elle y avait longtemps tenus frais sous des linges mouilles. Cadine et Marjolin dormirent la, a quatre ans, aux bras l'un de l'autre.

Alors, ils grandirent ensemble, on les vit toujours les mains a la taille. La nuit, la mere Chantemesse les entendait qui bavardaient doucement. La voix flutee de Cadine, pendant des heures, racontait des choses sans fin, que Marjolin ecoutait avec des etonnements plus sourds. Elle etait tres-mechante, elle inventait des histoires pour lui faire peur, lui disait que, l'autre nuit, elle avait vu un homme tout blanc, au pied de leur lit, qui les regardait, en tirant une grande langue rouge. Marjolin suait d'angoisse, lui demandait des details; et elle se moquait de lui, elle finissait par l'appeler " grosse bete. " D'autres fois, ils n'etaient pas sages, ils se donnaient des coups de pieds, sous les couvertures; Cadine repliait les jambes, etouffait ses rires, quand Marjolin, de toutes ses forces, la manquait et allait taper dans le mur. Il fallait, ces fois-la, que la mere Chantemesse se levat pour border les couvertures; elle les endormait tous les deux d'une calotte, sur l'oreiller. Le lit fut longtemps ainsi pour eux un lieu de recreation; ils y emportaient leurs joujoux, ils y mangeaient des carottes et des navets voles; chaque matin, leur mere adoptive etait toute surprise d'y trouver des objets etranges, des cailloux, des feuilles, des trognons de pommes, des poupees faites avec des bouts de chiffon. Et, les jours de grands froids, elle les laissait la, endormis, la tignasse noire de Cadine melee aux boucles blondes de Marjolin, les bouches si pres l'une de l'autre, qu'ils semblaient se rechauffer de leur haleine.

Cette chambre de la rue au Lard etait un grand galetas, delabre, qu'une seule fenetre, aux vitres depolies par les pluies, éclairait. Les enfants y jouaient a cache-cache, dans la haute armoire de noyer et sous le lit colossal de la mere Chantemesse. Il y avait encore deux ou trois tables, sous lesquelles ils marchaient a quatre pattes. C'etait charmant, parce qu'il n'y faisait pas clair, et que des legumes trainaient dans les coins noirs. La rue au Lard, elle aussi, etait bien amusante, etroite, peu frequentee, avec sa large arcade qui s'ouvre sur la rue de la Lingerie. La porte de la maison se trouvait a cote meme de l'arcade, une porte basse, dont le battant ne s'ouvrait qu'a demi sur les marches grasses d'un escalier tournant. Cette maison, a auvent, qui se renflait, toute sombre d'humidite, avec la caisse verdie des plombs, a chaque etage, devenait, elle aussi, un grand joujou. Cadine et Marjolin passaient leurs matinees a jeter d'en bas des pierres, de facon a les lancer dans les plombs; les pierres descendaient alors le long des tuyaux de descente, en faisant un tapage tres-rejouissant. Mais ils casserent deux vitres, et ils emplirent les tuyaux de cailloux, a tel point que la mere Chantemesse,

qui habitait la maison depuis quarante-trois ans, faillit recevoir conge.

Cadine et Marjolin s'attaquerent alors aux tapissieres, aux baquets, aux camions, qui stationnaient dans la rue deserte. Ils montaient sur les roues, se balancaient aux bouts de chaine, escaladaient les caisses, les paniers entasses. Les arriere-magasins des commissionnaires de la rue de la Poterie ouvraient la de vastes salles sombres, qui s'emplissaient et se vidaient en un jour, menageant a chaque heure de nouveaux trous charmants, des cachettes, ou les gamins s'oubliaient dans l'odeur des fruits secs, des oranges, des pommes fraiches. Puis, ils se lassaient, ils allaient retrouver la mere Chantemesse, sur le carreau des Innocents. Ils y arrivaient, bras dessus, bras dessous, traversant les rues avec des rires, au milieu des voitures, sans avoir peur d'etre ecrases. Ils connaissaient le pave, enfoncant leurs petites jambes jusqu'aux genoux dans les fanes de legumes; ils ne glissaient pas, ils se moquaient, quand quelque roulier, aux souliers lourds, s'etalait les quatre fers en l'air, pour avoir marche sur une queue d'artichaut. Ils etaient les diables roses et familiers de ces rues grasses. On ne voyait qu'eux. Par les temps de pluie, ils se promenaient gravement, sous un immense parasol tout en loques, dont la marchande au petit tas avait abrite son eventaire pendant vingt ans; ils le plantaient gravement dans un coin du marche, ils appelaient ca " leur maison. " Les jours de soleil, ils galopinaient, a ne plus pouvoir remuer le soir; ils prenaient des bains de pieds dans la fontaine, faisaient des ecluses en barrant les ruisseaux, se cachaient sous des tas de legumes, restaient la, au frais, a bavarder, comme la nuit, dans leur lit. On entendait souvent sortir, en passant a cote d'une montagne de laitues ou de romaines, un caquetage etouffe. Lorsqu'on ecartait les salades, on les apercevait, allonges cote a cote, sur leur couche de feuilles, l'oeil vif, inquiets comme des oiseaux decouverts au fond d'un buisson. Maintenant, Cadine ne pouvait se passer de Marjolin, et Marjolin pleurait, quand il perdait Cadine. S'ils venaient a etre separees, ils se cherchaient derriere toutes les jupes des Halles, dans les caisses, sous les choux. Ce fut surtout sous les choux qu'ils grandirent et qu'ils s'aimerent.

Marjolin allait avoir huit ans, et Cadine six, quand la mere Chantemesse leur fit honte de leur paresse. Elle leur dit qu'elle les associait a sa vente au petit tas; elle leur promit un sou par jour, s'ils voulaient l'aider a eplucher ses legumes. Les premiers jours, les enfants eurent un beau zele. Ils s'etabliissaient aux deux cotes de l'eventaire, avec des couteaux etroits, tres attentifs a la besogne. La mere Chantemesse avait la specialite des legumes epluches; elle tenait, sur sa table tendue d'un bout de lainage noir mouille, des alignements de pommes de terre, de navets, de carottes, d'oignons blancs, ranges quatre par quatre, en pyramide, trois pour la base, un pour la pointe, tout prêts a etre mis dans les casseroles des menageres attardees. Elle avait aussi des paquets ficelles pour le pot-au-feu, quatre poireaux, trois carottes, un panais, deux navets, deux brins de celeri; sans parler de la julienne fraiche coupee tres fine sur des feuilles de papier, des choux tailles en quatre, des tas

de tomates et des tranches de potiron qui mettaient des étoiles rouges et des croissants d'or dans la blancheur des autres légumes lavés à grande eau. Cadine se montra beaucoup plus habile que Marjolin, bien qu'elle fut plus jeune; elle enlevait aux pommes de terre une pelure si mince, qu'on voyait le jour à travers; elle ficelait les paquets pour le pot-au-feu d'une si gentille façon, qu'ils ressemblaient à des bouquets; enfin, elle savait faire des petits tas qui paraissaient très-gros, rien qu'avec trois carottes ou trois navets. Les passants s'arrêtaient en riant, quand elle criait de sa voix pointue de gamine:

-- Madame, madame, venez me voir... À deux sous, mon petit tas!

Elle avait des pratiques, ses petits tas étaient très-connus. La mère Chantemesse, assise entre les deux enfants, riait d'un rire intérieur, qui lui faisait monter la gorge au menton, à les voir si sérieux à la besogne. Elle leur donnait religieusement leur sou par jour. Mais les petits tas finirent par les ennuyer. Ils prenaient de l'âge, ils revalaient des commerces plus lucratifs. Marjolin restait enfant très-tard, ce qui impatientait Cadine. Il n'avait pas plus d'idée qu'un chou, disait-elle. Et, à la vérité, elle avait beau inventer pour lui des moyens de gagner de l'argent, il n'en gagnait point, il ne savait pas même faire une commission. Elle, était très-rouée. À huit ans, elle se fit enrôler par une de ces marchandes qui s'assoient sur un banc, autour des Halles avec un panier de citrons, que toute une bande de gamines vendent sous leurs ordres; elle offrait les citrons dans sa main, deux pour trois sous, courant après les passants, poussant sa marchandise sous le nez des femmes, retournant s'approvisionner, quand elle avait la main vide; elle touchait deux sous par douzaine de citrons, ce qui mettait ses journées jusqu'à cinq et six sous, dans les bons temps. L'année suivante, elle plaça des bonnets à neuf sous; le gain était plus fort; seulement, il fallait avoir l'œil vif, car ces commerces en plein vent sont défendus; elle flairait les sergents de ville à cent pas, les bonnets disparaissaient sous ses jupes, tandis qu'elle croquait une pomme, d'un air innocent. Puis, elle tint des gâteaux, des galettes, des tartes aux cerises, des croquets, des biscuits de maïs, épais et jaunes, sur des claies d'osier; mais Marjolin lui mangea son fonds. Enfin, à onze ans, elle réalisa une grande idée qui la tourmentait depuis longtemps. Elle économisa quatre francs en deux mois, fit l'emplette d'une petite hotte, et se mit marchande de mouron.

C'était toute une grosse affaire. Elle se levait de bon matin, achetait aux vendeurs en gros sa provision de mouron, de millet en branche, d'échaudes; puis elle partait, passait l'eau, courait le quartier Latin, de la rue Saint-Jacques à la rue Dauphine, et jusqu'au Luxembourg. Marjolin l'accompagnait. Elle ne voulait pas même qu'il portât la hotte; elle disait qu'il n'était bon qu'à crier; et il criait sur un ton gras et trainant:

-- Mouron pour les p'tits oiseaux!

Et elle reprenait, avec des notes de flûte, sur une étrange phrase, musicale qui finissait par un son pur et file, très haut:

-- Mouron pour les p'tits oiseaux!

Ils allaient chacun sur un trottoir, regardant en l'air. A cette époque, Marjolin avait un grand gilet rouge qui lui descendait jusqu'aux genoux, le gilet du défunt père Chantemesse, ancien cocher de fiacre; Cadine portait une robe à carreaux bleus et blancs, taillée dans un tartan usé de la mère Chantemesse. Les serins de toutes les mansardes du quartier Latin les connaissaient. Quand ils passaient, répétant leur phrase, se jetant l'écho de leur cri, les cages chantaient.

Cadine vendit aussi du cresson. " A deux sous la botte! a deux sous la botte! " Et c'était Marjolin qui entrait dans les boutiques pour offrir " le beau cresson de fontaine, la santé du corps! " Mais les Halles centrales venaient d'être construites; la petite restait en extase devant l'allée aux fleurs qui traverse le pavillon des fruits. Là, tout le long, les bancs de vente, comme des plates-bandes aux deux bords d'un sentier, fleurissent, épanouissent de gros bouquets; c'est une moisson odorante, deux haies épaisses de roses, entre lesquelles les filles du quartier aiment à passer, souriantes, un peu étouffées par la senteur trop forte; et, en haut des étalages, il y a des fleurs artificielles, des feuillages de papier ou des gouttes de gomme font des gouttes de rosée, des couronnes de cimetière en perles noires et blanches qui se moirent de reflets bleus. Cadine ouvrait son nez rose avec des sensualités de chatte; elle s'arrêtait dans cette fraîcheur douce, emportait tout ce qu'elle pouvait de parfum. Quand elle mettait son chignon sous le nez de Marjolin, il disait que ça sentait l'oeillet. Elle jurait qu'elle ne se servait plus de pommade, qu'il suffisait de passer dans l'allée. Puis, elle intrigua tellement, qu'elle entra au service d'une des marchandes. Alors, Marjolin trouva qu'elle sentait bon des pieds à la tête. Elle vivait dans les roses, dans les lilas, dans les giroflees, dans les muguet. Lui, flairant sa jupe, longuement, en manière de jeu, semblait chercher, finissait par dire: " Ça sent le muguet. " Il montait à la taille, au corsage, renifflait plus fort: " Ça sent la giroflee. " Et aux manches, à la jointure des poignets: " Ça sent le lilas. " Et à la nuque, tout autour du cou, sur les joues, sur les lèvres: " Ça sent la rose. " Cadine riait, l'appelait " beta, " lui criait de finir, parce qu'il lui faisait des chatouilles avec le bout de son nez. Elle avait une haleine de jasmin. Elle était un bouquet tiède et vivant.

Maintenant, la petite se levait à quatre heures, pour aider sa patronne dans ses achats. C'était, chaque matin, des brassées de fleurs achetées aux horticulteurs de la banlieue, des paquets de mousse, des paquets de feuilles de fougère et de pervenche, pour entourer les bouquets. Cadine restait émerveillée devant les brillants et les valenciennes que portaient les filles des grands jardiniers de Montreuil, venues au milieu de leurs roses. Les jours de Sainte Marie, de Saint Pierre, de Saint Joseph, des saints patronymiques très-fêtes, la vente commençait à deux heures; il se vendait, sur le carreau, pour plus de cent mille francs de fleurs coupées; des revendeuses gagnaient jusqu'à deux cents francs en quelques heures. Ces jours-là, Cadine ne

montrait plus que les meches frisees de ses cheveux au-dessus des bottes de pensees, de reseda, de marguerites; elle etait noyee, perdue sous les fleurs; elle montait toute la journee des bouquets sur des brins de jonc. En quelques semaines, elle avait acquis de l'habilete et une grace originale. Ses bouquets ne plaisait pas a tout le monde; ils faisaient sourire, et ils inquietaient, par un cote de naivete cruelle. Les rouges y dominaient, coupes de tons violents, de bleus, de jaunes, de violets, d'un charme barbare. Les matins ou elle pincait Marjolin, ou elle le taquinait a le faire pleurer, elle avait des bouquets ferocees, des bouquets de fille en colere, aux parfums rudes, aux couleurs irritees. D'autres matins, quand elle etait attendrie par quelque peine ou par quelque joie, elle trouvait des bouquets d'un gris d'argent, tres-doux, voiles, d'une odeur discrete. Puis, c'etaient des roses, saignantes comme des coeurs ouverts, dans des lacs d'oeillets blancs; des glaieuls fauves, montant en panaches de flammes parmi des verdurees effarees; des tapisseries de Smyrne, aux dessins compliques, faites fleur a fleur, ainsi que sur un canevas; des éventails moires, s'elargissant avec des douceurs de dentelle; des puretes adorables, des tailles epaissies, des reves a mettre dans les mains des harengereres ou des marquises, des maladresses de vierge et des ardeurs sensuelles de fille, toute la fantaisie exquise d'une gamine de douze ans, dans laquelle la femme s'evillait.

Cadine n'avait plus que deux respects: le respect du lilas blanc, dont la botte de huit a dix branches coute, l'hiver, de quinze a vingt francs; et le respect des camelias, plus chers encore, qui arrivent par douzaine, dans des boites, couches sur un lit de mousse, recouverts d'une feuille d'ouate. Elle les prenait, comme elle aurait pris des bijoux, delicatement, sans respirer, de peur de les gater d'un souffle; puis, c'etait avec de precautions infinies qu'elle attachait sur des brins de jonc leurs queues courtes. Elle parlait d'eux serieusement. Elle disait a Marjolin qu'un beau camelia blanc, sans pique de rouille, etait une chose rare, tout a fait belle. Comme elle lui en faisait admirer un, il s'ecria, un jour:

-- Oui, c'est gentil, mais j'aime mieux le dessous de ton menton, la, a cette place; c'est joliment plus doux et plus transparent que ton camelia... Il y a des petites veines bleues et roses qui ressemblent a des veines de fleur.

Il la caressait du bout des doigts; puis il approcha le nez, murmurant:

-- Tiens, tu sens l'oranger, aujourd'hui.

Cadine avait un tres-mauvais caractere. Elle ne s'accommodait pas du role de servante. Aussi finit-elle par s'etablir pour son compte. Comme elle etait alors agee de treize ans, et qu'elle ne pouvait rever le grand commerce, un banc de vente de l'allee aux fleurs, elle vendit des bouquets de violettes d'un sou, piques dans un lit de mousse, sur un éventaire d'osier pendu a son cou. Elle rodait toute la journee dans les Halles, autour des Halles, promenant son bout de pelouse. C'etait la sa joie, cette flanterie continuelle, qui lui degourdissait

les jambes, qui la tirait des longues heures passees a faire des bouquets, les genoux plies, sur une chaise basse. Maintenant, elle tournait ses violettes en marchant, elle les tournait comme des fuseaux, avec une merveilleuse legerete de doigts; elle comptait six a huit fleurs, selon la saison, pliait en deux un brin de jonc, ajoutait une feuille, roulait un fil mouille; et, entre ses dents de jeune loup, elle cassait le fil. Les petits bouquets semblaient pousser tout seuls dans la mousse de l'eventaire, tant elle les y plantait vite. Le long des trottoirs, au milieu des coudoiements de la rue, ses doigts rapides fleurissaient, sans qu'elle les regardat, la mine effrontement levee, occupee des boutiques et des passants. Puis, elle se reposait un instant dans le creux d'une porte; elle mettait au bord des ruisseaux, gras des eaux de vaisselle, un coin de printemps, une lisiere de bois aux herbes bleuies. Ses bouquets gardaient ses mechantes humeurs et ses attendrissements; il y en avait de herisses, de terribles, qui ne decoleraient pas dans leur cornet chiffonne; il y en avait d'autres, paisibles, amoureux, souriant au fond de leur collerette propre. Quand elle passait, elle laissait une odeur douce. Marjolin la suivait beatement. Des pieds a la tete, elle ne sentait plus qu'un parfum. Lorsqu'il la prenait, qu'il allait de ses jupes a son corsage, de ses mains a sa face, il disait qu'elle n'etait que violette, qu'une grande violette. Il enfonceait sa tete, il repetait:

-- Tu te rappelles, le jour ou nous sommes alles a Romainville? C'est tout a fait ca, la surtout, dans ta manche... Ne change plus. Tu sens trop bon.

Elle ne changea plus. Ce fut son dernier metier. Mais les deux enfants grandissaient, souvent elle oubliait son eventaire pour courir le quartier. La construction des Halles centrales fut pour eux un continuel sujet d'escapades. Ils penetraient au beau milieu des chantiers, par quelque fente des clotures de planches; ils descendaient dans les fondations, grimpaient aux premieres colonnes de fonte. Ce fut alors qu'ils mirent un peu d'eux, de leurs jeux, de leurs batteries, dans chaque trou, dans chaque charpente. Les pavillons s'eleverent sous leurs petites mains. De la vinrent les tendresses qu'ils eurent pour les grandes Halles, et les tendresses que les grandes Halles leur rendirent. Ils etaient familiers avec ce vaisseau gigantesque, en vieux amis qui en avaient vu poser les moindres boulons. Ils n'avaient pas peur du monstre, tapaient de leur poing maigre sur son enormite, le traitaient en bon enfant, eu camarade avec lequel on ne se gene pas. Et les Halles semblaient sourire de ces deux gamins qui etaient la chanson libre, l'idylle effrontee de leur ventre geant.

Cadine et Marjolin ne couchaient plus ensemble, chez la mere Chantemesse, dans la voilure de marchand des quatre saisons. La vieille, qui les entendait toujours bavarder la nuit, fit un lit a part pour le petit, par terre, devant l'armoire; mais, le lendemain matin, elle le retrouva au cou de la petite sous la meme couverture. Alors elle le coucha chez une voisine. Cela rendit les enfants tres-malheureux. Dans le jour, quand la mere Chantemesse n'etait pas la, ils s'eprenaient tout habilles entre les bras l'un de l'autre, ils

s'allongeaient sur le carreau, comme sur un lit; et cela les amusait beaucoup. Plus tard, ils polissonnerent, ils chercherent les coins noirs de la chambre, ils se cachèrent plus souvent au fond des magasins de la rue au Lard, derrière les tas de pommes et les caisses d'oranges. Ils étaient libres et sans honte, comme les moineaux qui s'accouplent au bord d'un toit.

Ce fut dans la cave du pavillon aux volailles qu'ils trouverent moyen de coucher encore ensemble. C'était une habitude douce, une sensation de bonne chaleur, une façon de s'endormir l'un contre l'autre, qu'ils ne pouvaient perdre. Il y avait là, près des tables d'abatage, de grands paniers de plume dans lesquels ils tenaient à l'aise. Dès la nuit tombée, ils descendaient, ils restaient toute la soirée, à se tenir chaud, heureux des molleses de cette couche, avec du duvet pardessus les yeux. Ils traînaient d'ordinaire leur panier loin du gaz; ils étaient seuls, dans les odeurs fortes des volailles, tenus éveillés par de brusques chants de coq qui sortaient de l'ombre. Et ils riaient, ils s'embrassaient, pleins d'une amitié vive qu'ils ne savaient comment se témoigner. Marjolin était très bête. Cadine le battait, prise de colère contre lui, sans savoir pourquoi. Elle le degourdisait par sa cranerie de fille des rues. Lentement, dans les paniers de plumes, ils en surent long. C'était un jeu. Les poules et les coqs qui couchaient à côté d'eux, n'avaient pas une plus belle innocence.

Plus tard, ils emplirent les grandes Halles de leurs amours de moineaux insouciantes. Ils vivaient en jeunes bêtes heureuses, abandonnées à l'instinct, satisfaisant leurs appetits au milieu de ces entassements de nourriture, dans lesquels ils avaient poussé comme des plantes tout en chair. Cadine a seize ans, était une fille échappée, une bohémienne noire du pavé, très gourmande, très sensuelle. Marjolin, a dix-huit ans, avait l'adolescence déjà ventrue d'un gros homme, l'intelligence nulle, vivant par les sens. Elle decouchait souvent pour passer la nuit avec lui dans la cave aux volailles; elle riait hardiment au nez de la mère Chantemesse, le lendemain, se sauvant sous le balai dont la vieille tapait à tort et à travers dans la chambre, sans jamais atteindre la vaurienne, qui se moquait avec une effronterie rare, disant qu'elle avait veillé " pour voir s'il poussait des cornes à la lune. " Lui, vagabondait; les nuits où Cadine le laissait seul, il restait avec le planton des forts de garde dans les pavillons; il dormait sur des sacs, sur des caisses, au fond du premier coin venu. Ils en vinrent tous deux à ne plus quitter les Halles. Ce fut leur volière, leur étable, la mangeoire colossale où ils dormaient, s'aimaient, vivaient, sur un lit immense de viandes, de beurres et de légumes.

Mais ils eurent toujours une amitié particulière pour les grands paniers de plumes. Ils revenaient là, les nuits de tendresse. Les plumes n'étaient pas triées. Il y avait de longues plumes noires de dinde et des plumes d'oie, blanches et lisses, qui les chatouillaient aux oreilles, quand ils se retournaient; puis, c'était du duvet de canard, où ils s'enfonçaient comme dans de l'ouate, des plumes légères de poules, dorées, bigarrées, dont ils faisaient monter un vol à

chaque souffle, pareil a un vol de mouches ronflant au soleil. En hiver, ils couchaient aussi dans la pourpre des faisans, dans la cendre grise des alouettes, dans la soie mouchetee des perdrix, des cailles et des grives. Les plumes etaient vivantes encore, tiedes d'odeur. Elles mettaient des frissons d'ailes, des chaleurs de nid, entre leurs levres. Elles leur semblaient un large dos d'oiseau, sur lequel ils s'allongeaient, et qui les emportait, pames aux bras l'un de l'autre. Le matin, Marjolin cherchait Cadine, perdue au fond du panier, comme s'il avait neige sur elle. Elle se levait ebouriffee, se secouait, sortait d'un nuage, avec son chignon ou restait toujours plante quelque panache de coq.

Ils trouverent un autre lieu de delices, dans le pavillon de la vente en gros des beurres, des oeufs et des fromages. Il s'entasse la, chaque matin, des murs enormes de paniers vides. Tous deux se glissaient, trouaient ce mur, se creusaient une cachette. Puis, quand ils avaient pratique une chambre dans le tas, ils ramenaient un panier, ils s'enfermaient. Alors, ils etaient chez eux, ils avaient une maison. Ils s'embrassaient impunement. Ce qui les faisait se moquer du monde, c'etait que de minces cloisons d'osier les separaient seules de la foule des Halles, dont ils entendaient autour d'eux la voix haute. Souvent, ils pouffaient de rire, lorsque des gens s'arretaient a deux pas, sans les soupconner la; ils ouvraient des meurtrieres, hasardaient un oeil; Cadine, a l'epoque des cerises, lancait des noyaux dans le nez de toutes les vieilles femmes qui passaient, ce qui les amusait d'autant plus, que les vieilles, effarees, ne devinaient jamais d'ou partait cette grele de noyaux. Ils rodaient aussi au fond des caves, en connaissaient les trous d'ombre, savaient traverser les grilles les mieux fermees. Une de leurs grandes parties etait de penetrer sur la voie du chemin de fer souterrain, etabli dans le sous-sol, et que des lignes projetees devaient relier aux differentes gares; des troncons de cette voie passent sous les rues couvertes, separant les caves de chaque pavillon; meme, a tous les carrefours, des plaques tournantes sont posees, pretes a fonctionner. Cadine et Marjolin avaient fini par decouvrir, dans la barriere de madriers qui defend la voie, une piece de bois moins solide qu'ils avaient rendue mobile; si bien qu'ils entraient la, tout a l'aise. Ils y etaient separes du monde, avec le continu pietinement de Paris, en haut, sur le carreau. La voie etendait ses avenues, ses galeries desertes, tachees de jour, sous les regards a grilles de fonte; dans les bouts noirs, des gaz brulaient. Ils se promenaient comme au fond d'un chateau a eux, certains que personne ne les derangerait, heureux de ce silence bourdonnant, de ces lueurs louches, de cette discretion de souterrain, ou leurs amours d'enfants gouailleurs avaient des frissons de melodrame. Des caves voisines, a travers les madriers, toutes sortes d'odeurs leur arrivaient: la fadeur des legumes, l'aprete de la maree, la rudesse pestilentielle des fromages, la chaleur vivante des volailles. C'etaient de continuels souffles nourrissants qu'ils aspiraient entre leurs baisers, dans l'alcove d'ombre ou ils s'oubliaient, couches en travers sur les rails. Puis, d'autres fois, par les belles nuits, par les aubes claires, ils grimpaient sur les toits, ils montaient l'escalier roide des tourelles, placees aux angles des pavillons. En haut,

s'élargissaient des champs de zinc, des promenades, des places, toute une campagne accidentée dont ils étaient les maîtres. Ils faisaient le tour des toitures carrées des pavillons, suivaient les toitures allongées des rues couvertes, gravissaient et descendaient les pentes, se perdaient dans des voyages sans fin. Lorsqu'ils se trouvaient sur des terres basses, ils allaient encore plus haut, ils se risquaient le long des échelles de fer, ou les jupes de Cadine flottaient comme des drapeaux. Alors, ils couraient le second étage de toits, en plein ciel. Au-dessus d'eux, il n'y avait plus que les étoiles. Des rameurs s'élevaient du fond des Halles sonores, des bruits roulants, une tempête au loin, entendue la nuit. A cette hauteur, le vent matinal balayait les odeurs gâtées, les mauvaises haleines du réveil des marchés. Dans le jour levant, au bord des gouttières, ils se becquetaient, ainsi que font des oiseaux, polissonnant sous les tuiles. Ils étaient tout roses, aux premières rougeurs du soleil. Cadine riait d'être en l'air, la gorge moirée, pareille à celle d'une colombe; Marjolin se penchait pour voir les rues encore pleines de ténèbres, les mains serrées au zinc, comme des pattes de ramier. Quand ils redescendaient, avec la joie du grand air, souriant en amoureux qui sortent chiffonnés d'une pièce de ble, ils disaient qu'ils revenaient de la campagne.

Ce fut à la triperie qu'ils firent connaissance de Claude Lantier. Ils y allaient chaque jour, avec le goût du sang, avec la cruauté de galopins s'amusant à voir des têtes coupées. Autour du pavillon, les ruisseaux coulent rouges; ils y trempaient le bout du pied, y poussaient des tas de feuilles qui les barraient, étalant des mares sanglantes. L'arrivage des abats dans des carrioles qui puent et qu'on lave à grande eau les intéressait. Ils regardaient déballer les paquets de pieds de moutons qu'on empile à terre comme des pavés sales, les grandes langues roidies montrant les déchirements saignants de la gorge, les cœurs de bœuf solides et décrochés comme des cloches muettes. Mais ce qui leur donnait surtout un frisson à fleur de peau, c'étaient les grands paniers qui suent le sang, pleins de têtes de moutons, les cornes grasses, le museau noir, laissant pendre encore aux chairs vives des lambeaux de peau laineuse; ils revaient à quelque guillotine jetant dans ces paniers les têtes de troupeaux interminables. Ils les suivaient jusqu'au fond de la cave, le long des rails posés sur les marches de l'escalier, écoutant le cri des roulettes de ces wagons d'osier, qui avaient un sifflement de scie. En bas, c'était une horreur exquise. Ils entraient dans une odeur de charnier, ils marchaient au milieu de flaques sombres, ou semblaient s'allumer par instants des yeux de pourpre; leurs semelles se collaient, ils clapotaient, inquiets, ravis de cette boue horrible. Les becs de gaz avaient une flamme courte, une paupière sanguinolente qui battait. Autour des fontaines, sous le jour pâle des soupiraux, ils s'approchaient des étaux. Là, ils jouissaient, à voir les tripiers, le tablier roidi par les éclaboussures, casser une à une les têtes de mouton, d'un coup de maillet. Et ils restaient pendant des heures à attendre que les paniers fussent vides, retenus par le craquement des os, voulant voir jusqu'à la fin arracher les langues et dégager les cervelles des éclats des crânes. Parfois, un cantonnier passait derrière eux, lavant la cave à la lance; des nappes

ruisselaient avec un bruit d'ecluse, le jet rude de la lance ecorchait les dalles, sans pouvoir emporter la rouille ni la puanteur du sang.

Vers le soir, entre quatre et cinq heures, Cadine et Marjolin etaient surs de rencontrer Claude a la vente en gros des mous de boeuf. Il etait la, au milieu des voitures des tripiers acculees aux trottoirs, dans la foule des hommes en bourgerons bleus et en tabliers blancs, bouscule, les oreilles cassees par les offres faites a voix haute; mais il ne sentait pas meme les coups de coude, il demeurait eu extase, en face des grands mous pendus aux crocs de la crie. Il expliqua souvent a Cadine et a Marjolin que rien n'etait plus beau. Les mous etaient d'un rose tendre, s'accentuant peu a peu, borde, en bas, de carmin vif; et il les disait en satin moire, ne trouvant pas de mot pour peindre cette douceur soyeuse, ces longues allees fraiches, ces chairs legeres qui retombaient a larges plis, comme des jupes accrochees de danseuses. Il parlait de gaze, de dentelle laissant voir la hanche d'une jolie femme. Quand un coup de soleil, tombant sur les grands mous, leur mettait une ceinture d'or, Claude, l'oeil pame, etait plus heureux que s'il eut vu defiler les nudites des deesses grecques et les robes de brocart des chatelaines romantiques.

Le peintre devint le grand ami des deux gamins. Il avait l'amour des belles brutes. Il reva longtemps un tableau colossal, Cadine et Marjolin s'aimant au milieu des Halles centrales, dans les legumes, dans la maree, dans la viande. Il les aurait assis sur leur lit de nourriture, les bras a la taille, echangeant le baiser idyllique. Et il voyait la un manifeste artistique, le positivisme de l'art, l'art moderne tout experimental et tout materialiste; il y voyait encore une satire de la peinture a idees, un soufflet donne aux vieilles ecoles. Mais pendant pres de deux ans, il recommenca les esquisses, sans pouvoir trouver la note juste. Il creva une quinzaine de toiles. Il s'en garda une grande rancune, continuant a vivre avec ses deux modeles, par une sorte d'amour sans espoir pour son tableau manque. Souvent l'apres-midi, quand il les rencontrait rodant, il battait le quartier des Halles, flanant, les mains an fond des poches, interesse profondement par la vie des rues.

Tous trois s'en allaient, trainant les talons sur les trottoirs, tenant la largeur, forcant les gens a descendre. Ils humaient les odeurs de Paris, le nez en l'air. Ils auraient reconnu chaque coin, les yeux fermes, rien qu'aux haleines liquoreuses sortant des marchands de vin, aux souffles chauds des boulangeries et des patisseries, aux etalages fades des fruitieres. C'etaient de grandes tournees. Ils se plaisaient a traverser la rotonde de la Halle au ble, l'enorme et lourde cage de pierre, au milieu des empilements de sacs blancs de farine, ecoutant le bruit de leurs pas dans le silence de la voute sonore. Ils aimaient les bouts de rue voisins, devenus deserts, noirs et tristes comme un coin de ville abandonne, la rue Babille, la rue Sauval, la rue des Deux-Ecus, la rue de Viarmes, bleme du voisinage des meuniers, et ou grouille a quatre heures la bourse aux grains. D'ordinaire, ils partaient de la. Lentement, ils suivaient la rue Vauvilliers, s'arretant aux carreaux des gargotes louches, se

montrant du coin de l'oeil, avec des rires, le gros numero jaune d'une maison aux persiennes fermees. Dans l'etirement de la rue des Prouvaires, Claude clignait les yeux, regardait, en face, au bout de la rue couverte, encadre sous ce vaisseau immense de gare moderne, un portail lateral de Saint-Eustache, avec sa rosace et ses deux etages de fenetres a plein cintre; il disait, par maniere de defi, que tout le moyen age et toute la renaissance tiendraient sous les Halles centrales. Puis, en longeant les larges rues neuves, la rue du Pont-Neuf et la rue des Halles, il expliquait aux deux gamins la vie nouvelle, les trottoirs superbes, les hautes maisons, le luxe des magasins; il annoncait un art original qu'il sentait venir, disait-il, et qu'il se rongeaient les poings de ne pouvoir reveler. Mais Cadine et Marjolin preferaient la paix provinciale de la rue des Bourdonnais, ou l'on peut jouer aux billes, sans craindre d'etre ecrase; la petite faisait la belle, en passant devant les bonneteries et les ganteries en gros, tandis que, sur chaque porte, des commis en cheveux, la plume a l'oreille, la suivaient du regard, d'un air ennuye. Ils preferaient encore les troncons du vieux Paris restes debout, les rues de la Poterie et de la Lingerie, avec leurs maisons ventruces, leurs boutiques de beurre, d'oeufs et de fromages; les rues de la Ferronnerie et de l'Aiguillerie, les belles rues d'autrefois, aux etroits magasins obscurs; surtout la rue Courtalon, une ruelle noire, sordide, qui va de la place Sainte-Opportune a la rue Saint-Denis, trouee d'allees puantes, au fond desquelles ils avaient polissonne, etant plus jeunes. Rue Saint-Denis, ils entraient dans la gourmandise; ils souriaient aux pommes tapees, au bois de reglisse, aux pruneaux, au sucre candi des epiciers et des droguistes. Leurs flaneries aboutissaient chaque fois a des idees de bonnes choses, a des envies de manger les etalages des yeux. Le quartier etait pour eux une grande table toujours servie, un dessert eternel, dans lequel ils auraient bien voulu allonger les doigts. Ils visitaient a peine un instant l'autre pate de mesures branlantes, les rues Pirouette, de Mondetour, de la Petite-Truanderie, de la Grande-Truanderie, interessees mediocrement par les depots d'escargots, les marchands d'herbes cuites, les bouges des tripiers et des liquoristes; il y avait cependant, rue de la Grande-Truanderie, une fabrique de savon, tres-douce au milieu des puanteurs voisines, qui arretait Marjolin, attendant que quelqu'un entrait ou sortait, pour recevoir au visage l'haleine de la porte. Et ils revenaient vite rue Pierre-Lescot et rue Rambuteau. Cadine adorait les salaisons, elle restait en admiration devant les paquets de harengs saurs, les barils d'anchois et de capres, les tonneaux de cornichons et d'olives, ou des cuillers de bois trempaient; l'odeur du vinaigre la grattait delicieusement a la gorge; l'aprete des morues roulees, des saumons fumes, des lards et des jambons, la pointe aigrette des corbeilles de citrons, lui mettaient au bord des levres un petit bout de langue, humide d'appetit; et elle aimait aussi a voir les tas de boites de sardines, qui font, au milieu des sacs et des caisses, des colonnes ouvrees de metal. Rue Montorgueil, rue Montmartre, il y avait encore de bien belles epiceries, des restaurants dont les soupiraux sentaient bon, des etalages de volailles et de gibier tres-rejouissants, des marchands de conserves, a la porte desquels des barriques defoncees debordaient d'une choucroute jaune, dechiquetees comme de la vieille

guipure. Mais, rue Coquilliere, ils s'oubliaient dans l'odeur des truffes. La, se trouve un grand magasin de comestibles qui souffle jusque sur le trottoir un tel parfum, que Cadine et Marjolin fermaient les yeux, s'imaginant avaler des choses exquises. Claude etait trouble; il disait que cela le creusait; il allait revoir la Halle au ble, par la rue Oblin, etudiant les marchandes de salades, sous les portes, et les faiences communes, etalees sur les trottoirs, laissant " les deux brutes " achever leur flanterie dans ce fumet de truffes, le fumet le plus aigu du quartier.

C'etaient la les grandes tournees. Cadine, lorsqu'elle promenait toute seule ses bouquets de violettes, poussait des pointes, rendait particulierement visite a certains magasins qu'elle aimait. Elle avait surtout une vive tendresse pour la boulangerie Taboureau, ou toute une vitrine etait reservee a la patisserie; elle suivait la rue Turbigo, revenait dix fois, pour passer devant les gateaux aux amandes, les saint-honore, les savarins, les flans, les tartes aux fruits, les assiettes de babas, d'eclairs, de choux a la creme; et elle etait encore attendrie par les bocaux pleins de gateaux secs, de macarons et de madeleines. La boulangerie, tres-claire, avec ses larges glaces, ses marbres, ses dorures, ses casiers a pains de fer ouvrage, son autre vitrine, ou des pains longs et vernis s'inclinaient, la pointe sur une tablette de cristal. retenus plus haut par une tringle de laiton, avait une bonne tiedeur de pate cuite, qui l'epanouissait, lorsque cedant a la tentation, elle entrait acheter une brioche de deux sous. Une autre boutique, en face du square des Innocents, lui donnait des curiosites gourmandes, toute une ardeur de desirs inassouvis. C'etait une specialite de godiveaux. Elle s'arretait dans la contemplation des godiveaux ordinaires, des godiveaux de brochet, des godiveaux de foies gras truffes; et elle restait la, revant, se disant qu'il faudrait bien qu'elle finit par en manger un jour. Cadine avait aussi ses heures de coquetterie. Elle s'achetait alors des toilettes superbes a l'etalage des Fabriques de France, qui pavoisaient la pointe Saint-Eustache d'immenses pieces d'etoffe, pendues et flottant de l'entresol jusqu'au trottoir. Un peu genee par son eventaire, au milieu des femmes des Halles, en tabliers sales devant ces toilettes des dimanches futurs, elle touchait les lainages, les flanelles, les cotonnades, pour s'assurer du grain et de la souplesse de l'etoffe. Elle se promettait quelque robe de flanelle voyante, de cotonnade a rames ou de popeline ecarlate. Parfois meme, elle choisissait dans les vitrines, parmi les coupons plisses et avantages par la main des commis, une soie tendre, bleu ciel ou vert pomme, qu'elle revait de porter avec des rubans roses. Le soir, elle allait recevoir a la face l'eblouissement des grands bijoutiers de la rue Montmartre. Cette terrible rue l'assourdissait de ses files interminables de voitures, la coudoyait de son flot continu de foule, sans qu'elle quittat la place, les yeux emplis de cette splendeur flambante, sous la ligne des reverberes accroches en dehors a la devanture du magasin. D'abord, c'etaient les blancheurs mates, les luisants aigus de l'argent, les montres alignees, les chaines pendues, les couverts en croix, et les timbales, les tabatieres, les ronds de serviette, les peignes, poses sur les etageres; mais elle avait une affection pour les des d'argent, bossuant les gradins de porcelaine,

que recouvrait un globe. Puis, de l'autre cote, la lueur fauve de l'or jaunissait les glaces. Une nappe de chaines longues glissait de haut, moiree d'eclairs rouges; les petites montres de femme, retournees du cote du boitier, avaient des rondeurs scintillantes d'etoiles tombees; les alliances s'enfilaient dans des tringles minces; les bracelets, les broches, les bijoux chers luisaient sur le velours noir des écrins; les bagues allumaient de courtes flammes bleues, vertes, jaunes, violettes, dans les grands baguiers carres; tandis que, a toutes les etageres, sur deux et trois rangs, des rangees de boucles d'oreilles, de croix, de medallions, mettaient au bord du cristal des tablettes, des franges riches de tabernacle. Le reflet de tout cet or éclairait la rue d'un coup de soleil, jusqu'au milieu de la chaussee. Et Cadine croyait entrer dans quelque chose de saint, dans les tresors de l'empereur. Elle examinait longuement cette forte bijouterie de poissonnieres, lisant avec soin les etiquettes a gros chiffres qui accompagnaient chaque bijou. Elle se decidait pour des boucles d'oreilles, pour des poires de faux corail, accrochees a des roses d'or.

Un matin, Claude la surprit en extase devant un coiffeur de la rue Saint-Honore. Elle regardait les cheveux d'un air de profonde envie. En haut, c'etait un ruissellement de crinieres, des queues molles, des nattes denouees, des frisons en pluie, des cache-peignes a trois etages, tout un flot de crins et de soies, avec des mechés rouges qui flambaient, des epaisseurs noires, des paleurs blondes, jusqu'a des chevelures blanches pour les amoureuses de soixante ans. En bas, les tours discrets, les anglaises toutes frisees, les chignons pommades et peignes, dormaient dans des boites de carton. Et, au milieu de ce cadre, au fond d'une sorte de chapelle, sous les pointes effiloquees des cheveux accroches, un buste de femme tournait. La femme portait une echarpe de satin cerise, qu'une broche de cuivre fixait dans le creux des seins; elle avait une coiffure de mariee tres haute, relevee de brins d'oranger, souriant de sa bouche de poupee, les yeux clairs, les cils plantes roides et trop longs, les joues de cire, les epaules de cire comme cuites et enfumees par le gaz. Cadine attendait qu'elle revint, avec son sourire; alors, elle etait heureuse, a mesure que le profil s'accrochait et que la belle femme, lentement, passait de gauche a droite. Claude fut indigne. Il secoua Cadine, en lui demandant ce qu'elle faisait la, devant cette ordure, " cette fille crevee ramassée a la Morgue. " Il s'emportait contre cette nudite de cadavre, cette laideur du joli, en disant qu'on ne peignait plus que des femmes comme ca. La petite ne fut pas convaincue; elle trouvait la femme bien belle. Puis, resistant au peintre qui la tirait par un bras, grattant d'ennui sa tignasse noire, elle lui montra une queue rousse, enorme, arrachee a la forte carrure de quelque jument, en lui avouant qu'elle voudrait avoir ces cheveux-la.

Et, dans les grandes tournees, lorsque tous trois, Claude, Cadine et Marjolin, rodaient autour des Halles, ils apercevaient, par chaque bout de rue, un coin du geant de fonte. C'etaient des echappees brusques, des architectures imprevuees, le meme horizon s'offrant sans cesse sous des aspects divers. Claude se retournait, surtout rue Montmartre, apres avoir passe l'eglise. Au loin, les Halles, vues de

biais, l'enthousiasmaient: une grande arcade, une porte haute, beante, s'ouvrait; puis les pavillons s'entassaient, avec leurs deux etages de toits, leurs persiennes continues, leurs stores immenses; on eut dit des profils de maisons et de palais superposes, une babylone de metal, d'une legerete hindoue, traversee par des terrasses suspendues, des couloirs aeriens, des ponts volants jetes sur le vide. Ils revenaient toujours la, a cette ville autour de laquelle ils flanaient, sans pouvoir la quitter de plus de cent pas. Ils rentraient dans les apres-midi tiedes des Halles. En haut, les persiennes sont fermees, les stores baisses. Sous les rues couvertes, l'air s'endort, d'un gris de cendre coupe de barres jaunes par les taches de soleil qui tombent des longs vitraux. Des murmures adoucis sortent des marches; les pas des rares passants affaires sonnent sur les trottoirs; tandis que des porteurs, avec leur medaille, sont assis a la file sur les rebords de pierre, aux coins des pavillons, otant leurs gros souliers, soignant leurs pieds endoloris. C'est une paix de colosse au repos, dans laquelle monte parfois un chant de coq, du fond de la cave aux volailles. Souvent ils allaient alors voir charger les paniers vides sur les camions, qui, chaque apres-midi, viennent les reprendre, pour les retourner aux expediteurs. Les paniers etiquetes de lettres et de chiffres noirs, faisaient des montagnes, devant les magasins de commission de la rue Berger. Pile par pile, symetriquement, des hommes les rangeaient. Mais quand le tas, sur le camion, atteignait la hauteur d'un premier etage, il fallait que l'homme, reste en bas, balancant la pile de paniers, prit un elan pour la jeter a son camarade, perche en haut, les bras en avant. Claude, qui aimait la force et l'adresse, restait des heures a suivre le vol de ces masses d'osier, riant lorsqu'un elan trop vigoureux les enlevait, les lancaient par-dessus le tas, au milieu de la chaussee. Il adorait aussi le trottoir de la rue Rambuteau et celui de la rue du Pont-Neuf, au coin du pavillon des fruits, a l'endroit ou se tiennent les marchandes au petit tas. Les legumes en plein air le ravissaient, sur les tables recouvertes de chiffons noirs mouilles. A quatre heures, le soleil allumait tout ce coin de verdure. Il suivait les allees, curieux des tetes colorees des marchandes; les jeunes, les cheveux retenus dans un filet, deja brulees par leur vie rude; les vieilles, cassees, ratatinees, la face rouge, sous le foulard jaune de leur marmotte. Cadine et Marjolin refusaient de le suivre, en reconnaissant de loin la mere Chantemesse qui leur montrait le poing, furieuse de les voir polissonner ensemble. Il les rejoignait sur l'autre trottoir. La, a travers la rue, il trouvait un superbe sujet de tableau: les marchandes au petit tas sous leurs grands parasols deteints, les rouges, les bleus, les violets, attaches a des batons, bossuant le marche, mettant leurs rondeurs vigoureuses dans l'incendie du couchant, qui se mourait sur les carottes et les navets. Une marchande, une vieille guenipe de cent ans, abritait trois salades maigres sous une ombrelle de soie rose, crevee et lamentable.

Cependant, Cadine et Marjolin avaient fait connaissance de Leon, l'apprenti charcutier des Quenu-Gradelle, un jour qu'il portait une tourte dans le voisinage. Ils le virent qui soulevait le couvercle de la casserole, au fond d'un angle obscur de la rue de Mondetour, et qui prenait un godiveau avec les doigts, delicatement. Ils se sourirent,

cela leur donna une grande idee du gamin. Cadine concut le projet de contenter enfin une de ses envies les plus chaudes; lorsqu'elle rencontra de nouveau le petit, avec sa casserole, elle fut tres-aimable, elle se fit offrir un godiveau, riant, se lechant les doigts. Mais elle eut quelque desillusion, elle croyait que c'etait meilleur que ca. Le petit, pourtant, lui parut drôle, tout en blanc comme une fille qui va communier, le museau ruse et gourmand. Elle l'invita a un dejeuner monstre, qu'elle donna dans les paniers de la crie aux beurres. Ils s'enfermerent tous trois, elle, Marjolin et Leon, entre les quatre murs d'osier, loin du monde. La table fut mise sur un large panier plat. Il y avait des poires, des noix, du fromage blanc, des crevettes, des pommes de terre frites et des radis. Le fromage blanc venait d'une fruitiere de la rue de la Cossonnerie; c'etait un cadeau. Un friteur de la rue de la Grande-Truanderie avait vendu a credit les deux sous de pommes de terre frites. Le reste, les poires, les noix, les crevettes, les radis, etait vole aux quatre coins des Halles. Ce fut un regal exquis. Leon ne voulut pas rester a court d'amabilite, il rendit le dejeuner par un souper, a une heure du matin, dans sa chambre. Il servit du boudin froid, des ronds de saucisson, un morceau de petit sale, des cornichons et de la graisse d'oie. La charcuterie des Quenu-Gradelle avait tout fourni. Et cela ne finit plus, les soupers fins succederent aux dejeuner delicats, les invitations suivirent les invitations. Trois fois par semaine, il y eut des fetes intimes dans le trou aux paniers et dans cette mansarde, ou Florent, les nuits d'insomnie, entendait des bruits etouffes de machoires et des rires de flageolet jusqu'au petit jour.

Alors, les amours de Cadine et de Marjolin s'etalerent encore. Ils furent parfaitement heureux. Il faisait le galant, la menait en cabinet particulier, pour croquer des pommes crues ou des coeurs de celeri, dans quelque coin noir des caves. Il vola un jour un hareng saur qu'ils mangerent delicieusement, sur le toit du pavillon de la maree, au bord des gouttieres. Les Halles n'avaient pas un trou d'ombre ou ils n'allaient cacher leurs regals tendres d'amoureux. Le quartier, ces files de boutiques ouvertes, pleines de fruits, de gateaux, de conserves, ne fut plus un paradis ferme, devant lequel rodait leur faim de gourmands, avec des envies sourdes. Ils allongeaient la main en passant le long des etalages, chipant un pruneau, une poignee de cerises, un bout de morue. Ils s'approvisionnaient egalement aux Halles, surveillant les allees des marches, ramassant tout ce qui tombait, aidant meme souvent a tomber, d'un coup d'epaule, les paniers de marchandises. Malgre cette maraude, des notes terribles montaient chez le friteur de la rue de la Grande-Truanderie. Ce friteur, dont l'echoppe etait appuyee contre une maison branlante, soutenue par de gros madriers verts de mousse, tenait des moules cuites nageant dans une eau claire, au fond de grands saladiers de faience, des plats de petites limandes jaunes et roidies, sous leur couche trop epaisse de pate, des carres de gras-double mijotant au cul de la poele, des harengs grilles, noirs, charbonnes, si durs, qu'ils sonnaient comme du bois. Cadine, certaines semaines, devait jusqu'a vingt sous; cette dette l'ecrasait, il lui fallait vendre un nombre incalculable de bouquets de violettes, car elle n'avait pas a compter du tout sur Marjolin. D'ailleurs, elle etait bien forcee de rendre a Leon ses

politesses; elle se sentait même un peu honteuse de ne jamais avoir le moindre plat de viande. Lui, finissait par prendre des jambons entiers. D'habitude, il cachait tout dans sa chemise. Quand il montait de la charcuterie, le soir, il tirait de sa poitrine des bouts de saucisse, des tranches de pâte de foie, des paquets de couennes. Le pain manquait, et l'on ne buvait pas. Marjolin aperçut Léon embrassant Cadine, une nuit, entre deux bouchées. Cela le fit rire. Il aurait assommé le petit d'un coup de poing; mais il n'était point jaloux de Cadine, il la traitait en bonne amie qu'on a depuis longtemps.

Claude n'assistait pas à ces festins. Ayant surpris la bouquetière volant une betterave, dans un petit panier garni de foin, il lui avait tiré les oreilles, en la traitant de vaurienne. Cela la complétait, disait-il. Et il éprouvait, malgré lui, comme une admiration pour ces bêtes sensuelles, chipeuses et gloutonnes, lâchées dans la jouissance de tout ce qui traînait, ramassant les miettes tombées de la desserte d'un géant.

Marjolin était entre chez Gavard, heureux de n'avoir rien à faire qu'à écouter les histoires sans fin de son patron. Cadine vendait ses bouquets, habituée aux gronderies de la mère Chantemesse. Ils continuaient leur enfance, sans honte, allant à leurs appetits, avec des vices tout naïfs. Ils étaient les végétations de ce pavé gras du quartier des Halles, ou même par les beaux temps, la boue reste noire et poissante. La fille a seize ans, le garçon a dix-huit, gardaient la belle impudence des bambins qui se retroussent au coin des bornes. Cependant, il poussait dans Cadine des reveries inquiètes, lorsqu'elle marchait sur les trottoirs, tournant les queues des violettes comme des fuseaux. Et Marjolin, lui aussi, avait un malaise qu'il ne s'expliquait pas. Il quittait parfois la petite, s'échappait d'une flânerie, manquait un regard, pour aller voir madame Quenu, à travers les glaces de la charcuterie. Elle était si belle, si grosse, si ronde, qu'elle lui faisait du bien. Il éprouvait, devant elle, une plénitude, comme s'il eût mangé ou bu quelque chose de bon. Quand il s'en allait, il emportait une faim et une soif de la revoir. Cela durait depuis des mois. Il avait eu d'abord pour elle les regards respectueux qu'il donnait aux étalages des épiciers et des marchands de salaisons. Puis, lorsque vinrent les jours de grande maraude, il revint, en la voyant, d'allonger les mains sur sa forte taille, sur ses gros bras, ainsi qu'il les enfonçait dans les barils d'olives et dans les caisses de pommes tapées.

Depuis quelque temps, Marjolin voyait la belle Lisa chaque jour, le matin. Elle passait devant la boutique de Gavard, s'arrêtait un instant, causait avec le marchand de volailles. Elle faisait son marché elle-même, disait-elle, pour qu'on la volât moins. La vérité était qu'elle tâchait de provoquer les confidences de Gavard; à la charcuterie, il se méfiait; dans sa boutique, il pérorait, racontait tout ce qu'on voulait. Elle s'était dit qu'elle saurait par lui ce qui se passait au juste chez monsieur Lebigre; car elle tenait mademoiselle Saget, sa police secrète, en médiocre confiance. Elle apprit ainsi du terrible bavard des choses confuses qui l'effrayèrent beaucoup. Deux jours après l'explication qu'elle avait eue avec Quenu,

elle rentra du marche, tres pale. Elle fit signe a son mari de la suivre dans la salle a manger. La, apres avoir ferme les portes:

-- Ton frere veut donc nous envoyer a l'echafaud!... Pourquoi m'as-tu cache ce que tu sais?

Quenu jura qu'il ne savait rien. Il fit un grand serment, affirmant qu'il n'etait plus retourné chez monsieur Lebigre et qu'il n'y retournerait jamais. Elle haussa les epaules, en reprenant:

-- Tu feras bien, a moins que tu ne desires y laisser ta peau... Florent est de quelque mauvais coup, je le sens. Je viens d'en apprendre assez pour deviner ou il va... Il retourne au baignoire, entends-tu?

Puis, au bout d'un silence, elle continua d'une voix plus calme:

-- Ah! le malheureux!... Il etait ici comme un coq en pate, il pouvait redevenir honnete, il n'avait que de bons exemples. Non, c'est dans le sang; il se cassera le cou, avec sa politique... Je veux que ca finisse, tu entends, Quenu? Je t'avais averti.

Elle appuya nettement sur ces derniers mots. Quenu baissait la tete, attendant son arret.

-- D'abord, dit-elle, il ne mangera plus ici. C'est assez qu'il y couche. Il gagne de l'argent, qu'il se nourrisse.

Il fit mine de protester, mais elle lui ferma la bouche, en ajoutant avec force:

-- Alors, choisis entre lui et nous. Je te jure que je m'en vais avec ma fille, s'il reste davantage. Veux-tu que je te le dise, a la fin: c'est un homme capable de tout, qui est venu troubler notre menage. Mais j'y mettrai bon ordre; je t'assure... Tu as bien entendu: ou lui ou moi.

Elle laissa son mari muet, elle rentra dans la charcuterie, ou elle servit une demi-livre de pate de foie, avec son sourire affable de belle charcutiere. Gavard, dans une discussion politique qu'elle avait amenee habilement, s'etait echauffe jusqu'a lui dire qu'elle verrait bien, qu'on allait tout flanquer par terre, et qu'il suffirait de deux hommes determines comme son beau-frere et lui, pour mettre le feu a la boutique. C'etait le mauvais coup dont elle parlait, quelque conspiration a laquelle le marchand de volailles faisait des allusions continuelles, d'un air discret, avec des ricanements qui voulaient en laisser deviner long. Elle voyait une bande de sergents de ville envahir la charcuterie, les baillonner, elle, Quenu et Pauline, et les jeter tous trois dans une basse-fosse.

Le soir, au diner, elle fut glaciale; elle ne servit pas Florent, elle dit a plusieurs reprises:

-- C'est drôle comme nous mangeons du pain, depuis quelque temps.

Florent comprit enfin. Il se sentit traité en parent qu'on jette à la porte. Lisa, dans les deux derniers mois, l'habillait avec les vieux pantalons et les vieilles redingotes de Quenu; et comme il était aussi sec que son frère était rond, ces vêtements en loques lui allaient le plus étrangement du monde. Elle lui passait aussi son vieux linge, des mouchoirs vingt fois reprises, des serviettes effilochées, des draps bon à faire des torchons, des chemises usées, élargies par le ventre de son frère, et si courtes, qu'elles auraient pu lui servir de vestes. D'ailleurs, il ne retrouvait plus autour de lui les bienveillances molles des premiers temps. Toute la maison haussait les épaules, comme on voyait faire à la belle Lisa; Auguste et Augustine affectaient de lui tourner le dos, tandis que la petite Pauline avait des mots cruels d'enfant terrible, sur les taches de ses habits et les trous de son linge. Les derniers jours, il souffrit surtout à table. Il n'osait plus manger, en voyant l'enfant et la mère le regarder, lorsqu'il se coupait du pain. Quenu restait le nez dans son assiette, évitant de lever les yeux, afin de ne pas se mêler de ce qui se passait. Alors, ce qui le tortura, ce fut de ne pas savoir comment quitter la place. Il retourna dans sa tête, pendant près d'une semaine, sans oser la prononcer, une phrase pour dire qu'il prendrait désormais ses repas dehors.

Cet esprit tendre vivait dans de telles illusions, qu'il craignait de blesser son frère et sa belle-sœur en ne mangeant plus chez eux. Il avait mis plus de deux mois à s'apercevoir de l'hostilité sourde de Lisa; parfois encore, il craignait de se tromper, il la trouvait très-bonne à son égard. Le désintéressement, chez lui, était poussé jusqu'à l'oubli de ses besoins; ce n'était plus une vertu, mais une indifférence suprême, un manque absolu de personnalité. Jamais il ne songea, même lorsqu'il se vit chasser peu à peu, à l'héritage du vieux Gradelle, aux comptes que sa belle-sœur voulait lui rendre. Il avait, d'ailleurs, arrêté à l'avance tout un projet de budget: avec l'argent que madame Verlaque lui laissait sur ses appointements, et les trente francs d'une leçon que la belle Normande lui avait procurée, il calculait qu'il aurait à dépenser dix-huit sous à son déjeuner et vingt-six sous à son dîner. C'était très-suffisant. Enfin, un matin, il se risqua, il profita de la nouvelle leçon qu'il donnait, pour prétendre qu'il lui était impossible de se trouver à la charcuterie aux heures des repas. Ce mensonge laborieux le fit rougir. Et il s'excusait:

-- Il ne faut pas m'en vouloir, l'enfant n'est libre qu'à ces heures-là... Ça ne fait rien, je mangerai un morceau dehors, je viendrai vous dire bonsoir dans la soirée.

La belle Lisa restait toute froide, ce qui le troublait davantage. Elle n'avait pas voulu le congédier, pour ne mettre aucun tort de son côté, préférant attendre qu'il se lassât. Il partait, c'était un bon débarras, elle évitait toute démonstration d'amitié qui aurait pu le retenir. Mais Quenu s'écria, un peu ému:

-- Ne te gene pas, mange dehors, si cela te convient mieux... Tu sais que nous ne te renvoyons pas, que diable! Tu viendras manger la soupe avec nous, quelquefois, le dimanche.

Florent se hata de sortir. Il avait le coeur gros. Quand il ne fut plus la, la belle Lisa n'osa pas reprocher a son mari sa faiblesse, cette invitation pour le dimanche. Elle demeurait victorieuse, elle respirait a l'aise dans la salle a manger de chene clair, avec des envies de bruler du sucre, pour eu chasser l'odeur de maigreux perverse qu'elle y sentait. D'ailleurs, elle garda la defensive. Meme, au bout d'une semaine, elle eut des inquietudes plus vives. Elle ne voyait Florent que rarement, le soir, elle s'imaginait des choses terribles, une machine infernale fabriquee en haut, dans la chambre d'Augustine, ou bien des signaux transmis de la terrasse, pour couvrir le quartier de barricades. Gavard prenait des allures assombries; il ne repondait que par des branlements de tete, laissait sa boutique a la garde de Marjolin pendant des journees entieres. La belle Lisa resolut d'en avoir le coeur net. Elle sut que Florent avait un conge, et qu'il allait le passer avec Claude Lantier chez madame Francois, a Nanterre. Comme il devait partir des le jour, pour ne revenir que dans la soiree, elle songea a inviter Gavard a diner; il parlerait a coup sur, le ventre a table. Mais, de toute la matinee, elle ne put rencontrer le marchand de volailles. L'apres-midi, elle retourna aux Halles.

Marjolin etait seul a la boutique. Il y sommeillait pendant des heures, se reposant de ses longues flaneries. D'habitude, il s'asseyait, allongeait les jambes sur l'autre chaise, la tete appuyee contre le petit buffet, au fond. L'hiver, les etalages de gibier le ravissaient: les chevreuils pendus la tete en bas, les pattes de devant cassees et nouees par-dessus le cou; les colliers d'alouettes en guirlande autour de la boutique, comme des parures de sauvages; les grands lievres roux, les perdrix mouchetees, les *etes d'eau d'un gris de bronze, les gelinottes de Russie qui arrivent dans un melange de paille d'avoine et de charbon, et les faisans, les faisans magnifiques, avec leur chaperon ecarlate, leur gorgerin de satin vert, leur manteau d'or nielle, leur queue de flamme trainant comme une robe de cour. Toutes ces plumes lui rappelaient Cadine, les nuits passees en bas, dans la mollesse des paniers.

Ce jour-la, la belle Lisa trouva Marjolin au milieu de la volaille. L'apres-midi etait tiede, des souffles passaient dans les rues etroites du pavillon. Elle dut se baisser pour l'apercevoir, vautre au fond de la boutique, sous les chairs crues de l'etalage. En haut, accrochees a la barre a dents de loup, des oies grasses pendaient, le croc enfonce dans la plaie saignante du cou, le cou long et roidi, avec la masse enorme du ventre, rougeatre sous le fin duvet, se ballonnant ainsi qu'une nudite, au milieu des blancheurs de linge de la queue et des ailes. Il y avait aussi, tombant de la barre, les pattes ecartees comme pour quelque saut formidable, les oreilles rabattues, des lapins a l'echine grise, tachee par le bouquet de poils blancs de la queue reroussee, et dont la tete, aux dents aigues, aux yeux troubles, riait d'un rire de bete morte. Sur la table d'etalage,

des poulets plumes montraient leur poitrine charnue, tendue par l'arete du brochet; des pigeons, serres sur des claies d'osier, avaient des peaux nues et tendres d'innocents; des canards, de peaux plus rudes, etaient les palmes de leurs pattes; trois dindes superbes, piquees de bleu comme un menton fraîchement rase, dormaient sur le dos, la gorge recousue, dans l'eventail noir de leur queue elargie. A cote, sur des assiettes, etaient poses des abatis, le foie, le gesier, le cou, les pattes, les ailerons; tandis que, dans un plat ovale, un lapin ecorche et vide etait couche, les quatre membres ecartes, la tete sanguinolente, la peau du ventre fendue, montrant les deux rognons; un filet de sang avait coule tout le long du rable jusqu'a la queue, d'ou il avait tache, goutte a goutte, la paleur de la porcelaine. Marjolin n'avait pas meme essuye la planche a decouper, pres de laquelle les pattes du lapin trainaient encore. Il fermait les yeux a demi, ayant autour de lui, sur les trois etageres qui garnissaient interieurement la boutique, d'autres entassements de volailles mortes, des volailles dans des cornets de papier comme des bouquets, des cordons continus de cuisses repliees et de poitrines bombees, entrevues confusement. Au fond de toute cette nourriture, son grand corps blond, ses joues, ses mains, son cou puissant, au poil roussatre, avaient la chair fine des dindes superbes et la rondeur de ventre des oies grasses.

Quand il apercut la belle Lisa, il se leva brusquement, rougissant d'avoir ete surpris, vautre de la sorte. Il etait toujours tres-timide, tres-gene devant elle. Et lorsqu'elle lui demanda si monsieur Gavard etait la:

-- Non, je ne sais pas, balbutia-t-il; il etait la tout a l'heure, mais il est reparti.

Elle souriait en le regardant, elle avait une grande amitie pour lui. Comme elle laissait pendre une main, elle sentit un frolement tiede, elle poussa un petit cri. Sous la table d'etalage, dans une caisse, des lapins vivants allongeaient le cou, flairaient ses jupes.

-- Ah! dit-elle en riant, ce sont tes lapins qui me chatouillent.

Elle se baissa, voulut caresser un lapin blanc qui se refugia dans un coin de la caisse. Puis, se relevant:

-- Et rentrera-t-il bientot, monsieur Gavard?

Marjolin repondit de nouveau qu'il ne savait pas. Ses mains tremblaient un peu. Il reprit d'une voix hesitante:

-- Peut-etre qu'il est a la resserre... Il m'a dit, je crois, qu'il descendait.

-- J'ai envie de l'attendre, alors, reprit Lisa. On pourrait lui faire savoir que je suis la... A moins que je ne descende. Tiens! c'est une idee. Il y cinq ans que je me promets de voir les resserres... Tu vas me conduire, n'est-ce pas? tu m'expliqueras.

Il était devenu très-rouge. Il sortit précipitamment de la boutique, marchant devant elle, abandonnant l'étalage, répétant:

-- Certainement... Tout ce que vous voudrez, madame Lisa.

Mais, en bas, l'air noir de la cave suffoqua la belle charcutière. Elle restait sur la dernière marche, levant les yeux, regardant la voûte, à bandes de briques blanches et rouges, faite d'arceaux écrasés, pris dans des nervures de fonte et soutenus par des colonnettes. Ce qui l'arrêtait là, plus encore que l'obscurité, c'était une odeur chaude, pénétrante, une exhalaison de bêtes vivantes, dont les alcalis la piquaient au nez et à la gorge.

-- Ça seul très-mauvais, murmura-t-elle. Ce ne serait pas sain, de vivre ici.

-- Moi, je me porte bien, répondit Marjolin étonné. L'odeur n'est pas mauvaise, quand on y est habituée. Puis, on a chaud l'hiver; on est très à son aise.

Elle le suivit, disant que ce fumet violent de volaille la repugnait, qu'elle ne mangerait certainement pas de poulet de deux mois. Cependant, les resserres, les étroites cabines, ou les marchands gardent les bêtes vivantes, allongeaient leurs ruelles régulières, coupées à angles droits. Les becs de gaz étaient rares, les ruelles dormaient, silencieuses, pareilles à un coin de village, quand la province est au lit. Marjolin fit toucher à Lisa le grillage à mailles serrées, tendu sur des cadres de fonte. Et, tout en longeant une rue, elle lisait les noms des locataires, écrits sur des plaques bleues.

-- Monsieur Gavard est tout au fond, dit le jeune homme, qui marchait toujours.

Ils tournèrent à gauche, ils arrivèrent dans une impasse, dans un trou d'ombre, où pas un filet de lumière ne glissait, Gavard n'y était pas.

-- Ça ne fait rien, reprit Marjolin. Je vais tout de même vous montrer nos bêtes. J'ai une clef de la resserre.

La belle Lisa entra derrière lui dans cette nuit épaisse. Là, elle le trouva tout à coup au milieu de ses jupes; elle crut qu'elle s'était trop avancée contre lui, elle se recula; et elle riait, elle disait:

-- Si tu t'imagines que je vais les voir, tes bêtes, dans ce four-la.

Il ne répondit pas tout de suite; puis, il balbutia qu'il y avait toujours une bougie dans la resserre. Mais il n'en finissait plus, il ne pouvait trouver le trou de la serrure. Comme elle l'aidait, elle sentit une haleine chaude sur son cou. Quand il eut ouvert enfin la porte et alluma la bougie, elle le vit si frissonnant, qu'elle s'écria:

-- Grand beta! peut-on se mettre dans un état pareil, parce qu'une porte ne veut pas s'ouvrir! Tu es une demoiselle, avec tes gros poings.

Elle entra dans la resserre. Gavard avait loué deux compartiments, dont il avait fait un seul poulailler, en enlevant la cloison. Par terre, dans le fumier, les grosses bêtes, les oies, les dindons, les canards, pataugeaient; en haut, sur les trois rangs des étagères, des boîtes plates à claire-voie contenaient des poules et des lapins. Le grillage de la resserre était tout poussiéreux, tendu de toiles d'araignée, à ce point qu'il semblait garni de stores gris; l'urine des lapins rongeaient les panneaux du bas; la fiente de la volaille tachait les planches d'éclaboussures blanchâtres. Mais Lisa ne voulut pas desobliger Marjolin, en montrant davantage son dégoût. Elle fourra les doigts entre les barreaux des boîtes, pleurant sur le sort de ces malheureuses poules entassées qui ne pouvaient pas même se tenir debout. Elle caressa un canard accroupi dans un coin, la patte cassée, tandis que le jeune homme lui disait qu'on le tuerait le soir même, de peur qu'il ne mourût pendant la nuit.

-- Mais, demanda-t-elle, comment font-ils pour manger?

Alors il lui expliqua que la volaille ne veut pas manger sans lumière. Les marchands sont obligés d'allumer une bougie et d'attendre là, jusqu'à ce que les bêtes aient fini.

-- Ça m'amuse, continua-t-il; je les éclaire pendant des heures. Il faut voir les coups de bec qu'ils donnent. Puis, lorsque je cache la bougie avec la main, ils restent tous le cou en l'air, comme si le soleil s'était couché... C'est qu'il est bien défendu de leur laisser la bougie et de s'en aller. Une marchande, la mère Palette, que vous connaissez, a failli tout brûler, l'autre jour; une poule avait du faire tomber la lumière dans la paille.

-- Eh bien, dit Lisa, elle n'est pas gênée, la volaille, s'il faut lui allumer les lustres à chaque repas!

Cela le fit rire. Elle était sortie de la resserre, s'essuyant les pieds, remontant un peu sa robe, pour la garer des ordures. Lui, souffla la bougie, referma la porte. Elle eut peur de rentrer ainsi dans la nuit, à côté de ce grand garçon; elle s'en alla en avant, pour ne pas le sentir de nouveau dans ses jupes. Quand il l'eut rejointe:

-- Je suis contente tout de même d'avoir vu ça. Il y a, sous ces Halles, des choses qu'on ne soupçonnerait jamais. Je te remercie... Je vais remonter bien vite; on ne doit plus savoir où je suis passée, à la boutique. Si monsieur Gavard revient, dis-lui que j'ai à lui parler tout de suite.

-- Mais, dit Marjolin, il est sans doute aux pierres d'abatage... Nous pouvons voir, si vous voulez.

Elle ne répondit pas, oppressée par cet air tiède qui lui chauffait le

visage. Elle etait toute rose, et son corsage tendu, si mort d'ordinaire, prenait un frisson. Cela l'inquieta, lui donna un malaise, d'entendre derriere elle le pas presse de Marjolin; qui lui semblait comme haletant. Elle s'effaca, le laissa passer le premier. Le village, les ruelles noires dormaient toujours. Lisa s'apercut que son compagnon prenait au plus long. Quand ils deboucherent en face de la voie ferree, il lui dit qu'il avait voulu lui montrer le chemin de fer; et ils resterent la un instant, regardant a travers les gros madriers de la palissade. Il offrit de lui faire visiter la voie. Elle refusa, en disant que ce n'etait pas la peine, qu'elle voyait bien ce que c'etait. Comme ils revenaient, ils trouverent la mere Palette devant sa resserre, otant les cordes d'un large panier carre, dans lequel on entendait un bruit furieux d'ailles et de pattes. Lorsqu'elle eut defait le dernier noeud, brusquement, de grands cous d'oie parurent, faisant ressort, soulevant le couvercle. Les oies s'echapperent, effarouchees, la tete lancee en avant, avec des sifflements, des claquements de bec qui emplirent l'ombre de la cave d'une effroyable musique. Lisa ne put s'empecher de rire, malgre les lamentations de la marchande de volailles, desesperee, jurant comme un charretier, ramenant par le cou deux oies qu'elle avait reussi a rattraper. Marjolin s'etait mis a la poursuite d'une troisieme oie. On l'entendit courir le long des rues, depiste, s'amusant a cette chasse; puis il y eut un bruit de bataille, tout au fond, et il revint, portant la bete. La mere Palette, une vieille femme jaune, la prit entre ses bras, la garda un moment sur son ventre, dans la pose de la Leda antique.

-- Ah! bien, dit-elle, si tu n'avais pas ete la!... L'autre jour, je me suis battue avec une; j'avais mon couteau, je lui ai coupe le cou.

Marjolin etait tout essouffle. Lorsqu'ils arriverent aux pierres d'abatage, dans la clarte plus vive du gaz, Lisa le vit en sueur, les yeux luisant d'une flamme qu'elle ne leur connaissait pas. D'ordinaire, il baissait les paupieres devant elle, ainsi qu'une fille. Elle le trouva tres-bel homme comme ca, avec ses larges epaules, sa grande figure rose, dans les boucles de ses cheveux blonds. Elle le regardait si complaisamment, de cet air d'admiration sans danger qu'on peut temoigner aux garcons trop jeunes, qu'une fois encore il redevint timide.

-- Tu vois bien que monsieur Gavard n'est pas la, dit-elle. Tu me fais perdre mon temps.

Alors, d'une voix rapide, il lui expliqua l'abatage, les cinq enormes bancs de pierre, s'allongeant du cote de la rue Rambuteau, sous la clarte jaune des soupiriaux et des becs de gaz. Une femme saignait des poulets, a un bout; ce qui l'amena a lui faire remarquer que la femme plumait la volaille presque vivante, parce que c'est plus facile. Puis, il voulut qu'elle prit des poignees de plumes sur les bancs de pierre, dans les tas enormes qui trainaient; il lui disait qu'on les triait et qu'on les vendait, jusqu'a neuf sous la livre, selon la finesse. Elle dut aussi enfoncer la main au fond des grands paniers pleins de duvet. Il tourna ensuite les robinets des fontaines, placees

a chaque pilier. Il ne tarissait pas en details: le sang coulait le long des bancs, faisait des mares sur les dalles; des cantonniers, toutes les deux heures, lavaient a grande eau, enlevaient avec des brosses rudes les taches rouges. Quand Lisa se pencha au-dessus de la bouche d'egout qui sert a l'ecoulement, ce fut encore toute une histoire; il raconta que, les jours d'orage, l'eau envahissait la cave par cette bouche; une fois meme, elle s'etait elevee a trente centimetres, il avait fallu faire refugier la volaille a l'autre extremite de la cave, qui va en pente. Il riait encore du vacarme de ces betes effarouchees. Cependant, il avait fini, il ne trouvait plus rien, lorsqu'il se rappela le ventilateur. Il la mena tout au fond, lui fit lever les yeux, et elle apercut l'interieur d'une des tourelles d'angle, une sorte de large tuyau de degagement, ou l'air nauseabond des resserres montait.

Marjolin se tut, dans ce coin empeste par l'afflux des odeurs. C'etait une rudesse alcaline de guano. Mais lui, semblait eveille et fouette. Ses narines battirent, il respira fortement, comme retrouvant des hardiesses d'appetit. Depuis un quart d'heure qu'il etait dans le sous-sol avec la belle Lisa, ce fumet, cette chaleur de betes vivantes le grisait. Maintenant il n'avait plus de timidite, il etait plein du rut qui chauffait le fumier des poulaillers, sous la voute ecrasee, noire d'ombre.

-- Allons, dit la belle Lisa, tu es un brave enfant, de m'avoir montre tout ca... Quand tu viendras a la charcuterie, je te donnerai quelque chose.

Elle lui avait pris le menton, comme elle faisait souvent, sans voir qu'il avait grandi. Elle etait un peu emue, a la verite; emue par cette promenade sous terre, d'une emotion tres-douce, qu'elle aimait a gouter, en chose permise et ne tirant pas a consequence. Elle oublia peut-etre sa main un peu plus longtemps que de coutume, sous ce menton d'adolescent, si delicat a toucher. Alors, a cette caresse, lui, cedant a une poussee de l'instinct, s'assurant d'un regard oblique que personne n'etait la, se ramassa, se jeta sur la belle Lisa, avec une force de taureau. Il l'avait prise par les epaules. Il la culbuta dans un grand panier de plumes, ou elle tomba comme une masse, les jupes aux genoux. Et il allait la prendre a la taille, ainsi qu'il prenait Cadine, d'une brutalite d'animal qui vole et qui s'emplit, lorsque, sans crier, toute pale de cette attaque brusque, elle sortit du panier d'un bond. Elle leva le bras, comme elle avait vu faire aux abattoirs, serra son poing de belle femme, assomma Marjolin d'un seul coup, entre les deux yeux. Il s'affaissa, sa tete se fendit contre l'angle d'une pierre d'abatage. A ce moment, un chant de coq, rauque et prolonge, monta des tenebres.

La belle Lisa resta toute froide. Ses levres s'etaient pincees, sa gorge avait repris ces rondeurs muettes qui la faisaient rassembler a un ventre. Sur sa tete, elle entendait le sourd roulement des Halles. Par les soupiroux de la rue Rambuteau, dans le grand silence etouffe de la cave, tombaient les bruits du trottoir. Et elle pensait que ces gros bras seuls l'avaient sauvee. Elle secoua les quelques plumes

collees a ses jupes. Puis, craignant d'etre surprise, sans regarder Marjolin, elle s'en alla. Dans l'escalier, quand elle eut passe la grille, la clarte du plein jour lui fut un grand soulagement.

Elle rentra a la charcuterie, tres-calme, un peu pale.

-- Tu as ete bien longtemps, dit Quenu.

-- Je n'ai pas trouve Gavard, je l'ai cherche partout, repondit-elle tranquillement. Nous mangerons notre gigot sans lui.

Elle fit emplir le pot de saindoux qu'elle trouva vide, coupa des cotelettes pour son amie madame Taboureau, qui lui avait envoye sa petite bonne. Les coups de couperet qu'elle donna sur l'etau lui rappelerent Marjolin, en bas, dans la cave. Mais elle ne se reprochait rien. Elle avait agi en femme honnete. Ce n'etait pas pour ce gamin qu'elle irait compromettre sa paix; elle etait trop a l'aise, entre son mari et sa fille. Cependant, elle regarda Quenu; il avait a la nuque une peau rude, une couenne rougeatre, et son menton rase etait d'une rugosite de bois nouveaux; tandis que la nique et le menton de l'autre semblaient du velours rose. Il n'y fallait plus penser, elle ne le toucherait plus la, puisqu'il songeait a des choses impossibles. C'etait un petit plaisir permis qu'elle regrettait, en se disant que les enfants grandissent vraiment trop vite.

Comme de legeres flammes remontaient a ses joues, Quenu la trouva " diablement portante. " Il s'etait assis un instant aupres d'elle dans le comptoir, il repetait:

-- Tu devrais sortir plus souvent. Ca te fait du bien... Si tu veux, nous irons au theatre, un de ces soirs, a la Gaiete, ou madame Taboureau a vu cette piece qui est si bien...

Lisa sourit, dit qu'on verrait ca. Puis, elle disparut de nouveau. Quenu pensa qu'elle etait trop bonne de courir ainsi apres cet animal de Gavard. Il ne l'avait pas vue prendre l'escalier. Elle venait de monter, a la chambre de Florent, dont la clef restait accrochee a un clou de la cuisine.

Elle esperait savoir quelque chose dans cette chambre, puisqu'elle ne comptait plus sur le marchand de volailles. Elle fit lentement le tour, examina le lit, la cheminee, les quatre coins. La fenetre de la petite terrasse etait ouverte, le grenadier en boutons baignait dans la poussiere d'or du soleil couchant. Alors, il lui sembla que sa fille de boutique n'avait pas quitte cette piece, qu'elle y avait encore couche la nuit precedente; elle n'y sentait pas l'homme. Ce fut un etonnement, car elle s'attendait a trouver des caisses suspectes, des meubles a grosses serrures. Elle alla tater la robe d'ete d'Augustine, toujours pendue a la muraille. Puis, elle s'assit enfin devant la table, lisant une page commencee ou le mot " revolution " revenait deux fois. Elle fut effrayee, ouvrit le tiroir, qu'elle vit plein de papiers. Mais son honnetete se reveilla, en face de ce secret, si mal garde par cette mechante table de bois blanc. Elle

restait penchee au-dessus des papiers, essayant de comprendre sans toucher, tres-emue, lorsque le chant aigu du pinson, dont un rayon oblique frappait la cage, la fit tressaillir. Elle repoussa le tiroir. C'etait tres-mal ce qu'elle allait faire la.

Comme elle s'oubliait, pres de la fenetre, a se dire qu'elle devait prendre conseil de l'abbe Rouston, un homme sage, elle apercut, en bas, sur le carreau des Halles, un rassemblement autour, d'une civiere. La nuit tombait; mais elle reconnut parfaitement Cadine qui pleurait, au milieu du groupe; tandis que Florent et Claude, les pieds blancs de poussiere, causaient vivement, au bord du trottoir. Elle se hata de descendre, surprise de leur retour. Elle etait a peine au comptoir, que mademoiselle Saget entra, en disant:

-- C'est ce garnement de Marjolin qu'on vient de trouver dans la cave, avec la tete fendue... Vous ne venez pas voir, madame Quenu?

Elle traversa la chaussee pour voir Marjolin. Le jeune homme etait etendu, tres-pale, les jeux fermes, avec une meche de ses cheveux blonds roidie et souillee de sang. Dans le groupe, on disait que ce ne serait rien, que c'etait sa faute aussi, a ce gamin, qu'il faisait les cent coups dans les caves; on supposait qu'il avait voulu sauter par-dessus une des tables d'abatage, un de ses jeux favoris, et qu'il etait tombe le front contre la pierre. Mademoiselle Saget murmurait en montrant Cadine qui pleurait:

-- Ca doit etre cette gueuse qui l'a pousse. Ils sont toujours ensemble dans les coins.

Marjolin, ranime par la fraicheur de la rue, ouvrit de grands yeux etonnes. Il examina tout le monde; puis, ayant rencontre le visage de Lisa penche sur lui, il lui sourit doucement, d'un air humble, avec une caresse de soumission. Il semblait ne plus se souvenir. Lisa, tranquillisee, dit qu'il fallait le transporter tout de suite a l'hospice; elle irait le voir, elle lui porterait des oranges et des biscuits. La tete de Marjolin etait retombee. Quand on emporta la civiere, Cadine la suivit, ayant au cou son eventaire, ses bouquets de violettes piques dans une pelouse de mousse, et sur lesquels roulaient ses larmes chaudes, sans qu'elle songeat le moins du monde aux fleurs qu'elle brulait ainsi de son gros chagrin.

Comme Lisa rentrait a la charcuterie, elle entendit Claude qui serrait la main a Florent et le quittait, en murmurant:

-- Ah! le sacre gamin! il me gate ma journee... Nous nous etions cranement amuses, tout de meme!

Claude et Florent, en effet, revenaient harasses et heureux. Ils rapportaient une bonne senteur de plein air. Ce matin-la, avant le jour, madame Francois avait deja vendu ses legumes. Ils allerent tous trois chercher la voiture, rue Montorgueil, au _Compas d'or_. Ce fut comme un avant gout de la campagne, en plein Paris. Derriere le restaurant Philippe, dont les boiseries dorees montent jusqu'au

premier etage, se trouve une cour de ferme, noire et vivante, grasse de l'odeur de la paille fraiche et du crottin chaud; des bandes de poules fouillent du bec la terre molle; des constructions en bois verdi, des escaliers, des galeries, des toitures crevees, s'adossent aux vieilles maisons voisines; et, au fond, sous un hangar a grosse charpente, Balthazar attendait, tout attelé, mangeant son avoine dans un sac attache au licou. Il descendit la rue Montorgueil au petit trot, l'air satisfait de retourner si vite a Nanterre. Mais il ne repartait pas a vide. La maraichere avait un marche passe avec la compagnie chargee du nettoyage des Halles; elle emportait, deux fois par semaine, une charretée de feuilles, prises a la fourche dans les tas d'ordures qui encombrent le carreau. C'était un excellent fumier. En quelques minutes, la voiture deborda. Claude et Florent s'allongerent sur ce lit epais de verdure; madame Francois prit les guides, et Balthazar s'en alla de son allure lente, la tete un peu basse d'avoir tant de monde a trainer.

La partie etait projeteé depuis longtemps. La maraichere riait d'aise; elle aimait les deux hommes, elle leur promettait une omelette au lard comme on n'en mange pas dans " ce gremlin de Paris. " Eux, goutaient la jouissance de cette journee de paresse et de flanerie dont le soleil se levait a peine. Au loin, Nanterre etait une joie pure dans laquelle ils allaient entrer.

-- Vous etes bien, au moins? demanda madame Francois en prenant la rue du Pont-Neuf.

Claude jura que " c'était doux comme un matelas de mariee. " Couches tous les deux sur le dos, les mains croisees sous la tete, ils regardaient le ciel pale, ou les etoiles s'eteignaient. Tout le long de la rue de Rivoli, ils garderent le silence, attendant de ne plus voir de maisons, ecoutant la digne femme qui causait avec Balthazar, en lui disant doucement:

-- Prends-le a ton aise, va, mon vieux... Nous ne sommes pas presses, nous arriverons toujours...

Aux Champs-Elysees, comme le peintre n'apercevait plus des deux cotes que des tetes d'arbres, avec la grande masse verte du jardin des Tuileries, au fond, il eut un reveil, il se mit a parler, tout seul. En passant devant la rue du Roule, il avait regarde ce portail lateral de Saint-Eustache, qu'on voit de loin, par-dessous le hangar geant d'une rue couverte des Halles. Il y revenait sans cesse, voulait y trouver un symbole.

-- C'est une curieuse rencontre, disait-il, ce bout d'eglise encadre sous cette avenue de fonte... Ceci tuera cela, le fer tuera la pierre, et les temps sont proches... Est-ce que vous croyez au hasard, vous, Florent? Je m'imagine que le besoin de l'alignement n'a pas seul mis de cette facon une rosace de Saint-Eustache au beau milieu des Halles centrales. Voyez-vous, il y a la tout un manifeste: c'est l'art moderne, le realisme, le naturalisme, comme vous voudrez l'appeler, qui a grandi en face de l'art ancien... Vous n'etes pas de cet avis?

Florent gardant le silence, il continua:

-- Cette eglise est d'une architecture batarde, d'ailleurs; le moyen-age y agonise, et la renaissance y balbutie... Avez-vous remarque quelles eglises on nous batit aujourd'hui? Ca ressemble a tout ce qu'on veut, a des Bibliotheques, a des Observatoires, a des Pigeonniers, a des Casernes; mais, surement, personne n'est convaincu que le bon Dieu demeure la-dedans. Les macons du bon Dieu sont morts, la grande sagesse serait de ne plus construire ces laides carcasses de pierre, ou nous n'avons personne a loger... Depuis le commencement du siecle, on n'a bati qu'un seul monument original, un monument qui ne soit copie nulle part, qui ait pousse naturellement dans le sol de l'epoque; et ce sont les Halles centrales, entendez-vous, Florent, une oeuvre crane, allez, et qui n'est encore qu'une revelation timide du vingtieme siecle... C'est pourquoi Saint-Eustache est enfonce, parbleu! Saint-Eustache est la-bas avec sa rosace, vide de son peuple devot, tandis que les Halles s'elargissent a cote, toutes bourdonnantes de vie... Voila ce que je vois, mon brave!

-- Ah bien! dit en riant madame Francois, savez-vous, monsieur Claude, que la femme qui vous a coupe le filet n'a pas vole ses cinq sous? Balthazar tend les oreilles pour vous ecouter... Hue donc, Balthazar!

La voiture montait lentement. A cette heure matinale, l'avenue etait deserte, avec ses chaises de fonte alignees sur les deux trottoirs, et ses pelouses, coupees de massifs, qui s'enfoncaient sous le bleuissement des arbres. Au rond-point, un cavalier et une amazone passerent au petit trot. Florent, qui s'etait fait un oreiller d'un paquet de feuilles de choux, regardait toujours le ciel, ou s'allumait une grande lueur rose. Par moments, il fermait les yeux pour mieux sentir la fraicheur du matin lui couler sur la face, si heureux de s'eloigner des Halles, d'aller dans l'air pur, qu'il restait sans voix, n'ecoutant meme pas ce qu'on disait autour de lui.

-- Ils sont encore bons ceux qui mettent l'art dans une boite a joujoux! reprit Claude au bout d'un silence. C'est leur grand mot: on ne fait pas de l'art avec de la science, l'industrie tue la poesie; et tous les imbeciles se mettent a pleurer sur les fleurs, comme si quelqu'un songeait a se mal conduire a l'egard des fleurs... Je suis agace, a la fin, positivement. J'ai des envies de repondre a ces pleurnicheries par des oeuvres de defi. Ca m'amuserait de revolter un peu ces braves gens... Voulez-vous que je vous dise quelle a ete ma plus belle oeuvre, depuis que je travaille, celle dont le souvenir me satisfait le plus? C'est toute une histoire... L'annee derniere, la veille de la Noel, comme je me trouvais chez ma tante Lisa, le garcon de la charcuterie, Auguste, cet idiot, vous savez, etait en train de faire l'etalage. Ah! le miserable! il me poussa a bout par la facon molle dont il composait son ensemble. Je le pria de s'oter de la, en lui disant que j'allais lui peindre ca, un peu proprement. Vous comprenez, j'avais tous les tons vigoureux, le rouge des langues fourrees, le jaune des jambonneaux, le bleu des rognures de papier, le rose des pieces entamees, le vert des feuilles de bruyere, surtout le

noir des boudins, un noir superbe que je n'ai jamais pu retrouver sur ma palette. Naturellement, la crepine, les saucisses, les andouilles, les pieds de cochon panes, me donnait des gris d'une grande finesse. Alors je fis une veritable oeuvre d'art. Je pris les plats, les assiettes, les terrines, les bocaux; je posai les tons, je dressai une nature morte etonnante, ou eclataient des petards de couleur, soutenus par des gammes savantes. Les langues rouges s'allongeaient avec des gourmandises de flamme, et les boudins noirs, dans le chant clair des saucisses, mettaient les tenebres d'une indigestion formidable. J'avais peint, n'est-ce pas? la glotonnerie du reveillon, l'heure de minuit donnee a la mangeaille, la goinfrerie des estomacs vides par les cantiques. En haut, une grande dinde montrait sa poitrine blanche, marbree, sous la peau, des taches noires des truffes. C'etait barbare et superbe, quelque chose comme un ventre apercu dans une gloire, mais avec une cruaute de touche, un emportement de raillerie tels, que la foule s'attroupa devant la vitrine, inquietee par cet etalage qui flambait si rudement... Quand ma tante Lisa revint de la cuisine, elle eut peur, s'imaginant que j'avais mis le feu aux graisses de la boutique. La dinde, surtout, lui parut si indecente, qu'elle me flanqua a la porte, pendant qu'Auguste retablissait les choses, etalant sa betise. Jamais ces brutes ne comprendront le langage d'une tache rouge mise a cote d'une tache grise... N'importe, c'est mon chef d'oeuvre. Je n'ai jamais rien fait de mieux.

Il se tut, souriant, recueilli dans ce souvenir. La voiture etait arrivee a l'arc de triomphe. De grands souffles, sur ce sommet, venaient des avenues ouvertes autour de l'immense place. Florent se mit sur son seant, aspira fortement ces premieres odeurs d'herbe qui montaient des fortifications. Il se tourna, ne regarda plus Paris, voulut voir la campagne, au loin. A la hauteur de la rue de Longchamp, madame Francois lui montra l'endroit ou elle l'avait ramasse. Cela le rendit tout songeur. Et il la contemplait, si saine et si calme, les bras un peu tendus, tenant les guides. Elle etait plus belle que Lisa, avec son mouchoir au front, son teint rude, son air de bonte brusque. Quand elle jetait un leger claquement de langue, Balthazar, dressant les oreilles, allongait le pas sur le pave.

En arrivant a Nanterre, la voiture prit a gauche, entra dans une ruelle etroite, longea des murailles et vint s'arreter tout au fond d'une impasse. C'etait au bout du monde, comme disait la maraichere. Il fallut decharger les feuilles de choux. Claude et Florent ne voulurent pas que le garcon jardinier, occupe a planter des salades, se derangeat. Ils s'armerent chacun d'une fourche pour jeter le tas dans le trou au fumier. Cela les amusa. Claude avait une amitie pour le fumier. Les epluchures des legumes, les boues des Halles, les ordures tombees de cette table gigantesque, restaient vivantes, revenaient ou les legumes avaient pousse, pour tenir chaud a d'autres generations de choux, de navets, de carottes. Elles repoussaient en fruits superbes, elles retournaient s'etaler sur le carreau. Paris pourrissait tout, rendait tout a la terre qui, sans jamais se lasser, reparait la mort.

-- Tenez, dit Claude en donnant son dernier coup de fourche, voila un

trognon de choux que je reconnais. C'est au moins la dixieme fois qu'il pousse dans ce coin, la-bas, pres de l'abricotier.

Ce mot fit rire Florent. Mais il devint grave, il se promena lentement dans le potager, pendant que Claude faisait une esquisse de l'ecurie, et que madame Francois preparait le dejeuner. Le potager formait une longue bande de terrain, separee au milieu par uneallee etroite. Il montait un peu; et, tout en haut, en levant la tete, on apercevait les casernes basses du Mont-Valerien. Des haies vives le separaient d'autres pieces de terre; ces murs d'aubepines, tres-eleves, bornaient l'horizon d'un rideau vert; si bien que, de tout le pays environnant, on aurait dit que le Mont-Valerien seul se dressat curieusement pour regarder dans le clos de madame Francois. Une grande paix venait de cette campagne qu'on ne voyait pas. Entre les quatre haies, le long du potager, le soleil de mai avait comme une pamoison de tiedeur, un silence plein d'un bourdonnement d'insectes, une somnolence d'enfantement heureux. A certains craquements, a certains soupirs legers, il semblait qu'on entendit naitre et pousser les legumes. Les carres d'epinards et d'oseille, les bandes de radis, de navets, de carottes, les grands plants de pommes de terre et de choux, etalaient leurs nappes regulieres, leur terreau noir, verdi par les panaches des feuilles. Plus loin, les rigoles de salades, les oignons, les poireaux, les celeris, alignes, plantes au cordeau, semblaient des soldats de plomb a la parade; tandis que les petits pois et les haricots commencent a enrouler leur mince tige dans la foret d'echalas, qu'ils devaient, en juin, changer en bois touffu. Pas une mauvaise herbe ne trainait. On aurait pris le potager pour deux tapis paralleles aux dessins reguliers, vert sur fond rougeatre, qu'on brossait soigneusement chaque matin. Des bordures de thym mettaient des franges grises aux deux cotes de l'allee.

Florent allait et venait, dans l'odeur du thym que le soleil chauffait. Il etait profondement heureux de la paix et de la proprete de la terre. Depuis pres d'un an, il ne connaissait les legumes que meurtris par les cahots des tombereaux, arraches de la veille, saignants encore. Il se rejouissait, a les trouver la chez eux, tranquilles dans le terreau, bien portants de tous leurs membres. Les choux avaient une large figure de prosperite, les carottes etaient gaies, les salades s'en allaient a la file avec des nonchalances de faineantes. Alors, les Halles qu'il avait laissees le matin, lui parurent un vaste ossuaire, un lieu de mort ou ne trainait que le cadavre des etres, un charnier de puanteur et de decomposition. Et il ralentissait le pas, et il se reposait dans le potager de madame Francois, comme d'une longue marche au milieu de bruits assourdissant et de senteurs infectes. Le tapage, l'humidite nauseabonde du pavillon de la maree s'en allaient de lui; il renaissait a l'air pur. Claude avait raison, tout agonisait aux Halles. La terre etait la vie, l'eternel berceau, la sante du monde.

-- L'omelette est prete! cria la maraichere.

Lorsqu'ils furent attables tous trois dans la cuisine, la porte ouverte au soleil, ils mangerent si gaiement, que madame Francois

emerveillee regardait Florent, en repetant a chaque bouchee:

-- Vous n'etes plus le meme, vous avez dix ans de moins. C'est ce gueux de Paris qui vous noircit la mine comme ca. Il me semble que vous avez un coup de soleil dans les yeux, maintenant... Voyez-vous, ca ne vaut rien les grandes villes; vous devriez venir demeurer ici.

Claude riait, disait que Paris etait superbe. Il en defendait jusqu'aux ruisseaux, tout en gardant une bonne tendresse pour la campagne. L'apres-midi, madame Francois et Florent se trouverent seuls au bout du potager, dans un coin du terrain plante de quelques arbres fruitiers. Ils s'etaient assis par terre, ils causaient raisonnablement. Elle le conseillait avec une grande amitie, a la fois maternelle et tendre. Elle lui fit mille questions sur sa vie, sur ce qu'il comptait devenir plus tard, s'offrant a lui simplement, s'il avait un jour besoin d'elle pour son bonheur. Lui, se sentait tres-touche. Jamais une femme ne lui avait parle de la sorte. Elle lui faisait l'effet d'une plante saine et robuste, grandie ainsi que les legumes dans le terreau du potager; tandis qu'il se souvenait des Lisa, des Normandes, des belles filles des Halles, comme de chairs suspectes, parees a l'etalage. Il respira la quelques heures de bien-etre absolu, delivre des odeurs de nourriture au milieu desquelles il s'affolait, renaissant dans la seve de la campagne, pareil a ce chou que Claude pretendait avoir vu pousser plus de dix fois.

Vers cinq heures, ils prirent conge de madame Francois. Ils voulaient revenir a pied. La maraichere les accompagna jusqu'au bout de la ruelle, et gardant un instant la main de Florent dans la sienne:

-- Venez, si vous avez jamais quelque chagrin, dit-elle doucement.

Pendant un quart d'heure, Florent marcha sans parler, assombri deja, se disant qu'il laissait sa sante derriere lui. La route de Courbevoie etait blanche de poussiere. Ils aimaient tous deux les grandes courses, les gros souliers sonnans sur la terre dure. De petites fumees montaient derriere leurs talons, a chaque pas. Le soleil oblique prenait l'avenue en echarpe, allongeait leurs deux ombres en travers de la chaussee, si demesurement, que leurs tetes allaient jusqu'a l'autre bord, filant sur le trottoir oppose.

Claude, les bras ballants, faisant de grandes enjambees regulieres, regardait complaisamment les deux ombres, heureux et perdu dans le cadencement de la marche, qu'il exagerait encore en le marquant des epaules. Puis, comme sortant d'une songerie:

-- Est-ce que vous connaissez la bataille des Gras et des Maigres? demanda-t-il.

Florent, surpris, dit que non. Alors Claude s'enthousiasma, parla de cette serie d'estampes avec beaucoup d'eloges. Il cita certains episodes: les Gras, enormes a crever, preparant la goinfrerie du soir, tandis que les Maigres, plies par le jeune, regardent de la rue avec

la mine d'echalas envieux; et encore les Gras, a table, les joues débordantes, chassant un Maigre qui a eu l'audace de s'introduire humblement, et qui ressemble a une quille au milieu d'un peuple de boules. Il voyait la tout le drame humain; il finit par classer le hommes en Maigres et en Gras, en deux groupes hostiles dont l'un devore l'autre, s'arrondit le ventre et jouit.

-- Pour sur, dit-il, Cain etait un Gras et Abel un Maigre. Depuis le premier meurtre, ce sont toujours les grosses faims qui ont suce le sang des petits mangeurs... C'est une continuelle ripaille, du plus faible au plus fort, chacun avalant son voisin et se trouvant avale a son tour... Voyez-vous, mon brave, defiez-vous des Gras.

Il se tut un instant, suivant toujours des yeux leurs deux ombres que le soleil couchant allongeait davantage. Et il murmura:

-- Nous sommes des Maigres, nous autres, vous comprenez... Dites-moi si, avec des ventres plats comme les notres, on tient beaucoup de place au soleil.

Florent regarda les deux ombres en souriant. Mais Claude se fachait. Il criait:

-- Vous avez tort de trouver ca drôle. Moi, je souffre d'etre un Maigre. Si j'étais un Gras, je peindrais tranquillement, j'aurais un bel atelier, je vendrais mes tableaux au poids de l'or. Au lieu de ca, je suis un Maigre, je veux dire que je m'exterminie le temperament a vouloir trouver des machines qui font hausser les epaules des Gras. J'en mourrai, c'est sur, la peau collee aux os, si plat qu'on pourra me mettre entre deux feuillets d'un livre pour m'enterrer... Et vous donc! vous etes un Maigre surprenant, le roi des Maigres, ma parole d'honneur. Vous vous rappelez votre querelle avec les poissonnieres; c'était superbe, ces gorges geantes lachees contre votre poitrine etroite; et elles agissaient d'instinct, elles chassaient au Maigre, comme les chattes chassent aux souris... En principe, vous entendez, un Gras a l'horreur d'un Maigre, si bien qu'il eprouve le besoin de l'oter de sa vue, a coups de dents, ou a coups de pieds. C'est pourquoi, a votre place, je prendrais mes precautions. Les Quenu sont des Gras, les Mehudins sont des Gras, enfin vous n'avez que des Gras autour de vous. Moi, ca m'inquieterait.

-- Et Gavard, et mademoiselle Saget, et votre ami Marjolin? demanda Florent, qui continuait a sourire.

-- Oh! si vous voulez, repondit Claude, je vais vous classer toutes nos connaissances. Il y a longtemps que j'ai leurs tetes dans un carton, a mon atelier, avec l'indication de l'ordre auquel elles appartiennent. C'est tout un chapitre d'histoire naturelle... Gavard est un Gras, mais un Gras qui pose pour le Maigre. La variete est assez commune... Mademoiselle Saget et madame Lecoer sont des Maigres: d'ailleurs, varietes tres a craindre, Maigres desesperes, capables de tout pour engraisser... Mon ami Marjolin, la petite Cadine, la Sarriette, trois Gras, innocents encore, n'ayant que les

faims aimables de la jeunesse. Il est a remarquer que le Gras, tant qu'il n'a pas vieilli, est un etre charmant... Monsieur Lebigre, un Gras, n'est-ce pas? Quant a vos amis politiques, ce sont generalement des Maigres, Charvet, Clemence, Logre, Lacaille. Je ne fais une exception que pour cette grosse bete d'Alexandre et pour le prodigieux Robine. Celui-ci m'a donne bien du mal.

Le peintre continua sur ce ton, du pont de Neuilly a l'arc de triomphe. Il revenait, achevait certains portraits d'un trait caracteristique: Logre etait un Maigre qui avait son ventre entre les deux epaules; la belle Lisa etait tout en ventre, et la belle Normande, tout en poitrine; mademoiselle Saget avait certainement laisse echapper dans sa vie une occasion d'engraisser, car elle detestait les Gras, tout en gardant un dedain pour les Maigres; Gavard compromettait sa graisse, il finirait plat comme une punaise.

-- Eh madame Francois? dit Florent.

Claude fut tres-embarrasse par cette question. Il chercha, balbutia:

-- Madame Francois, madame Francois... Non, je ne sais pas, je n'ai jamais songe a la classer... C'est une brave femme, madame Francois, voila tout. Elle n'est ni dans les Gras ni dans les Maigres, parbleu!

Ils rirent tous les deux. Ils se trouvaient en face de l'arc de triomphe. Le soleil, au ras des coteaux de Suresnes, etait si bas sur l'horizon, que leurs ombres colossales tachaient la blancheur du monument, tres-haut, plus haut que les statues enormes des groupes, de deux barres noires, pareilles a deux traits faits au fusain. Claude s'egaya davantage, fit aller les bras, se plia; puis, en s'en allant:

-- Avez-vous vu? quand le soleil s'est couche, nos deux tetes sont allees toucher le ciel.

Mais Florent ne riait plus. Paris le reprenait, Paris qui l'effrayait maintenant, apres lui avoir coute tant de larmes, a Cayenne. Lorsqu'il arriva aux Halles, la nuit tombait, les odeurs etaient suffocantes. Il baissa la tete, en rentrant dans son cauchemar de nourritures gigantesques, avec le souvenir doux et triste de cette journee de sante claire, toute parfume de thym.

V

Le lendemain, vers quatre heures, Lisa se rendit a Saint-Eustache. Elle avait fait, pour traverser la place, une toilette serieuse, toute en soie noire, avec son chale tapis. La belle Normande, qui, de la poissonnerie, la suivit des yeux jusque sous la porte de l'eglise, en resta suffoquee.

-- Ah bien! merci! dit-elle mechamment, la grosse donna dans les

cures, maintenant... Ca la calmera, cette femme, de se tremper le derriere dans l'eau benite.

Elle se trompait, Lisa n'était point devote. Elle ne pratiquait pas, disait d'ordinaire qu'elle tachait de rester honnête en toutes choses, et que cela suffisait. Mais elle n'aimait pas qu'on parlat mal de la religion devant elle; souvent elle faisait taire Gavard, qui adorait les histoires de pretres et de religieuses, les polissonneries de sacristie. Cela lui semblait tout a fait inconvenant. Il fallait laisser a chacun sa croyance, respecter les scrupules de tout le monde. Puis d'ailleurs, les pretres etaient generalement de braves gens. Elle connaissait l'abbe Roustan, de Saint-Eustache, un homme distingue, de bon conseil, dont l'amitie lui paraissait tres-sure. Et elle finissait, en expliquant la necessite absolue de la religion, pour le plus grand nombre; elle la regardait comme une police qui aidait a maintenir l'ordre, et sans laquelle il n'y avait pas de gouvernement possible. Quand Gavard poussait les choses un peu trop loin sur ce chapitre, disant qu'on devrait flanquer les cures dehors et fermer leurs boutiques, elle haussait les epaules, elle repondait:

-- Vous seriez bien avance!... on se massacrerait dans les rues, au bout d'un mois, et l'on se trouverait force d'inventer un autre bon Dieu. En 93, ca c'est passe comme cela... Vous savez, n'est-ce pas? que moi je ne vis pas avec les cures; mais je dis qu'il en faut, parce qu'il en faut.

Aussi, lorsque Lisa allait dans une eglise, elle se montrait recueillie. Elle avait achete un beau paroissien, qu'elle n'ouvrait jamais, pour assister aux enterrements et aux mariages. Elle se levait, s'agenouillait, aux bons endroits, s'appliquant a garder l'attitude decente qu'il convenait d'avoir. C'etait, pour elle, une sorte de tenue officielle que les gens honnetes, les commercants et les proprietaires, devaient garder devant la religion.

Ce jour-la, la belle charcutiere, en entrant a Saint-Eustache, laissa doucement retomber la double porte en drap vert deteint, use par la main des devotes. Elle trempa les doigts dans le benitier, se signa correctement. Puis, a pas etouffes, elle alla jusqu'a la chapelle de Sainte-Agnes, ou deux femmes agenouillees, la face dans les mains, attendaient, pendant que la robe bleue d'une troisieme debordait du confessionnal. Elle parut contrariee; et, s'adressant a un bedeau qui passait, avec sa calotte noire, en trainant les pieds:

-- C'est donc le jour de confession de monsieur l'abbe Roustan? demanda-t-elle.

Il repondit que monsieur l'abbe n'avait plus que des penitentes, que ce ne serait pas long, et que, si elle voulait prendre une chaise, son tour arriverait tout de suite. Elle remercia, sans dire qu'elle ne venait pas pour se confesser. Elle resolut d'attendre, marchant a petits pas sur les dalles, allant jusqu'a la grande porte, d'ou elle regarda la nef toute nue, haute et severe, entre les bas-cotes peints de couleurs vives; elle levait un peu le menton, trouvant le

maitre-autel trop simple, ne goutant pas cette grandeur froide de la pierre, preferant les dorures et les bariolages des chapelles laterales. Du cote de la rue du Jour, ces chapelles restaient grises, eclairees par des fenetres poussiereuses; tandis que, du cote des Halles, le coucher du soleil allumait les vitraux des verrieres, egayees de teintes tres-tendres, des verts et des jaunes surtout, si limpides, qu'ils lui rappelaient les bouteilles de liqueur, devant la glace de monsieur Lebigre. Elle revint de ce cote, qui semblait comme attiedi par cette lumiere de braise, s'interessa un instant aux chasses, aux garnitures des autels, aux peintures vues dans des reflets de prisme. L'eglise etait vide, toute frissonnante du silence de ses voutes. Quelques jupes de femmes faisaient des taches sombres dans l'effacement jaunatre des chaises; et, des confessionnaux fermes, un chuchotement sortait. Eu repassant devant la chapelle de sainte Agnes, elle vit que la robe bleue etait toujours aux pieds de l'abbe Roustan.

-- Moi, j'aurais fini en dix secondes, si je voulais, pensa-t-elle avec l'orgueil de son honnetete.

Elle alla au fond. Derriere le maitre-autel, dans l'ombre de la double rangee des piliers, la chapelle de la Vierge est toute moite de silence et d'obscurite. Les vitraux, tres-sombres, ne detachent que des robes de saints, a larges pans rouges et violets, brulant comme des flammes d'amour mystique dans le recueillement, l'adoration muette des tenebres. C'est un coin de mystere, un enfoncement crepusculaire du paradis, ou brillent les etoiles de deux cierges, ou quatre lustres a lampes de metal, tombant de la voute, a peine entrevus, font songer aux grands encensoirs d'or que les anges balancent au coucher de Marie. Entre les piliers, des femmes sont toujours la, pamees sur des chaises retournees, abimees dans cette volupte noire.

Lisa, debout, regardait, tres-tranquillement. Elle n'etait point nerveuse. Elle trouvait qu'on avait tort de ne pas allumer les lustres, que cela serait plus gai avec des lumieres. Meme il y avait une indecence dans cette ombre, un jour et un souffle d'alcove, qui lui semblaient peu convenables. A cote d'elle, des cierges brulant sur une herse lui chauffaient la figure, tandis qu'une vieille femme grattait avec un gros couteau la cire tombee, figee en larmes pales. Et, dans le frisson religieux de la chapelle, dans cette pamoison muette d'amour, elle entendait tres-bien le roulement des fiacres qui debouchaient de la rue Montmartre, derriere les saints rouges et violets des vitraux. Au loin, les Halles grondaient, d'une voix continue.

Comme elle allait quitter la chapelle, elle vit entrer la cadette des Mehudin, Claire, la marchande de poissons d'eau douce. Elle fit allumer un cierge a la herse. Puis, elle vint s'agenouiller derriere un pilier, les genoux casses sur la pierre, si pale dans ses cheveux blonds mal attaches, qu'elle semblait une morte. La, se croyant cachee, elle agonisa, elle pleura a chaudes larmes, avec des ardeurs de prieres qui la pliaient comme sous un grand vent, avec tout un emportement de femme qui se livre. La belle charcutiere resta fort

surprise, car les Mehudin n'étaient guère dévotés; Claire surtout parlait de la religion et des prêtres, d'ordinaire, d'une façon à faire dresser les cheveux sur la tête.

-- Qu'est-ce qu'il lui prend donc? se dit-elle en revenant de nouveau à la chapelle de Sainte-Agnès. Elle aura empoisonné quelque homme, cette gueuse.

L'abbé Roustan sortait enfin de son confessionnal. C'était un bel homme, d'une quarantaine d'années, l'air souriant et bon. Quand il reconnut madame Quenu, il lui serra les mains, l'appela " chère dame, " l'emmena à la sacristie, où il ôta son surplis, en lui disant qu'il allait être tout à elle. Ils revinrent, lui en soutane, tête nue, elle se carrant dans son chapeau tapis, et ils se promenerent le long des chapelles latérales, du côté de la rue du Jour. Ils parlaient à voix basse. Le soleil se mourait dans les vitraux, l'église devenait noire, les pas des dernières dévotées avaient un frolement doux sur les dalles.

Cependant, Lisa expliqua ses scrupules à l'abbé Roustan. Jamais il n'était question entre eux de religion. Elle ne se confessait pas, elle le consultait simplement dans les cas difficiles, à titre d'homme discret et sage, qu'elle préférait, disait-elle parfois, à ces hommes d'affaires louches qui sentent le baignoire. Lui, se montrait d'une complaisance inépuisable; il feuilletait le code pour elle, lui indiquait les bons placements d'argent, résolvait avec tact les difficultés morales, lui recommandait des fournisseurs, avait une réponse prête à toutes les demandes, si diverses et si compliquées qu'elles fussent, le tout naturellement, sans mettre Dieu de l'affaire, sans chercher à en tirer un bénéfice quelconque à son profit ou au profit de la religion. Un remerciement et un sourire lui suffisaient. Il semblait bien aise d'obliger cette belle madame Quenu, dont sa femme de ménage lui parlait souvent avec respect, comme d'une personne très-estimée dans le quartier. Ce jour-là, la consultation fut particulièrement délicate. Il s'agissait de savoir quelle conduite l'honnêteté autorisait à tenir vis-à-vis de son beau-frère; si elle avait le droit de le surveiller, de l'empêcher de les compromettre, son mari, sa fille et elle; et encore jusqu'où elle pourrait aller dans un danger pressant. Elle ne demanda pas brutalement ces choses, elle posa les questions avec des ménagements si bien choisis, que l'abbé put disserter sur la matière sans entrer dans les personnalités. Il fut plein d'arguments contradictoires. En somme, il jugea qu'une âme juste avait le droit, le devoir même d'empêcher le mal, quitte à employer les moyens nécessaires au triomphe du bien.

-- Voilà mon opinion, chère dame, dit-il en finissant. La discussion des moyens est toujours grave. Les moyens sont le grand piège où se prennent les vertus ordinaires... Mais je connais votre belle conscience. Pesez chacun de vos actes, et si rien ne proteste en vous, allez hardiment... Les natures honnêtes ont cette grâce merveilleuse de mettre de leur honnêteté dans tout ce qu'elles touchent.

Et changeant de voix, il continua:

-- Dites bien a monsieur Quenu que je lui souhaite le bonjour. Quand je passerai, j'entrerais pour embrasser ma bonne petite Pauline... Au revoir, chere dame, et tout a votre disposition.

Il rentra dans la sacristie. Lisa, en s'en allant, eut la curiosite de voir si Claire priait toujours; mais Claire etait retournee a ses carpes et a ses anguilles; il n'y avait plus, devant la chapelle de la Vierge, ou la nuit s'etait faite, qu'une debandade de chaises renversees, culbutees, sous la chaleur devote des femmes qui s'etaient agenouillees la.

Quand la belle charcutiere traversa de nouveau la place, la Normande, qui guettait sa sortie, la reconnut dans le crepuscule a la rondeur de ses jupes.

-- Merci! s'ecria-t-elle, elle est restee plus d'une heure. Quand les cures la vident de ses peches, celle-la, les enfants de choeur font la chaine pour jeter les seaux d'ordures a la rue.

Le lendemain matin, Lisa monta droit a la chambre de Florent. Elle s'y installa en toute tranquillite, certaine de n'etre pas derangee, decidee d'ailleurs a mentir, a dire qu'elle venait s'assurer de la proprete du linge, si Florent remontait. Elle l'avait vu, en bas, tres-occupe, au milieu de la maree. S'asseyant devant la petite table, elle enleva le tiroir, le mit sur ses genoux, le vida avec de grandes precautions, en ayant grand soin de replacer les paquets de papiers dans le meme ordre. Elle trouva d'abord les premiers chapitres de l'ouvrage sur Cayenne, puis les projets, les plans de toutes sortes, la transformation des octrois en taxes sur les transactions, la reforme du systeme administratif des Halles, et les autres. Ces pages de fine ecriture qu'elle s'appliquait a lire, l'ennuyèrent beaucoup; elle allait remettre le tiroir, convaincue que Florent cachait ailleurs la preuve de ses mauvais desseins, revant deja de fouiller la laine des matelas, lorsqu'elle decouvrit, dans une enveloppe a lettre, le portrait de la Normande. La photographie etait un peu noire. La Normande posait debout, le bras droit appuyee sur une colonne tronquee; et elle avait tous ses bijoux, une robe de soie neuve qui bouffait, un rire insolent. Lisa oublia son beau-frere, ses terreurs, ce qu'elle etait venue faire la. Elle s'absorba dans une de ces contemplations de femme devisageant une autre femme, tout a l'aise, sans crainte d'etre vue. Jamais elle n'avait eu le loisir d'etudier sa rivale de si pres. Elle examina les cheveux, le nez, la bouche, eloigna la photographie, la rapprocha. Puis, les levres pincees, elle lut sur le revers, ecrit en grosses vilaines lettres: " Louise a son ami Florent. " Cela la scandalisa, c'etait un aveu. L'envie lui vint de prendre cette carte, de la garder comme une arme contre son ennemie. Elle la remit lentement dans l'enveloppe, en songeant que ce serait mal, et qu'elle la retrouverait toujours, d'ailleurs.

Alors, feuilletant de nouveau les pages volantes, les rangeant une a une, elle eut l'idee de regarder au fond, a l'endroit ou Florent avait repousse le fil et les aiguilles d'Augustine; et la, entre le

paroissien et _la Clef des songes_, elle decouvrit ce qu'elle cherchait, des notes tres-compromettantes, simplement defendues par une chemise de papier gris. L'idee d'une insurrection, du renversement de l'empire, a l'aide d'un coup de force, avantee un soir par Logre chez monsieur Lebigre, avait lentement muri dans l'esprit ardent de Florent. Il y vit bientot un devoir, une mission. Ce fut le but enfin trouve de son evasion de Cayenne et de son retour a Paris. Croyant avoir a venger sa maigreur contre cette ville engraissee, pendant que les defenseurs du droit crevaient la faim en exil, il se fit justicier, il reva de se dresser, des Halles memes, pour ecraser ce regne de mangeailles et de souleries. Dans ce temperament tendre, l'idee fixe plantait aisement son clou. Tout prenait des grossissements formidables, les histoires les plus etranges se batissaient, il s'imaginait que les Halles s'etaient emparees de lui, a son arrivee, pour l'amollir, l'empoisonner de leurs odeurs. Puis, c'etait Lisa qui voulait l'abetir; il l'evitait pendant des deux et trois jours, comme un dissolvant qui aurait fondu ses volontes, s'il l'avait approchee. Ces crises de terreurs pueriles, ces emportements d'homme revolte, aboutissaient toujours a de grandes douceurs, a des besoins d'aimer, qu'il cachait avec une honte d'enfant. Le soir surtout, le cerveau de Florent s'embarrassait de fumees mauvaises. Malheureux de sa journee, les nerfs tendus, refusant le sommeil par une peur sourde de ce neant, il s'attardait davantage chez monsieur Lebigre ou chez les Mehudin; et, quand il rentrait, il ne se couchait encore pas, il ecrivait, il preparait la fameuse insurrection. Lentement, il trouva tout un plan d'organisation. Il partagea Paris en vingt sections, une par arrondissement ayant chacune un chef, une sorte de general, qui avait sous ses ordres vingt lieutenants commandant a vingt compagnie, d'affilies. Toutes les semaines, il y aurait un conseil tenu par les chefs, chaque fois dans un local different; pour plus de discretion, d'ailleurs, les affilies ne connaissent que le lieutenant, qui lui-meme s'aboucherait uniquement avec le chef de sa section; il serait utile aussi que ces compagnies se crussent toutes chargees de missions imaginaires, ce qui acheverait de depister la police. Quant a la mise en oeuvre de ces forces, elle etait des plus simples. On attendrait la formation complete des cadres; puis on profiterait de la premiere emotion politique. Comme on n'aurait sans doute que quelques fusils de chasse, on s'emparerait d'abord des postes, on desarmerait les pompiers, les gardes de Paris, les soldats de la ligne, sans livrer bataille autant que possible, en les invitant a faire cause commune avec le peuple. Ensuite, on marcherait droit au Corps legislatif, pour aller de la a l'Hotel de Ville. Ce plan, auquel Florent revenait chaque soir, comme a un scenario de drame qui soulageait sa surexcitation nerveuse, n'etait encore qu'ecrit sur des bouts de papier, ratures, montrant les tatonnements de l'auteur, permettant de suivre les phases de cette conception a la fois infantine et scientifique. Lorsque Lisa eut parcouru les notes, sans toutes les comprendre, elle resta tremblante, n'osant plus toucher a ces papiers, avec la peur de les voir eclater entre ses mains comme des armes chargees.

Une derniere note l'epouvanta plus encore que les autres. C'etait une demi-feuille, sur laquelle Florent avait dessine la forme des insignes

qui distinguaient les chefs et les lieutenants; a cote, se trouvaient egalement les guidons des compagnies. Meme des legendes au crayon disaient la couleur des guidons pour les vingt arrondissements. Les insignes des chefs etaient des echarpes rouges; ceux des lieutenants, des brassards, egalement rouges. Ce fut, pour Lisa, la realisation immediate de l'emeute; elle vit ces hommes, avec toutes ces etoffes rouges, passer devant sa charcuterie, envoyer des balles dans les glaces et dans les marbres, voler les saucisses et les andouilles de l'etalage. Les infames projets de son beau-frere etaient un attentat contre elle-meme, contre son bonheur. Elle referma le tiroir, regardant la chambre, se disant que c'etait elle pourtant qui logeait cet homme, qu'il couchait dans ses draps, qu'il usait ses meubles. Et elle etait particulierement exasperee par la pensee qu'il cachait l'abominable machine infernale dans cette petite table de bois blanc, qui lui avait servi autrefois chez l'oncle Gradelle, avant son mariage, une table innocente, toute declouee.

Elle resta debout, songeant a ce qu'elle allait faire. D'abord, il etait inutile d'instruire Quenu. Elle eut l'idee d'avoir une explication avec Florent, mais elle craignit qu'il ne s'en allat commettre son crime plus loin, tout en les compromettant, par mechancete. Elle se calma un peu, elle prefera le surveiller. Au premier danger, elle verrait. En somme, elle avait a present de quoi le faire retourner aux galeries.

Comme elle rentrait a la boutique, elle vit Augustine tout emotionnee. La petite Pauline avait disparu depuis une grande demi-heure. Aux questions inquietes de Lisa, elle ne put que repondre:

-- Je ne sais pas, madame... Elle etait la tout a l'heure, sur le trottoir, avec un petit garcon... Je les regardais; puis, j'ai entame un jambon pour un monsieur, et je ne les ai plus vus.

-- Je parie que c'est Muche, s'ecria la charcutiere; ah! le gredin d'enfant!

C'etait Muche, en effet. Pauline, qui etrennait justement ce jour-la une robe neuve, a raies bleues, avait voulu la montrer. Elle se tenait toute droite, devant la boutique, bien sage, les levres pincees par cette moue grave d'une petite femme de six ans qui craint de se salir. Ses jupes, tres-courtes, tres-empesees, bouffaient comme des jupes de danseuse, montrant ses bas blancs bien tires, ses bottines vernies, d'un bleu d'azur; tandis que son grand tablier, qui la decolletait, avait, aux epaules, un etroit volant brode, d'ou ses bras, adorables d'enfance, sortaient nus et roses. Elle portait des boutons de turquoise aux oreilles, une jeannette au cou, un ruban de velours bleu dans les cheveux, tres-bien peignee, avec l'air gras et tendre de sa mere, la grace parisienne d'une poupee neuve.

Muche, des Halles, l'avait apercue. Il mettait dans le ruisseau des petits poissons morts que l'eau emportait, et qu'il suivait le long du trottoir, en disant qu'ils nageaient. Mais la vue de Pauline, si belle, si propre, lui fit traverser la chaussee, sans casquette, la

blouse déchirée, le pantalon tombant et montrant la chemise, dans le débraille d'un galopin de sept ans. Sa mère lui avait bien défendu de jouer jamais avec " cette grosse bête d'enfant que ses parents bourraient à la faire crever. " Il roda un instant, s'approcha, voulut toucher la jolie robe à raies bleues. Pauline, d'abord flattée, eut une moue de prude, recula, en murmurant d'un ton fâché:

-- Laisse-moi... Maman ne veut pas.

Cela fit rire le petit Muche, qui était très-dégourdi et très-entreprenant.

-- Ah bien! dit-il, tu es joliment godiche!... Ça ne fait rien que ta maman ne veuille pas... Nous allons jouer à nous pousser, veux-tu?

Il devait nourrir l'idée mauvaise de salir Pauline. Celle-ci, en le voyant s'appreter à lui donner une poussée dans le dos, recula davantage, fit mine de rentrer. Alors, il fut très doux; il remonta ses culottes, en homme du monde.

-- Es-tu bête! c'est pour rire... Tu es bien gentille comme ça. Est-ce que c'est à ta maman, ta petite croix?

Elle se rengorgea; dit que c'était à elle. Lui, doucement, l'amena jusqu'au coin de la rue Pirouette; il lui touchait les jupes, en s'étonnant, en trouvant ça drolément raide; ce qui causait un plaisir infini à la petite. Depuis qu'elle faisait la belle sur le trottoir, elle était très-vexée de voir que personne ne la regardait. Mais, malgré les compliments de Muche, elle ne voulut pas descendre du trottoir.

-- Quelle grue! s'écria-t-il, en redevenant grossier. Je vas t'asseoir sur ton panier aux crottes, tu sais, madame Belles-fesses!

Elle s'effaroucha. Il l'avait prise par la main; et comprenant sa faute, se montrant de nouveau calin, fouillant vivement dans sa poche:

-- J'ai un sou, dit-il.

La vue du sou calma Pauline. Il tenait le sou du bout des doigts, devant elle, si bien qu'elle descendit sur la chaussée, sans y prendre garde, pour suivre le sou. Décidément, le petit Muche était en bonne fortune.

-- Qu'est-ce que tu aimes? demanda-t-il.

Elle ne répondit pas tout de suite; elle ne savait pas, elle aimait trop de choses. Lui, nomma une foule de friandises: de la réglisse, de la mélasse, des boules de gomme, du sucre en poudre. Le sucre en poudre fit beaucoup réfléchir la petite; ou trempe un doigt, et on le suce; c'est très bon. Elle restait toute sérieuse. Puis, se décidant:

-- Non, j'aime bien les cornets.

Alors, il lui prit le bras, il l'emmena, sans qu'elle resistat. Ils traverserent la rue Rambuteau, suivirent le large trottoir des Halles, allerent jusque chez un epicier de la rue de la Cossonnerie, qui avait la renommee des cornets. Les cornets sont de minces cornets de papier, ou les epiciers mettent les debris de leur etalage, les dragees cassees, les marrons glaces tombes en morceaux, les fonds suspects des bocaux de bonbons. Muche fit les choses galamment; il laissa choisir le cornet par Pauline, un cornet de papier bleu, ne le lui reprit pas, donna son sou. Sur le trottoir, elle vida les miettes de toutes sortes dans les deux poches de son tablier; et ces poches etaient si etroites, qu'elles furent pleines. Elle croquait doucement, miette par miette, ravie, mouillant son doigt, pour avoir la poussiere trop fine; si bien que cela fondait les bonbons, et que deux taches brunes marquaient deja les deux poches du tablier. Muche avait un rire sournois. Il la tenait par la taille, la chiffonnant a son aise, lui faisant tourner le coin de la rue Pierre-Lescot, du cote de la place des Innocents, en lui disant:

-- Hein? tu veux bien jouer, maintenant?... C'est bon, ce que tu as dans tes poches. Tu vois que je ne voulais pas te faire de mal, grande bete.

Et lui-meme, il fourrait les doigts au fond des poches. Ils entrerent dans le square. C'etait la sans doute que le petit Muche revait de conduire sa conquete. Il lui fit les honneurs du square, comme d'un domaine a lui, tres-agreable, ou il galopinait pendant des apres-midi entieres. Jamais Pauline n'etait allee si loin; elle aurait sanglotte comme une demoiselle enlevee, si elle n'avait pas eu du sucre dans les poches. La fontaine, au milieu de la pelouse coupee de corbeilles, coulait, avec la déchirure de ses nappes; et les nymphes de Jean Goujon, toutes blanches dans le gris de la pierre, penchant leurs urnes, mettaient leur grace nue, au milieu de l'air noir du quartier Saint-Denis. Les enfants firent le tour, regardant l'eau tomber des six bassins, interessees par l'herbe, revant certainement de traverser la pelouse centrale, ou de se glisser sous les massifs de houx et de rhododendrons, dans la plate-bande longeant la grille du square. Cependant le petit Muche, qui etait parvenu a froisser la belle robe, par derriere, dit, avec son rire en dessous:

-- Nous allons jouer a nous jeter du sable, veux-tu?

Pauline etait seduite. Ils se jeterent du sable, en fermant les yeux. Le sable entrait par le corsage decollete de la petite, coulait tout le long, jusque dans ses bas et ses bottines. Muche s'amusait beaucoup, a voir le tablier blanc devenir tout jaune. Mais il trouva sans doute que c'etait encore trop propre.

-- Hein? si nous plantions des arbres, demanda-t-il tout a coup. C'est moi qui sais faire de jolis jardins!

-- Vrai, des jardins! murmura Pauline pleine d'admiration.

Alors, comme le gardien du square n'était pas là, il lui fit creuser des trous dans une plate bande. Elle était à genoux, au beau milieu de la terre molle, s'allongeant sur le ventre, enfonçant jusqu'aux coudes ses adorables bras nus. Lui, cherchait des bouts de bois, cassait des branches. C'était les arbres du jardin, qu'il plantait dans les trous de Pauline. Seulement, il ne trouvait jamais les trous assez profonds, il la traitait en mauvais ouvrier, avec des rudesses de patron. Quand elle se releva, elle était noire des pieds à la tête; elle avait de la terre dans les cheveux, toute barbouillée, si drôle avec ses bras de charbonnier, que Muche tapa dans ses mains, en s'écriant:

-- Maintenant, nous allons les arroser... Tu comprends, ça ne pousserait pas.

Ce fut le comble. Ils sortaient du square, ramassaient de l'eau au ruisseau, dans le creux de leurs mains, revenaient en courant arroser les bouts de bois. En route, Pauline, qui était trop grosse et qui ne savait pas courir, laissait échapper toute l'eau entre ses doigts, le long de ses jupes; si bien qu'au sixième voyage, elle semblait s'être roulée dans le ruisseau. Muche la trouva très-bien, quand elle fut très-sale. Il la fit asseoir avec lui sous un rhododendron, à côté du jardin qu'ils avaient planté. Il lui racontait que ça poussait déjà. Il lui avait pris la main, en l'appelant sa petite femme.

-- Tu ne regrettes pas d'être venue, n'est-ce pas? Au lieu de rester sur le trottoir, ou tu as l'air de l'ennuyer fameusement... Tu verras, je sais tout plein de jeux, dans les rues. Il faudra revenir, entends-tu. Seulement, on ne parle pas de ça à sa maman. On ne fait pas la bête... Si tu dis quelque chose, tu sais, je te tirerai les cheveux, quand je passerai devant chez toi.

Pauline répondait toujours oui. Lui, par dernière galanterie, lui remplissait de terre les deux poches de son tablier. Il la serrait de près, cherchant maintenant à lui faire du mal, par une cruauté de gamin. Mais elle n'avait plus de sucre, elle ne jouait plus, et elle devenait inquiète. Comme il s'était mis à la pincer, elle pleura en disant qu'elle voulait s'en aller. Cela égayait beaucoup Muche, qui se montra cavalier; il la menaça de ne pas la reconduire chez ses parents. La petite, tout à fait terrifiée, poussait des soupirs étouffés, comme une belle à la merci d'un séducteur, au fond d'une auberge inconnue. Il aurait certainement fini par la battre, pour la faire taire, lorsqu'une voix aigre, la voix de mademoiselle Saget, s'écria à côté d'eux:

-- Mais, Dieu me pardonne! c'est Pauline... Veux-tu bien la laisser tranquille, méchant vaurien!

La vieille fille prit Pauline par la main, en poussant des exclamations sur l'état pitoyable de sa toilette. Muche ne s'effraya guère; il les suivit, riant sournoisement de son œuvre, répétant que c'était elle qui avait voulu venir, et qu'elle s'était laissée tomber par terre. Mademoiselle Saget était une habituée du square des Innocents. Chaque après-midi, elle y passait une bonne heure, pour se

tenir au courant des bavardages du menu peuple. La, aux deux cotes, il y a une longue file demi-circulaire de bancs mis bout a bout. Les pauvres gens qui etouffent dans les taudis des etroites rues voisines s'y entassent: les vieilles, dessechees, l'air frileux, en bonnet fripe; les jeunes en camisole, les jupes mal attachees, les cheveux nus, ereinte, fanees deja de misere; quelques hommes aussi, des vieillards propres, des porteurs aux vestes grasses, des messieurs suspects a chapeau noir; tandis que, dans l'allee, la marmaille se roule, traîne des voitures sans roues, emplit des seaux de sable, pleure et se mord, une marmaille terrible, deguenillee, mal mouchee, qui pullule au soleil comme une vermine. Mademoiselle Saget etait si mince, qu'elle trouvait toujours a se glisser sur un banc. Elle ecoutait, elle entamait la conversation avec une voisine, quelque femme d'ouvrier toute jaune, raccommodant du linge, tirant d'un petit panier, repare avec des ficelles, des mouchoirs et des bas troues comme des cribles. D'ailleurs, elle avait des connaissances. Au milieu des piailllements intolerables de la marmaille et du roulement continu des voitures, derriere, dans la rue Saint-Denis, c'etaient des cancans sans fin, des histoires sur les fournisseurs, les epiciers, les boulangers, les bouchers, toute une gazette du quartier, enfielee par les refus de credit et l'envie sourde du pauvre. Elle apprenait, surtout, parmi ces malheureuses, les choses inavouables, ce qui descendait des garnis louches, ce qui sortait des loges noires des concierges, les saletes de la medisance, dont elle relevait, comme d'une pointe de piment, ses appetits de curiosite. Puis, devant elle, la face tournee du cote des Halles, elle avait la place, les trois pans de maisons, percees de leurs fenetres, dans lesquelles elle cherchait a entrer du regard; elle semblait se hausser, aller le long des etages, ainsi qu'a des trous de verre, jusqu'aux oeils-de-boeuf des mansardes; elle devisageait les rideaux, reconstruisait un drame sur la simple apparition d'une tete entre deux persiennes, avait fini par savoir l'histoire des locataires de toutes ces maisons, rien qu'a en regarder les facades. Le restaurant Baratte l'interessait d'une facon particuliere, avec sa boutique de marchand de vin, sa marquise decoupee et doree, formant terrasse, laissant deborder la verdure de quelques pots de fleurs, ses quatre etages etroits, ornes et peinturlures; elle se plaisait au fond bleu tendre, aux colonnes jaunes, a la stele surmontee d'une coquille, a cette devanture de temple de carton, badigeonnee sur la face d'une maison decrepite, terminee en haut, au bord du toit, par une galerie de zinc passee a la couleur. Derriere les persiennes flexibles, a bandes rouges, elle lisait les bons petits dejeuners, les soupers fins, les noces a tout casser. Et elle mentait meme; c'etait la que Florent et Gavard venaient faire des bombances avec ces deux salopes de Mehudin; au dessert, il se passait des choses abominables.

Cependant, Pauline pleurait plus fort, depuis que la vieille fille la tenait par la main. Celle-ci se dirigeait vers la porte du square, lorsqu'elle parut se raviser. Elle s'assit sur le bout d'un banc, cherchant a faire taire la petite.

-- Voyons, ne pleure plus, les sergents de ville te prendraient... Je vais te reconduire chez toi. Tu me connais bien, n'est-ce pas? Je suis

" bonne amie, " tu sais... Allons, fais une risette.

Mais les larmes la suffoquaient, elle voulait s'en aller. Alors, mademoiselle Saget, tranquillement, la laissa sangloter, attendant qu'elle eut fini. La pauvre enfant était toute grelottante, les jupes et les bas mouillés; les larmes qu'elle essayait avec ses poings sales lui mettaient de la terre jusqu'aux oreilles. Quand elle se fut un peu calmée, la vieille reprit d'un ton doux :

-- Ta maman n'est pas méchante, n'est-ce pas? Elle t'aime bien.

-- Oui, oui, répondit Pauline, le cœur encore très-gros.

-- Et ton papa, il n'est pas méchant non plus, il ne te bat pas, il ne se dispute pas avec ta maman?... Qu'est-ce qu'ils disent le soir, quand ils vont se coucher?

-- Ah! je ne sais pas; moi, j'ai chaud dans mon lit.

-- Ils parlent de ton cousin Florent?

-- Je ne sais pas.

Mademoiselle Saget prit un air sévère, en feignant de se lever et de s'en aller.

-- Tiens! tu n'es qu'une menteuse... Tu sais qu'il ne faut pas mentir... Je vais te laisser là, si tu mens, et Mûche te pincera.

Mûche, qui rodait devant le banc, intervint, disant de son ton décidé de petit homme :

-- Allez, elle est trop dinde pour savoir... Moi, je sais que mon bon ami Florent a eu l'air joliment cornichon, hier, quand maman lui a dit comme ça, en riant, qu'il pouvait l'embrasser, si cela lui faisait plaisir.

Mais Pauline, menacée d'être abandonnée, s'était remise à pleurer.

-- Tais-toi donc, tais-toi donc, mauvaise gale! murmura la vieille en la bousculant. Là, je ne m'en vais pas, je t'achèterai un sucre d'orge, hein! un sucre d'orge!... Alors, tu ne l'aimes pas, ton cousin Florent?

-- Non, maman dit qu'il n'est pas honnête.

-- Ah! tu vois bien que ta maman disait quelque chose.

-- Un soir, dans mon lit, j'avais Mouton, je dormais avec Mouton... Elle disait à papa: " Ton frère, il ne s'est sauvé du bain que pour nous y ramener tous avec lui. "

Mademoiselle Saget poussa un léger cri. Elle s'était mise debout,

toute fremissante. Un trait de lumiere venait de la frapper en pleine face. Elle reprit la main de Pauline, la fit trotter jusqu'a la charcuterie, sans parler, les levres pincees par un sourire interieur, les regards pointus d'une joie aigue. Au coin de la rue Pirouette, Muche, qui les accompagnait en gambadant, jouissant de voir la petite courir avec ses bas crottes, disparut prudemment. Lisa etait dans une inquietude mortelle. Quand elle apercut sa fille faite comme un torchon, elle eut un tel saisissement, qu'elle la tourna de tous les cotes, sans meme songer a la battre. La vieille disait de sa voix mauvaise:

-- C'est le petit Muche... Je vous la ramene, vous comprenez... je les ai decouverts ensemble, sous un arbre du square. Je ne sais pas ce qu'ils faisaient... A votre place, je regarderais. Il est capable de tout, cet enfant de gueuse.

Lisa ne trouvait pas une parole. Elle ne savait par quel bout prendre sa fille, tant les bottines boueuses, les bas tachés, les jupes déchirées, les mains et la figure noircies, la degoutaient. Le velours bleu, les boutons d'oreille, la jeannette, disparaissaient sous une couche de crasse. Mais ce qui acheva de l'exasperer, ce furent les poches pleines de terre. Elle se pencha, les vida, sans respect pour le dallage blanc et rose de la boutique. Puis, elle ne put prononcer qu'un mot, elle entraîna Pauline, en disant:

-- Venez, ordure.

Mademoiselle Saget, qui etait toute egayee par cette scene, au fond de son chapeau noir, traversa vivement la rue Rambuteau. Ses pieds menus touchaient a peine le pave; une jouissance la portait, comme un souffle plein de caresses chatouillantes. Elle savait donc enfin! Depuis pres d'une annee qu'elle brulait, voila qu'elle possedait Florent, tout entier, tout d'un coup. C'etait un contentement inespere, qui la guerissait de quelque maladie; car elle sentait bien que cet homme-la l'aurait fait mourir a petit feu, en se refusant plus longtemps a ses ardeurs de curiosite. Maintenant, le quartier des Halles lui appartenait; il n'y avait plus de lacune dans sa fete; elle aurait raconte chaque rue, boutique par boutique. Et elle poussait de petits soupirs pames, tout en entrant dans le pavillon aux fruits.

-- Eh! mademoiselle Saget, cria la Sarriette de son banc, qu'est-ce que vous avez donc a rire toute seule?... Est-ce que vous avez gagne le gros lot a la loterie?

-- Non, non.... Ah! ma petite, si vous saviez!...

La Sarriette etait adorable, au milieu de ses fruits, avec son debraille de belle fille. Ses cheveux frisottants lui tombaient sur le front, comme des pampres. Ses bras nus, son cou nu, tout ce qu'elle montrait de nu et de rose, avait une fraicheur de peche et de cerise. Elle s'etait pendu par gaminerie des guignes aux oreilles, des guignes noires qui sautaient sur ses joues, quand elle se penchait, toute sonore de rires. Ce qui s'amusait si fort, c'etait qu'elle mangeait

des groseilles, et qu'elle les mangeait a s'en barbouiller la bouche, jusqu'au menton et jusqu'au nez; elle avait la bouche rouge, une bouche maquillée, fraîche du jus des groseilles, comme peinte et parfumée de quelque fard du serail. Une odeur de prune montait de ses jupes. Son fichu mal noué sentait la fraise.

Et, dans l'étroite boutique, autour d'elle, les fruits s'entassaient. Derrière, le long des étagères, il y avait des files de melons, des cantaloups couverts de verrues, des maraichers aux guipures grises, des culs de singe avec leurs bosses nues. A l'étalage, les beaux fruits, délicatement pareés dans des paniers, avaient des rondeurs de joues qui se cachent, des faces de belles enfants entrevues à demi sous un rideau de feuilles; les pêches surtout, les Montreuil rougissantes, de peau fine et claire comme des filles du Nord, et les pêches du Midi, jaunes et brûlées, ayant le hale des filles de Provence. Les abricots prenaient sur la mousse des tons d'ambre, ces chaleurs de coucher de soleil qui chauffent la nuque des brunes, à l'endroit où frisent de petits cheveux. Les cerises, rangées une à une, ressemblaient à des lèvres trop étroites de Chinoise qui souriaient: les Montmorency, lèvres trapues de femme grasse; les Anglaises, plus allongées et plus graves; les guignes, chair commune, noire, meurtrie de baisers; les bigarreaux, taches de blanc et de rose, au rire à la fois joyeux et fâché. Les pommes, les poires s'empilaient, avec des régularités d'architecture, faisant des pyramides, montrant des rougeurs de seins naissants, des épaules et des hanches dorées, toute une nudité discrète, au milieu des brins de fougère; elles étaient de peaux différentes, les pommes d'api au berceau, les rambourg avachies, les calville en robe blanche, les canada sanguines, les chataignier couperosées, les reinettes blondes, piquées de roussure; puis, les variétés des poires, la blanquette, l'angleterre, les beurres, les messire-jean, les duchesses, trapues, allongées, avec des cous de cygne ou des épaules apoplectiques, les ventres jaunes et verts, relevés d'une pointe de carmin. À côté, les prunes transparentes montraient des douceurs chlorotiques de vierge; les reine-Claude, les prunes de monsieur, étaient palées d'une fleur d'innocence; les mirabelles s'égrenaient comme les perles d'or d'un rosaire, oubliées dans une boîte avec des bâtons de vanille. Et les fraises, elles aussi, exhalaient un parfum frais, un parfum de jeunesse, les petites surtout, celle qu'on cueille dans les bois, plus encore que les grosses fraises de jardin, qui sentent la fadeur des arrosoirs. Les framboises ajoutaient un bouquet à cette odeur pure. Les groseilles, les cassis, les noisettes, riaient avec des mines délurées; pendant que des corbeilles de raisins, des grappes lourdes, chargées d'ivresse, se pamaient au bord de l'osier, en laissant retomber leurs grains roussis par les voluptés trop chaudes du soleil.

La Sarriette vivait là, comme dans un verger, avec des griseries d'odeurs. Les fruits à bas prix, les cerises, les prunes, les fraises, entassées devant elle sur des paniers plats, garnis de papier, se meurtrissaient, tachaient l'étalage de jus, d'un jus fort qui fumait dans la chaleur. Elle sentait aussi la tête lui tourner, en juillet, par les après-midi brûlantes, lorsque les melons l'entouraient d'une puissante vapeur de musc. Alors, ivre, montrant plus de chair sous son

fichu, a peine mure et toute fraiche de printemps, elle tentait la bouche, elle inspirait des envies de maraude. C'était elle, c'étaient ses bras, c'était son cou, qui donnaient a ses fruits cette vie amoureuse, cette tiedeur satinee de femme. Sur le banc de vente, a cote, une vieille marchande, une ivrognesse affreuse, n'etalait que des pommes ridees, des poires pendantes comme des seins vides, des abricots cadavereux, d'un jaune infame de sorciere. Mais, elle, faisait de son etalage une grande volupte nue. Ses levres avaient pose la une a une les cerises, des baisers rouges; elle laissait tomber de son corsage les peches soyeuses; elle fournissait aux prunes sa peau la plus tendre, la peau de ses tempes, celle de son menton, celle des coins de sa bouche; elle laissait couler un peu de son sang rouge dans les veines des groseilles Ses ardeurs de belle fille mettaient en rut ces fruits de la terre, toutes ces semences, dont les amours s'achevaient sur un lit de feuilles, au fond des alcoves tendues de mousse des petits paniers. Derriere sa boutique, l'allee aux fleurs avait une senteur fade, aupres de l'arome de vie qui sortait de ses corbeilles entamees et de ses vetements defaits.

Cependant, la Sarriette, ce jour-la, etait toute grise d'un arrivage de mirabelles, qui encombraient le marche. Elle vit bien que mademoiselle Saget avait quelque grosse nouvelle, et elle voulut la faire causer; mais la vieille, en pietinant d'impatience:

-- Non, non, je n'ai pas le temps... Je cours voir madame Lecoer. Ah! j'en sais de belles!... Venez, si vous voulez.

A la verite, elle ne traversait le pavillon aux fruits que pour racoler la Sarriette. Celle-ci ne put resister a la tentation. Monsieur Jules etait la, se dandinant sur une chaise retournee, rase et frais comme un cherubin.

-- Garde un instant la boutique, n'est-ce pas? lui dit-elle. Je reviens tout de suite.

Mais lui, se leva, lui cria de sa voix grasse, comme elle tournait l'allee:

-- Eh! pas de ca, Lisette! Tu sais, je file, moi... Je ne veux pas attendre une heure comme l'autre jour... Avec ca que tes prunes me donnent mal a la tete.

Il s'en alla tranquillement, les mains dans les poches. La boutique resta seule. Mademoiselle Saget faisait courir la Sarriette. Au pavillon du beurre, une voisine leur dit que madame Lecoer etait a la cave. La Sarriette descendit la chercher, pendant que la vieille s'installait au milieu des fromages.

En bas, la cave est tres-sombre; le long des ruelles, les resserres sont tendues d'une toile metallique a mailles fines, par crainte des incendies; les becs de gaz, fort rares, font des taches jaunes sans rayons, dans la buee nauseabonde, qui s'alourdit sous l'ecrasement de la voute. Mais, madame Lecoer travaillait le beurre, sur une des

tables placees le long de la rue Berger. Les soupiraux laissent tomber un jour pale. Les tables, continuellement lavees a grande eau par des robinets, ont des blancheurs de tables neuves. Tournant le dos a la pompe du fond, la marchande petrissait " la maniotte, " au milieu d'une boite de chene. Elle prenait, a cote d'elle, les echantillons des differents beurres, les melait, les corrigeait l'un par l'autre, ainsi qu'on procede pour le coupage des vins. Pliee en deux, les epaules pointues, les bras maigres et noueux, comme des echalas, nus jusqu'aux epaules, elle enfoncait furieusement les poings dans cette pate grasse qui prenait un aspect blanchatre et crayeux. Elle suait, elle poussait un soupir a chaque effort.

-- C'est mademoiselle Saget qui voudrait vous parler, ma tante, dit la Sarriette.

Madame Lecoeur s'arreta, ramena son bonnet sur ses cheveux, de ses doigts pleins de beurre, sans paraitre avoir peur des taches.

-- J'ai fini; qu'elle attende un instant, repondit-elle.

-- Elle a quelque chose de tres-interessant a vous dire.

-- Rien qu'une minute, ma petite.

Elle avait replonge les bras. Le beurre lui montait jusqu'aux coudes. Amolli prealablement dans l'eau tiede, il huilait sa chair de parchemin, faisant ressortir les grosses veines violettes qui lui couturaient la peau, pareilles a des chapelets de varices eclatees. La Sarriette etait toute degoutee par ces vilains bras, s'acharnant au milieu de cette masse fondante. Mais elle se rappelait le metier; autrefois, elle mettait, elle aussi, ses petites mains adorables dans le beurre, pendant des apres-midi entieres; meme c'etait la sa pate d'amande, un onguent qui lui conservait la peau blanche, les ongles roses, et dont ses doigts delies semblaient avoir garder la souplesse. Aussi, au bout d'un silence, reprit-elle:

-- Elle ne sera pas fameuse, votre maniotte, ma tante... Vous avez la des beurres trop forts.

-- Je le sais bien, dit madame Lecoeur entre deux gemissements, mais que veux-tu? il faut tout faire passer... Il y a des gens qui veulent payer bon marche; on leur fait du bon marche... Va, c'est toujours trop bon pour les clients.

La Sarriette pensait qu'elle n'en mangerait pas volontiers, du beurre travaille par les bras de sa tante. Elle regarda dans un petit pot plein d'une sorte de teinture rouge.

-- Il est trop clair, votre raucourt, murmura-t-elle.

Le raucourt sert a rendre a la maniotte une belle couleur jaune. Les marchandes croient garder religieusement le secret de cette teinture, qui provient simplement de la graine du rocouyer; il est vrai qu'elles

en fabriquent avec des carottes et des fleurs de soucis.

-- A la fin, venez-vous! dit la jeune femme qui s'impatientait et qui n'était plus habituée à l'odeur infecte de la cave. Mademoiselle Saget est peut-être déjà partie... Elle doit savoir des choses très-graves sur mon oncle Gavard.

Madame Lecoeur, du coup, ne continua pas. Elle laissa la maniotte et le raucourt. Elle ne s'essuya pas même les bras. D'une légère tape, elle ramena de nouveau son bonnet, marchant sur les talons de sa nièce, remontant l'escalier, en répétant avec inquiétude:

-- Tu crois qu'elle ne nous aura pas attendues?

Mais elle se rassura, en apercevant mademoiselle Saget, au milieu des fromages. Elle n'avait eu garde de s'en aller. Les trois femmes s'assirent au fond de l'étroite boutique. Elles y étaient les unes sur les autres, se parlant le nez dans la face. Mademoiselle Saget garda le silence pendant deux bonnes minutes; puis, quand elle vit les deux autres toutes brûlantes de curiosité, d'une voix pointue:

-- Vous savez, ce Florent?... Eh bien, je peux vous dire d'où il vient, maintenant.

Et elle les laissa un instant encore suspendues à ses lèvres.

-- Il vient du bagne, dit-elle enfin, en assourdissant terriblement sa voix.

Autour d'elles, les fromages puaien. Sur les deux étagères de la boutique, au fond, s'alignaient des mottes de beurre énormes; les beurres de Bretagne, dans des paniers, débordaient; les beurres de Normandie, enveloppes de toile, ressemblaient à des ébauches de ventres, sur lesquelles un sculpteur aurait jeté des linges mouillés; d'autres mottes, entamées, taillées par les larges couteaux en rochers à pic, pleines de vallons et de cassures, étaient comme des cimes ébouleées, dorées par la pâleur d'un soir d'automne. Sous la table d'étalage, de marbre rouge veine de gris, des paniers d'œufs mettaient une blancheur de craie; et, dans des caisses, sur des clayons de paille, des bondons posés bout à bout, des gournay rangés à plat comme des médailles, faisaient des nappes plus sombres, tachées de tons verdâtres. Mais c'était surtout sur la table que les fromages s'empilaient. Là, à côté des pains de beurre à la livre, dans des feuilles de poiree, s'élargissait un cantal géant, comme fendu à coups de hache; puis venaient un chester, couleur d'or, un gruyère, pareil à une roue tombée de quelque char barbare, des hollandes, ronds comme des têtes coupées, barbouillées de sang séché, avec cette dureté de crâne vide qui les fait nommer têtes-de-mort. Un parmesan, au milieu de cette lourdeur de pâte cuite, ajoutait sa pointe d'odeur aromatique. Trois bries, sur des planches rondes, avaient des mélancolies de lunes éteintes; deux, très-sécs, étaient dans leur plein; le troisième, dans son deuxième quartier, coulait, se vidait d'une crème blanche, étalée en lac, ravageant les minces planchettes, à l'aide desquelles on avait

vainement essaye de le contenir. Des port-salut, semblables a des disques antiques, montraient en exergue le nom imprime des fabricants. Un romantour, vetu de son papier d'argent, donnait le reve d'une barre de nougat, d'un fromage sucre, egare parmi ces fermentations acres. Les roquefort, eux aussi, sous des cloches de cristal, prenaient des mines princieres, des faces marbrees et grasses, veinees de bleu et de jaune, comme attaques d'une maladie honteuse de gens riches qui ont trop mange de truffes; tandis que, dans un plat, a cote, des fromages de chevre, gros comme un poing d'enfant, durs et grisatres, rappelaient les cailloux que les boucs, menant leur troupeau, font rouler aux coudes des sentiers pierreux. Alors, commençaient les puanteurs: les mont-d'or, jaune clair, puant une odeur douceatre; les troyes, tres-epais, meurtris sur les bords, d'aprete deja plus forte, ajoutant une fetidite de cave humide; les camembert, d'un fumet de gibier trop faisande; les neufchatel, les limbourg, les marolles, les pont-l'evêque, carres, mettant chacun leur note aigue et particuliere dans cette phrase rude jusqu'a la nausée; les livarot, teintes de rouge, terribles a la gorge comme une vapeur de soufre; puis enfin, par-dessus tous les autres, les olivet, enveloppes de feuilles de noyer, ainsi que ces charognes que les paysans couvrent de branches, au bord d'un champ, fumantes au soleil. La chaude apres-midi avait amolli les fromages; les moisissures des croutes fondaient, se vernissaient avec des tons riches de cuivre rouge et de vert-de-gris, semblables a des blessures mal fermees; sous les feuilles de chene, un souffle soulevait la peau des olivet, qui battait comme une poitrine, d'une haleine lente et grosse d'homme endormi; un flot de vie avait troue un livarot, accouchant par cette entaille d'un peuple de vers. Et, derriere les balances, dans sa boite mince, un gerome anise repandait une infection telle, que des mouches etaient tombees autour de la boite, sur le marbre rouge veine de gris.

Mademoiselle Saget avait ce gerome presque sous le nez. Elle se recula, appuya la tete contre les grandes feuilles de papier jaunes et blanches, accrochees par un coin, au fond de la boutique.

-- Oui, repeta-t-elle avec une grimace de degout, il vient du bagne... Hein! ils n'ont pas besoin de faire les fiers, les Quenu-Gradelle!

Mais madame Lecoœur et la Sarriette poussaient des exclamations d'etonnement. Ce n'etait pas possible. Qu'avait-il donc commis pour aller au bagne? aurait-on jamais soupconne cette madame Quenu, cette vertu qui faisait la gloire du quartier, de choisir un amant au bagne?

-- Eh! non, vous n'y etes pas, s'ecria la vieille impatiente. Ecoutez-moi donc... Je savais bien que j'avais deja vu ce grand escogriffe quelque part.

Elle leur conta l'histoire de Florent. Maintenant, elle se souvenait d'un bruit vague qui avait couru dans le temps, d'un neveu du vieux Gradelle envoye a Cayenne, pour avoir tue six gendarmes sur une barricade; elle l'avait meme apercu une fois, rue Pirouette. C'etait bien lui, c'etait le faux cousin. Et elle se lamentait, en ajoutant qu'elle perdait la memoire, qu'elle etait finie, que bientot elle ne

saurait plus rien. Elle pleurait cette mort de sa memoire, comme un erudit qui verrait s'envoler au vent les notes amassees par le travail de toute une existence.

-- Six gendarmes! murmura la Sarriette avec admiration; il doit avoir une poigne solide, cet homme-la.

-- Et il eu a bien fait d'autres, ajouta mademoiselle Saget. Je ne vous conseille pas de le rencontrer a minuit.

-- Quel gredin! balbutia madame Lecoeur, tout a fait epouvantee.

Le soleil oblique entrait sous le pavillon, les fromages puaien plus fort. A ce moment, c'etait surtout le marolles qui dominait; il jetait des bouffees puissantes, une senteur de vieille litiere, dans la fadeur des mottes de beurre. Puis, le veut parut tourner; brusquement, des rales de limbourg arriverent entre les trois femmes, aigres et amers, comme souffles par des gorges de mourants.

-- Mais, reprit madame Lecoeur, il est le beau-frere de la grosse Lisa, alors... Il n'a pas couche avec...

Elles se regarderent, surprises par ce cote du nouveau cas de Florent. Cela les ennuyait de lacher leur premiere version. La vieille demoiselle hasarda, en haussant les epaules:

-- Ca n'empacherait pas... quoique, a vrai dire, ca me paraitrait vraiment raide... Enfin, je n'en mettrais pas ma main au feu.

-- D'ailleurs, fit remarquer la Sarriette, ce serait ancien, il n'y coucherait toujours plus, puisque vous l'avez vu avec les deux Mehudin.

-- Certainement, comme je vous vois, ma belle, s'ecria mademoiselle Saget, piquee, croyant qu'on doutait. Il y est tous les soirs, dans les jupes des Mehudin... Puis, ca nous est egal. Qu'il ait couche avec qui il voudra, n'est-ce pas? Nous sommes d'honnetes femmes, nous... C'est un fier coquin!

-- Bien sur, conclurent les deux autres. C'est un scelerat fini.

En somme, l'histoire tournait au tragique; elles se consolaien d'epargner la belle Lisa, en comptant sur quelque epouvantable catastrophe amenee par Florent. Evidemment, il avait de mauvais desseins; ces gens-la ne s'echappent que pour mettre le feu partout; puis, un homme pareil ne pouvait etre entre aux Halles sans " manigancer quelque coup. " Alors, ce furent des suppositions prodigieuses. Les deux marchandes declarerent qu'elles allaient ajouter un cadenas a leur resserre; meme la Sarriette se rappela que, l'autre semaine, on lui avait vole un panier de peches. Mais mademoiselle Saget les terrifia, en leur apprenant que les " rouges " ne procedaient pas comme cela; ils se moquaient bien d'un panier de peches; ils se mettaient a deux ou trois cents pour tuer tout le

monde, piller a leur aise. Ca, c'était de la politique, disait-elle avec la superiorite d'une personne instruite. Madame Lecoeur en fut malade; elle voyait les Halles flamber, une nuit que Florent et ses complices se seraient caches au fond des caves, pour s'elancer de la sur Paris.

-- Eh! j'y songe, dit tout a coup la vieille, il y a l'heritage du vieux Gradelle... Tiens! tiens! ce sont les Quenu qui ne doivent pas rire.

Elle etait toute rejouie. Les commerages tournerent. On tomba sur les Quenu, quand elle eut raconte l'histoire du tresor dans le saloir, qu'elle savait jusqu'aux plus minces details. Elle disait meme le chiffre de quatre-vingt-cinq mille francs, sans que Lisa ni son mari se rappelassent l'avoir confie a ame qui vive. N'importe, les Quenu n'avaient pas donne sa part " au grand maigre. " Il etait trop mal habille pour ca. Peut-etre qu'il ne connaissait seulement pas l'histoire du saloir. Tous voleurs, ces gens-la. Puis, elles rapprocherent leur tete, baissant la voix, decidant qu'il serait peut-etre dangereux de s'attaquer a la belle Lisa, mais qu'il fallait " faire son affaire au rouge, " pour qu'il ne mangeat plus l'argent de ce pauvre monsieur Gavard.

Au nom de Gavard, il se fit un silence. Elles se regarderent toutes trois, d'un air prudent. Et, comme elles soufflaient un peu, ce fut le camembert qu'elles sentirent surtout. Le camembert, de son fumet de venaison, avait vaincu les odeurs plus sourdes du marolles et du limbourg; il elargissait ses exhalaisons, etouffait les autres senteurs sous une abondance surprenante d'haleines gatees. Cependant, au milieu de cette phrase vigoureuse, le parmesan jetait par moments un filet mince de flute champetre; tandis que les brie y mettaient des douceurs fades de tambourins humides. Il y eut une reprise suffoquante du livarot. Et cette symphonie se tint un moment sur une note aigue du gerome anise, prolongee en point d'orgue.

-- J'ai vu madame Leonce, reprit mademoiselle Saget, avec un coup d'oeil significatif.

Alors, les deux autres furent tres-attentives. Madame Leonce etait la concierge de Gavard, rue de la Cossonnerie. Il habitait la une vieille maison, un peu en retrait, occupee au rez-de-chaussee par un entrepositaire de citrons et d'oranges, qui avait fait badigeonner la facade en bleu, jusqu'au deuxieme etage. Madame Leonce faisait son menage, gardait les clees des armoires, lui montait de la tisane lorsqu'il etait enrume. C'etait une femme severe, de cinquante et quelques annees, parlant lentement, d'une facon interminable; elle s'etait fachee un jour, parce que Gavard lui avait pince la taille; ce qui ne l'empecha pas de lui poser des sangsues, a un endroit delicat, a la suite d'une chute qu'il avait faite. Mademoiselle Saget qui, tous les mercredis soirs, allait prendre le cafe dans sa loge, lia avec elle une amitie encore plus etroite, quand le marchand de volailles vint habiter la maison. Elles causaient ensemble du digne homme pendant des heures entieres; elles l'aimaient beaucoup; elles

voulaient son bonheur.

-- Oui, j'ai vu madame Leonce, repeta la vieille; nous avons pris le cafe, hier... Je l'ai trouvee tres-peinee. Il parait que monsieur Gavard ne rentre plus avant une heure. Dimanche, elle lui a monte du bouillon, parce qu'elle lui avait vu le visage tout a l'envers.

-- Elle sait bien ce qu'elle fait, allez, dit madame Lecoeur, que ces soins de la concierge inquietaient.

Mademoiselle Saget crut devoir defendre son amie.

-- Pas du tout, vous vous trompez... Madame Leonce est au-dessus de sa position. C'est une femme tres comme il faut... Ah bien! si elle voulait s'emplier les mains, chez monsieur Gavard, il y a longtemps qu'elle n'aurait eu qu'a se baisser. Il parait qu'il laisse tout trainer... C'est justement a propos de cela que je veux vous parler. Mais, silence, n'est-ce pas? Je vous dis ca sous le sceau du secret.

Elles jurerent leurs grands dieux qu'elles seraient muettes. Elles avancaient le cou. Alors l'autre, solennellement:

-- Vous saurez donc que monsieur Gavard est tout chose depuis quelque temps... Il a achete des armes, un grand pistolet qui tourne, vous savez. Madame Leonce dit que c'est une horreur, que ce pistolet est toujours sur la cheminee ou sur la table, et qu'elle n'ose plus essuyer... Et ce n'est rien encore. Son argent...

-- Son argent, repeta madame Lecoeur, dont les joues brulaient.

-- Eh bien, il n'a plus d'actions, il a tout vendu, il a maintenant dans une armoire un tas d'or...

-- Un tas d'or, dit la Sarriette ravie.

-- Oui, un gros tas d'or. Il y en a plein sur une planche. Ca eblouit. Madame Leonce m'a raconte qu'il avait ouvert l'armoire un matin devant elle, et que ca lui a fait mal aux yeux, tant ca brillait.

Il y eut un nouveau silence. Les paupieres des trois femmes battaient, comme si elles avaient vu le tas d'or. La Sarriette se mit a rire la premiere, en murmurant:

-- Moi, si mon oncle me donnait ca, je m'amuserais joliment avec Jules... Nous ne nous leverions plus, nous ferions monter de bonnes choses du restaurant.

Madame Lecoeur restait comme ecrasee sous cette revelation, sous cet or qu'elle ne pouvait maintenant chasser de sa vue. L'envie l'etreignait aux flancs. Enfin elle leva ses bras maigres, ses mains seches, dont les ongles debordaient de beurre fige; et elle ne put que balbutier, d'un ton plein d'angoisse:

-- Il n'y faut pas penser, ca fait trop de mal.

-- Eh! ce serait votre bien, si un accident arrivait, dit mademoiselle Saget. Moi, a votre place, je veillerais a mes interets... Vous comprenez, ce pistolet ne dit rien de bon. Monsieur Gavard est mal conseille. Tout ca finira mal.

Elles en revinrent a Florent. Elles le dechirerent avec plus de fureur encore. Puis, posement, elles calculerent ou ces mauvaises histoires pouvaient les mener, lui et Gavard. Tres-loin, a coup sur, si l'on avait la langue trop longue. Alors, elles jurerent, quant a elles, de ne pas ouvrir la bouche, non que cette canaille de Florent meritait le moindre menagement, mais parce qu'il fallait eviter a tout prix que le digne monsieur Gavard fut compromis. Elles s'etaient levees, et comme mademoiselle Saget s'en allait:

-- Pourtant, dans le cas d'un accident, demanda la marchande de beurre, croyez-vous qu'on pourrait se fier a madame Leonce?... C'est elle peut-etre qui a la clef de l'armoire?

-- Vous m'en demandez trop long, repondit la vieille. Je la crois tres-honnete femme; mais, apres tout, je ne sais pas; il y a des circonstances... Enfin, je vous ai prevenues toutes les deux; c'est votre affaire.

Elles restaient debout, se saluant, dans le bouquet final des fromages. Tous, a cette heure, donnaient a la fois. C'etait une cacophonie de souffles infects, depuis les lourdeurs molles des pates cuites, du gruyere et du hollande, jusqu'aux pointes alcalines de l'olivet. Il y avait des ronflements sourds du cantal, du chester, des fromages de chevre, pareils a un chant large de basse, sur lesquels se detachaient, en notes piquees, les petites fumees brusques des neufchatel, des troyes et des mont-d'or. Puis les odeurs s'effaraient, roulaient les unes sur les autres, s'epaississaient des bouffees du port-salut, du limbourg, du gerome, du marolles, du livarot, du pont-l'evêque, peu a peu confondues, epanouies en une seule explosion de puanteurs. Cela s'epandait, se soutenait, au milieu du vibrement general, n'ayant plus de parfums distincts, d'un vertige continu de nausee et d'une force terrible d'asphyxie. Cependant, il semblait que c'etaient les paroles mauvaises de madame Lecoeur et de mademoiselle Saget qui puaien si fort.

-- Je vous remercie bien, dit la marchande de beurre. Allez! si je suis jamais riche, je vous recompenserai.

Mais la vieille ne s'en allait pas. Elle prit un bondon, le retourna, le remit sur la table de marbre. Puis, elle demanda combien ca coutait.

-- Pour moi? ajouta-t-elle avec un sourire.

-- Pour vous, rien, repondit madame Lecoeur. Je vous le donne.

Et elle repeta:

-- Ah! si j'etais riche!

Alors, mademoiselle Saget lui dit que ca viendrait un jour. Le bondon avait deja disparu dans le cabas. La marchande de beurre redescendit a la cave, tandis que la vieille demoiselle reconduisait la Sarriette jusqu'a sa boutique. La, elles causerent un instant de monsieur Jules. Les fruits, autour d'elles, avaient leur odeur fraiche de printemps.

-- Ca sent meilleur chez vous que chez votre tante, dit la vieille. J'en avais mal au coeur, tout a l'heure. Comment fait-elle pour vivre la dedans?... Au moins, ici, c'est doux, c'est bon. Cela vous rend toute rose, ma belle.

La Sarriette se mit a rire. Elle aimait les compliments. Puis, elle vendit une livre de mirabelles a une dame, en disant que c'etait un sucre.

-- J'en acheterais bien, des mirabelles, murmura mademoiselle Saget, quand la dame fut partie; seulement il m'en faut si peu... Une femme seule, vous comprenez...?

-- Prenez-en donc une poignee, s'ecria la jolie brune. Ce n'est pas ca qui me ruinera... Envoyez-moi Jules, n'est-ce pas? si vous le voyez. Il doit fumer son cigare, sur le premier banc, en sortant de la grande rue, a droite.

Mademoiselle Saget avait elargi les doigts pour prendre la poignee de mirabelles, qui alla rejoindre le bondon dans le cabas. Elle feignit de vouloir sortir de Halles; mais elle fit un detour par une des rues couvertes, marchant lentement, songeant que des mirabelles et un bonbon composaient un diner pas trop maigre. D'ordinaire, apres sa tournee de l'apres-midi, lorsqu'elle n'avait pas reussi a faire emplir son cabas par les marchandes, qu'elle comblait de cajoleries et d'histoires, elle en etait reduite aux rogatons. Elle retourna sournoisement au pavillon du beurre. La, du cote de la rue Berger, derriere les bureaux des facteurs aux huitres, se trouvent les bancs de viandes cuites. Chaque matin, de petites voitures fermees, en forme de caisses, doublees de zinc et garnies de soupiraux, s'arretent aux portes des grandes cuisines, rapportent pele-mele la desserte des restaurants, des ambassades, des ministeres. Le triage a lieu dans la cave. Des neuf heures, les assiettes s'etalent, parees, a trois sous et a cinq sous, morceaux de viande, filets de gibier, tetes ou queues de poissons, legumes, charcuterie, jusqu'a du dessert, des gateaux a peine entames et des bonbons presque entiers. Les, meurt-de-faim, les petits employes, les femmes grelottant la fièvre, font queue; et parfois les gamins huent des ladres blemes, qui achètent avec des regards sournois, guettant si personne ne les voit. Mademoiselle Saget se glissa devant une boutique, dont la marchande affichait la pretention de ne vendre que des reliefs sortis des Tuileries. Un jour, elle lui avait meme fait prendre une tranche de gigot, en lui affirmant qu'elle venait de l'assiette de l'empereur. Cette tranche de

gigot, mangée avec quelque fierté, restait comme une consolation pour la vanité de la vieille demoiselle. Si elle se cachait, c'était d'ailleurs pour se ménager l'entrée des magasins du quartier, ou elle rodait sans jamais rien acheter. Sa tactique était de se fâcher avec les fournisseurs, dès qu'elle savait leur histoire; elle allait chez d'autres, les quittait, se raccommodait, faisait le tour des Halles; de façon qu'elle finissait par s'installer dans toutes les boutiques. On aurait cru à des provisions formidables, lorsqu'en réalité elle vivait de cadeaux et de rogatons payés de son argent, en désespoir de cause.

Ce soir-là, il n'y avait qu'un grand vieillard devant la boutique. Il flairait une assiette, poisson et viande mêlés. Mademoiselle Saget flaira de son côté un lot de friture froide. C'était à trois sous. Elle marchandait, l'obtint à deux sous. La friture froide s'engouffra dans le cabas. Mais d'autres acheteurs arrivaient, les nez s'approchaient des assiettes, d'un mouvement uniforme. L'odeur de l'étalage était nauséabonde, une odeur de vaisselle grasse et d'évier mal lavé.

-- Venez me voir demain, dit la marchande à la vieille. Je vous mettrai de côté quelque chose de bon... Il y a un grand dîner aux Tuileries, ce soir.

Mademoiselle Saget promettait de venir, lorsque, en se retournant, elle aperçut Gavard qui avait entendu et qui la regardait. Elle devint très-rouge, serra ses épaules maigres, s'en alla sans paraître le reconnaître, mais il la suivit un instant, haussant les épaules, marmottant que la méchanceté de cette pie-grièche ne l'étonnait plus, " du moment qu'elle s'empoisonnait des saletés sur lesquelles on avait roté aux Tuileries. "

Des le lendemain, une rumeur sourde courut dans les Halles. Madame Lecoœur et la Sarriette tenaient leurs grands serments de discrétion. En cette circonstance, mademoiselle Saget se montra particulièrement habile: elle se tut, laissant aux deux autres le soin de répandre l'histoire de Florent. Ce fut d'abord un récit écourté, de simples mots qui se colportaient tout bas; puis, les versions diverses se fondirent, les épisodes s'allongèrent, une légende se forma, dans laquelle Florent jouait un rôle de Croquemitaine. Il avait tué dix gendarmes, à la barricade de la rue Greneta; il était revenu sur un bateau de pirates qui massacraient tout en mer; depuis son arrivée, on le voyait roder la nuit avec des hommes suspects, dont il devait être le chef. Là, l'imagination des marchandes se lançait librement, revêtait les choses les plus dramatiques, une bande de contrebandiers en plein Paris, ou bien une vaste association qui centralisait les vols commis dans les Halles. On plaignait beaucoup les Quenu-Gradelle, tout en parlant méchamment de l'héritage. Cet héritage passionna. L'opinion générale fut que Florent était revenu pour prendre sa part du trésor. Seulement, comme il était peu explicable que le partage ne fut pas encore fait, on inventa qu'il attendait une bonne occasion pour tout empocher. Un jour, on trouverait certainement les Quenu-Gradelle massacrés. On racontait que déjà, chaque soir, il y avait des

querelles epouvantables entre les deux freres et la belle Lisa.

Lorsque ces contes arriverent aux oreilles de la belle Normande, elle haussa les epaules en riant.

-- Allez donc, dit-elle, vous ne le connaissez pas... Il est doux comme un mouton, le cher homme.

Elle venait de refuser nettement la main de monsieur Lebigre, qui avait tente une demarche officielle. Depuis deux mois, tous les dimanches, il donnait aux Mehudin une bouteille de liqueur. C'etait Rose qui apportait la bouteille, de son air soumis. Elle se trouvait toujours chargee d'un compliment pour la Normande, d'une phrase aimable qu'elle repetait fidelement, sans paraître le moins du monde ennuyee de cette etrange commission. Quand monsieur Lebigre se vit congedie, pour montrer qu'il n'etait pas fache, et qu'il gardait de l'espoir, il enroba Rose, le dimanche suivant, avec deux bouteilles de Champagne et un gros bouquet. Ce fut justement a la belle poissonniere qu'elle remit le tout, en recitant d'une haleine ce madrigal de marchand de vin:

-Monsieur Lebigre vous prie de boire ceci a sa sante qui a ete beaucoup ebranlee par ce que vous savez. Il espere que vous voudrez bien un jour le guerir, en etant pour lui aussi belle et aussi bonne que ces fleurs.

La Normande s'amusa de la mine ravie de la servante. Elle l'embarrassa en lui parlant de son maitre, qui etait tres exigeant, disait-on. Elle lui demanda si elle l'aimait beaucoup, s'il portait des bretelles, s'il ronflait la nuit. Puis, elle lui fit remporter le Champagne et le bouquet.

-Dites a monsieur Lebigre qu'il ne vous renvoie plus... Vous etes trop bonne, ma petite. Ca m'irrite de vous voir si douce, avec vos bouteilles sous vos bras. Vous ne pouvez donc pas le griffer, votre monsieur?

-- Dame! il veut que je vienne, repondit Rose en s'en allant. Vous avez tort de lui faire de la peine, vous... Il est bien bel homme.

La Normande etait conquise par le caractere tendre de Florent. Elle continuait a suivre les lecons de Muche, le soir, sous la lampe, revant qu'elle epousait ce garcon si bon pour les enfants; elle gardait son banc de poissonniere, il arrivait a un poste eleve dans l'administration des Halles. Mais ce reve se heurtait au respect que le professeur lui temoignait; il la saluait, se tenait a distance, lorsqu'elle aurait voulu rire avec lui, se laisser chatouiller, aimer enfin comme elle savait aimer. Cette resistance sourde fut justement ce qui lui fit caresser l'idee de mariage, a toute heure. Elle s'imaginait de grandes jouissances d'amour-propre. Florent vivait ailleurs, plus haut et plus loin. Il aurait peut-etre cede, s'il ne s'etait pas attache au petit Muche; puis, cette pensee d'avoir une maitresse, dans cette maison, a cote de la mere et de la soeur, le

repugnait.

La Normande apprit l'histoire de son amoureux avec une grande surprise. Jamais il n'avait ouvert la bouche de ces choses. Elle le querella. Ces aventures extraordinaires mirent dans ses tendresses pour lui un piment de plus. Alors, pendant des soirées, il fallut qu'il racontât tout ce qui lui était arrivé. Elle tremblait que la police ne finit par le découvrir; mais lui, la rassurait, disait que c'était trop vieux, que la police, maintenant, ne se dérangerait plus. Un soir, il lui parla de la femme du boulevard Montmartre, de cette dame en capote rose, dont la poitrine trouée avait saigné sur ses mains. Il pensait à elle souvent encore; il avait promené son souvenir navré dans les nuits claires de la Guyane; il était rentré en France, avec la songerie folle de la retrouver sur un trottoir, par un beau soleil, bien qu'il sentit toujours sa lourdeur de morte en travers de ses jambes. Peut-être qu'elle s'était relevée, pourtant. Parfois dans les rues, il avait reçu un coup dans la poitrine, en croyant la reconnaître. Il suivait les capotes roses, les châles tombant sur les épaules, avec des frissons au cœur. Quand il fermait les yeux, il la voyait marcher, venir à lui; mais elle laissait glisser son châle, elle montrait les deux taches rouges de sa guimpe, elle lui apparaissait d'une blancheur de cire, avec des yeux vides, des lèvres douloureuses. Sa grande souffrance fut longtemps de ne pas savoir son nom, de n'avoir d'elle qu'une ombre, qu'il nommait d'un regret. Lorsque l'idée de femme se levait en lui, c'était elle qui se dressait, qui s'offrait comme la seule bonne, la seule pure. Il se surprit bien des fois à rêver qu'elle le cherchait sur ce boulevard où elle était restée, qu'elle lui aurait donné toute une vie de joie, si elle l'avait rencontré quelques secondes plus tôt. Et il ne voulait plus d'autre femme, il n'en existait plus pour lui. Sa voix tremblait tellement en parlant d'elle, que la Normande comprit, avec son instinct de fille amoureuse, et qu'elle fut jalouse.

-- Pardi, murmura-t-elle méchamment, il vaut mieux que vous ne la revoyiez pas. Elle ne doit pas être belle, à cette heure.

Florent resta tout pâle, avec l'horreur de l'image évoquée par la poissonnière. Son souvenir d'amour tombait au charnier. Il ne lui pardonna pas cette brutalité atroce, qui mit, des lors, dans l'adorable capote de soie, la mâchoire saillante, les yeux beants d'un squelette. Quand la Normande le plaisantait sur cette dame " qui avait couché avec lui, au coin de la rue Vivienne, " il devenait brutal, il la faisait taire d'un mot presque grossier.

Mais ce qui frappa surtout la belle Normande dans ces révélations, ce fut qu'elle s'était trompée en croyant enlever un amoureux à la belle Lisa. Cela diminuait son triomphe, si bien qu'elle en aimait moins Florent pendant huit jours. Elle se consolait avec l'histoire de l'héritage. La belle Lisa ne fut plus une bégueule, elle fut une voleuse qui gardait le bien de son beau-frère, avec des mines hypocrites pour tromper le monde. Chaque soir, maintenant, pendant que Muche copiait les modèles d'écriture, la conversation tombait sur le trésor du vieux Gradelle.

-- A-t-on jamais vu l'idée du vieux! disait la poissonniere en riant. Il voulait donc le saler son argent, qu'il l'avait mis dans un saloir!... Quatre-vingt-cinq mille francs, c'est une jolie somme, d'autant plus que les Quenu ont sans doute menti; il y avait peut-etre le double, le triple... Ah bien, c'est moi qui exigerais ma part, et vite!

-- Je n'ai besoin de rien, repetait toujours Florent. Je le saurais seulement pas ou le mettre, cet argent.

Alors elle s'emportait:

-- Tenez, vous n'etes pas un homme. Ca fait pitie... Vous ne comprenez donc pas que les Quenu se moquent de vous. La grosse vous passe le vieux linge et les vieux habits de son mari. Je ne dis pas cela pour vous blesser, mais enfin tout le monde s'en aperçoit... Vous avez la un pantalon, raide de graisse, que le quartier a vu au derriere de votre frere pendant trois ans... Moi, a votre place, je leur jetterais leurs guenilles a la figure, et je ferais mon compte. C'est quarante-deux mille cinq cents francs, n'est-ce pas? Je ne sortirais pas sans mes quarante-deux mille cinq cents francs.

Florent avait beau lui expliquer que sa belle-soeur lui offrait sa part, qu'elle la tenait a sa disposition, que c'était lui qui n'en voulait pas. Il entrait dans les plus petits details, tachait de la convaincre de l'honnêteté des Quenu.

-- Va-t-en voir s'ils viennent, Jean! chantait-elle d'une voix ironique. Je la connais, leur honnêteté. La grosse la plie tous les matins dans son armoire a glace, pour ne pas la salir.... Vrai, mon pauvre ami, vous me faites de la peine. C'est plaisir que de vous dindonner, au moins. Vous n'y voyez pas plus clair qu'un enfant de cinq ans... Elle vous le mettra, un jour, dans la poche, votre argent, et elle vous le reprendra. Le tour n'est pas plus malin a jouer. Voulez-vous que j'aie a reclamer votre du, pour voir? Ca serait drôle, je vous en reponds. J'aurais le magot ou je casserais tout chez eux, ma parole d'honneur.

-- Non, non, vous ne seriez pas a votre place, se hatait de dire Florent effraye. Je verrai, j'aurai peut-etre besoin d'argent bientôt.

Elle doutait, elle haussait les epaules, en murmurant qu'il etait bien trop mou. Sa continuelle preoccupation fut ainsi de le jeter sur les Quenu-Gradelle, employant toutes les armes, la colere, la raillerie, la tendresse. Puis, elle nourrit un autre projet. Quand elle aurait epouse Florent, ce serait elle qui irait gifler la belle Lisa, si elle ne rendait pas l'heritage. Le soir, dans son lit, elle en revait tout eveillee: elle entrait chez la charcutiere, s'asseyait au beau milieu de la boutique, a l'heure de la vente, faisait une scene epouvantable. Elle caressa tellement ce projet, il finit par la seduire a un tel point, qu'elle se serait mariee uniquement pour aller reclamer les quarante-deux mille cinq cents francs du vieux Gradelle.

La mere Mehudin, exasperee par le conge donne a monsieur Lebigre, criait partout que sa fille etait folle, que " le grand maigre " avait du lui faire manger quelque sale drogue. Quand elle connut l'histoire de Cayenne, elle fut terrible, le trata de galerien, d'assassin, dit que ce n'etait pas etonnant, s'il restait si plat de coquinerie. Dans le quartier, c'etait elle qui racontait les versions les plus atroces de l'histoire. Mais, au logis, elle se contentait de gronder, affectant de fermer le tiroir a l'argenterie, des que Florent arrivait. Un jour, a la suite d'une querelle avec sa fille ainee, elle s'ecria:

-- Ca ne peut pas durer, c'est cette canaille d'homme, n'est-ce pas, qui te detourne de moi? Ne me pousse pas a bout, car j'irais le denoncer a la prefecture, aussi vrai qu'il fait jour!

-- Vous iriez le denoncer, repeta la Normande toute tremblante, les poings serres. Ne faites pas ce malheur... Ah! si vous n'etiez pas ma mere...

Claire, temoin de la querelle, se mit a rire, d'un, rire nerveux qui lui dechirait la gorge. Depuis quelque temps, elle etait plus sombre, plus fantasque, les yeux rougis, la figure toute blanche,

-- Eh bien, quoi? demanda-t-elle, tu la battrais ... Est-ce que tu me battrais aussi, moi, qui suis ta soeur? Tu sais, ca finira par la. Je debarrasserai la maison, j'irai a la prefecture pour eviter la course a maman.

Et comme la Normande etouffait, balbutiant des menaces, elle ajouta:

-- Tu n'auras pas la peine de me battre, moi... Je me jetterai a l'eau, en repassant sur le pont.

De grosses larmes roulaient de ses yeux. Elle s'enfuit dans sa chambre, fermant les portes avec violence. La mere Mehudin ne reparla plus de denoncer Florent. Seulement, Muche rapporta a sa mere qu'il la rencontrait causant avec monsieur Lebigre, dans tous les coins du quartier.

La rivalite de la belle Normande et de la belle Lisa prit alors un caractere plus muet et plus inquietant. L'apres-midi, quand la tente de la charcuterie, de coutil gris a bandes roses, se trouvait baissee, la poissonniere criait que la grosse avait peur, qu'elle se cachait. Il y avait aussi le store de la vitrine, qui l'exasperait, lorsqu'il etait tire; il representait, au milieu d'une clairiere, un dejeuner de chasse, avec des messieurs en habit noir et des dames decolletees, qui mangeaient, sur l'herbe jaune, un pate rouge aussi grand qu'eux. Certes, la belle Lisa n'avait pas peur. Des que le soleil s'en allait, elle remontait le store; elle regardait tranquillement, de son comptoir, en tricotant, le carreau des Halles plante de platanes, plein d'un grouillement de vauriens qui fouillaient la terre, sous les grilles des arbres; le long des bancs, des porteurs fumaient leur

pipe; aux deux bouts du trottoir, deux colonnes d'affichage etaient comme vetues d'un habit d'arlequin par les carres verts, jaunes, rouges, bleus, des affiches de theatre. Elle surveillait parfaitement la belle Normande, tout en ayant l'air de s'interesser aux voitures qui passaient. Parfois, elle feignait de se pencher, de suivre, jusqu'a la station de la pointe Sainte-Eustache, l'omnibus allant de la Bastille a la place Wagram; c'etait pour mieux voir la poissonniere, qui se vengeait du store en mettant a son tour de larges feuilles de papier gris sur sa tete et sur sa marchandise, sous le pretexte de se proteger contre le soleil couchant. Mais l'avantage restait maintenant a la belle Lisa. Elle se montrait tres-calme a l'approche du coup decisif, tandis que l'autre, malgre ses efforts pour avoir ce grand air distingue, se laissait toujours aller a quelque insolence trop grosse qu'elle regrettait ensuite. L'ambition de la Normande etait de paraitre " comme il faut. " Rien ne la touchait davantage que d'entendre vanter les bonnes manieres de sa rivale. La mere Mehudin avait remarque ce point faible. Aussi n'attaquait-elle plus sa fille que par la.

-- J'ai vu madame Quenu sur sa porte, disait-elle parfois, le soir. C'est etonnant comme cette femme-la se conserve. Et propre avec ca, et l'air d'une vraie dame!... C'est le comptoir, vois-tu. Le comptoir, ca vous maintient une femme, ca la rend distinguee.

Il y avait la une allusion detournee aux propositions de monsieur Lebigre. La belle Normande ne repondait pas, restait un instant soucieuse. Elle se voyait a l'autre coin de la rue Pirouette, dans le comptoir du marchand de vin, faisant pendant a la belle Lisa. Ce fut un premier ebranlement dans ses tendresses pour Florent.

Florent, a la verite, devenait terriblement difficile a defendre. Le quartier entier se ruait sur lui. Il semblait que chacun eut un interet immediat a l'exterminer. Aux Halles, maintenant, les uns juraient qu'il s'etait vendu a la police; les autres affirmaient qu'on l'avait vu dans la cave aux beurres, cherchant a trouer les toiles metalliques des resserres, pour jeter des allumettes enflammees. C'etait un grossissement de calomnies, un torrent d'injures, dont la source avait grandi, sans qu'on sut au juste d'ou elle sortait. Le pavillon de la maree fut le dernier a se mettre en insurrection. Les poissonnieres aimaient Florent pour sa douceur. Elles le defendirent quelque temps; puis, travaillees par des marchandes qui venaient du pavillon aux beurres et du pavillon aux fruits, elles cederent. Alors, recommenca, contre ce maigre, la lutte des ventres enormes, des gorges prodigieuses. Il fut perdu de nouveau dans les jupes, dans les corsages pleins a crever, qui roulaient furieusement autour de ses epaules pointues. Lui, ne voyait rien, marchait droit a son idee fixe.

Maintenant, a toute heure, dans tous les coins, le chapeau noir de mademoiselle Saget apparaissait, au milieu de ce dechainement. Sa petite face pale semblait se multiplier. Elle avait jure une rancune terrible a la societe qui se reunissait dans le cabinet vitre de monsieur Lebigre. Elle accusait ces messieurs d'avoir repandu l'histoire des rogatons. La verite etait que Gavard, un soir, raconta

que " cette vieille bique, " qui venait les espionner, se nourrissait des saletes dont la clique bonapartiste ne voulait plus. Clemence eut une nausée. Robine avala vite un doigt de biere, comme pour se laver le gosier. Cependant le marchand de volailles repetait son mot:

-- Les Tuileries ont rote dessus.

Il disait cela avec une grimace abominable. Ces tranches de viande ramassees sur l'assiette de l'empereur, etaient pour lui des ordures sans nom, une dejection politique, un reste gate de toutes les cochonneries du regne. Alors, chez monsieur Lebigre, on ne prit plus mademoiselle Saget qu'avec des pincettes; elle devint un fumier vivant, une bete immonde nourrie de pourritures dont les chiens eux-memes n'auraient pas voulu. Clemence et Gavard colporterent l'histoire dans les Halles, si bien que la vieille demoiselle en souffrit beaucoup dans ses bons rapports avec les marchandes. Quand elle chipotait, bavardant sans rien acheter, on la renvoyait aux rogatons. Cela coupa la source de ses renseignements. Certains jours, elle ne savait meme pas ce qui se passait. Elle en pleurait de rage. Ce fut a cette occasion qu'elle dit crument a la Sarriette et a madame Lecoeur:

-- Vous n'avez plus besoin de me pousser, allez, mes petites... Je lui ferai son affaire, a votre Gavard.

Les deux autres resterent un peu interdites; mais elles ne protesterent pas. Le lendemain, d'ailleurs, mademoiselle Saget, plus calme, s'attendrit de nouveau sur ce pauvre monsieur Gavard, qui etait si mal conseille, et qui decidement courait a sa perte.

Gavard, en effet, se compromettait beaucoup. Depuis que la conspiration murissait, il trainait partout dans sa poche le revolver qui effrayait tant sa concierge, madame Leonce. C'etait un grand diable de revolver, qu'il avait achete chez le meilleur armurier de Paris, avec des allures tres-mysterieuses. Le lendemain, il le montrait a toutes les femmes du pavillon aux volailles, comme un collegien qui cache un roman defendu dans son pupitre. Lui, laissait passer le canon au bord de sa poche; il le faisait voir, d'un clignement d'yeux; puis, il avait des reticences, des demi-aveux, toute la comedie d'un homme qui feint delicieusement d'avoir peur. Ce pistolet lui donnait une importance enorme; il le rangeait definitivement parmi les gens dangereux. Parfois, au fond de sa boutique, il consentait a le sortir tout a fait de sa poche, pour le montrer a deux ou trois femmes. Il voulait que les femmes se missent devant lui, afin, disait-il, de le cacher avec leurs jupes. Alors, il l'armait, le manoeuvrait, ajustait une oie ou une dinde pendues a l'etalage. L'effroi des femmes le ravissait; il finissait par les rassurer, en leur disant qu'il n'etait pas charge. Mais il avait aussi des cartouches sur lui, dans une boite qu'il ouvrait avec des precautions infinies. Quand on avait pese les cartouches, il se decidait enfin a rentrer son arsenal. Et, les bras croises, jubilant, perorant pendant des heures:

-- Un homme est un homme avec ça, disait-il d'un air de vantardise. Maintenant, je me moque des argousins... Dimanche, je suis allé l'essayer avec un ami, dans la plaine Saint-Denis. Vous comprenez, on ne dit pas à tout le monde qu'on a de ces joujoux-là... Ah! mes pauvres petites, nous tirions dans un arbre et, chaque fois, paf! l'arbre était touché... Vous verrez, vous verrez; dans quelque temps, vous entendrez parler d'Anatole.

C'était son revolver qu'il avait appelé Anatole. Il fit si bien que le pavillon, au bout de huit jours, connut le pistolet et les cartouches. Sa camaraderie avec Florent, d'ailleurs, paraissait louche. Il était trop riche, trop gras, pour qu'on le confondit dans la même haine. Mais il perdit l'estime des gens habiles, il réussit même à effrayer les peureux. Des lors, il fut enchanté.

-- C'est imprudent de porter des armes sur soi, disait mademoiselle Saget. Ça lui jouera un mauvais tour.

Chez monsieur Lebigre, Gavard triomphait. Depuis qu'il ne mangeait plus chez les Quenu, Florent vivait-là, dans le cabinet vitré. Il y déjeunait, y dînait, venait à chaque heure s'y enfermer. Il en avait fait une sorte de chambre à lui, un bureau où il laissait trainer de vieilles redingotes, des livres, des papiers. Monsieur Lebigre tolérait cette prise de possession; il avait même enlevé l'une des deux tables, pour meubler l'étroite pièce d'une banquette rembourrée, sur laquelle, à l'occasion, Florent aurait pu dormir. Quand celui-ci éprouvait quelques scrupules, le patron le priait de ne point se gêner et mettait la maison entière à sa disposition. Logre également lui témoignait une grande amitié. Il s'était fait son lieutenant. À toute heure, il l'entretenait de " l'affaire, " pour lui rendre compte de ses démarches et lui donner les noms des nouveaux affiliés. Dans la besogne, il avait pris le rôle d'organisateur; c'était lui qui devait aboucher les gens, créer les sections, préparer chaque maille du vaste filet où Paris tomberait à un signal donné. Florent restait le chef, l'âme du complot. D'ailleurs, le bossu paraissait suer sang et eau, sans arriver à des résultats appréciables; bien qu'il eût juré connaître dans chaque quartier deux ou trois groupes d'hommes solides, pareils au groupe qui se réunissait chez monsieur Lebigre, il n'avait jusque-là fourni aucuns renseignements précis, jetant des noms en l'air, racontant des courses sans fin, au milieu de l'enthousiasme du peuple. Ce qu'il rapportait de plus clair, c'était des poignées de main; un tel, qu'il tutoyait, lui avait serré la main en lui disant " qu'il en serait; " au Gros-Caillou, un grand diable, qui ferait un chef de section superbe, lui avait démanché le bras; rue Popincourt, tout un groupe d'ouvriers l'avait embrassé. À l'entendre, du jour au lendemain, on réunirait cent mille hommes. Quand il arrivait, l'air exténué, se laissant tomber sur la banquette du cabinet, variant ses histoires, Florent prenait des notes, s'en remettait à lui pour la réalisation de ses promesses. Bientôt dans la poche de ce dernier, le complot vécut; les notes devinrent des réalités, des données indiscutables, sur lesquelles le plan s'échafauda tout entier; il n'y avait plus qu'une bonne occasion à attendre. Logre disait, avec ses gestes passionnés, que tout irait sur des roulettes.

A cette époque, Florent fut parfaitement heureux. Il ne marchait plus à terre, comme soulevé par cette idée intense de se faire le justicier des maux qu'il avait vu souffrir. Il était d'une crédulité d'enfant et d'une confiance de héros. Logre lui aurait conté que le génie de la colonne de Juillet allait descendre pour se mettre à leur tête, sans le surprendre. Chez monsieur Lebigre, le soir, il avait des effusions, il parlait de la prochaine bataille comme d'une fête à laquelle tous les braves gens seraient conviés. Mais si Gavard ravi jouait alors avec son revolver, Charvet devenait plus aigre, ricanait en haussant les épaules. L'attitude de chef de complot prise par son rival, le mettait hors de lui, le dégoutait de la politique. Un soir que, venu de bonne heure, il se trouvait seul avec Logre et monsieur Lebigre, il se soulagea.

-- Un garçon, dit-il, qui n'a pas deux idées en politique, qui aurait mieux fait d'entrer comme professeur d'écriture dans un pensionnat de demoiselles... Ce serait un malheur, s'il réussissait, car il nous mettrait ses sacres ouvriers sur les bras, avec ses revasseries sociales. Voyez-vous, c'est ça qui perd le parti. Il n'en faut plus, des pleurnicheurs, des poètes humanitaires, des gens qui s'embrassent à la moindre égratignure... Mais il ne réussira pas. Il se fera coffrer, voilà tout.

Logre et le marchand de vin ne bronchèrent pas. Ils laissaient aller Charvet.

-- Et il y a longtemps, continua-t-il, qu'il le serait, coffré, s'il était aussi dangereux qu'il veut le faire croire. Vous savez, avec ses airs retour de Cayenne... Ça fait pitié. Je vous dis que la police, dès le premier jour, a su qu'il était à Paris. Si elle l'a laissé tranquille, c'est qu'elle se moque de lui.

Logre eut un léger tressaillement.

-- Moi, on me file depuis quinze ans, reprit l'hebertiste avec une pointe d'orgueil. Je ne vais pourtant pas crier cela sur les toits... Seulement, je n'en serai pas de sa bagarre. Je ne veux point me laisser pincer comme un imbécile... Peut-être a-t-il une demi-douzaine de mouchards à ses trousses, qui vous le prendront au collet, le jour où la préfecture aura besoin de lui...

-- Oh! non, quelle idée! dit monsieur Lebigre qui ne parlait jamais.

Il était un peu pâle, il regardait Logre dont la bosse roulait doucement contre la cloison vitrée.

-- Ce sont des suppositions, murmura le bossu.

-- Des suppositions, si vous voulez, répondit le professeur libre. Je sais comment ça se pratique... En tous cas, ce n'est pas encore cette fois que les argousins me prendront. Vous ferez ce que vous voudrez, vous autres; mais si vous m'écoutez, vous surtout, monsieur Lebigre,

vous ne compromettiez pas votre établissement, qu'on vous fera fermer.

Logre ne put retenir un sourire. Charvet leur parla plusieurs fois dans ce sens; il devait nourrir le projet de détacher les deux hommes de Florent en les effrayant. Il les trouva toujours d'un calme et d'une confiance qui le surprirent fort. Cependant, il venait encore assez régulièrement le soir, avec Clemence. La grande brune n'était plus tabletterie à la poissonnerie. Monsieur Manoury l'avait congédiée.

-- Ces facteurs, tous des gueux, grognait Logre.

Clemence, renversée contre la cloison, roulant une cigarette entre ses longs doigts minces, répondait de sa voix nette:

-- Eh! c'est de bonne guerre... Nous n'avions point les mêmes opinions politiques, n'est-ce pas? Ce Manoury, qui gagne de l'argent gros comme lui, lécherait les bottes de l'empereur. Moi, si j'avais un bureau, je ne le garderais pas vingt-quatre heures pour employé.

La vérité était qu'elle avait la plaisanterie très-lourde, et qu'elle s'était amusée, un jour, à mettre, sur les tablettes de vente, en face des limandes, des raies, des maquereaux adjugés, les noms des dames et des messieurs les plus connus de la cour. Ces surnoms de poissons donnés à de hauts dignitaires, ces adjudications de comtesses et de baronnes, vendues à trente sous pièce, avaient profondément effrayé monsieur Manoury. Gavard en riait encore.

-- N'importe, disait-il en tapant sur les bras de Clemence, vous êtes un homme, vous!

Clemence avait trouvé une nouvelle façon de faire le grog. Elle emplissait d'abord le verre d'eau chaude; puis, après avoir sucré, elle versait, sur la tranche de citron qui nageait, le rhum goutte à goutte, de façon à ne pas le mélanger avec l'eau; et elle l'allumait, le regardait brûler, très-sérieuse, fumant lentement, le visage verdi par la haute flamme de l'alcool. Mais c'était là une consommation chère qu'elle ne put continuer à prendre, quand elle eut perdu sa place. Charvet lui faisait remarquer avec un rire pince qu'elle n'était plus riche, maintenant. Elle vivait d'une leçon de français qu'elle donnait, en haut de la rue Miromesnil, de très-bonne heure, à une jeune personne qui perfectionnait son instruction, en cachette même de sa femme de chambre. Alors, elle ne demanda plus qu'une chope, le soir. Elle la buvait, d'ailleurs, en toute philosophie.

Les soirées du cabinet vitre n'étaient plus si bruyantes. Charvet se taisait brusquement, blême d'une rage froide, lorsqu'on le laissait pour écouter son rival. La pensée qu'il avait régné là, qu'avant l'arrivée de l'autre, il gouvernait le groupe en despote, lui mettait au cœur le cancer d'un roi dépossédé. S'il venait encore, c'était qu'il avait la nostalgie de ce coin étroit, ou il se rappelait de si douces heures de tyrannie sur Gavard et sur Robine; la bosse de Logre

lui-meme, alors, lui appartenait, ainsi que les gros bras d'Alexandre et la figure sombre de Lacaille; d'un mot, il les pliait, leur entrait son opinion dans la gorge, leur cassait son sceptre sur les epaules. Mais, aujourd'hui, il souffrait trop, il finissait par ne plus parler, gonflant le dos, sifflant d'un air de dedain, ne daignant pas combattre les sottises debitees devant lui. Ce qui le desesperait surtout, c'etait d'avoir ete evince peu a peu, sans qu'il s'en apercut. Il ne s'expliquait pas la superiorite de Florent. Il disait souvent, apres l'avoir entendu parler de sa voix douce, un peu triste, pendant des heures:

-- Mais c'est un cure, ce garcon-la. Il ne lui manque qu'une calotte.

Les autres semblaient boire ses paroles. Charvet qui rencontrait des vetements de Florent a toutes les pateres, feignait de ne plus savoir ou accrocher son chapeau, de peur de le salir. Il repoussait les papiers qui trainaient, disait qu'on n'etait plus chez soi, depuis que "ce monsieur" faisait tout dans le cabinet. Il se plaignit meme au marchand de vin, en lui demandant si le cabinet appartenait a un seul consommateur ou a la societe. Cette invasion de ses Etats fut le coup de grace. Les hommes etaient des brutes. Il prenait l'humanite en grand mepris, lorsqu'il voyait Logre et monsieur Lebigre couvrir Florent des yeux. Gavard l'exasperait avec son revolver. Robine, qui restait silencieux derriere sa chope, lui parut decidement l'homme le plus fort de la bande; celui-la devait juger les gens a leur valeur, il ne se payait pas de mots. Quant a Lacaille et a Alexandre, ils le confirmaient dans son idee que le peuple est trop bete, qu'il a besoin d'une dictature revolutionnaire de dix ans pour apprendre a se conduire.

Cependant, Logre affirmait que les sections seraient bientot completement organisees. Florent commencait a distribuer les roles. Alors, un soir, apres une derniere discussion ou il eut le dessous, Charvet se leva, prit son chapeau, en disant:

-- Bien le bonsoir, et faites-vous casser la tete, si cela vous amuse... Moi, je n'en suis pas, vous entendez. Je n'ai jamais travaille pour l'ambition de personne.

Clemence qui mettait son chale, ajouta froidement:

-- Le plan est inepte.

Et comme Robine les regardait sortir d'un oeil tres-doux, Charvet lui demanda s'il ne s'en allait pas avec eux. Robine, ayant encore trois doigts de biere dans sa chope, se contenta d'allonger une poignee de main. Le couple ne revint plus. Lacaille apprit un jour a la societe que Charvet et Clemence frequentaient maintenant une brasserie de la rue Serpente; il les avait vus, par un carreau, gesticulant beaucoup, au milieu d'un groupe attentif de tres-jeunes gens.

Jamais Florent ne put enrégimenter Claude. Il reva un instant de lui donner ses idees en politique, d'en faire un disciple qui l'eut aide

dans sa tache revolutionnaire. Pour l'initier, il l'amena un soir chez monsieur Lebigre. Mais Claude passa la soiree a faire un croquis de Robine, avec le chapeau et le paletot marron, la barbe appuyee sur la pomme de la canne. Puis, en sortant avec Florent:

-- Non, voyez-vous, dit-il, ca ne m'interesse pas, tout ce que vous racontez la-dedans. Ca peut etre tres-fort, mais ca m'echappe... Ah! par exemple, vous avez un monsieur superbe, ce sacre Robine. Il est profond comme un puits, cet homme... J'y retournerai, seulement pas pour la politique. J'irai prendre un croquis de Logre et un croquis de Gavard, afin de les mettre avec Robine dans un tableau splendide, auquel je songeais, pendant que vous discutiez la question... comment dites vous ca? la question des deux Chambres, n'est-ce pas?... Hein! vous imaginez-vous Gavard, Logre et Robine causant politique, embusques derriere leurs chopes? Ce serait le succes du Salon, mon cher, un succes a tout casser, un vrai tableau moderne celui-la.

Florent fut chagrin de son scepticisme politique. Il le fit monter chez lui, le retint jusqu'a deux heures du matin sur l'etroite terrasse, en face du grand bleuissement des Halles. Il le catechisait, lui disait qu'il n'etait pas un homme, s'il se montrait si insouciant du bonheur de son pays. Le peintre secouait la tete, en repondant:

-- Vous avez peut-etre raison. Je suis un egoiste. Je ne peux pas meme dire que je fais de la peinture pour mon pays, parce que d'abord mes ebauches epouvantent tout le monde, et qu'ensuite, lorsque je peins, je songe uniquement a mon plaisir personnel. C'est comme si je me chatouillais moi-meme, quand je peins: ca me fait rire par tout le corps... Que voulez-vous, on est bati de cette facon, on ne peut pourtant pas aller se jeter a l'eau... Puis, la France n'a pas besoin de moi, ainsi que dit ma tante Lisa... Et me permettez-vous d'etre franc? Eh bien! si je vous aime, vous, c'est que vous m'avez l'air de faire de la politique absolument comme je fais de la peinture. Vous vous chatouillez, mon cher.

Et comme l'autre protestait:

-- Laissez donc! vous etes un artiste dans votre genre, vous revez politique; je parie que vous passez des soirees ici, a regarder les etoiles, en les prenant pour les bulletins de vote de l'infini... Enfin, vous vous chatouillez avec vos idees de justice et de verite. Cela est si vrai que vos idees, de meme que mes ebauches, font une peur atroce aux bourgeois... Puis la, entre nous, si vous etiez Robine, croyez-vous que je m'amuserais a etre votre ami... Ah! grand poete que vous etes!

Ensuite, il plaisanta, disant que la politique ne le genait pas, qu'il avait fini par s'y accoutumer, dans les brasseries et dans les ateliers. A ce propos, il parla d'un cafe de la rue Vauvilliers, le cafe qui se trouvait au rez-de-chaussee de la maison habitee par la Sarriette. Cette salle fumeuse, aux banquettes de velours eraille, aux tables de marbre jaunies par les bavures des glorias, etait le lieu de reunion habituel de la belle jeunesse des Halles. La, monsieur Jules

regnait sur une bande de porteurs, de garçons de boutique, de messieurs à blouses blanches, à casquettes de velours. Lui, portait, à la naissance des favoris, deux mèches de poils collées contre les joues en accroche-cœur. Chaque samedi, il se faisait arrondir les cheveux au rasoir, pour avoir le cou blanc, chez un coiffeur de la rue des Deux-Ecus, où il était abonné au mois. Aussi, donnait-il le ton à ces messieurs, lorsqu'il jouait au billard, avec des grâces étudiées, développant ses hanches, arrondissant les bras et les jambes, se couchant à demi sur le tapis, dans une pose cambree qui donnait à ses reins toute leur valeur. La partie finie, on causait. La bande était très-réactionnaire, très-mondaine. Monsieur Jules lisait les journaux aimables. Il connaissait le personnel des petits théâtres, tutoyait les célébrités du jour, savait la chute ou le succès de la pièce jouée la veille. Mais il avait un faible pour la politique. Son idéal était Morny, comme il le nommait tout court. Il lisait les séances du Corps législatif, en riant d'aise aux moindres mots de Morny. C'était Morny qui se moquait de ces gueux de républicains! Et il partait de la pour dire que la crapule seule détestait l'empereur, parce que l'empereur voulait le plaisir de tous les gens comme il faut.

-- Je suis allé quelquefois dans leur café, dit Claude à Florent. Ils sont bien drôles aussi, ceux-là, avec leurs pipes, lorsqu'ils parlent des bals de la cour, comme s'ils y étaient invités... Le petit qui est avec la Sarriette, vous savez, s'est joliment moqué de Gavard, l'autre soir. Il l'appelle mon oncle... Quand la Sarriette est descendue pour le venir chercher, il a fallu qu'elle payât; et elle en a eu pour six francs, parce qu'il avait perdu les consommations au billard... Une jolie fille, hein! cette Sarriette,

-- Vous menez une belle vie, murmura Florent en souriant. Cadine, la Sarriette, et les autres, n'est-ce pas?

Le peintre haussa les épaules.

-- Ah bien! vous vous trompez, répondit-il. Il ne me faut pas de femmes à moi, ça me dérangerait trop. Je ne sais seulement pas à quoi ça sert, une femme; j'ai toujours eu peur d'essayer.. Bonsoir, dormez bien. Si vous êtes ministre, un jour, je vous donnerai des idées pour les embellissements de Paris.

Florent dut renoncer à en faire un disciple docile. Cela le chagrina; car, malgré son bel aveuglement de fanatique, il finissait par sentir autour de lui l'hostilité qui grandissait à chaque heure. Même chez les Meuhudin, il trouvait un accueil plus froid; la vieille avait des rires en dessous, Muche n'obéissait plus, la belle Normande le regardait avec de brusques impatiences, quand elle approchait sa chaise près de la sienne, sans pouvoir le tirer de sa froideur. Elle lui dit une fois qu'il avait l'air d'être dégoûté d'elle, et il ne trouva qu'un sourire embarrassé, tandis qu'elle allait s'asseoir rudement, de l'autre côté de la table. Il avait également perdu l'amitié d'Auguste. Le garçon charcutier n'entraît plus dans sa chambre, quand il montait se coucher. Il était très-effrayé par les bruits qui couraient sur cet homme, avec lequel il osait auparavant

s'enfermer jusqu'à minuit. Augustine lui disait jurer de ne plus commettre une pareille imprudence. Mais Lisa acheva de les facher, en les priant de retarder leur mariage, tant que le cousin n'aurait pas rendu la chambre du haut; elle ne voulait pas donner à sa nouvelle fille de boutique le cabinet du premier étage. Des lors, Auguste souhaita qu'on "emballât le galerien." Il avait trouvé la charcuterie revêue, pas à Plaisance, un peu plus loin, à Montrouge; les lards devenaient avantageux, Augustine disait qu'elle était prête, en riant de son rire de grosse fille puerile. Aussi chaque nuit, au moindre bruit qui le réveillait, éprouvait-il une fausse joie, en croyant que la police empoignait Florent.

Chez les Quenu-Gradelle, on ne parlait point de ces choses. Une entente tacite du personnel de la charcuterie avait fait le silence autour de Quenu. Celui-ci, un peu triste de la brouille de son frère et de sa femme, se consolait en ficelant ses saucissons et en salant ses bandes de lard. Il venait parfois sur le seuil de la boutique étaler sa couenne rouge, qui riait dans la blancheur du tablier tendu par son ventre, sans se douter du redoublement de commérages que son apparition faisait naître au fond des Halles. On le plaignait, on le trouvait moins gras, bien qu'il fut énorme; d'autres, au contraire, l'accusaient de ne pas assez maigrir de la honte d'avoir un frère comme le sien. Lui, pareil aux maris trompés, qui sont les derniers à connaître leur accident, avait une belle ignorance, une gaieté attendrie, quand il arrêtait quelque voisine sur le trottoir, pour lui demander des nouvelles de son fromage d'Italie ou de sa tête de porc à la gelée. La voisine prenait une figure apitoyée, semblait lui présenter ses condoléances, comme si tous les cochons de la charcuterie avaient eu la jaunisse.

-- Qu'ont-elles donc toutes, à me regarder d'un air d'enterrement? demanda-t-il un jour à Lisa. Est-ce que tu me trouves mauvaise mine, toi?

Elle le rassura, lui dit qu'il était frais comme une rose; car il avait une peur atroce des maladies, geignant, mettant tout en l'air chez lui, lorsqu'il souffrait de la moindre indisposition. Mais la vérité était que la grande charcuterie des Quenu-Gradelle devenait sombre: les glaces palissaient, les marbres avaient des blancheurs glacées, les viandes cuites du comptoir dormaient dans des graisses jaunies, dans des lacs de gelée trouble. Claude entra même un jour pour dire à sa tante que son étalage avait l'air "tout embêté." C'était vrai. Sur le lit de fines rognures bleues, les langues fourrées de Strasbourg prenaient des mélancolies blanchâtres de langues malades, tandis que les bonnes figures jaunes des jambonneaux, toutes malingres, étaient surmontées de pompons verts désolés. D'ailleurs, dans la boutique, les pratiques ne demandaient plus un bout de boudin, dix sous de lard, une demi-livre de saindoux, sans baisser leur voix navrée, comme dans la chambre d'un moribond. Il y avait toujours deux ou trois jupes pleurardes plantées devant l'étuve refroidie. La belle Lisa menait le deuil de la charcuterie avec une dignité muette. Elle laissait retomber ses tabliers blancs d'une façon plus correcte sur sa robe noire. Ses mains propres, serrées aux

poignets par les grandes manches, sa figure, qu'une tristesse de convenance embellissait encore, disaient nettement a tout le quartier, a toutes les curieuses defilant du matin au soir, qu'ils subissaient un malheur immerite, mais qu'elle en connaissait les causes et qu'elle saurait en triompher. Et parfois elle se baissait, elle promettait du regard des jours meilleurs aux deux poissons rouges, inquiets eux aussi, nageant dans l'aquarium de l'etalage, languissamment.

La belle Lisa ne se permettait plus qu'un regal. Elle donnait sans peur des tapes sous le menton satine de Marjolin. Il venait de sortir de l'hospice, le crane raccommode, aussi gras, aussi rejoui qu'auparavant, mais bete, plus bete encore, tout a fait idiot. La fente avait du aller jusqu'a la cervelle. C'etait une brute. Il avait une puerilite d'enfant de cinq ans dans un corps de colosse. Il riait, zezayait, ne pouvait plus prononcer les mots, obeissait avec une douceur de mouton. Cadine le reprit tout entier, etonnee d'abord, puis tres-heureuse de cet animal superbe dont elle faisait ce qu'elle voulait; elle le couchait dans les paniers de plumes, l'emmenait galopiner, s'en servait a sa guise, le traitait en chien, en poupee, en amoureux. Il etait a elle, comme une friandise, un coin engraisse des Halles, une chair blonde dont elle usait avec des raffinements de rouee. Mais, bien que la petite obtint tout de lui et le trainat a ses talons en geant soumis, elle ne pouvait l'empecher de retourner chez madame Quenu. Elle l'avait battu de ses poings nerveux, sans qu'il parut meme le sentir. Des qu'elle avait mis a son cou son eventaire, promenant ses violettes rue du Pont-Neuf ou rue de Turbigo, il allait roder devant la charcuterie.

-- Entre donc! lui criaient Lisa.

Elle lui donnait des cornichons, le plus souvent. Il les adorait, les mangeait avec son rire d'innocent, devant le comptoir. La vue de la belle charcutiere le ravissait, le faisait taper de joie dans ses mains. Puis, il sautait, poussait de petits cris, comme un gamin mis en face d'une bonne chose. Elle, les premiers jours, avait eu peur qu'il ne se souvint.

-- Est-ce que la tete te fait toujours mal? lui demanda-t-elle.

Il repondit non, par un balancement de tout le corps, eclatant d'une gaiete plus vive. Elle reprit doucement:

-- Alors, tu etais tombe?

-- Oui, tombe, tombe, tombe, se mit-il a chanter sur un ton de satisfaction parfaite, en se donnant des claques sur le crane.

Puis, serieusement, en extase, il repetait, en la regardant, les mots " belle, belle, belle, " sur un air plus ralenti. Cela touchait beaucoup Lisa. Elle avait exige de Gavard qu'il le gardat. C'etait lorsqu'il lui avait chante son air de tendresse humble, qu'elle le caressait sous le menton, en lui disant qu'il etait un brave enfant. Sa main s'oubliait la, tiede d'une joie discrete; cette caresse etait

redevenue un plaisir permis, une marque d'amitié que le colosse recevait en tout enfantillage. Il gonflait un peu le cou, fermait les yeux de jouissance, comme une bête que l'on flatte. La belle charcutière, pour s'excuser à ses propres yeux du plaisir honnête qu'elle prenait avec lui, se disait qu'elle compensait ainsi le coup de poing dont elle l'avait assommé, dans la cave aux volailles.

Cependant, la charcuterie restait chagrine. Florent s'y hasardait quelquefois encore, serrant la main de son frère, dans le silence glacial de Lisa. Il y venait même dîner de loin en loin, le dimanche. Quenu faisait alors de grands efforts de gaieté, sans pouvoir échauffer le repas. Il mangeait mal, finissait par se fâcher. Un soir, en sortant d'une de ces froides réunions de famille, il dit à sa femme, presque en pleurant:

-- Mais qu'est-ce que j'ai donc! Bien vrai, je ne suis pas malade, tu ne me trouves pas changé?... C'est comme si j'avais un poids quelque part. Et triste avec ça, sans savoir pourquoi, ma parole d'honneur... Tu ne sais pas, toi?

-- Une mauvaise disposition, sans doute, répondit Lisa.

-- Non, non, ça dure depuis trop longtemps, ça m'étouffe... Pourtant, nos affaires ne vont pas mal, je n'ai pas de gros chagrin, je vais mon train-train habituel... Et toi aussi, ma bonne, tu n'es pas bien, tu sembles prise de tristesse... Si ça continue, je ferai venir le médecin.

La belle charcutière le regardait gravement.

-- Il n'y a pas besoin de médecin, dit-elle. Ça passera... Vois-tu, c'est un mauvais air qui souffle en ce moment. Tout le monde est malade dans le quartier...

Puis, comme cedant à une tendresse maternelle:

-- Ne t'inquiète pas, mon gros... Je ne veux pas que tu tombes malade. Ce serait le comble.

Elle le renvoyait d'ordinaire à la cuisine, sachant que le bruit des hachoirs, la chanson des graisses, le tapage des marmites, l'égayaient. D'ailleurs, elle évitait ainsi les indiscretions de mademoiselle Saget, qui, maintenant, passait les matinales entières à la charcuterie. La vieille avait pris à tâche d'épouvanter Lisa, de la pousser à quelque résolution extrême. D'abord, elle obtint ses confidences.

-- Ah! qu'il y a de méchantes gens! dit-elle, des gens qui feraient bien mieux de s'occuper de leurs propres affaires... Si vous saviez, ma chère madame Quenu... Non, jamais je n'oserai vous répéter cela.

Comme la charcutière lui affirmait que ça ne pouvait pas la toucher, qu'elle était au-dessus des mauvaises langues, elle lui murmura à

l'oreille, par-dessus les viandes du comptoir:

-- Eh bien! on dit que monsieur Florent n'est pas votre cousin...

Et, petit a petit, elle montra qu'elle savait tout. Ce n'était qu'une façon de tenir Lisa à sa merci. Lorsque celle-ci confessa la vérité, par tactique également, pour avoir sous la main une personne qui la tint au courant des bavardages du quartier, la vieille demoiselle jura qu'elle serait muette comme un poisson, qu'elle nierait la chose le cou sur le billot. Alors, elle jouit profondément de ce drame. Elle grossissait chaque jour les nouvelles inquiétantes.

-- Vous devriez prendre vos précautions, murmurait-elle. J'ai encore entendu à la triperie deux femmes qui causaient de ce que vous savez. Je ne puis pas dire aux gens qu'ils en ont menti, vous comprenez. Je semblerais drole... Ca court, ca court. On ne l'arrêtera plus. Il faudra que ça creve.

Quelques jours plus tard, elle donna enfin le véritable assaut. Elle arriva tout effarée, attendit avec des gestes d'impatience qu'il n'y eut personne dans la boutique, et la voix sifflante:

-- Vous savez ce qu'on raconte... Ces hommes qui se réunissent chez monsieur Lebigre, eh bien! ils ont tous des fusils, et ils attendent pour recommencer comme en 48. Si ce n'est pas malheureux de voir monsieur Gavard, un digne homme, celui-là, riche, bien pose, se mettre avec des gueux!... J'ai voulu vous avertir, à cause de votre beau-frère.

-- C'est des bêtises, ce n'est pas sérieux, dit, Lisa pour l'aiguillonner.

---Pas sérieux, merci! Le soir, quand on passe rue Pirouette, on les entend qui poussent des cris affreux. Ils ne se gênent pas, allez. Vous vous rappelez bien qu'ils ont essayé de débaucher votre mari... Et les cartouches que je les vois fabriquer de ma fenêtre, est-ce des bêtises?... Après tout, je vous dis ça dans votre intérêt.

-- Bien sûr, je vous remercie. Seulement, on invente tant de choses.

-- Ah! non, ce n'est pas inventé, malheureusement... Tout le quartier en parle, d'ailleurs. On dit que, si la police les découvre, il y aura beaucoup de personnes compromises. Ainsi, monsieur Gavard...

Mais la charcutière haussa les épaules, comme pour dire que monsieur Gavard était un vieux fou, et que ce serait bien fait.

-- Je parle de monsieur Gavard comme je parlerais des autres, de votre beau-frère, par exemple, reprit sournoisement la vieille. Il est le chef, votre beau-frère, à ce qu'il paraît... C'est très-fâcheux pour vous. Je vous plains beaucoup; car enfin, si la police descendait ici, elle pourrait très-bien prendre aussi monsieur Quenu. Deux frères, c'est comme les deux doigts de la main.

La belle Lisa se recria. Mais elle etait toute blanche. Mademoiselle Saget venait de la toucher au vif de ses inquietudes. A partir de ce jour, elle n'apporta plus que des histoires de gens innocents jetes en prison pour avoir heberge des scelerats. Le soir, en allant prendre son cassis chez le marchand de vin, elle se composait un petit dossier pour le lendemain matin. Rose n'etait pourtant guere bavarde. La vieille comptait sur ses oreilles et sur ses yeux. Elle avait parfaitement remarque la tendresse de monsieur Lebigre pour Florent, son soin a le retenir chez lui, ses complaisances si peu payees par la depense que ce garcon faisait dans la maison. Cela la surprenait d'autant plus, qu'elle n'ignorait pas la situation des deux hommes, en face de la belle Normande.

-- On dirait, pensait-elle, qu'il l'eleve a la becquee... A qui peut-il vouloir le vendre?

Un soir, comme elle etait dans la boutique, elle vit Logre se jeter sur la banquette du cabinet, on parlant de ses courses a travers les faubourgs, en se disant mort de fatigue. Elle lui regarda vivement les pieds. Les souliers de Logre n'avaient pas un grain de poussiere. Alors, elle eut un sourire discret, elle emporta son cassis, les levres pincees.

C'etait ensuite a sa fenetre qu'elle completait son dossier Cette fenetre, tres-elevee, dominant les maisons voisines, lui procurait des jouissances sans fin. Elle s'y installait, a chaque heure de la journee, comme a un observatoire, d'ou elle guettait le quartier entier. D'abord, toutes les chambres, en face, a droite, a gauche, lui etaient familiares, jusqu'aux meubles les plus minces; elle aurait raconte, sans passer un detail, les habitudes des locataires, s'ils etaient bien ou mal en menage, comment ils se debarbouillaient, ce qu'ils mangeaient a leur diner; elle connaissait meme les personnes qui venaient les voir. Puis, elle avait une echappee sur les Halles, de facon que pas une femme du quartier ne pouvait traverser la rue Rambuteau, sans qu'elle l'apercut; elle disait, sans se tromper, d'ou la femme venait, ou elle allait, ce qu'elle portait dans son panier, et son histoire, et son mari, et ses toilettes, ses enfants, sa fortune. Ca, c'est madame Loret, elle fait donner une belle education a son fils; ca, c'est madame Hulin, une pauvre petite femme que son mari neglige; ca, c'est mademoiselle Cecile, la fille au boucher, une enfant impossible a marier parce qu'elle a des humeurs froides. Et elle aurait continue pendant des journees, enfilant les phrases vides, s'amusant extraordinairement a des faits coupes menus, sans aucun interet. Mais, des huit heures, elle n'avait plus d'yeux que pour la fenetre, aux vitres depolies, ou se dessinaient les ombres noires des consommateurs du cabinet. Elle y constata la scission de Charvet et de Clemence, en ne retrouvant plus sur le transparent laiteux leurs silhouettes seches. Pas un evenement ne se passait la, sans qu'elle finit par le deviner, a certaines revelations brusques de ces bras et de ces tetes qui surgissaient silencieusement. Elle devint tres-forte, interpreta les nez allonges, les doigts ecartes, les bouches fendues, les epaules dedaigneuses, suivit de la sorte la conspiration pas a

pas, a ce point qu'elle aurait pu dire chaque jour ou en etaient les choses. Un soir, le denouement brutal lui apparut. Elle apercut l'ombre du pistolet de Gavard, un profil enorme de revolver, tout noir dans la paleur des vitres, la gueule tendue. Le pistolet allait, venait, se multipliait. C'etait les armes dont elle avait parle a madame Quenu. Puis, un autre soir, elle ne comprit plus, elle s'imagina qu'on fabriquait des cartouches, en voyant s'allonger des bandes d'etoffe interminables. Le lendemain, elle descendit a onze heures, sous le pretexte de demander a Rose si elle n'avait pas une bougie a lui ceder; et, du coin de l'oeil, elle entrevit, sur la table du cabinet, un tas de linges rouges qui lui sembla tres-effrayant. Son dossier du lendemain eut une gravite decisive.

-- Je ne voudrais pas vous effrayer, madame Quenu, dit-elle; mais ca devient trop terrible... J'ai peur, ma parole! Pour rien au monde, ne repetez ce que je vais vous confier. Ils me couperaient le cou, s'ils savaient.

Alors, quand la charcutiere lui eut jure de ne pas la compromettre, elle lui parla des linges rouges.

-- Je ne sais pas ce que ca peut etre. Il y en avait un gros tas. On aurait dit des chiffons trempes dans du sang... Logre, vous savez, le bossu, s'en etait mis un sur les epaules. Il avait l'air du bourreau... Pour sur, c'est encore quelque manigance.

Lisa ne repondait pas, semblait reflechir, les yeux baisses, jouant avec le manche d'une fourchette, arrangeant les morceaux de petit-sale dans leur plat. Mademoiselle Saget reprit doucement:

-- Moi, si j'etais, vous, je ne resterais pas tranquille, je voudrais savoir... Pourquoi ne montez-vous pas regarder dans la chambre de votre beau-frere?

Alors, Lisa eut un leger tressaillement. Elle lacha la fourchette, examina la vieille d'un oeil inquiet, croyant qu'elle penetrerait ses intentions. Mais celle-ci continua:

-- C'est permis, apres tout... Votre beau-frere vous menerait trop loin, si vous le laissez faire... Hier, on causait de vous, chez madame Taboureau. Vous avez la une amie bien devouee. Madame Taboureau disait que vous etiez trop bonne, qu'a votre place elle aurait mis ordre a tout ca depuis longtemps.

-- Madame Taboureau a dit cela, murmura la charcutiere, songeuse.

-- Certainement, et madame Taboureau est une femme que l'on peut ecouter... Tachez donc de savoir ce que c'est que les linges rouges. Vous me le direz ensuite, n'est-ce pas?

Mais Lisa ne l'ecoulait plus. Elle regardait vaguement les petits Gervais et les escargots, a travers les guirlandes de saucisses de l'etalage. Elle semblait perdue dans une lutte interieure, qui

creusait de deux minces rides son visage muet. Cependant, la vieille demoiselle avait mis son nez au-dessus des plats du comptoir. Elle murmurait, comme se parlant à elle-même :

-- Tiens! il y a du saucisson coupe... Ca doit secher, du saucisson coupe à l'avance... Et ce boudin qui est crevé. Il a reçu un coup de fourchette, bien sûr. Il faudrait l'enlever, il salit le plat.

Lisa, toute distraite encore, lui donna le boudin et les ronds de saucisson, en disant :

-- C'est pour vous, si ça vous fait plaisir.

Le tout disparut dans le cabas. Mademoiselle Saget était si bien habituée aux cadeaux, qu'elle ne remerciait même plus. Chaque matin, elle emportait toutes les rognures de la charcuterie. Elle s'en alla, avec l'intention de trouver son dessert chez la Sarriette et chez madame Lecœur, en leur parlant de Gavard.

Quand elle fut seule, la charcutière s'assit sur la banquette du comptoir, comme pour prendre une meilleure décision, en se mettant à l'aise. Depuis huit jours, elle était très-inquiète. Un soir, Florent avait demandé cinq cents francs à Quenu, naturellement, en homme qui a un compte ouvert. Quenu le renvoya à sa femme. Cela l'ennuya, et il tremblait un peu en s'adressant à la belle Lisa. Mais, celle-ci, sans prononcer une parole, sans chercher à connaître la destination de la somme, monta à sa chambre, lui remit les cinq cents francs. Elle lui dit seulement qu'elle les avait inscrits sur le compte de l'héritage. Trois jours plus tard, il prit mille francs.

-- Ce n'était pas la peine de faire l'homme désintéressé, dit Lisa à Quenu, le soir, en se couchant. Tu vois que j'ai bien fait de garder ce compte... Attends, je n'ai pas pris note des mille francs d'aujourd'hui.

Elle s'assit devant le secrétaire, relut la page de calculs. Puis, elle ajouta :

-- J'ai eu raison de laisser du blanc. Je marquerai les a-compte en marge... Maintenant, il va tout gaspiller ainsi par petits morceaux... Il y a longtemps que j'attends ça.

Quenu ne dit rien, se coucha de très-mauvaise humeur. Toutes les fois que sa femme ouvrait le secrétaire, le tablier jetait un cri de tristesse qui lui déchirait l'âme. Il se promit même de faire des remontrances à son frère, de l'empêcher de se ruiner avec la Mehudin; mais il n'osa pas. Florent, en deux jours, demanda encore quinze cents francs. Logre avait dit un soir que, si l'on trouvait de l'argent, les choses iraient bien plus vite. Le lendemain, il fut ravi de voir cette parole jetée en l'air retomber dans ses mains en un petit rouleau d'or, qu'il empocha, ricanant, la bosse sautant de joie. Alors, ce furent de continuels besoins: telle section demandait à louer un local; telle autre devait soutenir des patriotes malheureux; et il y

avait encore les achats d'armes et de munitions, les embauchements, les frais de police. Florent aurait tout donné. Il s'était rappelé l'héritage, les conseils de la Normande. Il puisait dans le secrétaire de Lisa, retenu seulement par la peur sourde qu'il avait de son visage grave. Jamais, selon lui, il ne dépenserait son argent pour une cause plus sainte. Logre, enthousiasme, portait des cravates roses étonnantes et des bottines vernies, dont la vue assombrissait Lacaille.

-- Ca fait trois mille francs en sept jours, raconta Lisa à Quenu. Qu'en dis-tu? C'est joli, n'est-ce pas?... S'il y va de ce train-là, ses cinquante mille francs lui feront au plus quatre mois... Et le vieux Gradelle, qui avait mis quarante ans à amasser son magot!

-- Tant pis pour toi! s'écria Quenu. Tu n'avais pas besoin de lui parler de l'héritage.

Mais elle le regarda sévèrement, en disant:

-- C'est son bien, il peut tout prendre... Ce n'est pas de lui donner cet argent qui me contrarie; c'est de savoir le mauvais emploi qu'il doit en faire... Je te le dis depuis assez longtemps: il faudra que ça finisse.

-- Agis comme tu voudras, ce n'est pas moi qui t'en empêche, finit par déclarer le charcutier, que l'avarice torturait.

Il aimait bien son frère pourtant; mais l'idée des cinquante mille francs mangés en quatre mois lui était insupportable. Lisa, d'après les bavardages de mademoiselle Saget, devinait où allait l'argent. La vieille s'étant permise une allusion à l'héritage, elle profita même de l'occasion pour faire savoir au quartier que Florent prenait sa part et la mangeait comme bon lui semblait. Ce fut le lendemain que l'histoire des linges rouges la décida. Elle resta quelques instants, luttant encore, regardant autour d'elle la mine chagrine de la charcuterie; les cochons pendaient d'un air maussade; Mouton, assis près d'un pot de graisse, avait le poil ébouriffé, l'œil morne d'un chat qui ne digère plus en paix. Alors, elle appela Augustine pour tenir le comptoir, elle monta à la chambre de Florent.

En haut, elle eut un saisissement, en entrant dans la chambre. La douceur enfantine du lit était toute tachée d'un paquet d'écharpes rouges qui pendaient jusqu'à terre. Sur la cheminée, entre les boîtes dorées et les vieux pots de pommade, des brassards rouges traînaient, avec des paquets de cocardes qui faisaient d'énormes gouttes de sang élargies. Puis, à tous les clous, sur le gris effacé du papier peint, des pans d'étoffe pavoisaient les murs, des drapeaux carrés, jaunes, bleus, verts, noirs, dans lesquels la charcutière reconnut les guidons des vingt sections. La puérilité de la pièce semblait tout effacée de cette décoration révolutionnaire. La grosse bêtise naïve que la fille de boutique avait laissée là, cet air blanc des rideaux et des meubles, prenait un reflet d'incendie; tandis que la photographie d'Auguste et d'Augustine semblait toute blême d'épouvante. Lisa fit le

tour, examina les guidons, les brassards, les écharpes, sans toucher a rien, comme si elle eut craint que ces affreuses loques ne l'eussent brulée. Elle songeait qu'elle ne s'était pas trompée, que l'argent passait a ces choses. C'était la, pour elle, une abomination, un fait a peine croyable qui soulevait tout son être. Son argent, cet argent gagne si honnêtement, servant a organiser et a payer l'émeute! Elle restait debout, voyant les fleurs ouvertes du grenadier de la terrasse, pareilles a d'autres cocardes saignantes, écoutant le chant du pinson, ainsi qu'un écho lointain de la fusillade. Alors, l'idée lui vint que l'insurrection devait éclater le lendemain, le soir peut-être. Les guidons flottaient, les écharpes défilaient, un brusque roulement de tambour éclatait a ses oreilles. Et elle descendit vivement, sans même s'attarder a lire les papiers étalés sur la table. Elle s'arrêta au premier étage, elle s'habilla.

A cette heure grave, la belle Lisa se coiffa soigneusement, d'une main calme. Elle était très-résolue, sans un frisson, avec une sévérité plus grande dans les yeux. Tandis qu'elle agrafait sa robe de soie noire, en tendant l'étoffe de toute la force de ses gros poignets, elle se rappelait les paroles de l'abbé Roustan. Elle s'interrogeait, et sa conscience lui répondait qu'elle allait accomplir un devoir. Quand elle mit sur ses larges épaules son chale tapis, elle sentit qu'elle faisait un acte de haute honnêteté. Elle se ganta de violet sombre, attacha a son chapeau une épaisse voilette. Avant de sortir, elle ferma le secrétaire a double tour, d'un air d'espoir, comme pour lui dire qu'il allait enfin pouvoir dormir tranquille.

Quenu étalait son ventre blanc sur le seuil de la charcuterie. Il fut surpris de la voir sortir en grande toilette, a dix heures du matin.

-- Tiens, ou vas-tu donc? lui demanda-t-il.

Elle inventa une course avec madame Taboureau. Elle ajouta qu'elle passerait au théâtre de la Gaîté, pour louer des places. Quenu courut, la rappela, lui recommanda de prendre des places de face, pour mieux voir. Puis, comme il rentrait, elle se rendit a la station de voitures, le long de Saint-Eustache, monta dans un fiacre, dont elle baissa les stores, en disant au cocher de la conduire au théâtre de la Gaîté. Elle craignait d'être suivie. Quand elle eut son coupon, elle se fit mener au Palais-de-Justice. La, devant la grille, elle paya et congédia la voiture. Et, doucement, a travers les salles et les couloirs, elle arriva a la préfecture de police.

Comme elle s'était perdue au milieu d'un tohu-bohu de sergents de ville et de messieurs en grandes redingotes, elle donna dix sous a un homme, qui la guida jusqu'au cabinet du préfet. Mais une lettre d'audience était nécessaire pour pénétrer auprès du préfet. On l'introduisit dans une pièce étroite, d'un luxe d'hôtel garni, ou un personnage gros et chauve, tout en noir, la recut avec une froideur maussade. Elle pouvait parler. Alors, relevant sa voilette, elle dit son nom, raconta tout, carrément, d'un seul trait. Le personnage chauve l'écoutait, sans l'interrompre, de son air las. Quand elle eut fini, il demanda simplement:

-- Vous etes la belle-soeur de cet homme, n'est-ce pas?

-- Oui, repondit nettement Lisa. Nous sommes d'honnetes gens... Je ne veux pas que mon mari se trouve compromis.

Il haussa les epaules, comme pour dire que tout cela etait bien ennuyeux. Puis d'un air d'impatience:

-- Voyez-vous, c'est qu'on m'assomme depuis plus d'un an avec cette affaire-la. On me fait denonciation sur denonciation, on me pousse, on me presse. Vous comprenez que si je n'agis pas, c'est que je prefere attendre. Nous avons nos raisons... Tenez, voici le dossier. Je puis vous le montrer.

Il mit devant elle un enorme paquet de papiers, dans une chemise bleue. Elle feuilleta les pieces. C'etait comme les chapitres detaches de l'histoire qu'elle venait de conter. Les commissaires de police du Havre, de Rouen, de Vernon, annoncaient l'arrivee de Florent. Ensuite, venait un rapport qui constatait son installation chez les Quenu-Gradelle. Puis, son entree aux Halles, sa vie, ses soirees chez monsieur Lebigre, pas un detail n'etait passe. Lisa, abasourdie, remarqua que les rapports etaient doubles, qu'ils avaient du avoir deux sources differentes. Enfin, elle trouva un tas de lettres, des lettres anonymes de tous les formats et de toutes les ecritures. Ce fut le comble. Elle reconnut une ecriture de chat, l'ecriture de mademoiselle Saget, denoncant la societe du cabinet vitre. Elle reconnut une grande feuille de papier graisseuse, toute tachee des gros batons de madame Lecoeur, et une page glacee, ornee d'une pensee jaune, couverte du griffonnage de la Sarriette et de monsieur Jules; les deux lettres avertissaient le gouvernement de prendre garde a Gavard. Elle reconnut encore le style ordurier de la mere Mehudin, qui repetait, en quatre pages presque indechiffrables, les histoires a dormir debout qui couraient dans les Halles sur le compte de Florent. Mais elle fut surtout emue par une facture de sa maison, portant en tete les mots: _Charcuterie Quenu-Gradelle_, et sur le dos de laquelle Auguste avait vendu l'homme qu'il regardait comme un obstacle a son mariage.

L'agent avait obei a une pensee secrete en lui placant le dossier sous les yeux.

-- Vous ne reconnaissez aucune de ces ecritures? lui demanda-t-il.

Elle balbutia que non. Elle s'etait levee. Elle restait toute suffoquee par ce qu'elle venait d'apprendre, la voilette baissee de nouveau, cachant la vague confusion qu'elle sentait monter a ses joues. Sa robe de soie craquait; ses gants sombres disparaissaient sous le grand chale. L'homme chauve eut un faible sourire, en disant:

-- Vous voyez, madame, que vos renseignements viennent un peu tard... Mais on tiendra compte de votre demarche, je vous le promets. Surtout, recommandez a votre mari de ne point bouger... Certaines circonstances

peuvent se produire...

Il n'acheva pas, salua legerement, en se levant a demi de son fauteuil. C'etait un conge. Elle s'en alla. Dans l'antichambre, elle apercut Logre et monsieur Lebigre qui se tournerent vivement. Mais elle etait plus troublee qu'eux. Elle traversait des salles, enfilait des corridors, etait comme prise par ce monde de la police, ou elle se persuadait, a cette heure, qu'on voyait, qu'on savait tout. Enfin, elle sortit par la place Dauphine. Sur le quai de l'Horloge, elle marcha lentement, rafraichie par les souffles de la Seine.

Ce qu'elle sentait de plus net, c'etait l'inutilite de sa demarche. Son mari ne courait aucun danger. Cela la soulageait, tout en lui laissant un remords. Elle etait irritee contre cet Auguste et ces femmes qui venaient de la mettre dans une position ridicule. Elle ralentit encore le pas, regardant la Seine couler; des chalands, noirs d'une poussiere de charbon, descendaient sur l'eau verte, tandis que, le long de la berge, des pecheurs jetaient leurs lignes. En somme, ce n'etait pas elle qui avait livre Florent. Cette pensee qui lui vint brusquement, l'etonna. Aurait-elle donc commis une mechante action, si elle l'avait livre? Elle resta perplexe, surprise d'avoir pu etre trompee par sa conscience. Les lettres anonymes lui semblaient a coup sur une vilaine chose. Elle, au contraire, allait carrement, se nommait, sauvait tout le monde. Comme elle songeait brusquement a l'heritage du vieux Gradelle, elle s'interrogea, se trouva prete a jeter cet argent a la riviere, s'il le fallait, pour guerir la charcuterie de son malaise. Non, elle n'etait pas avare, l'argent ne l'avait pas poussee. En traversant le pont au Change, elle se tranquillisa tout a fait, reprit son bel equilibre. Ca valait mieux que les autres l'eussent devancee a la prefecture: elle n'aurait pas a tromper Quenu, elle en dormirait mieux.

-- Est-ce que tu as les places? lui demanda Quenu, lorsqu'elle rentra.

Il voulut les voir, se fit expliquer a quel endroit du balcon elles se trouvaient an juste. Lisa avait cru que la police accourrait, des qu'elle l'aurait prevenue, et son projet d'aller au theatre n'etait qu'une facon habile d'eloigner son mari, pendant qu'on arreterait Florent. Elle comptait, l'apres-midi, le pousser a une promenade, a un de ces congés qu'ils prenaient parfois; ils allaient au Bois de Boulogne, en fiacre, mangeaient au restaurant, s'oubliaient dans quelque cafe concert. Mais elle jugea inutile de sortir. Elle passa la journee comme d'habitude dans son comptoir, la mine rose, plus gaie et plus amicale, comme au sortir d'une convalescence.

-- Quand je te dis que l'air te fait du bien! lui repeta Quenu. Tu vois, ta course de la matinee t'a toute ragailardie.

-- Eh non! finit-elle par repondre, en reprenant son air severe. Les rues de Paris ne sont pas si bonnes pour la sante.

Le soir, a la Gaite, ils virent jouer la _Grace de Dieu_. Quenu, en redingote, gante de gris, peigne avec soin, n'etait occupe qu'a

chercher dans le programme les noms des acteurs. Lisa restait superbe, le corsage nu, appuyant sur le velours rouge du balcon ses poignets que bridait des gants blancs trop étroits. Ils furent tous les deux très-touchés par les infortunes de Marie; le commandeur était vraiment un vilain homme, et Pierrot les faisait rire, dès qu'il entra en scène. La charcutière pleura. Le départ de l'enfant, la prière dans la chambre virginale, le retour de la pauvre folle, mouillèrent ses beaux yeux de larmes discrètes, qu'elle essuyait d'une petite tache avec son mouchoir. Mais cette soirée devint un véritable triomphe pour elle, lorsque, en levant la tête, elle aperçut la Normande et sa mère à la deuxième galerie. Alors, elle se gonfla encore, envoya Quenu lui chercher une boîte de caramels au buffet, joua de l'éventail, un éventail de nacre, très-doré. La poissonnière était vaincue; elle baissait la tête, en écoutant sa mère qui lui parlait bas. Quand elles sortirent, la belle Lisa et la belle Normande se rencontrèrent dans le vestibule, avec un vague sourire.

Ce jour-là, Florent avait dîné de bonne heure chez monsieur Lebigre. Il attendait Logre qui devait lui présenter un ancien sergent, homme capable, avec lequel on causerait du plan d'attaque contre le Palais-Bourbon et l'Hotel-de-Ville. La nuit venait, une pluie fine, qui s'était mise à tomber dans l'après-midi, noyait de gris les grandes Halles. Elles se détachaient en noir sur les fumées rousses du ciel, tandis que des torchons de nuages sales couraient, presque au ras des toitures, comme accrochés et déchirés à la pointe des paratonnerres. Florent était attristé par le gachis du pavé, par ce ruissellement d'eau jaune qui semblait charrier et éteindre le crépuscule dans la boue. Il regardait le monde réfugié sur les trottoirs des rues couvertes, les parapluies filant sous l'averse, les fiacres qui passaient plus rapides et plus sonores, au milieu de la chaussée vide. Une éclaircie se fit. Une lueur rouge monta au couchant. Alors, toute une armée de balayeurs parut à l'entrée de la rue Montmartre, poussant à coups de brosse un lac de fange liquide.

Logre n'amena pas le sergent. Gavard était allé dîner chez des amis, aux Batignolles. Florent en fut réduit à passer la soirée en tête à tête avec Robine. Il parla tout le temps, finit par se rendre très-triste; l'autre hochait doucement la barbe, n'allongeait le bras, à chaque quart d'heure, que pour avaler une gorgée de bière. Florent, ennuyé, monta se coucher. Mais Robine, resté seul, ne s'en alla pas, le front pensif sous le chapeau, regardant sa chope. Rose et le garçon, qui comptaient fermer de meilleure heure, puisque la société du cabinet n'était pas là, attendirent pendant près d'une grande demi-heure qu'il voulut bien se retirer.

Florent, dans sa chambre, eut peur de se mettre au lit. Il était pris d'un de ces malaises nerveux qui le traînaient parfois, durant des nuits entières, au milieu de cauchemars sans fin. La veille, à Clamart, il avait enterré monsieur Verlaque, qui était mort après une agonie affreuse. Il se sentait encore tout attristé par cette bière étroite, descendue dans la terre. Il ne pouvait surtout chasser l'image de madame Verlaque, la voix larmoyante, sans une larme aux yeux; elle le suivait, parlait du cercueil qui n'était pas payé, du

convoi qu'elle ne savait de quelle façon commander, n'ayant plus un sou chez elle, parce que, la veille, le pharmacien avait exigé le montant de sa note, en apprenant la mort du malade. Florent dut avancer l'argent du cercueil et du convoi; il donna même le pourboire aux croque-mort. Comme il allait partir, madame Verlaque le regarda d'un air si navré, qu'il lui laissa vingt francs.

A cette heure, cette mort le contrariait. Elle remettait en question sa situation d'inspecteur. On le dérangerait, on songerait à le nommer titulaire. C'étaient là des complications fâcheuses qui pouvaient donner l'éveil à la police. Il aurait voulu que le mouvement insurrectionnel éclatât le lendemain, pour jeter à la rue sa casquette galonnée. La tête pleine de ces inquiétudes, il monta sur la terrasse, le front brûlant, demandant un souffle d'air à la nuit chaude. L'averse avait fait tomber le vent. Une chaleur d'orage emplissait encore le ciel, d'un bleu sombre, sans un nuage. Les Halles essuyées étendaient sous lui leur masse énorme, de la couleur du ciel, piquée comme lui d'étoiles jaunes, par les flammes vives du gaz.

Accoudé à la rampe de fer, Florent songeait qu'il serait puni tôt ou tard d'avoir consenti à prendre cette place d'inspecteur. C'était comme une tache dans sa vie. Il avait emporté au budget de la préfecture, se parjurant, servant l'empire, malgré les serments faits tant de fois en exil. Le désir de contenter Lisa, l'emploi charitable des appointements touchés, la façon honnête dont il s'était efforcé de remplir ses fonctions, ne lui semblaient plus des arguments assez forts pour l'excuser de sa lâcheté. S'il souffrait de ce milieu gras et trop nourri, il méritait cette souffrance. Et il revit l'année mauvaise qu'il venait de passer, la persécution des poissonnières, les nausées des journées humides, l'indigestion continue de son estomac de maigre, la sourde hostilité qu'il sentait grandir autour de lui. Toutes ces choses, il les acceptait en chatiment. Ce sourd grondement de rancune dont la cause lui échappait, annonçait quelque catastrophe vague, sous laquelle il pliait d'avance les épaules, avec la honte d'une faute à expier. Puis, il s'emporta contre lui-même, à la pensée du mouvement populaire qu'il préparait; il se dit qu'il n'était plus assez pur pour le succès.

Que de rêves il avait fait, à cette hauteur, les yeux perdus sur les toitures élargies des pavillons! Le plus souvent, il les voyait comme des mers grises, qui lui parlaient de contrées lointaines. Par les nuits sans lune, elles s'assombrissaient, devenaient des lacs morts, des eaux noires, empestées et croupies. Les nuits limpides les changeaient en fontaines de lumière; les rayons coulaient sur les deux étages de toits, mouillant les grandes plaques de zinc, débordant et retombant du bord de ces immenses vasques superposées. Les temps froids les roidissaient, les gelaient, ainsi que des baies de Norvège, où glissent des patineurs; tandis que les chaleurs de juin les endormaient d'un sommeil lourd. Un soir de décembre, en ouvrant sa fenêtre, il les avait trouvées toutes blanches de neige, d'une blancheur vierge qui éclairait le ciel couleur de rouille; elles s'étendaient sans la souillure d'un pas, pareilles à des plaines du Nord, à des solitudes respectées des traîneaux; elles avaient un beau

silence, une douceur de colosse innocent. Et lui, a chaque aspect de cet horizon changeant, s'abandonnait a des songeries tendres ou cruelles; la neige le calmait, l'immense drap blanc lui semblait un voile de purete jete sur les ordures des Halles; les nuits limpides, les ruissellements de lune, l'emportaient dans le pays feerique des contes. Il ne souffrait que par les nuits noires, les nuits brulantes de juin, qui etalaient le marais nauseabond, l'eau dormante d'une mer maudite. Et toujours le meme cauchemar revenait.

Elles etaient sans cesse la. Il ne pouvait ouvrir la fenetre, s'accouder a la rampe, sans les avoir devant lui, emplissant l'horizon. Il quittait les pavillons, le soir, pour retrouver a son coucher les toitures sans fin. Elles lui barraient Paris, lui imposaient leur enormite, entraient dans sa vie de chaque heure. Cette nuit-la, son cauchemar s'effara encore, grossi par les inquietudes sourdes qui l'agitaient. La pluie de l'apres-midi avait empli les Halles d'une humidite infecte. Elles lui soufflaient a la face toutes leurs mauvaises baleines, roulees au milieu de la ville comme un ivrogne sous la table, a la derniere bouteille. Il lui semblait que, de chaque pavillon, montait une vapeur epaisse. Au loin, c'etaient la boucherie et la triperie qui fumaient, d'une fumee fade de sang. Puis, les marches aux legumes et aux fruits exhalaient des odeurs de choux aigres, de pommes pourries, de verdures jetees au fumier. Les beurres empestaient, la poissonnerie avait une fraicheur poivree. Et il voyait surtout, a ses pieds, le pavillon aux volailles degager, par la tourelle de son ventilateur, un air chaud, une puanteur qui roulait comme une suie d'usine. Le nuage de toutes ces baleines s'amassait au-dessus des toitures, gagnait les maisons voisines, s'elargissait en nuee lourde sur Paris entier. C'etaient les Halles crevant dans leur ceinture de fonte trop etroite, et chauffant du trop-plein de leur indigestion du soir le sommeil de la ville gorgee.

En bas, sur le trottoir, il entendit un bruit de voix, un rire de gens heureux. La porte de l'allee fut refermee bruyamment. Quenu et Lisa rentraient du theatre. Alors, Florent, etourdi, comme ivre de l'air qu'il respirait, quitta la terrasse, avec l'angoisse nerveuse de cet orage qu'il sentait sur sa tete. Son malheur etait la, dans ces Halles chaudes de la journee, il poussa violemment la fenetre, les laissa vautrees au fond de l'ombre, toutes nues, en sueur encore, depoitraillees, montrant leur ventre ballonne et se soulageant sous les etoiles.

VI

Huit jours plus tard, Florent crut qu'il allait enfin pouvoir passer a l'action. Une occasion suffisante de mecontentement se presentait pour lancer dans Paris les bandes insurrectionnelles. Le Corps legislatif, qu'une loi de dotation avait divise, discutait maintenant un projet d'impot tres-impopulaire, qui faisait gronder les faubourgs. Le ministere, redoutant un echec, luttait de toute sa puissance. De

longtemps peut-etre un meilleur pretexte ne s'offrirait.

Un matin, au petit jour, Florent alla roder autour du Palais-Bourbon, il y oublia sa besogne d'inspecteur, resta a examiner les lieux jusqu'a huit heures, sans songer seulement que son absence devait revolutionner le pavillon de la maree. Il visita chaque rue, la rue de Lille, la rue de l'Universite, la rue de Bourgogne, la rue Saint-Dominique; il poussa jusqu'a l'esplanade des Invalides, s'arretant a certains carrefours, mesurant les distances en marchant a grandes enjambees. Puis, de retour sur le quai d'Orsay, assis sur le parapet, il decida que l'attaque serait donnee de tous les cotes a la fois: les bandes du Gros-Caillou arriveraient par le Champ-de-Mars; les sections du nord de Paris descendraient par la Madeleine; celles de l'ouest et du sud suivraient les quais ou s'engageraient par petits groupes dans les rues du faubourg Saint-Germain. Mais, sur l'autre rive, les Champs-Elysees l'inquietaient, avec leurs avenues decouvertes; il prevoyait qu'on mettrait la du canon pour balayer les quais. Alors, il modifia plusieurs details du plan, marquant la place de combat des sections, sur un carnet qu'il tenait a la main. La veritable attaque aurait decidement lieu par la rue de Bourgogne et la rue de l'Universite, tandis qu'une diversion serait faite du cote de la Seine. Le soleil de huit heures qui lui chauffait la nuque, avait des gaietes blondes sur les larges trottoirs et dorait les colonnes du grand monument, en face de lui. Et il voyait deja la bataille, des grappes d'hommes pendues a ces colonnes, les grilles crevees, le peristyle envahi, puis tout en haut, brusquement, des bras maigres qui plantaient un drapeau.

Il revint lentement, la tete basse. Un roucoulement la lui fit relever. Il s'apercut qu'il traversait le jardin des Tuileries. Sur une pelouse, une bande de ramiers marchait, avec des dandinements de gorge. Il s'adossa un instant a la caisse d'un oranger, regardant l'herbe et les ramiers baignes de soleil. En face, l'ombre des marronniers etait toute noire. Un silence chaud tombait, coupe par des roulements continus, au loin, derriere la grille de la rue de Rivoli. L'odeur des verdurees l'attendrit beaucoup, en le faisant songer a madame Francois. Une petite fille qui passa, courant derriere un cerceau, effraya les ramiers. Ils s'envolerent, allerent se poser a la file sur le bras de marbre d'un lutteur antique, au milieu de la pelouse, roucoulant et se rengorgeant d'une facon plus douce.

Comme Florent rentrait aux Halles par la rue Vauvilliers, il entendit la voix de Claude Lantier qui l'appelait. Le peintre descendait dans le sous-sol du pavillon de la Vallee.

-- Eh! venez-vous avec moi, cria-t-il. Je cherche cette brute de Marjolin.

Florent le suivit, pour s'oublier un instant encore, pour retarder de quelques minutes son retour a la poissonnerie. Claude disait que, maintenant, son ami Marjolin n'avait plus rien a desirer; il etait une bete. Il nourrissait le projet de le faire poser a quatre pattes, avec son rire d'innocent. Quand il avait creve de rage une ebauche, il

passait des heures en compagnie de l'idiot, sans parler, tachant d'avoir son rire.

-- Il doit gaver ses pigeons, murmura-t-il. Seulement, je ne sais pas ou est la resserre de monsieur Gavard.

Ils fouillerent toute la cave. Au centre, dans l'ombre pale, deux fontaines coulent. Les resserres sont exclusivement reservees aux pigeons. Le long des treillages, c'est un eternel gazouillement plaintif, un chant discret d'oiseaux sous les feuilles, quand tombe le jour. Claude se mit a rire, en entendant cette musique. Il dit a son compagnon:

-- Si l'on ne jurerait pas que tous les amoureux de Paris s'embrassent la-dedans!

Cependant, pas une resserre n'etait ouverte, il commencait a croire que Marjolin ne se trouvait pas dans la cave, lorsqu'un bruit de baisers, mais de baisers sonores, l'arreta net devant une porte entrebaillee. Il l'ouvrit, il apercut cet animal de Marjolin que Cadine avait fait agenouiller par terre, sur la paille, de facon a ce que le visage du garçon arrivat juste a la hauteur de ses levres. Elle l'embrassait doucement, partout. Elle ecartait ses longs cheveux blonds allait derriere les oreilles, sous le menton, le long de la nuque, revenait sur les yeux et sur la bouche, sans se presser, mangeant ce visage a petites caresses, ainsi qu'une bonne chose a elle, dont elle disposait a son gre. Lui, complaisamment, restait comme elle le posait. Il ne savait plus. Il tendait la chair, sans meme craindre les chatouilles.

-- Eh bien! c'est ca, dit Claude, ne vous genez pas!... Tu n'as pas honte, grande vaurienne, de le tourmenter dans cette salete. Il a des ordures plein les genoux.

-- Tiens! dit Cadine effrontement, ca ne le tourmente pas. Il aime bien qu'on l'embrasse, parce qu'il a peur, maintenant, dans les endroits ou il ne fait pas clair...N'est-ce pas, que tu as peur?

Elle l'avait releve; il passait les mains sur son visage, ayant l'air de chercher les baisers que la petite venait d'y mettre. Il balbutia qu'il avait peur, tandis qu'elle reprenait:

-- D'ailleurs, j'etais venue l'aider; je gavais ses pigeons.

Florent regardait les pauvres betes. Sur des planches, autour de la resserre, etaient ranges des coffres sans couvercle, dans lesquels les pigeons, serres les uns contre les autres, les pattes roidies, mettaient la bigarrure blanche et noire de leur plumage. Par moments, un frisson courait sur cette nappe mouvante; puis, les corps se tassaient, on n'entendait plus qu'un caquetage confus. Cadine avait pres d'elle une casserole, pleine d'eau et de grains; elle s'emplissait la bouche, prenait les pigeons un a un, leur soufflait une gorgée dans le bec. Et eux, se debattaient, etouffant, retombant

au fond des coffres, l'oeil blanc, ivres de cette nourriture avalée de force.

-- Ces innocents! murmura Claude.

-- Tant pis pour eux! dit Cadine, qui avait fini. Ils sont meilleurs, quand on les a bien gaves... Voyez-vous, dans deux heures, on leur fera avaler de l'eau salée, à ceux-là. Ça leur donne la chair blanche et délicate. Deux heures après, on les saigne... Mais, si vous voulez voir saigner, il y en a là de tout prêts, auxquels Marjolin va faire leur affaire.

Marjolin emportait un demi-cent de pigeons dans un des coffres. Claude et Florent le suivirent. Il s'établit près d'une fontaine, par terre, posant le coffre à côté de lui, plaçant sur une sorte de caisse en zinc un cadre de bois grille de traverses minces. Puis, il saigna. Rapidement, le couteau jouant entre les doigts, il saisissait les pigeons par les ailes, leur donnait sur la tête un coup de manche qui les étourdissait, leur entraînait la pointe dans la gorge. Les pigeons avaient un court frisson, les plumes chiffonnées, tandis qu'il les rangeait à la file, la tête entre les barreaux du cadre de bois, au-dessus de la caisse de zinc, où le sang tombait goutte à goutte. Et cela d'un mouvement régulier, avec le tic-tac du manche sur les crânes qui se brisaient, le geste balancé de la main prenant, d'un côté, les bêtes vivantes et les couchant mortes, de l'autre côté. Peu à peu, cependant, Marjolin allait plus vite, s'égayait à ce massacre, les yeux luisants, accroupi comme un énorme dogue mis en joie. Il finit par éclater de rire, par chanter: " Tic-tac, tic-tac, tic-tac, " accompagnant la cadence du couteau d'un claquement de langue, faisant un bruit de moulin écrasant des têtes. Les pigeons pendaient comme des linges de soie.

-- Hein! ça t'amuse, grande bête, dit Cadine qui riait aussi. Ils sont drôles, les pigeons, quand ils rentrent la tête, comme ça, entre les épaules, pour qu'on ne leur trouve pas le cou... Allez, ce n'est pas bon, ces animaux-là; ça vous pincerait, si ça pouvait.

Et, riant plus haut de la hâte de plus en plus fiévreuse de Marjolin, elle ajouta:

-- J'ai essayé, mais je ne vais pas si vite que lui... Un jour, il en a saigné cent en dix minutes.

Le cadre de bois s'emplissait; on entendait les gouttes de sang tomber dans la caisse. Alors Claude, en se tournant, vit Florent tellement pâle, qu'il se hâta de l'emmener. En haut, il le fit asseoir sur une marche de l'escalier.

-- Eh bien, quoi donc! dit-il en lui tapant dans les mains. Voilà que vous vous évanouissez comme une femme.

-- C'est l'odeur de la cave, murmura Florent un peu honteux.

Ces pigeons, auxquels on fait avaler du grain et de l'eau salee, qu'on assomme et qu'on egorge, lui avaient rappele les ramiers des Tuilleries, marchant avec leurs robes de satin changeant dans l'herbe jaune de soleil. Il les voyait roucoulant sur le bras de marbre du lutteur antique, au milieu du grand silence du jardin, tandis que, sous l'ombre noire des marronniers, des petites filles jouent au cerceau. Et c'etait alors que cette grosse brute blonde faisant son massacre, tapant du manche et trouant de la pointe, au fond de cette cave nauseabonde, lui avait donne froid dans les os; il s'etait senti tomber, les jambes molles, les paupieres battantes.

-- Diable! reprit Claude quand il fut remis, vous ne feriez pas un bon soldat... Ah bien! ceux qui vous ont envoye a Cayenne, sont encore de jolis messieurs, d'avoir eu peur de vous. Mais, mon brave, si vous vous mettez jamais d'une emeute, vous n'oserez pas tirer un coup de pistolet; vous aurez trop peur de tuer quelqu'un.

Florent se leva, sans repondre. Il etait devenu tres-sombre, avec des rides desesperes qui lui coupaient la face. Il s'en alla, laissant Claude redescendre dans la cave; et, en se rendant a la poissonnerie, il songeait de nouveau au plan d'attaque, aux bandes armees qui envahiraient le Palais-Bourbon. Dans les Champs-Elysees, le canon gronderait; les grilles seraient brisees; il y aurait du sang sur les marches, des eclaboussures de cervelle contre les colonnes. Ce fut une vision rapide de bataille. Lui, au milieu, tres-pale, ne pouvait regarder, se cachait la figure entre les mains.

Comme il traversait la rue du Pont-Neuf, il crut apercevoir, au coin du pavillon aux fruits, la face bleme d'Auguste qui tendait le cou. Il devait guetter quelqu'un, les yeux arrondis par une emotion extraordinaire d'imbecile. Il disparut brusquement, il rentra en courant a la charcuterie.

-- Qu'a-t-il donc? pensa Florent. Est-ce que je lui fais peur?

Dans cette matinee, il s'etait passe de tres-graves evenements chez les Quenu-Gradelle. Au point du jour, Auguste accourut tout effare reveiller la patronne, en lui disant que la police venait prendre monsieur Florent. Puis, balbutiant davantage, il lui conta confusement que celui-ci etait sorti, qu'il avait du se sauver. La belle Lisa, en camisole, sans corset, se moquant du monde, monta vivement a la chambre de son beau-frere, ou elle prit la photographie de la Normande, apres avoir regarde si rien ne les compromettait. Elle redescendait, lorsqu'elle rencontra les agents de police au second etage. Le commissaire la pria de les accompagner. Il l'entretint un instant a voix basse, s'installant avec ses hommes dans la chambre, lui recommandant d'ouvrir la boutique comme d'habitude, de facon a ne donner l'eveil a personne. Une souriciere etait tendue.

Le seul souci de la belle Lisa, en cette aventure, etait le coup que le pauvre Quenu allait recevoir. Elle craignait, en outre, qu'il fit tout manquer par ses larmes, s'il apprenait que la police se trouvait la. Aussi exigea-t-elle d'Auguste le serment le plus absolu de

silence. Elle revint mettre son corset, conta a Quenu endormi une histoire. Une demi-heure plus tard, elle etait sur le seuil de la charcuterie, peignee, sanglee, vernie, la face rose. Auguste faisait tranquillement l'etalage. Quenu parut un instant sur le trottoir, baillant legerement, achevant de s'eveiller dans l'air frais du matin. Rien n'indiquait le drame qui se nouait en, haut.

Mais le commissaire donna lui-meme l'eveil au quartier, en allant faire une visite domiciliaire chez les Mehudin, rue Pirouette. Il avait les notes les plus precises. Dans les lettres anonymes recues a la prefecture, on affirmait que Florent couchait le plus souvent avec la belle Normande.

Peut-etre s'etait-il refugie la. Le commissaire, accompagne de deux hommes vint secouer la porte, au nom de la loi. Les Mehudin se levaient a peine. La vieille ouvrit, furieuse, puis subitement calmee et ricanant, lorsqu'elle sut de quoi il s'agissait. Elle s'etait assise, rattachant ses vetements, disant a ces messieurs:

-- Nous sommes d'honnetes gens, nous n'avons rien a craindre, vous pouvez chercher.

Comme la Normande n'ouvrait pas assez vite la porte de sa chambre, le commissaire la fit enfoncer. Elle s'habillait, la gorge libre, montrant ses epaules superbes, un jupon entre les dents. Cette entree brutale, qu'elle ne s'expliquait pas, l'exaspera; elle lacha le jupon, voulut se jeter sur les hommes, en chemise, plus rouge de colere que de honte. Le commissaire, en face de cette grande femme nue, s'avancait, protegeant ses hommes, repetant de sa voix froide:

-- Au nom de la loi! au nom de la loi!

Alors, elle tomba dans un fauteuil, sanglottante, secouee par une crise, a se sentir trop faible, a ne pas comprendre ce qu'on voulait d'elle. Ses cheveux s'etaient denoues, sa chemise ne lui venait pas aux genoux, les agents avaient des regards de cote pour la voir. Le commissaire de police lui jeta un chale qu'il trouva pendu au mur. Elle ne s'en enveloppa meme pas; elle pleurait plus fort, en regardant les hommes fouiller brutalement dans son lit, tater de la main les oreillers, visiter les draps.

-- Mais qu'est-ce que j'ai fait? finit-elle par begayer. Qu'est-ce que vous cherchez donc dans mon lit?

Le commissaire prononca le nom de Florent, et comme la vieille Mehudin etait restee sur le seuil de la chambre;

-- Ah! la coquine, c'est elle! s'ecria la jeune femme, en voulant s'elancer sur sa mere.

Elle l'aurait battue. On la retint, on l'enveloppa de force dans le chale. Elle se debattait, elle disait d'une voix suffoquee:

-- Pour qui donc me prend-on!..... Ce Florent n'est jamais entre ici, entendez-vous. Il n'y a rien eu entre nous. On cherche a me faire du tort dans le quartier, mais qu'on vienne me dire quelque chose en face, vous verrez. On me mettra en prison, apres; ca m'est egal... Ah bien! Florent, j'ai mieux que lui! Je peux epouser qui je veux, je les ferai crever de rage, celles qui vous envoient.

Ce flot de paroles la calmait. Sa fureur se tournait contre Florent, qui etait la cause de tout. Elle s'adressa au commissaire, se justifiant:

-- Je ne savais pas, monsieur. Il avait l'air tres-doux, il nous a trompees. Je n'ai pas voulu ecouter ce qu'on disait, parce qu'on est si mechant... Il venait donner des lecons au petit, puis il s'en allait. Je le nourrissais, je lui faisais souvent cadeau d'un beau poisson. C'est tout... Ah! non, par exemple, on ne me reprendra plus a etre bonne comme ca!

-- Mais, demanda le commissaire, il a du vous donner des papiers a garder?

-- Non, je vous jure que non... Moi, ca me serait egal, je vous les remettrais, ces papiers. J'en ai assez, n'est-ce pas? Ca ne m'amuse guere de vous voir tout fouiller... Allez, c'est bien inutile.

Les agents, qui avaient visite chaque meuble, voulurent alors penetrer dans le cabinet ou Muche couchait. Depuis un instant, on entendait l'enfant, reveille par le bruit, qui pleurait a chaudes larmes, en croyant sans doute qu'on allait venir l'egorger.

-- C'est la chambre du petit, dit la Normande en ouvrant la porte.

Muche, tout nu, courut se pendre a son cou. Elle le consola, le coucha dans son propre lit. Les agents ressortirent presque aussitot du cabinet, et le commissaire se decidait a se retirer, lorsque l'enfant, encore tout eplore, murmura a l'oreille de sa mere:

-- Ils vont prendre mes cahiers... Ne leur donne pas mes cahiers...

-- Ah! c'est vrai, s'ecria la Normande, il y a les cahiers... Attendez, messieurs, je vais vous remettre ca. Je veux vous montrer que je m'en moque... Tenez, vous trouverez de son ecriture, la-dedans. On peut bien le pendre, ce n'est pas moi qui irai le décrocher.

Elle donna les cahiers de Muche et les modeles d'ecriture, Mais le petit, furieux, se leva de nouveau, mordant et egratignant sa mere, qui le recoucha d'une calotte. Alors, il se mit a hurler. Sur le seuil de la chambre, dans le vacarme, mademoiselle Saget allongeait le cou; elle etait entree, trouvant toutes les portes ouvertes, offrant ses services a la mere Mehudin. Elle regardait, elle ecoutait, en plaignant beaucoup ces pauvres dames, qui n'avaient personne pour les defendre. Cependant, le commissaire lisait les modeles d'ecriture, d'un air serieux. Les " tyranniquement, " les " liberticide, " les

" anticonstitutionnel, " Ses " revolutionnaire, " lui faisaient froncer les sourcils. Lorsqu'il lut la phrase: " Quand l'heure sonnera, le coupable tombera, " il donna de petites tapes sur les papiers, en disant:

-- C'est tres-grave, tres-grave,

Il remit le paquet a un de ses agents, il s'en alla. Claire, qui n'avait pas encore paru, ouvrit sa porte, regardant ces hommes descendre. Puis, elle vint dans la chambre de sa soeur, ou elle n'etait pas entree depuis un an. Mademoiselle Saget paraissait au mieux avec la Normande; elle s'attendrissait sur elle, ramenait les bouts du chale pour la mieux couvrir, recevait avec des mines apitoyees les premiers aveux de sa colere.

-- Tu es bien lache, dit Claire en se plantant devant sa

Celle-ci se leva, terrible, laissant glisser le chale.

-- Tu mouchardes donc! cria-t-elle. Repete donc un peu ce que tu viens de dire.

-- Tu es bien lache, repeta la jeune fille d'une voix plus insultante.

Alors, la Normande, a toute volee, donna un soufflet a Claire, qui palit affreusement et qui sauta sur elle, en lui enfoncant les ongles dans le cou. Elles luttèrent un instant, s'arrachant les cheveux, cherchant a s'etrangler. La cadette, avec une force surhumaine, toute frele qu'elle etait, poussa l'ainee si violemment, qu'elles allerent l'une et l'autre tomber dans l'armoire, dont la glace se fendit. Muche sanglotait, la vieille Mehudin criait a mademoiselle Saget de l'aider a les separer. Mais Claire se degagea, en disant:

-- Lache, lache... Je vais aller le prevenir, ce malheureux que tu as vendu.

Sa mere lui barra la porte. La Normande se jeta sur elle par derriere. Et, mademoiselle Saget aidant, a elles trois, elles la pousserent dans sa chambre, ou elles l'enfermerent a double tour, malgre sa resistance affolee. Elle donnait des coups de pied dans la porte, cassait tout chez elle. Puis, on n'entendit plus qu'un grattement furieux, un bruit de fer egratignant le platre. Elle descellait les gonds avec la pointe de ses ciseaux.

-- Elle m'aurait tuee, si elle avait eu un couteau, dit la Normande, en cherchant ses vetements pour s'habiller. Vous verrez qu'elle finira par faire un mauvais coup, avec sa jalousie... Surtout, qu'on ne lui ouvre pas la porte. Elle ameuterait le quartier contre nous.

Mademoiselle Saget s'etait empressée de descendre. Elle arriva au coin de la rue Pirouette juste au moment ou le commissaire rentrait dans l'allée des Quenu-Gradelle. Elle comprit, elle entra a la charcuterie, les yeux si brillants, que Lisa lui recommanda le silence d'un geste,

en lui montrant Quenu qui accrochait des bandes de petit-sale. Quand il fut retourne a la cuisine, la vieille conta a demi-voix le drame qui venait de se passer chez les Mehudin. La charcutiere, penchee au-dessus du comptoir, la main sur la terrine du veau pique, ecoulait, avec la mine heureuse d'une femme qui triomphe. Puis, comme une cliente demandait deux pieds de cochon, elle les enveloppa d'un air songeur.

-- Moi, je n'en veux pas a la Normande, dit-elle enfin a mademoiselle Saget, lorsqu'elles furent seules de nouveau, Je l'aimais beaucoup, j'ai regrette qu'on nous eut fachees ensemble... Tenez, la preuve que je ne suis pas mechante, c'est que j'ai sauve ca des mains de la police, et que je suis toute prete a le lui rendre, si elle vient me le demander elle-meme.

Elle sortit de sa poche le portrait-carte. Mademoiselle Saget le flaira, ricana en lisant: " Louise a son bon ami Florent; " puis, de sa voix pointue:

-- Vous avez peut-etre tort. Vous devriez garder ca.

-- Non, non, interrompit Lisa, je veux que tous les cancans finissent. Aujourd'hui, c'est le jour de la reconciliation. Il y en a assez, le quartier doit redevenir tranquille.

-- Eh bien! voulez-vous que j'aille dire a la Normande que vous l'attendez? demanda la vieille.

-- Oui, vous me ferez plaisir.

Mademoiselle Saget retourna rue Pirouette, effraya beaucoup la poissonniere, eu lui disant qu'elle venait de voir son portrait dans la poche de Lisa. Mais elle ne put la decider tout de suite a la demarche que sa rivale exigeait. La Normande fit ses conditions; elle irait, seulement la charcutiere s'avancerait pour la recevoir jusqu'au seuil de la boutique. La vieille dut faire encore deux voyages, de l'une a l'autre, pour bien regler les points de l'entrevue. Enfin, elle eut la joie de negocier ce raccommodement qui allait faire tant de bruit. Comme elle repassait une derniere fois devant la porte de Claire, elle entendit toujours le bruit des ciseaux, dans le platre.

Puis, apres avoir rendu une reponse definitive a la charcutiere, elle se hata d'aller chercher madame Lecoeur et la Sarriette. Elles s'etablirent toutes trois au coin du pavillon de la maree, sur le trottoir, en face de la charcuterie. La, elles ne pouvaient rien perdre de l'entrevue. Elles s'impatientsaient, feignant de causer entre elles, guettant la rue Pirouette, d'ou la Normande devait sortir. Dans les Halles, le bruit de la reconciliation courait deja; les marchandes, droites a leur banc, se haussant, cherchaient a voir; d'autres, plus curieuses, quittant leur place, vinrent meme se planter sous la rue couverte. Tous les yeux des Halles se tournaient vers la charcuterie. Le quartier etait dans l'attente.

Ce fut solennel. Quand la Normande déboucha de la rue Pirouette, les respirations restèrent coupées.

-- Elle a ses brillants, murmura la Sarriette.

-- Voyez donc comme elle marche, ajouta madame Lecoœur; elle est trop effrontée.

La belle Normande, à la vérité, marchait en reine qui daignait accepter la paix. Elle avait fait une toilette soignée, coiffée avec ses cheveux frisés, relevant un coin de son tablier pour montrer sa jupe de cachemire; elle étrennait même un noeud de dentelle d'une grande richesse. Comme elle sentait les Halles la devisager, elle se rengorgea encore en approchant de la charcuterie. Elle s'arrêta devant la porte.

-- Maintenant, c'est au tour de la belle Lisa, dit mademoiselle Saget. Regardez bien.

La belle Lisa quitta son comptoir en souriant. Elle traversa la boutique sans se presser, vint tendre la main à la belle Normande. Elle était également très comme il faut, avec son linge éblouissant, son grand air de propreté. Un murmure courut la poissonnerie; toutes les têtes, sur le trottoir, se rapprochèrent, causant vivement. Les deux femmes étaient dans la boutique, et les crépines de l'étalage empêchaient de les bien voir. Elles semblaient causer affectueusement, s'adressaient de petits saluts, se complimentaient sans doute.

-- Tiens! reprit mademoiselle Saget, la belle Normande achète quelque chose... Qu'est-ce donc qu'elle achète? C'est une andouille, je crois... Ah! voilà! Vous n'avez pas vu, vous autres? La belle Lisa vient de lui rendre la photographie, en lui mettant l'andouille dans la main.

Puis, il y eut encore des salutations. La belle Lisa, dépassant même les amabilités réglées à l'avance, voulut accompagner la belle Normande jusque sur le trottoir. Là, elles rirent toutes les deux, se montrèrent au quartier en bonnes amies. Ce fut une véritable joie pour les Halles; les marchandes revinrent à leur banc, en déclarant que tout s'était très-bien passé.

Mais mademoiselle Saget retint madame Lecoœur et la Sarriette. Le drame se nouait à peine. Elles couvaient toutes trois des yeux la maison d'en face, avec une ardeur de curiosité qui cherchait à voir à travers les pierres. Pour patienter, elles causerent encore de la belle Normande.

-- La voilà sans homme, dit madame Lecoœur.

-- Elle a monsieur Lebigre, fit remarquer la Sarriette, qui se mit à rire.

-- Oh! monsieur Lebigre, il ne voudra plus.

Mademoiselle Saget haussa les épaules, en murmurant:

-- Vous ne le connaissez guère. Il se moque pas mal de tout ça. C'est un homme qui sait faire ses affaires, et la Normande est riche. Dans deux mois, ils seront ensemble, vous verrez. Il y a longtemps que la mère Mehudin travaille à ce mariage.

-- N'importe, reprit la marchande de beurre, le commissaire ne l'en a pas moins trouvée couchée avec ce Florent

-- Mais non, je ne vous ai pas dit ça... Le grand maigre venait de partir. J'étais là, quand on a regardé dans le lit. Le commissaire a tâté avec la main. Il y avait deux places toutes chaudes...

La vieille reprit haleine, et d'une voix indignée:

-- Ah! voyez-vous, ce qui m'a fait le plus de mal, c'est d'entendre toutes les horreurs que ce gueux apprenait au petit Mûche. Non, vous ne pouvez pas croire... Il y en avait un gros paquet.

-- Quelles horreurs? demanda la Sarriette allaitée.

-- Est-ce qu'on sait! Des saletés, des cochonneries. Le commissaire a dit que ça suffisait pour le faire pendre ... C'est un monstre, cet homme-là. Aller s'attaquer à un enfant, s'il est permis! Le petit Mûche ne vaut pas grand-chose mais ce n'est pas une raison pour le fourrer avec les rouges, ce marmot, n'est-ce pas?

-- Bien sûr, répondirent les deux autres.

-- Enfin, on est en train de mettre bon ordre à tout ce micmac. Je vous le disais, vous vous rappelez: " Il y a un micmac chez les Quenu qui ne sent pas bon. " Vous voyez si j'avais le nez fin ... Dieu merci, le quartier va pouvoir respirer un peu. Ça demandait un fier coup de balai; car, ma parole d'honneur, on finissait par avoir peur d'être assassiné en plein jour. On ne vivait plus. C'étaient des cancanes, des fâcheries, des tueries. Et ça pour un seul homme, pour ce Florent... Voilà la belle Lisa et la belle Normande remises; c'est très-bien de leur part, elles devaient ça à la tranquillité de tous. Maintenant, le reste marchera bon train, vous allez voir ... Tiens, ce pauvre monsieur Quenu qui rit là-bas.

Quenu, en effet, était de nouveau sur le trottoir, débordant dans son tablier blanc, plaisantant avec la petite bonne de madame Taboureau. Il était très-gaillard, ce matin-là. Il pressait les mains de la petite bonne, lui cassait les poignets à la faire crier, dans sa belle humeur de charcutier. Lisa avait toutes les peines du monde à le renvoyer à la cuisine. Elle marchait d'impatience dans la boutique, craignant que Florent n'arrivât, appelant son mari pour éviter une rencontre.

-- Elle se fait du mauvais sang, dit mademoiselle Saget. Ce pauvre

monsieur Quenu ne sait rien. Rit-il comme un innocent!... Vous savez que madame Taboureau disait qu'elle se facherait avec les Quenu, s'ils se deconsideraient davantage en gardant leur Florent chez eux.

-- En attendant, ils gardent l'heritage, fit remarquer madame Lecoeur.

-- Eh! non, ma bonne... L'autre a eu sa part.

-- Vrai... Comment le savez-vous?

-- Pardieu! ca se voit, reprit la vieille, apres une courte hesitation, et sans donner d'autre preuve. Il a meme pris plus que sa part. Les Quenu en seront pour plusieurs milliers de francs... Il faut dire qu'avec des vices, ca va vite... Ah! vous ignorez, peut-etre: il avait une autre femme...

-- Ca ne m'etonne pas, interrompit la Sarriette; ces hommes maigres sont de fiers hommes.

-- Oui, et pas jeune encore, cette femme. Vous savez, quand un homme en veut, il en veut; il en ramasserait par terre... Madame Verlaque, la femme de l'ancien inspecteur, vous la connaissez bien, cette dame toute jaune...

Mais les deux autres se recrierent. Ce n'etait pas possible. Madame Verlaque etait abominable. Alors mademoiselle Saget s'emporta.

-- Quand je vous le dis! Accusez-moi de mentir, n'est-ce pas?... On a des preuves, on a trouve des lettres de cette femme, tout un paquet de lettres, dans lesquelles elle lui demandait de l'argent, des dix et vingt francs a la fois. C'est clair, enfin... A eux deux, ils auront fait mourir le mari.

La Sarriette et madame Lecoeur furent convaincues. Mais elles perdaient patience. Il y avait plus d'une heure qu'elles attendaient sur le trottoir. Elles disaient que, pendant ce temps, on les volait peut-etre, a leurs bancs. Alors, ma demoiselle Saget les retenait avec une nouvelle histoire Florent ne pouvait pas s'etre sauve; il allait revenir; ce serait tres-interessant, de le voir arreter. Et elle donnait des details minutieux sur la souriciere, tandis que la marchande de beurre et la marchande de fruits continuaient a examiner la maison de haut en bas, epiant chaque ouverture, s'attendant a voir des chapeaux de sergents de ville a toutes les fentes. La maison, calme et muette, baignait beatement dans le soleil du matin.

-- Si l'on dirait que c'est plein de police! murmura madame Lecoeur.

-- Ils sont dans la mansarde, la-haut, dit la vieille. Voyez-vous, ils ont laisse la fenetre comme ils l'ont trouvee... Ah! regardez, il y en a un, je crois, cache derriere le grenadier, sur la terrasse.

Elles tendirent le cou, elles ne virent rien.

-- Non, c'est l'ombre, expliqua la Sarriette. Les petits rideaux eux-mêmes ne remuent pas. Ils ont dû s'asseoir tous dans la chambre et ne plus bouger.

A ce moment, elles aperçurent Gavard qui sortait du pavillon de la maree, l'air préoccupé. Elles se regardèrent avec des yeux luisants, sans parler. Elles s'étaient rapprochées, droites dans leurs jupes tombantes. Le marchand de volailles vint à elles.

-- Est-ce que vous avez vu passer Florent? demanda-t-il. Elles ne répondirent pas.

-- J'ai besoin de lui parler tout de suite, continua Gavard. Il n'est pas à la poissonnerie. Il doit être remonté chez lui... Vous l'auriez vu, pourtant.

Les trois femmes étaient un peu pâles. Elles se regardaient toujours, d'un air profond, avec de légers tressaillements aux coins des lèvres. Comme son beau-frère hésitait:

-- Il n'y a pas cinq minutes que nous sommes là, dit nettement madame Lecoeur. Il aura passé auparavant.

-- Alors, je monte, je risque les cinq étages, reprit Gavard en riant.

La Sarriette fit un mouvement, comme pour l'arrêter; mais sa tante lui prit le bras, la ramena, en lui soufflant à l'oreille:

-- Laisse donc, grande bête! C'est bien fait pour lui. Ça lui apprendra à nous marcher dessus.

-- Il n'ira plus dire que je mange de la viande gâtée, murmura plus bas encore mademoiselle Saget.

Puis, elles n'ajoutèrent rien. La Sarriette était très-rouge; les deux autres restaient toutes jaunes. Elles tournaient la tête maintenant, gênées par leurs regards, embarrassées de leurs mains, qu'elles cachèrent sous leurs tabliers. Leurs yeux finirent par se lever instinctivement sur la maison, suivant Gavard à travers les pierres, le voyant monter les cinq étages. Quand elles le crurent dans la chambre, elles s'examinèrent de nouveau, avec des coups d'œil de côté. La Sarriette eut un rire nerveux. Il leur sembla un instant que les rideaux de la fenêtre remuaient, ce qui les fit croire à quelque lutte. Mais la façade de la maison gardait sa tranquillité tiède; un quart d'heure s'écoula, d'une paix absolue, pendant lequel une émotion croissante les prit à la gorge. Elles défaillaient, lorsqu'un homme, sortant de l'allée, courut enfin chercher un fiacre. Cinq minutes plus tard, Gavard descendait, suivi de deux agents. Lisa, qui était venue sur le trottoir, en apercevant le fiacre, se hâta de rentrer dans la charcuterie.

Gavard était blême. En haut, on l'avait fouillé, on avait trouvé sur lui son pistolet et sa boîte de cartouches. À la rudesse du

commissaire, au mouvement qu'il venait de faire en entendant son nom, il se jugeait perdu. C'était un dénouement terrible, auquel il n'avait jamais nettement songé. Les Tuileries ne lui pardonneraient pas. Ses jambes flechissaient, comme si le peloton d'exécution l'eût attendu. Lorsqu'il vit la rue, pourtant, il trouva assez de force dans sa vantardise pour marcher droit. Il eut même un dernier sourire, en pensant que les Halles le voyaient et qu'il mourrait bravement.

Cependant, la Sarriette et madame Lecoeur étaient accourues. Quand elles eurent demandé une explication, la marchande de beurre se mit à sangloter, tandis que la nièce, très-émue, embrassait son oncle. Il la tint serrée entre ses bras, en lui remettant une clef et en lui murmurant à l'oreille:

-- Prends tout, et brûle les papiers.

Il monta en fiacre, de l'air dont il serait monté sur l'échafaud. Quand la voiture eut disparu au coin de la rue Pierre-Lescot, madame Lecoeur aperçut la Sarriette qui cherchait à cacher la clef dans sa poche.

-- C'est inutile, ma petite, lui dit-elle les dents serrées, j'ai vu qu'il te la mettait dans la main... Aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu, j'irai tout lui dire à la prison, si tu n'es pas gentille avec moi.

-- Mais ma tante, je suis gentille, répondit la Sarriette avec un sourire embarrassé.

-- Allons tout de suite chez lui, alors. Ce n'est pas la peine de laisser aux argousins le temps de mettre leurs pattes dans ses armoires.

Mademoiselle Saget qui avait écouté, avec des regards flamboyants, les suivit, courut derrière elles, de toute la longueur de ses petites jambes. Elle se moquait bien d'attendre Florent, maintenant. De la rue Rambuteau à la rue de la Cossonnerie, elle se fit très-humble; elle était pleine d'obligeance, elle offrait de parler la première à la portière, madame Leonce.

-- Nous verrons, nous verrons, répétait brièvement la marchande de beurre.

Il fallut en effet parlementer. Madame Leonce ne voulait pas laisser monter ces dames à l'appartement de son locataire. Elle avait la mine très-austère, choquée par le fichu mal noué de la Sarriette. Mais quand la vieille demoiselle lui eut dit quelques mots tout bas, et qu'on lui eut montré la clef, elle se décida. En haut, elle ne livra les pièces qu'une à une, exaspérée, le cœur saignant comme si elle avait dû indiquer elle-même à des voleurs l'endroit où son argent se trouvait caché.

-- Allez, prenez tout, s'écria-t-elle, en se jetant dans un fauteuil.

La Sarriette essayait déjà la clef à toutes les armoires. Madame Lecoeur, d'un air soupçonneux, la suivait de si près, était tellement sur elle, qu'elle lui dit:

-- Mais, ma tante, vous me gênez. Laissez-moi les bras libres, au moins.

Enfin, une armoire s'ouvrit, en face de la fenêtre, entre la cheminée et le lit. Les quatre femmes poussèrent un soupir. Sur la planche du milieu, il y avait une dizaine de mille francs en pièces d'or, méthodiquement rangées par petites piles. Gavard, dont la fortune était prudemment déposée chez un notaire, gardait cette somme en réserve pour " le coup de chien. " Comme il le disait avec solennité, il tenait prêt son apport dans la révolution. Il avait vendu quelques titres, goûtant une jouissance particulière à regarder les dix mille francs chaque soir, les couvant des yeux, en leur trouvant la mine gaillarde et insurrectionnelle. La nuit, il revait qu'on se battait dans son armoire; il y entendait des coups de fusil, des pavés arrachés et roulant, des voix de vacarme et de triomphe: c'était son argent qui faisait de l'opposition.

La Sarriette avait tendu les mains, avec un cri de joie.

-- Bas les griffes! ma petite, dit madame Lecoeur d'une voix rauque.

Elle était plus jaune encore, dans le reflet de l'or, la face marbrée par la bile, les yeux brûlés par la maladie de foie qui la minait sourdement. Derrière elle, mademoiselle Saget se haussait sur la pointe des pieds, en extase, regardant jusqu'au fond de l'armoire. Madame Leonce, elle aussi, s'était levée, machant des paroles sourdes.

-- Mon oncle m'a dit de tout prendre, reprit nettement la jeune femme.

-- Et moi qui l'ai soigné, cet homme, je n'aurai rien, alors, s'écria la portière.

Madame Lecoeur étouffait; elle les repoussa, se cramponna à l'armoire, en begayant:

-- C'est mon bien, je suis sa plus proche parente, vous êtes des voleuses, entendez-vous... J'aimerais mieux tout jeter par la fenêtre.

Il y eut un silence, pendant lequel elles se regardèrent toutes les quatre avec des regards louches. Le foulard de la Sarriette s'était tout à fait dénoué; elle montrait la gorge, adorable de vie, la bouche humide, les narines roses. Madame Lecoeur s'assombrit encore en la voyant si belle de désir.

-- Écoute, lui dit-elle d'une voix plus sourde, ne nous battons pas... Tu es sa nièce, je veux bien partager... Nous allons prendre une pile, chacune à notre tour.

Alors, elles écartèrent les deux autres. Ce fut la marchande de beurre

qui commença. La pile disparut dans ses jupes. Puis, la Sarriette prit une pile également. Elles se surveillaient, prêtes à se donner des tapes sur les mains. Leurs doigts s'allongeaient régulièrement, des doigts horribles et noueux, des doigts blancs et d'une souplesse de soie. Elles s'emplirent les poches. Lorsqu'il ne resta plus qu'une pile, la jeune femme ne voulut pas que sa tante l'eût, puisque c'était elle qui avait commencé. Elle la partagea brusquement entre mademoiselle Saget et madame Leonce, qui les avaient regardées empocher l'or avec des pietinements de fièvre.

-- Merci, gronda la portière, cinquante francs, pour l'avoir dorloté avec de la tisane et du bouillon! Il disait qu'il n'avait pas de famille, ce vieil enjoleur.

Madame Lecoœur, avant de fermer l'armoire, voulut la visiter de haut en bas. Elle contenait tous les livres politiques défendus à la frontière, les pamphlets de Bruxelles, les histoires scandaleuses des Bonaparte, les caricatures étrangères ridiculisant l'empereur. Un des grands régals de Gavard était de s'enfermer parfois avec un ami pour lui montrer ces choses compromettantes.

-- Il m'a bien recommandé de brûler les papiers, fit remarquer la Sarriette.

-- Bah! nous n'avons pas de feu, ça serait trop long... Je flaire la police. Il faut déguerpir.

Et elles s'en allerent toutes quatre. Elles n'étaient pas au bas de l'escalier, que la police se présenta. Madame Leonce dut remonter, pour accompagner ces messieurs. Les trois autres, serrant les épaules, se hâtèrent de gagner la rue. Elles marchaient vite, à la file, la tante et la nièce gênées par le poids de leurs poches pleines. La Sarriette qui allait la première, se retourna, en remontant sur le trottoir de la rue Rambuteau, et dit avec son rire tendre:

-- Ça me bat contre les cuisses.

Et madame Lecoœur lâcha une obscénité, qui les amusa.

Elles goûtaient une jouissance à sentir ce poids qui leur tirait les jupes, qui se pendait à elles comme des mains chaudes de caresses. Mademoiselle Saget avait gardé les cinquante francs dans son poing fermé. Elle restait sérieuse, battait un plan pour tirer encore quelque chose de ces grosses poches qu'elle suivait. Comme elles se retrouvaient au coin de la poissonnerie:

-- Tiens! dit la vieille, nous revenons au bon moment, voilà le Florent qui va se faire pincer.

Florent, en effet, rentrait de sa longue course. Il alla changer de paletot dans son bureau, se mit à sa besogne quotidienne, surveillant le lavage des pierres, se promenant lentement le long des allées. Il lui sembla qu'on le regardait singulièrement; les poissonnières

chuchotaient sur son passage, baissaient le nez, avec des yeux sournois. Il crut a quelque nouvelle vexation. Depuis quelque temps, ces grosses et terribles femmes ne lui laissaient pas une matinee de repos. Mais comme il passait devant le banc des Mehudin, il fut tres-surpris d'entendre la mere lui dire d'une voix douceuse:

-- Monsieur Florent, il y a quelqu'un qui est venu vous demander tout a l'heure. C'est un monsieur d'un certain age. Il est monte vous attendre dans votre chambre.

La vieille poissonniere, tassee sur une chaise, goutait, a dire ces choses, un raffinement de vengeance qui agitait d'un tremblement sa masse enorme. Florent, doutant encore, regarda la belle Normande. Celle-ci, remise completement avec sa mere, ouvrait son robinet, tapait ses poissons, paraissait ne pas entendre.

-- Vous etes bien sure? demanda-t-il.

-- Oh! tout a fait sure, n'est-ce pas, Louise? reprit la vieille d'une voix plus aigue.

Il pensa que c'etait sans doute pour la grande affaire, et il se decida a monter. Il allait sortir du pavillon, lorsque, en se retournant machinalement, il apercut la belle Normande qui le suivait des yeux, la face toute grave. Il passa a cote des trois commeres.

-- Vous avez remarque, murmura mademoiselle Saget, la charcuterie est vide. La belle Lisa n'est pas une femme a se compromettre.

C'etait vrai, la charcuterie etait vide. La maison gardait sa facade ensoleillee, son air beat de bonne maison se chauffant honnetement le ventre aux premiers rayons. En haut, sur la terrasse, le grenadier etait tout fleuri. Comme Florent traversait la chaussee, il fit un signe de tete amical a Logre et a monsieur Lebigre, qui paraissaient prendre l'air sur le seuil de l'etablissement de ce dernier. Ces messieurs lui sourirent. Il allait s'enfoncer dans l'allee, lorsqu'il crut apercevoir, au bout de ce couloir etroit et sombre, la face pale d'Auguste qui s'evanouit brusquement. Alors, il revint, jeta un coup d'oeil dans la charcuterie, pour s'assurer que le monsieur d'un certain age ne s'etait pas arrete la. Mais il ne vit que Mouton, assis sur un billot, le contemplant de ses deux gros yeux jaunes, avec son double menton et ses grandes moustaches herissees de chat defiant. Quand il se fut decide a entrer dans l'allee, le visage de la belle Lisa se montra au fond, derriere le petit rideau d'une porte vitree.

Il y eut comme un silence dans la poissonnerie. Les ventres et les gorges enormes retenaient leur haleine, attendait qu'il eut disparu. Puis tout deborda, les gorges s'etalerent, les ventres creverent d'une joie mauvaise. La farce avait reussi. Rien n'etait plus drole. La vieille Mehudin riait avec des secousses sourdes, comme une outre pleine que l'on vide. Son histoire du monsieur d'un certain age faisait le tour du marche, paraissait a ces dames extremement drole. Enfin, le grand maigre etait emballe, on n'aurait plus toujours la sa

fichue mine, ses yeux de forcat. Et toutes lui souhaitaient bon voyage, en comptant sur un inspecteur qui fut bel homme. Elles couraient d'un banc a l'autre, elles auraient danse autour de leurs pierres comme des filles echappees. La belle Normande regardait cette joie, toute droite, n'osant bouger de peur de pleurer, les mains sur une grande raie pour calmer sa fievre.

-- Voyez-vous ces Mehudin qui le lachent, quand il n'a plus le sou, dit madame Lecoecur.

-- Tiens! elles ont raison, repondit mademoiselle Saget. Puis, ma chere, c'est la fin, n'est-ce pas? Il ne faut plus se manger... Vous etes contente, vous. Laissez les autres arranger leurs affaires.

-- Il n'y a que les vieilles qui rient, fit remarquer la Sarriette. La Normande n'a pas l'air gai.

Cependant, dans la chambre, Florent se laissait prendre comme un mouton. Les agents se jeterent sur lui avec rudesse, croyant sans doute a une resistance desesperee. Il les pria doucement de le lacher. Puis, il s'assit, pendant que les hommes emballaient les papiers, les echarpes rouges, les brassards et les guidons. Ce denouement ne semblait pas le surprendre; il etait un soulagement pour lui, sans qu'il voulut se le confesser nettement. Mais il souffrait, a la pensee de la haine qui venait de le pousser dans cette chambre. Il revoyait la face bleme d'Auguste, les nez baisses des poissonnieres; il se rappelait les paroles de la mere Mehudin, le silence de la Normande, la charcuterie vide; et il se disait que les Halles etaient complices, que c'etait le quartier entier qui le livrait. Autour de lui, montait la boue de ces rues grasses.

Lorsque, au milieu de ces faces rondes qui passaient dans un eclair, il evoqua tout d'un coup l'image de Quenu, il fut pris au coeur d'une angoisse mortelle.

-- Allons, descendez, dit brutalement un agent.

Il se leva, il descendit. Au troisieme etage, il demanda a remonter; il pretendait avoir oublie quelque chose. Les hommes ne voulurent pas, le pousserent. Lui, se fit suppliant. Il leur offrit meme quelque argent qu'il avait sur lui. Deux consentirent enfin a le reconduire a la chambre, en le menacant de lui casser la tete, s'il essayait de leur jouer un mauvais tour. Ils sortirent leurs revolvers de leur poche. Dans la chambre, il alla droit a la cage du pinson, prit l'oiseau, le baisa entre les deux ailes, lui donna la volee. Et il le regarda, dans le soleil, se poser sur le toit de la poissonnerie, comme etourdi, puis, d'un autre vol, disparaitre par-dessus les Halles, du cote du square des Innocents. Il resta encore un instant en face du ciel, du ciel libre; il songeait aux ramiers roucoullants des Tuileries, aux pigeons des resserres, la gorge crevee par Marjolin. Alors, tout se brisa en lui, il suivit les agents qui remettaient leurs revolvers dans la poche, en haussant les epaules.

Au bas de l'escalier, Florent s'arreta devant la porte qui ouvrait sur la cuisine de la charcuterie. Le commissaire, qui l'attendait la, presque touche par sa douceur obeissante, lui demanda:

-- Voulez-vous dire adieu a votre frere?

Il hesita un instant. Il regardait la porte. Un bruit terrible de hachoirs et de marmites venait de la cuisine. Lisa, pour occuper son mari, avait imagine de lui faire emballer dans la matinee le boudin qu'il ne fabriquait d'ordinaire que le soir. L'oignon chantait sur le feu. Florent entendit la voix joyeuse de Quenu qui dominait le vacarme, disant:

-- Ah! sapristi, le boudin sera bon... Auguste, passez-moi les gras!

Et Florent remercia le commissaire, avec la peur de rentrer dans cette cuisine chaude, pleine de l'odeur forte de l'oignon cuit. Il passa devant la porte, heureux de croire que son frere ne savait rien, hatant le pas pour eviter un dernier chagrin a la charcuterie. Mais, en recevant au visage le grand soleil de la rue, il eut honte, il monta dans le fiacre, l'echine pliee, la figure terreuse. Il sentait en face de lui la poissonnerie triomphante, il lui semblait que tout le quartier etait la qui jouissait.

-- Hein! la fichue mine, dit Mademoiselle Saget.

-- Une vraie mine de forcat pince la main dans le sac, ajouta madame Lecoeur.

-- Moi, reprit la Sarriette en montrant ses dents blanches, j'ai vu guillotiner un homme qui avait tout a fait cette figure-la.

Elles s'etaient approchees, elles allongeaient le cou, pour voir encore, dans le fiacre. Au moment ou la voiture s'ebrouait, la vieille demoiselle tira vivement les jupes des deux autres, en leur montrant Claire qui debouchait de la rue Pirouette, affolee, les cheveux denoues, les ongles saignants. Elle avait descelle sa porte. Quand elle comprit qu'elle arrivait trop tard, qu'on emmenait Florent, elle s'elanca derriere le fiacre, s'arreta presque aussitot avec un geste de rage impuissante, montra le poing aux roues qui fuyaient. Puis, toute rouge sous la fine poussiere de platre qui la couvrait, elle rentra en courant rue Pirouette.

-- Est-ce qu'il lui avait promis le mariage! s'ecria la Sarriette en riant. Elle est toquee, cette grande bete!

Le quartier se calma. Des groupes, jusqu'a la fermeture des pavillons, causerent des evenements de la matinee. On regardait curieusement dans la charcuterie. Lisa evita de paraitre, laissant Augustine au comptoir. L'apres-midi, elle crut devoir enfin tout dire a Quenu, de peur que quelque bavard ne lui portat le coup trop rudement. Elle attendit d'etre seule avec lui dans la cuisine, sachant qu'il s'y plaisait, qu'il y pleurerait moins. Elle proceda, d'ailleurs, avec des

menagements maternels. Mais quand il connut la verite, il tomba sur la planche a hacher, il fondit en larmes comme un veau.

-- Voyons, mon pauvre gros, ne te desesperes pas comme cela, tu vas te faire du mal, lui dit Lisa en le prenant dans ses bras.

Ses yeux coulaient sur son tablier blanc, sa masse inerte avait des remous de douleur. Il se tassait, se fondait. Quand il put parler:

-- Non, balbutia-t-il, tu ne sais pas combien il etait bon pour moi, lorsque nous habitons rue Royer-Collard. C'etait lui qui balayait, qui faisait la cuisine... Il m'aimait comme son enfant, vois-tu; il revenait crotte, las a ne plus remuer; et moi, je mangeais bien, j'avais chaud, a la maison... Maintenant, voila qu'on va le fusiller.

Lisa se recria, dit qu'on ne le fusillerait pas. Mais il secouait la tete. Il continua:

-- Ca ne fait rien, je ne l'ai pas assez aime. Je puis bien dire ca, a cette heure. J'ai eu mauvais coeur, j'ai hesite a lui rendre sa part de l'heritage...

-- Eh! je la lui ai offerte plus de dix fois, s'ecria-t-elle. Nous n'avons rien a nous reprocher.

-- Oh! toi, je sais bien, tu es bonne, tu lui aurais tout donne... Moi, ca me faisait quelque chose, que veux-tu! Ce sera le chagrin de toute ma vie. Je penserai toujours que si j'avais partage avec lui, il n'aurait pas mal tourne une seconde fois... C'est ma faute, c'est moi qui l'ai livre.

Elle se fit plus douce, lui dit qu'il ne fallait pas se frapper l'esprit. Elle plaignait meme Florent. D'ailleurs, il etait tres-coupable. S'il avait eu plus d'argent, peut-etre qu'il aurait fait davantage de betises. Peu a peu, elle arrivait a laisser entendre que ca ne pouvait pas finir autrement, que tout le monde allait se mieux porter. Quenu pleurait toujours, s'essuyait les joues avec son tablier, etouffant ses sanglots pour l'ecouter, puis eclatant bientot en larmes plus abondantes, il avait machinalement mis les doigts dans un tas de chair a saucisse qui se trouvait sur la planche a hacher; il y faisait des trous, la petrissait rudement.

-- Tu te rappelles, tu ne te sentais pas bien, continua Lisa. C'est que nous n'avons plus nos habitudes. J'etais tres-inquiete, sans le le dire; je voyais bien que tu baissais.

-- N'est-ce pas? murmura-t-il, en cessant un instant de sangloter.

-- Et la maison, non plus, n'a pas marche cette annee. C'etait comme un sort... Va, ne pleure pas, tu verras comme tout reprendra. Il faut pourtant que tu te conserves pour moi et pour ta fille. Tu as aussi des devoirs a remplir envers nous.

Il pétrissait plus doucement la chair à saucisse. L'émotion le reprenait, mais une émotion attendrie qui mettait déjà un sourire vague sur sa face navrée. Lisa le sentit convaincu. Elle appela vite Pauline qui jouait dans la boutique, la lui mit sur les genoux, en disant:

-- Pauline, n'est-ce pas que ton père doit être raisonnable?
Demande-lui gentiment de ne plus nous faire de la peine.

L'enfant le demanda gentiment. Ils se regardèrent, serrés dans la même embrassade, énormes, débordants, déjà convalescents de ce malaise d'une année dont ils sortaient à peine; et ils se sourirent, de leurs larges figures rondes, tandis que la charcutière répétait:

-- Après tout, il n'y a que nous trois, mon gros, il n'y a que nous trois.

Deux mois plus tard, Florent était de nouveau condamné à la déportation. L'affaire fit un bruit énorme. Les journaux s'emparèrent des moindres détails, donnèrent les portraits des accusés, les dessins des guidons et des écharpes, les plans des lieux où la bande se réunissait. Pendant quinze jours, il ne fut question dans Paris que du complot des Halles. La police lançait des notes de plus en plus inquiétantes; on finissait par dire que tout le quartier Montmartre était miné. Au Corps législatif, l'émotion fut si grande, que le centre et la droite oublièrent cette malencontreuse loi de dotation qui les avait un instant divisés, et se réconcilièrent, en votant à une majorité écrasante le projet d'impôt impopulaire, dont les faubourgs eux-mêmes n'osaient plus se plaindre, dans la panique qui soufflait sur la ville. Le procès dura toute une semaine. Florent se trouva profondément surpris du nombre considérable de complices qu'on lui donna. Il en connaissait au plus six ou sept sur les vingt et quelques, assis au banc des prévenus. Après la lecture de l'arrêt, il crut apercevoir le chapeau et le dos innocent de Robine s'en allant doucement au milieu de la foule. Logre était acquitté, ainsi que Lacaille. Alexandre avait deux ans de prison pour s'être compromis en grand enfant. Quant à Gavard, il était, comme Florent, condamné à la déportation. Ce fut un coup de massue qui l'écrasa dans ses dernières jouissances, au bout de ces longs débats qu'il avait réussi à remplir de sa personne. Il payait cher sa verve opposante de boutiquier parisien. Deux grosses larmes coulèrent sur sa face effarée de gamin en cheveux blancs.

Et, un matin d'août, au milieu du réveil des Halles, Claude Lantier, qui promenait sa flânerie dans l'arrivage des légumes, le ventre serré par sa ceinture rouge, vint toucher la main de madame François, à la pointe Saint-Eustache. Elle était là, avec sa grande figure triste, assise sur ses navets et ses carottes. Le peintre restait sombre, malgré le clair soleil qui attendrissait déjà le velours gros vert des montagnes de choux.

-- Eh bien! c'est fini, dit-il. Ils le renvoient là-bas... Je crois qu'ils l'ont déjà expédié à Brest.

La maraichere eut un geste de douleur muette. Elle promena la main lentement autour d'elle, elle murmura d'une voix sourde:

-- C'est Paris, c'est ce gueux de Paris.

-- Non, je sais qui c'est, ce sont des miserables, reprit Claude dont les poings se serraient. Imaginez-vous, madame Francois, qu'il n'y a pas de betises qu'ils n'aient dites, au tribunal... Est-ce qu'ils ne sont pas alles jusqu'a fouiller les cahiers de devoirs d'un enfant! Ce grand imbecile de procureur a fait la-dessus une tartine, le respect de l'enfance par-ci, l'education demagogique par-la... J'en suis malade.

Il fut pris d'un frisson nerveux; il continua, en renfoncant les epaules dans son paletot verdatre:

-- Un garçon doux comme une fille, que j'ai vu se trouver mal en regardant saigner des pigeons... Ca m'a fait rire de pitie, quand je l'ai aperçu entre deux gendarmes. Allez, nous ne le verrons plus, il restera la-bas, cette fois.

-- Il aurait du m'ecouter, dit la maraichere au bout d'un silence, venir a Nanterre, vivre la, avec mes poules et mes lapins... Je l'aimais bien, voyez-vous, parce que j'avais compris qu'il etait bon. Ou aurait pu etre heureux... C'est un grand chagrin... Consolez-vous, n'est-ce pas? monsieur Claude. Je vous attends, pour manger une omelette, un de ces matins.

Elle avait des larmes dans les yeux. Elle se leva, en femme vaillante qui porte rudement la peine.

-- Tiens! reprit-elle, voila la mere Chantemesse qui vient m'acheter des navets. Toujours gaillarde, cette grosse mere Chantemesse...

Claude s'en alla, rodant sur le carreau. Le jour, en gerbe blanche, avait monte du fond de la rue Rambuteau. Le soleil, au ras des toits, mettait des rayons roses, des nappes tombantes qui touchaient deja les pavés. Et Claude sentait un reveil de gaiete dans les grandes Halles sonores, dans le quartier empli de nourritures entassees. C'etait comme une joie de guerison, un tapage plus haut de gens soulages enfin d'un poids qui leur genait l'estomac. Il vit la Sarriette, avec une montre d'or, chantant au milieu de ses prunes et de ses fraises, tirant les petites moustaches de monsieur Jules, vetu d'un veston de velours. Il apercut madame Lecoeur et mademoiselle Saget qui passaient sous une rue couverte, moins jaunes, les joues presque roses, en bonnes amies amusees par quelque histoire. Dans la poissonnerie, la mere Mehudin, qui avait repris son banc, tapait ses poissons, engueulait le monde, clouait le bec du nouvel inspecteur, un jeune homme auquel elle avait jure de donner le fouet; tandis que Claire, plus molle, plus paresseuse, ramenait, de ses mains bleuies par l'eau des viviers, un tas enorme d'escargots que la have moirait de fils d'argent. A la triperie, Auguste et Augustine venaient acheter des

pieds de cochon, avec leur mine tendre de nouveaux maries, et repartaient en carriole pour leur charcuterie de Montrouge. Puis, comme il était huit heures, qu'il faisait déjà chaud, il trouva, en revenant rue Rambuteau, Muche et Pauline jouant au cheval: Muche marchait à quatre pattes, pendant que Pauline, assise sur son dos, se tenait à ses cheveux pour ne pas tomber. Et, sur les toits des Halles, au bord des gouttières, une ombre qui passa lui fit lever la tête: c'étaient Cadine et Marjolin riant et s'embrassant, brûlant dans le soleil, dominant le quartier de leurs amours de bêtes heureuses.

Alors, Claude leur montra le poing. Il était exaspéré par cette fête du pavé et du ciel. Il injurait les Gras, il disait que les Gras avaient vaincu. Autour de lui, il ne voyait plus que des Gras, s'arrondissant, crevant de santé, saluant un nouveau jour de belle digestion. Comme il s'arrêtait en face de la rue Pirouette, le spectacle qu'il eut à sa droite et à sa gauche, lui porta le dernier coup.

À sa droite, la belle Normande, la belle madame Lebigre, comme on la nommait maintenant, était debout sur le seuil de sa boutique. Son mari avait enfin obtenu de joindre à son commerce de vin un bureau de tabac, rêve depuis longtemps caressé, et qui s'était enfin réalisé, grâce à de grands services rendus. La belle madame Lebigre lui parut superbe, en robe de soie, les cheveux frisés, prête à s'asseoir dans son comptoir, où tous les messieurs du quartier venaient lui acheter leurs cigares et leurs paquets de tabac. Elle était devenue distinguée, tout à fait dame. Derrière elle, la salle, repeinte, avait des pampres fraîches, sur un fond tendre; le zinc du comptoir luisait; tandis que les fioles de liqueur allumaient dans la glace des feux plus vifs. Elle riait à la claire matinée.

À sa gauche, la belle Lisa, au seuil de la charcuterie, tenait toute la largeur de la porte. Jamais son linge n'avait eu une telle blancheur; jamais sa chair reposée, sa face rose, ne s'était encadrée dans des bandeaux mieux lisses. Elle montrait un grand calme repu, une tranquillité énorme, que rien ne troublait, pas même un sourire. C'était l'apaisement absolu, une félicité complète, sans secousse, sans vie, baignant dans l'air chaud. Son corsage tendu digérait encore le bonheur de la veille; ses mains potelées, perdues dans le tablier, ne se tendaient même pas pour prendre le bonheur de la journée, certaines qu'il viendrait à elles. Et, à côté, l'étalage avait une félicité pareille; il était guéri, les langues fourrées s'allongeaient plus rouges et plus saines, les jambonneaux reprenaient leurs bonnes figures jaunes, les guirlandes de saucisses n'avaient plus cet air désespéré qui navrait Quenu. Un gros rire sonnait au fond, dans la cuisine, accompagné d'un tintamarre jouissant de casseroles. La charcuterie suait de nouveau la santé, une santé grasse. Les bandes de lard entrevues, les moities de cochon pendues contre les marbres, mettaient là des rondeurs de ventre, tout un triomphe du ventre, tandis que Lisa, immobile, avec sa carrure digne, donnait aux Halles le bonjour matinal, de ses grands yeux de forte mangeuse.

Puis, toutes deux se penchèrent. La belle madame Lebigre et la belle

madame Quenu echangerent un salut d'amitie.

Et Claude, qui avait certainement oublie de diner la veille, pris de colere a les voir si bien portantes, si comme il faut, avec leurs grosses gorges, serra sa ceinture, en grondant d'une voix fachee:

-- Quels gredins que les honnetes gens!

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, LE VENTRE DE PARIS ***

This file should be named 7vntr10.txt or 7vntr10.zip

Corrected EDITIONS of our eBooks get a new NUMBER, 7vntr11.txt
VERSIONS based on separate sources get new LETTER, 7vntr10a.txt

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the US unless a copyright notice is included. Thus, we usually do not keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

We are now trying to release all our eBooks one year in advance of the official release dates, leaving time for better editing. Please be encouraged to tell us about any error or corrections, even years after the official publication date.

Please note neither this listing nor its contents are final til midnight of the last day of the month of any such announcement. The official release date of all Project Gutenberg eBooks is at Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A preliminary version may often be posted for suggestion, comment and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:

<http://gutenberg.net> or

<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement can get to them as follows, and just download by date. This is also a good way to get them instantly upon announcement, as the indexes our cataloguers produce obviously take a while after an announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext04> or

<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext04>

Or /etext03, 02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want,
as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our projected audience is one hundred million readers. If the value per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2 million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+ We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002 If they reach just 1-2% of the world's population then the total will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks!
This is ten thousand titles each to one hundred million readers,
which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (* means estimated):

eBooks Year Month

1	1971	July
10	1991	January
100	1994	January
1000	1997	August
1500	1998	October
2000	1999	December
2500	2000	December
3000	2001	November
4000	2001	October/November
6000	2002	December*
9000	2003	November*
10000	2004	January*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created
to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people
and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut,
Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois,
Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts,
Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New

Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio, Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states. Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

Project Gutenberg Literary Archive Foundation
PMB 113
1739 University Ave.
Oxford, MS 38655-4109

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

If you can't reach Project Gutenberg,
you can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

****The Legal Small Print****

(Three Pages)

*****START**THE SMALL PRINT!**FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS**START*****

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers. They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

***BEFORE!* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project"). Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other

things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below, [1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as *EITHER*:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does *not* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (*) and underline (_) characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors); OR

[*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 days following each date you prepare (or were legally required to prepare) your annual (or equivalent periodic) tax return. Please contact us beforehand to let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU *WANT* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?

Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time, public domain materials, or royalty free copyright licenses.

Money should be paid to the:

"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanning equipment or

software or other items, please contact Michael Hart at:
hart@pobox.com

[Portions of this eBook's header and trailer may be reprinted only when distributed free of all fees. Copyright (C) 2001, 2002 by Michael S. Hart. Project Gutenberg is a TradeMark and may not be used in any sales of Project Gutenberg eBooks or other materials be they hardware or software or any other related product without express permission.]

*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

Ver.02/11/02*END*

to do so.

Most people start at our Web sites at:

<http://gutenberg.net> or

<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement can get to them as follows, and just download by date. This is also a good way to get them instantly upon announcement, as the indexes our cataloguers produce obviously take a while after an announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext04> or

<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext04>

Or /etext03, 02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 92, 91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want,
as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our projected audience is one hundred million readers. If the value per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2 million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+ We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002 If they reach just 1-2% of the world's population then the total will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks!

This is ten thousand titles each to one hundred million readers, which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (* means estimated):

eBooks Year Month

1 1971 July

10 1991 January

100 1994 January

1000 1997 August

1500 1998 October

2000 1999 December

2500 2000 December

3000 2001 November

4000 2001 October/November

6000 2002 December*

9000 2003 November*

10000 2004 January*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created

to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people

and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut,

Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois,

Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts,

Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New

Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio,
Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South
Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West
Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones
that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list
will be made and fund raising will begin in the additional states.

Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally
request donations in all 50 states. If your state is not listed and
you would like to know if we have added it since the list you have,
just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are
not yet registered, we know of no prohibition against accepting
donations from donors in these states who approach us with an offer to
donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about
how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made

deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

Project Gutenberg Literary Archive Foundation

PMB 113

1739 University Ave.

Oxford, MS 38655-4109

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

If you can't reach Project Gutenberg,

you can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

****The Legal Small Print****

(Three Pages)

*****START**THE SMALL PRINT!**FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS**START*****

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers.

They tell us you might sue us if there is something wrong with

your copy of this eBook, even if you got it for free from

someone other than us, and even if what's wrong is not our

fault. So, among other things, this "Small Print!" statement

disclaims most of our liability to you. It also tells you how

you may distribute copies of this eBook if you want to.

BEFORE! YOU USE OR READ THIS EBOOK

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project").

Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other

things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below,

[1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as *EITHER*:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does *not* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (*) and underline (_) characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors); OR

[*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the

eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC
or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this
"Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the
gross profits you derive calculated using the method you
already use to calculate your applicable taxes. If you
don't derive profits, no royalty is due. Royalties are
payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation"
the 60 days following each date you prepare (or were
legally required to prepare) your annual (or equivalent
periodic) tax return. Please contact us beforehand to
let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU *WANT* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?

Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of
public domain and lice